®

Giovanni Francesco **GEMELLI CARERI**

Voyage du Tour du Monde

Tome quatrième

DE LA CHINE

De la Chine

Le S.r Jean François Gemelli Carreri
Jurisconsulte âgé de 48. ans en 1699.

à partir de :

Voyage du Tour du Monde de Giovanni Francesco GEMELLI CARERI (1648-1724)

Tome quatrième : DE LA CHINE

Traduit de l'italien par M.L.N. (Eustache Le Noble 1643-1711) [L.F. Dubois de Saint-Gelais ?]

Nouvelle édition augmentée sur la dernière de l'italien, et enrichie de nouvelles figures.

À Paris, chez Étienne Ganeau, libraire, rue Saint-Jacques, près la rue du plâtre, 1727.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2022

De la Chine

Avant d'aborder le quatrième tome du *Voyage du Tour du Monde*, relatif à la Chine, on a jugé bon de présenter quelques éléments, disponibles dans le premier tome du *Voyage*. On trouvera donc ci-dessous :

— Un avis éditorial sur la seconde édition.

— Une préface de présentation de l'auteur et de son ouvrage, avec le sommaire des six volumes du *Voyage*.

— Le premier chapitre du premier tome du *Voyage*, qui est une forme de *Guide du routard* pour le touriste de la fin XVIIe, à la fois aventureux et astucieux. On terminera cette présentation sur les raisons qui ont engagé l'auteur à voyager.

Si l'on est pressé de retrouver la Chine, rendez-vous ici, au début du quatrième tome.

*

Avis sur cette seconde édition du *Voyage du Tour du Monde*.

Quoique l'on donne une assez ample instruction dans la préface suivante de la première édition de ce Voyage du Tour du Monde, que le public paraît avoir reçue avec applaudissement, par le prompt débit qui s'en est fait, il est bon d'avertir que cette seconde édition est augmentée considérablement par l'auteur même, & corrigée en plusieurs endroits.

On y trouve la manière dont il a fait ce pénible voyage, en traversant des pays où les lettres de change ont bien de la peine à pénétrer, & où l'on se trouve par là exposé à la cherté du change, & à l'absence des banquiers, dont le manque de fonds suffisants, ou la mort, peuvent mettre le voyageur dans de terribles embarras. Il donne aussi les moyens de se conduire à ceux qui prendraient une autre route que la sienne.

Il y a joint de nouvelles estampes pour satisfaire la curiosité du lecteur, & lui en présenter la description, au premier coup d'œil.

L'auteur a ajouté plusieurs morceaux historiques des lieux où il passait, & de ceux qui se trouvaient à la droite & à la gauche de sa route, sur les relations d'excellents auteurs approuvés, & sur la probité de ceux qui lui communiquaient des faits particuliers. Pour ne pas trop fatiguer les lecteurs par de longs itinéraires, il a trouvé à propos de donner de temps en temps des morceaux d'histoire, qui sont non seulement convenables, mais même nécessaires pour une plus ample connaissance des pays. Il donne aussi une grande planche gravée de toutes les monnaies des Indes.

*

PRÉFACE

Il n'est guère d'auteurs qui ne destinent un discours préliminaire à vanter leur ouvrage, & à promettre au lecteur en termes pompeux qu'il y trouvera amplement de quoi se dédommager de la peine de le lire. L'aveu qu'ils y font souvent de quelques fautes n'est au fond qu'une louange fine & détournée. Ils ne manquent jamais d'insinuer que ces fautes sont légères, & comme ensevelies sous le nombre des beautés. On a longtemps été la dupe de ces magnifiques promesses. Mais depuis que l'étude & l'usage de la critique ont aiguisé la pénétration & formé le goût, on a enfin percé au-delà des dehors imposants, & secoué le joug d'une crédulité doublement désavantageuse ; aujourd'hui on veut tout voir par ses yeux, examiner une pièce d'un bout à l'autre avant que d'en juger, & n'en juger que sur les règles d'une exacte & rigoureuse critique.

Cette disposition du public aurait sans doute de quoi alarmer l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avait de justes raisons d'espérer qu'il y répondra. En effet, il ose se flatter que la lecture de ses voyages remplira, je dis plus, surpassera l'attente de quiconque les voudra lire.

Ce n'est pas seulement un ouvrage excellent, mais on peut assurer qu'il est unique dans son genre, & qu'il n'a encore rien paru jusqu'à présent qui lui puisse être comparé, soit pour la fidélité de la narration, soit pour la beauté & la justesse des descriptions, soit pour l'abondance & la variété des matières, soit pour la singularité des détails, soit pour l'exactitude judicieuse avec laquelle il relève les fautes de ceux qui ont écrit avant lui, soit pour le mélange agréable de traits d'histoire, de morale, de politique & de critique ; mais surtout pour la découverte d'une infinité de choses nouvelles dont personne n'avait parlé jusqu'ici.

1° Pour être convaincu de la fidélité de la narration, & s'assurer de la vérité des choses qu'on rapporte, il serait inutile de recourir au témoignage de ceux qui ont parcouru les mêmes pays ; il ne faut que jeter les yeux sur l'ouvrage, on y découvre partout un caractère de bonne foi, qui se fait sentir aux esprits les plus circonspects, & emporte leur consentement. Comme l'auteur est un des plus honnêtes hommes de l'Europe, & généralement reconnu pour tel, ce serait lui faire injure que de le soupçonner d'avoir jamais eu d'autre but dans tant de courses pénibles & dangereuses, que de s'instruire soi-même & les autres : rien n'est si éloigné de ses mœurs, que de vouloir imposer. Cette qualité si précieuse n'est guère moins rare que nécessaire. Il semble que la plupart de ceux qui donnent des relations, n'aient en vue que de jeter du merveilleux dans leur discours, & de surprendre la crédulité des curieux. Un mensonge bien assaisonné a ses grâces ; mais il ne saurait plaire, lorsqu'il est déplacé, & il l'est toujours, quand il se présente où l'on cherche la vérité seule. Je pourrais citer bien des exemples de ce défaut, si je n'avais plus d'égards pour le nom de certains écrivains, qu'ils n'en ont eu pour le public.

2° Comme les descriptions sont une des plus essentielles parties de la relation d'un voyage, c'est à quoi M. Gemelli s'est particulièrement appliqué. Il serait difficile de rien trouver de plus achevé, où pour la juste étendue qu'il a su leur donner, ou pour la propriété des termes, ou pour le tour & l'agrément de l'élocution. Il développe tellement toutes choses aux yeux du lecteur, qu'il ne lui laisse rien à désirer de ce qui peut flatter sa curiosité, mais il a soin en même temps de ne le point fatiguer d'un détail ennuyeux de minuties & de circonstances frivoles. Ce qui augmente encore infiniment le plaisir, c'est qu'il

parle de tout en maître. Ce n'est pas un jurisconsulte qui raconte, c'est un architecte, un peintre, un sculpteur, un botaniste, un naturaliste, un pilote qui instruit, tant il paraît versé dans toutes les sciences & tous les arts, tant les termes qu'il emploie sont justes & propres au sujet ; l'ordre & l'arrangement qu'il observe dans ses descriptions, la manière vive, mais naturelle dont il s'énonce, les réflexions sensées qu'il insère par intervalles, les comparaisons utiles qu'il fait de ce qu'il a vu avec les ouvrages des anciens, ou ceux des modernes de l'Europe, sont, à mon sens, tout ce que peuvent souhaiter les esprits les plus difficiles à satisfaire.

3° Il n'est pas moins remarquable dans la variété & la multitude incroyable d'objets qu'il présente de toutes parts. Il ne s'agit ici ni d'une province, ni d'un royaume, ni même d'une partie de l'Univers, mais de la vaste étendue de la terre & de la mer. Quelle agréable occupation pour un curieux de pouvoir, sans sortir de son cabinet, se repaître du brillant spectacle de ce que le monde entier a de plus beau & de plus digne de son admiration ! de parcourir sans danger ces contrées, que la grandeur des monarques, la fertilité du terroir, ou la forme du Gouvernement rendent si fameuses ? d'y considérer le génie des peuples, leurs lois, leurs usages, leurs coutumes (car rien n'a échappé à l'exactitude de l'auteur : de passer d'Europe en Afrique, de traverser les régions immenses de l'Orient, de pénétrer dans les puissants empires qu'il renferme, de visiter toutes les îles de la Méditerranée & de l'Océan, & d'aboutir après de longues & diverses navigations à cette riche partie du monde, aussi grande elle seule que toutes les autres, & dont la découverte n'a peut-être pas moins apporté de maux que de biens aux Européens.

4° Si l'auteur borné aux choses communes s'était contenté de marcher sur les traces de ses prédécesseurs, & d'offrir au public pour fruit de tant de différentes courses, que ce qu'on pourrait aisément trouver ailleurs, on n'aurait garde de lui donner hautement, comme on fait, la préférence sur tant de célèbres voyageurs qui étaient en possession du premier rang. L'esprit, le bon goût, le discernement, la science & l'éducation avaient, pour ainsi dire, ouvert à M. Gemelli de nouvelles routes, il voyait ce qu'avaient vu plusieurs avant lui, mais il le voyait avec des yeux savants ; & découvrait des raretés où d'autres n'avaient rien aperçu que de vulgaire. Une province, un territoire, une montagne, une ville, un bâtiment, un morceau d'architecture ou de sculpture, tout est si bien représenté & détaillé avec ses traits particuliers, qu'on ne s'imagine pas entendre un voyageur, mais voir les choses mêmes qu'il rapporte. Il n'en est pas de même d'une relation de voyage que d'un ouvrage d'esprit ; la disposition du lecteur est bien différente à l'égard de l'un & de l'autre. Dans un ouvrage d'esprit on ne hait rien tant que les détails scrupuleux ; on veut avoir le plaisir de deviner, & sur ce que dit l'auteur, pénétrer ce qu'il ne dit point. On se dégoûte d'abord d'un livre où il semble qu'un écrivain se défiant de nos lumières, a voulu montrer jusqu'où allaient les siennes, sans rien laisser à nos réflexions, Mais il en est tout autrement d'un voyage. Comme il n'est point question d'y donner carrière à l'esprit, mais de satisfaire une honnête curiosité, on n'est jamais plus charmé que de saisir d'un coup d'œil dans une exacte relation, comme dans un vaste tableau, une infinité d'objets nouveaux, dont la première vue ne manque jamais de causer une agréable surprise.

5° C'est dans le même dessein de faire plaisir que l'auteur a pris la liberté de relever les fautes répandues en plusieurs ouvrages & surtout en ceux de Tavernier, ce n'est pas qu'il accuse la bonne foi de ce fameux voyageur, mais il

se plaint de sa crédulité. Il ne le taxe point d'avoir été menteur, mais d'avoir été dupe. Content de la sincérité avec laquelle il rapporte ce qu'il a vu, il blâme sa facilité à croire ce qu'il n'avait pas pris la peine d'examiner ; on verra de cette sorte de critique en plus de vingt endroits. En effet, Tavernier, riche négociant de profession, plus occupé de ses bijoux & du gain présent qu'il en pouvait tirer, que du plaisir qu'il pouvait faire à la postérité, a adopté bien légèrement quantité de faits non seulement faux, mais ridicules, dont il lui eût été néanmoins fort facile de s'éclaircir. Souvent même étant à table, il s'informait des singularités du pays, sans passer outre, & persuadé bar le discours frivole de quelque Persan qui donnait essor à sa belle humeur au milieu des fumées du vin de Schiras, il marquait sur son journal comme une merveille de la nature, ce qui n'était que l'imagination d'un buveur. Il eût été à souhaiter que l'ouvrage qu'on met aujourd'hui en lumière eût paru avant le travail des derniers éditeurs de Tavernier, ils n'auraient pas sans doute manqué de rectifier sur de si bons mémoires ces endroits défectueux, & de profiter de l'attention d'un homme de lettres, qui loin de tout motif d'intérêt, n'a jamais eu d'autre passion en voyageant, que le désir d'apprendre & de communiquer aux autres ce qu'il savait.

6° Une différence très considérable qu'on trouvera encore de ces voyages avec la plupart des autres, c'est que M. Gemelli a varié les siens d'un judicieux & agréable mélange de géographie, d'hydrographie, d'histoire, de chronologie, de morale, de politique & de critique. Outre l'étendue & les limites des provinces, les forces & la puissance des États, la situation des villes, des forteresses & des ports, le dénombrement des diverses espèces d'animaux, les qualités des simples, des fruits & des fleurs : il a ajouté à la description de chaque pays, surtout des principaux royaumes, un abrégé succinct, mais exact & instruit des règnes des souverains, avec les époques justes des successions & des événements les plus remarquables. Les traits qui concernent, ou les mœurs, ou la forme du Gouvernement, ou d'autres matières intéressantes, sont dispensés avec tant d'art & de jugement dans tout le corps de l'ouvrage, qu'ils semblent sortir naturellement du sujet.

7° Mais l'article où triomphe principalement notre auteur, c'est celui des nouveautés dont ses voyages sont remplis. Je parle ici non seulement de cette exactitude extraordinaire qu'il a observé mieux qu'aucun des plus célèbres voyageurs, de ces circonstances curieuses qu'il a rapportées, & dont le détail lui avait échappé ; mais surtout des nouvelles découvertes dont il a enrichi ses Relations. Quelle idée avantageuse ne doit-on pas avoir d'un ouvrage pour la perfection duquel l'auteur n'a épargné ni soin, ni travaux, ni dépenses ? Qui pourra croire que dans la seule vue de satisfaire une louable curiosité, & dans lui-même, & dans ceux qui liront ses livres, il ait souvent hasardé sa propre vie, & fait plusieurs centaines de lieues dans des pays stériles & barbares, au travers des plus épaisses forêts, au milieu des dangers continuels de la part des bêtes féroces, ou des habitants presqu'aussi redoutables qu'elles ? Il se croyait amplement récompensé de ses peines, lorsqu'il avait découvert quelque rareté inconnue jusqu'alors. L'Égypte, la Perse, l'Indostan, la Chine, la Tartarie, les Philippines, le Mexique fourniront des exemples de ce qu'on avance, On aurait rapporté ici, ou du moins indiqué les endroits dont il s'agit, si l'on n'avait appréhendé d'ôter par là au lecteur l'agrément de la nouveauté.

Voilà à peu près l'idée qu'on doit se former des voyages, en six volumes, dont on fait présent au public. Je sais qu'il est quelques savants, qui

généralement prévenus contre tous les ouvrages de ce genre, les traitent hardiment de frivoles, qui prétendent qu'ils ne doivent servir tout au plus que d'amusement dans les intervalles des occupations sérieuses, & qui concluent enfin que le temps qu'on emploie à les lire est un temps perdu ; mais sans entrer dans l'examen de ces occupations qu'ils appellent sérieuses, & qui paraîtraient peut-être à d'autres fort inutiles, on peut leur répondre que la lecture des voyages n'est pas si infructueuse qu'ils ne l'imaginent. Rien au contraire n'est à mon avis plus capable de former un esprit qui sait réfléchir. S'il est vrai, comme les sages l'ont toujours pensé, que le monde est un grand livre où l'on peut tout apprendre, quel cas ne devons-nous pas faire d'un homme qui en même temps qu'il nous l'ouvre, nous montre à le lire, qui nous en développe toutes les beautés, qui nous en explique tous les mystères ? Quoi de plus propre à nous faire bien connaître & Dieu & les hommes, connaissances qui sont les points fondamentaux de la vraie philosophie. Dieu, dans la variété admirable de ses productions, & les soins paternels de sa providence, qui fournit différemment à tant de nations des fonds certains de subsistance, selon la diversité des climats. Les hommes, dans la prodigieuse contrariété de leurs opinions, dans la bizarrerie de leurs lois, dans le caprice de leurs humeurs, dans l'opposition de leur conduite & de leurs voyages ?

Oui, je l'ose dire, avoir parcouru le monde en habile voyageur, c'est avoir connu à fond le caractère de l'esprit humain, c'est avoir appris à juger sainement de toutes choses.

Que si ces avantages paraissent douteux aux censeurs dont on a parlé, j'en appelle à l'expérience. S'ils leur semblent légers, qu'ils prennent donc la peine de nous marquer quels sont les fruits de ces études qu'ils nomment importantes, & de nous prouver par des raisons aussi bien que par des effets, que l'examen contentieux de quelque vaine question de scholastique, est bien plus capable d'instruire & de former l'esprit, que la connaissance du monde.

Mais je m'aperçois qu'il est temps de terminer ce discours qui commence à passer les bornes que je m'étais prescrites. On prie seulement le public d'être persuadé qu'on ne l'a point fait en vue de surprendre, ou de solliciter ses suffrages, mais uniquement pour lui donner quelque connaissance anticipée & de l'ouvrage & de l'auteur.

Sommaire des six volumes du *Voyage du tour du monde* de Gemelli.

Dans le premier, l'auteur parle des motifs de son voyage, puis le commençant à Naples, il va tout le long de la côte de la Calabre, passe en Sicile, fait voile…

Le second volume renferme une description très curieuse de l'empire de Perse…

Le troisième volume commence par Damian, qui appartient aux Portugais … De là il se hasarde d'aller par terre au camp du Grand Mogol… Il continue son voyage par mer à la Chine, & il nous fait en même temps d'excellentes descriptions de ces pays où il a passé pendant un voyage de mille lieues, comme celles de la riche île de Ceylan… Bengale, Siam, Pegu, Cochinchine, Tunquin, jusqu'à Macao, la première terre de la Chine où il arrive.

De la Chine

Le quatrième volume fait mention de toutes les places grandes ou petites par où il a passé en traversant ce grand empire, en met toutes les distances, décrit tout ce qu'il a vu sur les routes, & toutes les villes selon qu'elles le méritent, comme aussi les rivières, lacs & montagnes, particulièrement la Grande muraille de Tartarie, la ville portugaise de Macao, & tout ce qui en dépend ; & la manière de voyager quand on va à la cour de Peking. Il distingue fort bien entre ce qu'il a vu & ce qu'il sait de science certaine, & ce qu'il a su d'autrui, qu'il n'a pourtant admis que sur de bonnes autorités, & dont il ne fait mention que pour [a satisfaction du lecteur. Ayant eu l'honneur de voir l'empereur, il fait une relation de toute cette cérémonie, & de ce qu'il y a vu lui-même du Palais ; quant à ce qu'il a de plus, il le tient d'autrui. La manière dont l'empereur sort est si singulière, qu'un lecteur curieux ne peut qu'en être satisfait. Il parle encore de la religion des Chinois, de la dernière persécution, du Gouvernement des cours, &c., mais il a recueilli toutes ces dernières choses sur de bons mémoires.

Le cinquième volume traite très particulièrement de tout ce qui regarde les îles Philippines, ensuite il donne un journal exact de son long & terrible voyage à Acapulco dans la Nouvelle-Espagne… Le sixième volume nous apprend ce qu'il a vu dans la Nouvelle Espagne…

Il commença son voyage le 13 juin 1693, & le finit le 3 décembre 1699.

*

Chapitre premier du tome I

L'auteur donne une idée générale des routes que l'on doit prendre pour faire le tour du monde, & instruit outre cela des monnaies & des marchandises dont les voyageurs se doivent fournir pour leur commodité & leur utilité ; il parle aussi des dépenses que l'on fait pour passer d'un lien à un autre, soit par terre ou par mer.

1p.001 Dans le dessein que j'avais de faire réimprimer mon *Voyage du Tour du Monde*, dont les exemplaires commençaient à devenir rares, il m'a paru qu'outre 1p.002 les additions curieuses que j'avais préparées pour cette seconde édition, il était à propos d'y en joindre d'utiles en faveur des voyageurs ; en leur marquant les différentes routes qu'ils peuvent prendre pour faire ce voyage, les monnaies & les marchandises dont ils doivent se fournir, & les dépenses qu'il leur faudra faire pour cet effet.

Il est bien certain que l'homme du monde le plus riche ne pourrait pas faire un si long voyage, sans trafiquer sur la route. S'il se charge de grosses sommes d'argent, il est à tout moment en risque de les perdre avec la vie ; s'il prend des lettres de change, il arrive souvent par la grande distance des lieux, qu'il trouve le correspondant ou mort, ou hors d'état de payer. Mais celui qui emploie son argent en marchandises est exempt de toutes ces craintes. Il y a plus. Le voyageur se fournit par là un moyen naturel de converser avec toutes les nations ; & il n'y en a pas de si barbares, qu'elles ne fassent accueil à un marchand qui leur apporte les commodités de la vie, & qui ne crût en le pillant ou l'outrageant, offenser dans sa personne le droit des gens, & s'exposer au même traitement par voie de représailles.

1p.003 Il y a donc non seulement plus de sûreté, mais plus d'agrément à voyager en qualité de marchand, pourvu que l'amour du gain ne se rende pas maître de notre esprit jusqu'à lui faire négliger le véritable profit que l'on doit recueillir de pareilles fatigues. J'entends par ce profit la connaissance des mœurs, des coutumes & de la religion des différents peuples, l'observation des choses naturelles, des édifices & autres choses semblables.

Premièrement, on peut s'embarquer sur des vaisseaux français, anglais, hollandais ou portugais qui vont aux Indes orientales ; mais il y a beaucoup de risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces tempêtes

horribles & de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que de viandes gâtées : l'on ne boit que de l'eau corrompue & pleine de vers, ce qui arrive du séjour que le vaisseau est obligé de faire pendant 30 ou 40 jours sous la ligne équinoxiale, qu'il faut nécessairement passer deux fois en doublant le cap de Bonne Espérance. Cette navigation peut coûter 100, jusqu'à 200 pièces de huit, 1p.004 selon la place que l'on occupe dans le navire. On peut revenir en Europe en passant à Ormuz, où à quelque autre endroit du golfe de Perse, à de là se joindre à la caravane de Perse, qui va à Alep ou à Smyrne. Mais pour faire le tour du Monde, il faut passer des Indes à la Chine, de là aux îles Philippines ; ensuite en Amérique, & enfin en Espagne. La meilleure marchandise qu'on puisse porter aux Indes orientales, c'est le tabac en poudre ; tant celui de Séville, que celui du Brésil, parce que le vin & l'eau-de-vie sont trop embarrassants ; mais comme il est défendu sous des peines très rigoureuses de passer ce tabac sur les vaisseaux portugais, je conseille à ceux qui iront par cette voie, de se munir de pièces de huit, sur lesquelles on ne laisse pas de gagner, pour acheter les marchandises précieuses de ces pays-là.

La seconde route est par Livourne, ou même par Malte, pour passer à Alexandrie, & de là remonter par le Nil au Caire, pour s'embarquer ensuite sur un des deux vaisseaux mahométans qui partent tous les ans de la mer Rouge pour la Mecque, & à se rembarquer pour les Indes orientales, ce qui est beaucoup plus facile que par le golfe de Perse.

1p.005 La troisième & la plus ordinaire aux Européens, est de Livourne à Alexandrette, ou à Alep. Elle se fait pour 10 pièces de huit. D'Alep il y a cinq routes pour aller à Ispahan… La cinquième est par le Grand désert. Mais cette dernière n'est pratiquée qu'une seule fois l'année par des marchands de Turquie & d'Égypte, lorsqu'ils vont acheter des chameaux ; & ils ne la font que dans le mois de décembre, lorsque les pluies sont tombées, autrement ils ne trouveraient point d'eau dans ces déserts arides.

Sur toutes ces cinq routes on rencontre de nombreuses troupes de voleurs, qui attaquent les caravanes quelques fortes qu'elles soient : outre cela on languit des mois entiers à attendre cette compagnie nécessaire de caravanes.

La quatrième route & la plus sûre serait celle de Constantinople par l'Allemagne & la Hongrie, en passant par Belgrade, Sophie & Andrinople ; il faudrait ensuite traverser la mer Noire, & 1p.006 continuer le voyage comme je l'ai fait, & dont je parlerai particulièrement dans ce volume-ci. Quant à la route de Smyrne, il faut y attendre quelque forte caravane qui aille en Perse, parce qu'elle est aussi très remplie de voleurs.

Ceux qui veulent faire un grand profit sur les monnaies, dans la route de la Turquie & de la Perse, n'ont qu'à se pourvoir de sequins de Venise, d'écus d'or d'Allemagne, d'écus d'argent de Hollande & de pièces de huit d'Espagne. Les lettres de change seront bonnes jusqu'en Turquie. À l'égard des marchandises les plus convenables, ce sont des colliers de corail rond, de toutes grosseurs, & de la couleur la plus vive : des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Venise, des velours & des ras de Naples, mais qui ne soient point d'autres couleurs, que verts, bleus & rouges. On doit aussi porter de ces cristaux ronds & longs en forme d'olive, que l'on fait à Venise, parce que les Orientaux les achètent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes, qu'ils ont toujours nus : la thériaque de Venise est encore la plus estimée dans l'Orient, & à Ispahan ; on la troquera facilement contre ce précieux baume de Perse, qu'on appelle 1p.007 de la momie : on y ferait une très grande fortune en faisant un pareil troc avec quelqu'un des eunuques du roi, pour lequel on le ramasse, & dont ils ont le meilleur.

Pour gagner encore très considérablement avec un petit capital & moins d'incommodité, il faudra acheter à Malte de ces yeux & de ces langues de serpent pétrifiées, que l'on trouve dans l'endroit où saint Paul fit assembler & mourir tous les animaux venimeux de l'île, selon la tradition commune. Elles reviendront en gros à un sou la pièce, & dans la Perse & les Indes on les vend jusqu'à deux écus, & bien davantage à la Chine : l'expérience ayant fait voir que les serpents de ces pays-là, si venimeux qu'ils puissent être, ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées, en dedans de la bague, en sorte que la pierre touche la chair.

Les émeraudes se vendent très bien, parce que leur couleur plaît extrêmement aux mahométans ; les montres de bas prix y sont recherchées.

Voici le conseil que je donnerais à tout homme, qui faute de moyens ne pourrait trafiquer dans l'Orient. Il faut qu'il apprenne un peu de chirurgie, qu'il

1p.008 sache saigner, qu'il ait une connaissance médiocre de la diversité & des symptômes des fièvres, plus par la pratique que par la théorie ; outre cela, qu'il sache composer quelque médicament avec des simples faciles à trouver. Quand on voyage avec une provision de tels médicaments & de quelque autre petite chose, dans une boîte un peu propre, on est estimé & caressé dans tous les pays sujets au Grand seigneur, au roi de Perse, & dans les Indes orientales. Et certainement ne restant dans une ville qu'autant de jours qu'il en faut pour répandre le bruit de son arrivée, on gagnera non seulement de quoi vivre pour soi & ses compagnons, mais pour continuer le voyage & revenir riche au logis. La cause de cela est l'ignorance profonde des Orientaux sur ces sortes de choses, & la fausse opinion que les Européens sont tous des médecins parfaits.

Celui qui sait ôter les taies des yeux gagne extraordinairement, & est fort honoré dans la Perse, où cette maladie est très commune. Il y avait à Ispahan un carme déchaussé européen, qui voulait venir avec moi en Europe pour apprendre cet art, avec lequel il espérait acquérir bien des richesses & la faveur des Grands.

1p.009 Il faut avertir celui qui veut passer dans la Perse & dans les Indes, de ne vendre en Turquie que le corail le plus petit, & qu'autant qu'il en faut pour la dépense du voyage ; parce qu'en allant plus avant, on y gagne beaucoup davantage.

Quant aux douanes, l'on paie peu de chose dans les États du Grand seigneur ; & celui qui veut risquer à frauder les droits, n'est taxé qu'au double, lorsqu'il est surpris, & ne perd point sa marchandise, les Turcs disant que ce n'est qu'un jeu : ou l'on perd, ou l'on gagne le double de ce qu'on risque. Dans la Perse on ne paie rien, mais on fait des présents à ceux qui gardent les chemins ; on mesure la qualité du présent, suivant la qualité extérieure des marchandises & l'on n'a point l'embarras d'ouvrir ses coffres.

Un homme qui voudrait faire sa plus grande partie du tour du monde par terre pourrait passer par l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie, & après avoir traversé la Grande Tartarie arriver à la Chine. Mais le czar accorde difficilement ce passage à d'autres marchands qu'à ses sujets, qui mettent deux ans à faire ce voyage ; tant pour la longueur 1p.010 du chemin, que pour la nécessité où l'on est de traverser plusieurs déserts, des sables affreux, des forêts épouvantables,

au milieu de tant de nations barbares. Outre cela, il faut aller avec des caravanes très nombreuses, à cause des voleurs, qui sont errants comme les bêtes, conduisant leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre, selon qu''ils les trouvent bons, & qui ne manquent jamais de donner sur les pauvres voyageurs.

On peut aussi entreprendre de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadiz avec la flottille pour la Vera Cruz, ou avec les galions, qui ont coutume de partir dans un autre temps que la flottille, pour Porto-belo : ce qui sera facile à un Italien, qui parle un peu espagnol, & qui a des recommandations auprès de quelque capitaine de vaisseau. Si l'on ne pouvait pas prendre la voie de la flottille ou des galions, qui ne partent ordinairement que tous les trois ans, il faudra s'embarquer sur quelque vaisseau d'avis qui va en Amérique, ou sur quelque vaisseau marchand qui va aux Canaries, pour passer de là à la Havane & à la Vera-Cruz,

La monnaie dont on doit se fournir est de pistoles d'Espagne & de pièces de 1p.011 huit, si l'on n'aime mieux prendre des lettres de change à Cadiz. Ceux qui veulent faire profiter leur argent, gagner les frais du voyage, & revenir plus riches, doivent prendre à Naples les marchandises suivantes.

Des satins unis & travaillés de couleur céleste, d'un vert gai clair, de couleur de fleur de mauve, ou de gorge de pigeon, & de gris de perle.

Des toiles d'or & d'argent des mêmes couleurs.

Des rubans à fonds de satin avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs.

Du velours, de celui que l'on appelle doublement frisé, & des toilettes de velours, mais qu'il soit noir, que l'on vend à grand profit dans le Pérou ; aussi bien que dans le Mexique.

Des bas de soie de couleurs modestes.

Des bas transparents de soie retorse, de toutes couleurs, excepté des noirs ; mais que la plus grande quantité soit de couleur de perles & de fleur de romarin.

Des habits de femmes tous taillés, ou dont l'étoffe n'est pas cousue, tels que ceux que les Espagnols appellent *guardapies*. Il faut pourtant qu'ils aient sept vares & demie d'Espagne de tour ; la 1p.012 vare est une mesure qui fait un peu plus de trois palmes & demie de Naples ; la couleur en doit être comme nous

l'avons dit des satins, mais celles de gorge de pigeon & d'un bleu céleste sont plus en usage que les autres.

Des colliers de corail rond, gros au moins comme des pois ; & du rouge le plus vif.

Des glaces de Venise, surtout de trois palmes & demie de hauteur & larges à proportion, pour les carrosses & les miroirs ; pour ces derniers il est avantageux d'en garnir les bordures de glaces vertes ou violettes.

Des couvertures d'étoffe de soie, remplies de coton, & travaillées de diverses façons, comme l'on fait à Naples. Les couleurs doivent être les mêmes que celles dont nous avons parlé, & qu'un côté soit différent de l'autre. La longueur doit être de onze palmes de Naples, & la largeur de sept & demie au moins ; & pour le mieux on y met de la frange des mêmes couleurs tout autour. On les vend au Pérou depuis 25 jusqu'à 30 pièces de huit.

De la soie crue, & de la torse à trois fils pour faire des bas, que l'on vend à Lima deux pièces de huit & plus l'once.

1p.013 Des images de Notre Seigneur & de saint Jean étant enfants, faites de bois par quelque habile sculpteur, & bien colorées : elles rapportent un gain incroyable ; parce que celles qui coûtent à Naples 15 écus la pièce se vendent dans la Nouvelle Espagne jusqu'à cent & davantage.

Des tabatières d'argent à ressort, gravées, ou garnies de corail ; qu'il y en ait quelques-unes qui s'ouvrent en deux & en quatre. Pour celles d'écailles garnies de nacres, il y a peu à gagner dessus, parce que l'on en fait aussi dans le pays.

Des hochets de corail, des croix de cristal, & autres pareilles petites choses, que l'on fait dans la Sicile, sur quoi on fait un profit considérable ; mais on gagnerait bien davantage si l'on y portait du corail noir.

Les dentelles blanches, & de soie noire à œil de perdrix, sont fort à la mode dans le pays, où l'on fait des dépenses aveugles pour de telles vanités. Le gain que l'on fait sur ces choses dont nous venons de parler, est au moins de 300 pour cent, si l'administrateur est fidèle, & particulièrement au Pérou & au Chili.

Celui qui partirait d'un autre endroit 1p.014 que de Naples, pourrait porter en Amérique des toiles de France & de Hollande des plus fines & des moyennes, des dentelles de Flandres de toutes les façons.

De la Chine

Lorsque l'on aura vendu les marchandises en gros ou en détail, (ce qui est très facile) si on veut continuer le voyage jusqu'aux îles Philippines, pour passer de là à la Chine, on doit faire en sorte de s'embarquer sur ce vaisseau qui vient tous les ans de ces îles à Acapulco, d'où sous les auspices du roi d'Espagne, on part infailliblement tous les ans le 25 de mars, quand même on se verrait dans un danger inévitable de périr.

Il faut avoir dans ce voyage-là des pièces de huit, & les meilleures sont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandises seraient inutiles, parce que les Chinois sont industrieux, & l'abondance de leur pays fait qu'ils n'ont besoin de rien. Cependant ils s'accommodent fort des estampes de France & de Flandres, tant enluminées qu'autres, parce que les leurs ne sont gravées que sur le bois, & mal dessinées. On ferait encore quelque profit, en leur portant des lunettes, des télescopes, des microscopes, des verres à boire, & autres 1p.015 verres de cristal ; car pour des pierres précieuses ils n'en font pas grand cas, disant que leur prix dépend du caprice des hommes.

La navigation de la Nouvelle Espagne aux îles Philippines est si peu incommode, comme on le dira en son lieu, qu'il n'y a point de dame si délicate & si craintive qu'elle soit, qui ne puisse l'entreprendre ; parce que l'on va toujours vent en poupe, & rarement il devient impétueux, ce qui a donné le nom de Pacifique à cette mer. Sa vitesse est aussi aisée que si l'on descendait une rivière, & cela pendant le temps de neuf à dix semaines jusqu'aux îles Mariannes, & de deux autres jusqu'aux Philippines.

L'on paie pour l'embarquement 2, 3 & 400 pièces de huit, selon la place que le lit & les marchandises occupent dans le vaisseau ; mais il y a un moyen de ne rien dépenser du tout, pour celui qui a quelque qualité, c'est d'obtenir du vice-roi, moyennant le présent ordinaire, le brevet de capitaine d'une compagnie, de celles qui passent tous les ans aux Philippines ; parce que l'on sera remboursé du présent avec les six mois de solde, & l'embarquement sera franc ; à Manille 1p.016 on réformera le capitaine selon la coutume. Peut-être que dorénavant on ne pourra plus se servir de cet expédient, à cause du nouveau règlement des milices espagnoles, qu'a fait notre invincible monarque Philippe V, selon lequel, si on le met en exécution dans les Indes, les capitaines & autres officiers ne doivent point être réformés.

De la Chine

Il est facile ensuite de passer à peu de frais, des îles Philippines, à la Chine, sur des navires chinois, & encore mieux sur les espagnols, qui vont trafiquer dans les provinces de Fo-kien & de Quantoum, parce qu'un Espagnol ne paiera presque rien. L'on fera ce voyage dans un mois au plus.

Tel qui de la Chine voudrait aller à Bengale, Goa, Surate, ou sur la côte de Coromandel, trouvera facilement à s'embarquer sur des vaisseaux français, anglais ou mores, qui y viennent trafiquer. Pour faire ce voyage avec utilité, il faut porter de l'or en lingot de la Chine, ou des étoffes de soie & d'or, qui sont propres pour les Européens, qui vivent dans ces endroits, ou pour faire des cabaies, qui sont les habillements des mahométans & des gentils.

Pour passer en droiture dans le $_{1p.017}$ royaume de Siam, à Bengale, à Maderaspatan & à la côte de Coromandel, on trouve continuellement des vaisseaux d'Espagnols ou de mahométans… $1_{p.018}$ & ensuite à Constantinople, pour aller à Venise ou à Naples selon sa fantaisie.

On peut encore faire le tour du monde par l'Occident, en naviguant par le détroit de Magellan vers les îles Philippines, & ensuite doublant le cap de Bonne Espérance, comme fit le vaisseau *la Victoire*, qui en 1521, revint au port de Saint-Lucar de Barrameda, d'où il était parti ; *le Dragon* & plusieurs autres vaisseaux ont fait la même route. Mais en faisant un tel voyage, on ne voit que des mers ; des monstres horribles, & rien qui nourrisse l'esprit : outre qu'il faut souvent essuyer de rudes tempêtes, & qu'on est exposé à des dangers infinis, par le courant rapide qui se rend dans la mer du Sud, & par les lieux que l'on rencontre dans les détroits les plus serrés du Canal. Ajoutez à cela la frayeur continuelle que vous donnent les corsaires, qui rodent incessamment dans l'archipel de Saint-Lazare.

*

Raisons qui ont engagé l'auteur à voyager.

$_{1p.019}$ Si les accidents de la vie & les coups de la fortune n'avaient point d'autre effet, que de nous réduire dans un état fâcheux, certainement la condition humaine serait triste & digne de compassion ; mais le Souverain maître qui a tiré l'Univers du néant, nous a donné une âme, qui, pour être sujette aux faiblesses, ne laisse pas de trouver en elle-même je ne sais quelle

force & quelle grandeur capable de nous ouvrir par la constance un chemin à une vie tranquille & heureuse. Il n'arrive que trop souvent que les revers nous découragent, & que nous éclatons en plainte contre l'injustice du sort, au lieu que le nombre des obstacles qui nous traversent devrait servir à élever nos sentiments, & à nous inspirer la noble ardeur de joindre la hardiesse des entreprises à l'utilité de l'instruction.

C'est le fruit que j'ai tâché de tirer de 1p.020 mes longs & périlleux voyages. Dans le cours pénible d'une vie errante & agitée, j'ai moins cherché à repaître mes yeux qu'à me former l'esprit & le cœur au milieu des étranges évènements dont elle a été remplie, & qui sont tels que leur seule idée m'épouvante. J'ai la consolation de n'avoir pas moins travaillé à mon avantage particulier, que contribué au plaisir de ceux qui en liront l'histoire.

Quoique dès mon bas âge je me sois senti du penchant à voyager, & que j'aie fait le tour de l'Europe en 1686 (comme on voit par une relation, dont il n'a paru que le premier livre) cependant il est certain que les mauvais traitements & les outrages perpétuels auxquels je me suis vu exposé dans ma famille, ont été les véritables causes de ces longs & dangereux voyages que je vais décrire.

Je me résolus donc à partir malgré les remontrances affectueuses de mes amis, qui s'efforçaient de me retenir à cause de ma mauvaise santé. M'étant pourvu des choses nécessaires, je pris congé d'eux… 1p.021 Ensuite sans m'arrêter davantage, je m'embarquai le samedi 13e jour de juin de l'année 1693 sur une felouque napolitaine pour me rendre en Calabre, et de là passer au Levant…

*

Tome quatrième

DE LA CHINE

TABLE DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER

Chap. I. Des marchandises propres pour la Chine.

II. De la fondation de Macao & de ses fortifications.

III. Voyage inutile que firent les Portugais, & quelques gens natifs de Macao, au Japon, pour tâcher de rétablir le commerce qu'ils avaient perdu dans la dernière persécution des chrétiens.

IV. Voyage de l'auteur jusqu'à Canton. Description de cette ville & de plusieurs autres endroits sur la route.

V. Voyage de l'auteur à Nanyanfou.

VI. Route qu'il faut absolument faire par terre pour se rembarquer de nouveau. Description du Grand canal de la Chine.

VII. Voyage jusqu'à la ville de Nanchianfou, capitale de la province de Kiansi.

VIII. Continuation du voyage jusqu'à Nankin.

IX. Description de la ville impériale de Nankin.

X. Voyage par terre à la ville impériale de Pékin.

XI. Description de la ville de Pékin, & du palais impérial.

LIVRE DEUXIÈME

Chap. I. De quelle manière on présenta le nouveau calendrier. Audience que l'auteur eut de l'empereur de la Chine. Cérémonies des mandarins dans les fonctions publiques.

II. L'auteur va voir la Grande muraille de la Chine. Description de ladite muraille.

III. De quelle manière l'empereur de la Chine paraît en public.

IV. Religions de l'empereur de la Chine.

V. La dernière persécution de la religion catholique dans la Chine, & son heureux rétablissement.

VI. Ancienneté du royaume de la Chine. Estime que les Chinois font de leur empereur. Nombre des villes & autres lieux, & des familles & des âmes qu'il contient.

VII. Le célèbre Gouvernement de l'empire de la Chine. Distinction des mandarins. Les six Conseils souverains des lettres, & les cinq des armes.

VIII. Divers autres tribunaux de Pékin, des quinze provinces & des villes de l'Empire de la Chine.

IX. Des caractères chinois, de leur esprit & de leur habileté dans les arts libéraux. De leurs principaux livres.

X. De la grande industrie & de la navigation des Chinois.

LIVRE TROISIÈME

Chap. I. De la noblesse de l'empire, de la civilité, de la politesse & des cérémonies des Chinois.

II. Autres coutumes des Chinois.

III. Des habits, des armes & des monnaies des Chinois.

IV. Des funérailles des Chinois.

V. De l'abondance & du climat de la Chine.

VI. De l'origine des Tartares orientaux. De leur établissement sur le trône de la Chine. Des guerres qui ont suivi.

VII. Belles qualités de Cam-hi empereur de la Chine.

VIII. Richesses de l'empereur de la Chine.

LIVRE QUATRIÈME

Chap. I. Retour de l'auteur à Nanchianfou par terre.

II. Continuation du voyage de l'auteur jusqu'à Canton.

III. De la nouvelle année des Chinois. De la célèbre fête des lanternes.

IV. Description du cortège du *leamquam tsounto*, ou vicaire de deux provinces, & des autres choses considérables que l'auteur a vues dans Canton.

V. Petit voyage de l'auteur à Macao.

VI. Retour de l'auteur à Canton par un autre chemin.

VII. Retour de l'auteur à Macao.

VIII. Naufrage d'une patache & la délivrance miraculeuse de quelques gens de son équipage.

@

TABLE DES GRAVURES

@

Le sieur Jean-François Gemelli Careri.

La tour de porcelaine de Nankin.

Marche de l'empereur de la Chine, lorsqu'il paraît en public.

Détail de la marche de l'empereur de la Chine.

Funérailles en usage dans la province de Quanton.

Lichias. — Loungans. — Seyzou. — Thé.

Cortège du *tsounto*, partie avant.

Cortège du tsounto, partie arrière.

LIVRE PREMIER

Chapitre premier

Des marchandises propres pour la Chine

@

p.001 De tous les préjugés, dont l'homme se laisse obséder, le plus grand, à mon avis, est celui qu'il a en faveur de sa patrie, & de ses coutumes. Cela fait que nous regardons ce qu'on nous dit des p.002 pays étrangers comme des contes faits à plaisir, & que nous ne voulons point croire tout ce qui ne se rapporte pas à notre façon de penser, ou à notre manière d'agir. D'ailleurs, le peu de bonne foi qu'on rencontre dans la plupart des voyageurs, autorise notre défiance, & nous les rend tous suspects.

Voilà pourquoi bien des gens traitent de fabuleuses toutes les merveilles qu'on raconte de ce vaste & riche empire de la Chine, s'imaginant que hors de l'Europe, il n'y a rien de magnifique, rien d'ingénieux ; mais qu'ils seraient détrompés, s'ils avaient le courage de pénétrer dans des climats si reculés, pour voir par eux-mêmes ce qui en est !

Il est vrai, que dans presque toutes les relations de la Chine, il y a du plus ou du moins, & qu'elles se contredisent en beaucoup d'endroits ; parce que de plusieurs auteurs qui en ont écrit, les uns ont été mal informés, & les autres ont trouvé leur compte à trahir la vérité. Pour moi qui n'ai aucun intérêt à surprendre la crédulité du public, & qui au contraire, n'attend de lui d'autre récompense de mon travail, que la gloire de lui avoir exposé les choses comme elles sont, je le prie de recevoir avec confiance ce p.003 que je rapporterai dans ce volume-ci, surtout lorsque je dirai que j'en ai été témoin oculaire.

Pour venir à ce qui est de notre sujet, il ne faut porter à la Chine que des ouvrages de cristal, comme lunettes, télescopes, ou lunettes d'approche, des montres, & principalement des estampes enluminées ou non, dont les Chinois font grand cas ; ne pouvant comprendre comment on peut ainsi ombrer le papier, & dessiner si exactement les choses les plus petites. On ne doit pas s'embarrasser d'aucune autre marchandise, parce qu'il n'en manque point là.

De la Chine

Celui qui veut négocier avantageusement dans la Chine, fera bonne provision de pièces de huit, pour acheter des marchandises du pays ; comme de la soie, des étoffes de la même matière de diverses façons avec des animaux, des feuillages, & autres qui sont assez belles, & propres à faire des tapisseries, & toutes sortes de meubles. On y trouve à très grand marché des brocards brochés d'or, non pas avec de la soie comme on le fait chez nous, mais avec de très petits filets de papier doré, qui sont si artistement ajustés, que cela surprend extrêmement ceux qui en voient la première fois.

p.004 On peut faire encore un grand profit sur une sorte de blanc à l'usage des dames ; on l'appelle communément Blanc d'Espagne, & il vient de l'île de Bornéo. On le porte dans le Japon, où on le vend fort cher aux dames du pays, qui s'en servent jusque sur les jambes. Le marchand doit ensuite y faire provision d'argent, que l'on y trouve à assez bon compte.

On gagne 40 pour cent à porter en Espagne des lingots d'or raffiné de la Chine. Les lingots sont de différents prix, depuis 300 écus jusqu'à 1.000 la pièce. On ne doit pas négliger non plus le commerce des autres métaux, comme du cuivre, du tuttunaga & du calin qui a la dureté de l'argent, & la blancheur de l'étain fin ; si bien qu'on l'a quelquefois pris en Europe pour de l'argent : les Portugais dans les Indes en font de la monnaie, de la batterie de cuisine, des bracelets, des bagues & autres pareilles choses. Lorsque l'on porte du vif argent de la Chine dans la Nouvelle Espagne, il y a 300 pour cent de profit, parce qu'il y est absolument nécessaire pour raffiner l'or & l'argent.

Il y a aussi beaucoup à gagner sur le musc, qui est là meilleur que partout ailleurs ; sur la civette, que l'on y apporte des îles Philippines ; & sur le sucre fin.

La porcelaine de toutes façons est une bonne marchandise, aussi bien que les éventails si connus aux dames d'Europe, & les boîtes, les cabinets, & autres meubles vernis, dont quelques-uns sont ornés d'ivoire & de pierres précieuses ; il y en a même où l'on met des clous d'or au lieu de clous de fer ; on fait cependant de ces sortes d'ouvrages beaucoup plus beaux dans le Japon.

@

Chapitre II

De la fondation de Macao, & de ses fortifications

@

Me voici prêt enfin d'entrer dans ce vaste empire de la Chine, & je souhaiterais que mon style fût égal à la grandeur du sujet, afin d'en pouvoir donner au lecteur la véritable idée qu'on en doit avoir ; mais je sens trop mon insuffisance de ce côté-là, & je le prie de vouloir bien se contenter de la simplicité de ma relation. Je commence donc par un des ports de cet empire, qui est Macao, endroit où j'arrivai. Il faut savoir que p.006 Macao signifie port en langue chinoise, & qu'on l'appelle aussi Ama-Gao, nom qui lui est venu d'une idole que l'on y adorait autrefois. Il est situé au 22° 12' de latitude, & au 130° 48' de longitude, sur la pointe d'une île nommée Hoeicheou, qui dépend de la province de Canton. Sa figure est à peu près comme celle d'un bras : elle est baignée par la mer de tous côtés, excepté celui où elle se joint à l'épaule : son terroir est fort inégal, s'y trouvant montagnes, vallées & plaines ; ses maisons sont bien bâties à la manière d'Europe ; les églises, par rapport au pays, sont très belles, surtout celle du collège des jésuites, qui a un portail magnifique, orné de riches colonnes. C'est dans cette église que l'on conserve la très précieuse relique de saint François Xavier, qui est l'os du bras droit depuis l'épaule jusqu'au coude : le reste avec la main est à Rome dans la maison professe. Les églises des augustins, de saint François, de saint Laurent, de la Miséricorde & des religieuses, sont bâties fort régulièrement & fort ornées ; les rues de la ville sont toutes pavées, la pierre n'y manquant pas. On y compte un peu plus de 5.000 Portugais, & deux fois autant de Chinois.

p.007 Il y a déjà 110 ans que les Portugais jetèrent les fondements de cette ville ; parce qu'il arrivait souvent, lorsqu'ils allaient de Malacca trafiquer à la Chine, que leurs vaisseaux surpris de la tempête périssaient misérablement, faute d'un bon port dans les îles qui sont aux environs de Macao. Cela les obligea à demander quelque place de sûreté pour hiverner, jusqu'à ce que la saison leur permît de retourner chez eux ; & les Chinois, en vue de leur propre intérêt, leur donnèrent cet angle de terre plein de rochers, qui n'était habité que

par des voleurs, afin qu'ils les en chassassent, comme ils firent aussi dans la suite. On leur permit d'abord d'y construire des maisons de paille ; & dans la suite, après avoir gagné les mandarins, non seulement ils bâtirent de solides maisons, mais ils élevèrent des forts. Il y en a un à l'entrée du port, qu'on appelle le fort de la Barre, avec une muraille qui va joindre l'ermitage des Pères augustins, qui est sur la montagne. On en voit encore un autre plus grand sur la cime de la montagne, appelé à cause de cela, le fort de la Montagne. Il y en a un troisième sur un autre endroit fort élevé, qu'on nomme de Nostra Senhora da Guia, ou Notre-Dame de la Conduite.

p.008 Ferrarius s'est bien trompé dans son *Dictionnaire Géographique*, lorsqu'il a dit que cette ville appartenait au roi de Portugal, & qu'elle fut assiégée & prise en 1668 par l'empereur de la Chine ; puisque depuis sa fondation, elle n'a souffert aucune révolution, & que ce n'est qu'une colonie de Portugais établie par une ancienne concession de l'empereur, à qui cette nation paie non seulement un tribut annuel, mais encore la douane des marchandises & le droit sur les vaisseaux, comme les Mores & les Anglais. Les Chinois gardent l'entrée du port, & aucune barque ne peut y entrer, ni en sortir sans leur permission.

Ce petit rocher, qui n'a pas plus de trois milles de tour, ne fournit pas de provisions seulement pour un jour ; on y apporte tout des habitations des Chinois, qui ont renfermé les Portugais comme dans une prison, ayant eu soin de fermer ce petit espace de terre qui est entre les deux mers par une bonne muraille, & une porte qu'ils ouvrent quand il leur plaît ; & par ce moyen ils peuvent les affamer aussi souvent qu'ils en ont envie, quoique la Chine soit un pays si abondant, que pour une pièce de huit on peut avoir du meilleur pain du monde pendant six mois.

p.009 Les Chinois ont laissé aux Portugais dans Macao l'administration de la justice, moyennant un tribut de 600 taes tous les ans, chaque taes valant environ six livres : outre cela ils paient encore au mandarin, qui y réside, que l'on appelle *oupou*, la taxe des vaisseaux, qui est plus ou moins forte selon la grandeur ; le plus petit lui rapporte 1.000 taes. La ville élit un juge pour le civil & le criminel, mais il n'a aucun pouvoir sur les Chinois qui y sont établis. Le roi de Portugal y nomme un capitaine général pour le commandement : il y a un évêque qui a le soin du spirituel. Tous ces officiers & commandants sont payés

par la ville, qui donne une pièce de huit par jour au capitaine général, & 3.000 tous les trois ans ; l'évêque en a 500, les capitaines 15, & les soldats à proportion : cet argent se prend des 10 pour 100 qu'on exige de toutes les marchandises des Portugais, & des 2 pour 100 sur l'argent. Quoique ce soit le roi de Portugal qui nomme le capitaine général, il ne lui alloue pas un liard d'appointements.

Outre toutes ces charges dont est accablée cette pauvre ville, elle est encore obligée de loger & de régaler tous les mandarins qu'on y envoie de Canton, ce qui p.010 va à une grande dépense. L'*oupou* qui était venu depuis peu, se trouvant indisposé à son arrivée, commanda que l'on tuât une vache pour en manger, & se rétablir ; parce que les Chinois regardent cette viande-là comme très délicate, & d'un grand goût.

On se traite fort bien à Macao, & il n'y a point de repas sans confitures, que les femmes font excellentes. Elles s'entendent à merveille à ordonner la bonne chère, & seraient capables de servir la table d'un roi. Toutes les provisions leur sont apportées en abondance des places voisines ; car il n'y a pas à Macao de terroir pour y semer quatre pois. Ainsi, tout le capital, tout le revenu de la ville & des habitants dépend du commerce de la mer ; & chacun est obligé de s'y attacher. La noblesse, par ce moyen, fait trafic de son argent, en le donnant à intérêt ; ou l'emploie en lingots d'or, pour les changer à Goa en pièces de huit.

Quand le commerce du Japon florissait, cette ville était si riche, qu'elle aurait pu paver ses rues avec de l'argent ; mais après le massacre qu'on y fit de tant de chrétiens, le trafic de Nangasaké fut entièrement interdit aux Portugais sur peine de mort. Voilà ce qui a réduit p.011 Macao dans la pauvreté où on la voit aujourd'hui ; il ne lui reste que cinq vaisseaux pour trafiquer, & ils ne rapportent plus 300 pour 100 comme ils faisaient en revenant du Japon, mais un très petit profit, qui diminuera encore par l'établissement de la nouvelle Compagnie des Indes, à cause de plusieurs ports où ils ne pourront plus entrer, & de certaines marchandises qu'on leur défendra de porter.

J'eus le vendredi 5 de septembre la visite de D. Gregorio Rauco, clerc régulier, qui était venu à la Chine, pour passer dans l'île de Bornéo. Le samedi, il plut à verse, & il s'éleva un vent furieux, qui le lendemain paraissait vouloir se tourner en ouragan ; mais grâces au Ciel, il s'apaisa. On craint fort ces ouragans

dans les mois de juin, juillet, août & septembre. Il y en eut un il y a trois ans, dont la violence fut si grande que non seulement il enleva toutes les tuiles des maisons, mais même des pierres, que quatre hommes n'auraient pu remuer ; il abattit quantité de maisons, & le dortoir des augustins : cela n'arrive pourtant pas tous les ans. Le lundi la pluie recommença de la même force, & le vent aussi.

Je fus voir le mardi une comédie p.012 chinoise. Un nombre de voisins joints ensemble, la faisaient représenter à leurs dépens, au milieu d'une petite place. Le théâtre était assez grand, & contenait trente personnes, tant hommes que femmes. Je ne pus pas les entendre, parce qu'ils parlaient en langue mandarine, ou de la cour ; cependant, je jugeai par leurs gestes, leurs tours & leur action, qu'ils étaient habiles. La pièce était mêlée de chants, avec un accompagnement de plusieurs instruments de cuivre & de bois. Les habits étaient propres & enrichis de beaucoup de dorures ; les acteurs en changeaient souvent. La comédie dura 10 heures, & finit avec les chandelles ; parce que quand un acte est fini, les acteurs se mettent à manger, & fort souvent les spectateurs en font autant. Le mercredi, la même Compagnie représenta une autre pièce dans la maison de l'*oupou*.

@

Chapitre III

Voyage inutile que firent les Portugais, & quelques gens natifs de Macao, au Japon, pour tâcher de rétablir le commerce qu'ils avaient perdu dans la dernière persécution des chrétiens

@

p.013 Les habitants de Macao ont déjà fait bien des tentatives pour se raccommoder avec les Japonais, mais toujours inutilement ; ces derniers ont mieux aimé perdre plusieurs milliers d'écus que leur devaient les Portugais, que de se réconcilier avec eux, ayant juré par leurs dieux de n'admettre plus de chrétiens dans leur pays, & de les tuer sans quartier, s'ils y en trouvaient. Les Hollandais qui veulent être les seuls à trafiquer avec les Japonais, leur conseillèrent, pour empêcher les chrétiens de s'introduire chez eux sous le nom d'autres nations, de placer à terre, à l'endroit où l'on débarque un crucifix, afin de connaître par là, si celui qui débarquerait serait chrétien ou non, parce que, ou il refuserait de le fouler aux pieds, ou au moins il balancerait de le faire pour entrer p.014 dans Nangasaké. C'est ainsi que les Hollandais se sont emparés du commerce de ce pays, à l'exclusion de toute autre nation, reniant devant les Japonais le christianisme, & ne faisant aucun scrupule de fouler aux pieds cette sainte image, exemple que les Anglais n'ont point voulu suivre. Ceci est si vrai, que j'ai vu à la Chine un Chinois qui m'a assuré l'avoir lui-même foulée, & qu'ayant eu le bonheur depuis de se faire chrétien à Nankin, il s'était confessé de cette impiété.

Il y a quelques années que plusieurs habitants de la ville de Macao s'exposèrent d'une manière intrépide à mourir, ou à regagner à force de bienfaits les cœurs endurcis des Japonais, étant persuadés que Dieu venait de leur fournir une occasion d'élever de nouveau l'arbre de la croix dans ce puissant empire. Voici comme la chose arriva. Au mois de février en 1685, une barque japonaise chargée de tabac fit naufrage auprès de Macao, & 12 Japonais qui étaient dedans furent sauvés avec la barque. La ville en prit soin ; on vendit cette barque, & ce qu'on put sauver des marchandises, pour leur compte. On tint

conseil là-dessus, & on trouva que c'était un bon moyen p.015 pour renouer le commerce dans cette île : les pères jésuites mêmes en furent d'avis.

La ville donc, & les pères jésuites louèrent un vaisseau, sur lequel on embarqua les Japonais. Il partit le 13 de juin, & arriva à Nangasaké le 2 de juillet pendant la nuit. Aussitôt un mandarin, qu'on appelait saint Paul, vint à bord du vaisseau, avec un interprète, & quatre secrétaires, dont un était envoyé par le Gouverneur, le second par le magistrat civil, le troisième par la ville, & le dernier par le juge de la religion : tous les quatre devaient écrire séparément les demandes que faisait l'interprète, & les réponses des Portugais, afin qu'il n'y eût point de tromperie. L'interprète se mit à genoux devant le mandarin. Jamais juge ne trouva tant de détours, pour engager un malfaiteur à confesser son crime, que le mandarin, pour obliger les Portugais à avouer qu'ils n'ignoraient pas l'ancienne défense qu'il y avait, sur peine de la vie, aux vaisseaux chrétiens d'approcher de l'empire du Japon, & qu'en cas qu'ils en approchassent, ils devaient subir le châtiment sans aucune rémission. Les Portugais connurent aussitôt le dessein du mandarin, & répondirent prudemment à toutes ses questions, sans jamais lui p.016 donner lieu de penser qu'ils eussent rien su de cette défense. On leur demanda le temps auquel la barque avait fait naufrage ; en quel quartier de Macao les 12 Japonais avaient vécu ; s'ils y avaient fréquenté des chrétiens ; ce que la ville de Macao souhaitait d'eux ; s'il n'y avait point de vieillards dans le vaisseau qui se ressouvinssent de ce qui s'était passé entre les chrétiens & les Japonais ; enfin l'on fit plusieurs autres questions que les quatre secrétaires écrivirent avec les réponses, pour les porter à leurs supérieurs. Après avoir pris le nombre de l'équipage & la mesure du vaisseau, le mandarin s'en retourna accompagné de ceux qui étaient venus avec lui.

Le petit peuple du Japon vit dans une condition pire que celle des esclaves, par rapport aux nobles & aux mandarins ; ils n'osent leur parler qu'à genoux, la tête penchée vers la terre, les mains jointes sur le front, & les étendant vers le mandarin pour marque de respect. C'est ce que faisait l'interprète, lorsque le capitaine du vaisseau avait répondu. Quand un mandarin s'embarquerait dans un vaisseau, dont l'équipage serait de 1.000 hommes, on n'entendrait pas une seule parole, le commandement se faisant par signes ; le p.017 pilote se sert d'un éventail qu'il pousse à droite ou à gauche pour diriger le timonier.

Le lendemain, le mandarin partit dans un palanquin pour Amiaco, autrement Meaco, où il alla rendre compte à l'empereur de l'arrivée du vaisseau portugais ; & pendant son voyage on envoya de la ville au vaisseau quantité de rafraichissements. On fit savoir aux Portugais qu'ils n'avaient qu'à demander tout ce dont ils avaient besoin, qu'on le leur donnerait ; & quoiqu'ils ne se déclarassent pas fort là-dessus, les Japonais ne laissèrent pas de leur fournir ce qu'ils jugèrent pouvoir leur manquer.

Le vaisseau était gardé jour & nuit par 10 funes, ou barques remplies de soldats, qui prenaient garde qu'aucun Portugais ne mît pied à terre, ni qu'on jetât aucune chose en mer. Il arriva même un jour qu'un canard s'étant échappé, plusieurs de ces barques coururent fort longtemps après pour tâcher de le rattraper ; on le prit, & on le porta au Gouverneur qui le renvoya au vaisseau, avec ordre de prendre mieux garde qu'il n'échappât aucun animal, & de jeter les ordures en présence des soldats.

Les Hollandais croyant que c'était quelqu'un de leurs vaisseaux, vinrent à p.018 bord avec une petite barque ; mais ayant vu que c'était des Portugais, & ayant su le sujet de leur arrivée, ils s'en retournèrent, en leur disant, que dans ce pays-là, il fallait dire la vérité. Ces messieurs n'ont pas la même liberté dans le comptoir de Nangasaké, que dans les autres endroits des Indes. Aussitôt que leurs vaisseaux sont arrivés, un mandarin se transporte à bord, compte l'équipage, & fait porter à terre les voiles & le gouvernail. Si quelqu'un meurt, il faut que le mandarin voie le corps avant qu'on l'enterre. Il y a six ans qu'il se trouva deux matelots de moins, qui avaient mis pied à terre, & qu'on jugea être des jésuites, qui s'étaient servis de ce moyen pour entrer dans cet empire ; on eut toutes les peines du monde à cacher leur fuite, & ce ne fut qu'avec beaucoup d'argent qu'on gagna le mandarin, & qu'on lui fit voir deux endroits où l'on prétendait qu'ils avaient été enterrés. Depuis ce temps-là, les Hollandais ne prennent aucun étranger à bord des vaisseaux qui vont au Japon ; il faut qu'ils soient nés Hollandais, & que l'on sache le pays du père & de la mère. Ils n'ont aucune communication avec la ville, & sont obligés de demeurer dans leur comptoir, qui est situé sur un rocher p.019 enfermé de murailles, & qui a deux entrées : l'une du côté du port, pour embarquer les marchandises, & que l'on ferme avec cinq sceaux, dès que les vaisseaux sont partis, avec défense de l'ouvrir sur peine de la vie ; l'autre du côté de la ville, où il y a toujours une

garde ; les Japonais ne permettant le commerce qu'une fois l'an, lorsqu'ils donnent un passeport à la personne qui doit aller saluer l'empereur à Amiaco au nom de la Compagnie.

Le mandarin revint de la Cour 35 jours après s'il fut si longtemps à son voyage, c'est qu'il faut 16 à 17 jours pour le faire. Il vint à bord du vaisseau, avec les secrétaires & les interprètes. Il ne parla point de son voyage au capitaine, & il lui fit dire que, ni l'empereur, ni son Conseil ne savaient pas l'arrivée du vaisseau ; mais que l'ayant communiqué à un secrétaire d'État, il s'était chargé de l'affaire, parce qu'on ne pouvait point parler à S. M. Il lui ajouta qu'il pouvait s'en aller ; mais que dorénavant ni lui, ni aucun des Portugais ne s'avisassent d'approcher de ces îles, sous quelque prétexte que ce fût ; que présentement on leur pardonnait & on leur donnait la vie, en reconnaissance du service qu'ils avaient rendu aux douze Japonais, qui p.020 furent conduits dans la ville, où on les aura peut-être fait mourir. Après cette rigoureuse défense, le capitaine demanda ce qu'il serait obligé de faire, si quelque autre barque japonaise faisait naufrage sur les terres des Portugais ; mais on ne lui fit aucune réponse.

On lut ensuite l'ordre de l'empereur, que le secrétaire d'État avait envoyé dans sa lettre, & chaque fois que l'on lisait le nom du monarque, tous les Japonais s'agenouillaient. On fixa le temps du départ, & l'on promit de fournir toutes les provisions nécessaires. On avertit encore, que si la tempête, ou quelque accident, obligeait à retourner, on eût à revenir à Nangasaké, & à ne pas aller dans un autre port, à cause du danger où l'on serait exposé. Les Japonais s'étant retirés, quantité de barques remorquèrent le vaisseau à la portée du canon du port de cette ville, où il resta pendant six semaines, en attendant la saison favorable : lorsqu'elle fut arrivée les Japonais y portèrent les provisions qu'on avait demandées & de l'eau, dont ils goûtèrent devant les Portugais, afin de leur faire voir qu'il n'y avait rien à craindre. Ils leur rendirent ensuite les images, les chapelets & les croix, qu'ils leur avaient ôtés à leur arrivée, & p.021 qu'ils avaient enfermées dans un coffre, tant ils ont d'horreur pour les dévotions des chrétiens. Ils leur avaient déjà demandé en arrivant, pourquoi ils portaient une croix dans leur pavillon, sur quoi les Portugais répondirent que c'était les armes de leur roi. Le vaisseau retourna ainsi à Macao sans aucun succès après beaucoup de dépense.

Le pilote, le contre-maître, & plusieurs matelots qui étaient de ce voyage-là m'ont dit que le canal de Nangasaké, à l'entrée, est fort difficile à cause de quantité de bancs de sable, d'îles & de rochers, outre la peine de jeter l'ancre quatre fois dans une marée, qui dans de certaines heures est favorable, & dans d'autres contraire. Il y a cinq gardes postées le long du canal, & deux corps de gardes à l'entrée de la baie, qui envoient avertir la ville, lorsqu'on aperçoit quelque vaisseau ; ainsi Nangasaké, qui n'a ni muraille ni canon, trouve sa sûreté dans la seule vigilance de ses habitants. Les maisons sont de bois ; les rues sont barricadées pendant la nuit, & gardées par des capitaines qui doivent rendre compte de tout ce qui s'y passe. Nangasaké est du côté de l'Occident, & a un mille de tour. Les Japonais se rasent la tête depuis le front p.022 jusqu'au sommet, & laissent les autres cheveux fort courts ; quand ils sortent, ils vont la tête nue, les mandarins seuls portent un chapeau de paille fine : ils se rasent la barbe entièrement ; leurs habits sont courts, au moins ceux des Japonais que j'ai vus ; ils les serrent avec une ceinture, dans laquelle ils placent leurs deux cimeterres, l'un long & l'autre court. Les femmes sont habillées de la même manière, & portent les cheveux épars. Ils ne se servent que de mouchoirs de papier, qu'ils jettent immédiatement après s'en être servis. Le pays des environs de Nangasaké est montagneux, mais si fertile, qu'il produit la plus grande partie des fruits de l'Europe.

On sait d'ailleurs que les Japonais sont idolâtres quant à la religion, & blancs comme les Européens quant à la couleur ; ils sont robustes & ont la taille grande ; leurs épées sont pesantes, & ils s'en servent à deux mains. Ils ont une boisson, appelée saqué, dont la composition est de riz & de sucre, & qui enivre ; outre plusieurs autres, dont la couleur est ou verte, ou jaune, ou rouge. La plus grande partie de leurs villes sont bâties de bois. Ils ont des mines d'or, d'argent, & d'excellent cuivre. Les perles qu'ils pêchent tirent sur le roux. Parmi tous leurs arbres, p.023 il y en a un fort extraordinaire, puisqu'il se sèche quand on l'arrose, & qu'il se nourrit dans la limaille de fer, & le sable sec ; si l'on veut conserver ses branches vertes, il faut y attacher du fer.

Pour revenir aux Hollandais, dont nous avons parlé ci-dessus, ils sont obligés de passer huit mois de temps tous seuls dans une presqu'île de deux milles de circuit, appelée Dichiva, qui tient à la terre ferme de Nangasaké. Au temps de la navigation, le facteur met des sentinelles sur la montagne, pour découvrir la

venue des vaisseaux hollandais : lorsqu'on en est averti, & que l'on en sait le nombre, on envoie autant de barques qu'il y a de navires. Il y a une garde dans chacune de ces barques, qui va faire l'inventaire du vaisseau pour lequel elle est destinée, dont le capitaine est obligé de faire écrire le nom, la taille & l'office de tous ceux qui sont sur son bord, d'en donner une liste à ladite garde, que l'on traduit ensuite en japonais, & que l'on envoie à l'empereur, par un courrier qu'on dépêche sur-le-champ, les postes étant bien réglées dans le Japon. Lorsque le courrier est revenu de la Cour, tous les Hollandais mettent pied à terre l'un après l'autre, en passant, comme en revue, devant un p.024 commissaire, accompagné d'un écrivain de leur nation, (tenant tous deux une copie de ladite liste) & d'un secrétaire japonais, qui en tient la traduction : à mesure qu'un chacun passe, on lit tout haut son nom & son office. Les Japonais remènent ensuite le monde au vaisseau, & portent à terre les voiles, les armes, & la poudre ; ils abaissent les vergues, & ferment les écoutilles, en les scellant d'un morceau de papier, lié avec de la paille, d'une certaine manière, qu'il n'y a que les Japonais seuls qui savent le faire & défaire ; de sorte que si un marinier a besoin de quelque chose qui soit au fond du vaisseau, il ne peut l'avoir sans la permission du Gouverneur, qui envoie une personne pour ouvrir l'écoutille & la refermer, après que l'on aura pris la chose que l'on a demandée.

Il est défendu aux Hollandais d'allumer des chandelles dans le vaisseau, & d'y fumer du tabac. L'équipage d'un vaisseau ne peut point avoir de communication avec celui d'un autre vaisseau, & personne n'oserait mettre pied à terre. Les plus heureux sont ceux qui sont destinés à porter à l'empereur le présent des États généraux, & qui ont avec eux une bonne escorte de Japonais, qui les ramènent ensuite à leurs vaisseaux, avec le présent qu'ils ont reçu de l'empereur.

Ils sont obligés, non seulement de saluer l'empereur à genoux & les mains jointes, mais aussi tous les Gouverneurs & les principaux seigneurs du pays. Il ne leur est pas permis de trafiquer avec les Japonais, jusqu'à ce qu'ils soient revenus de la Cour (ce qui est un voyage de trois mois & demi) ni même avec ceux qui leur fournissent les aliments nécessaires, qui sont payés dans la suite, quand on en a donné l'ordre. Les marchands japonais peuvent alors aller trafiquer sur les vaisseaux ; & l'on permet à six hommes de mettre pied à terre, de trafiquer de même pour leur compte, & de demeurer quatre jours ou dans la presqu'île ou dans la ville, à leur choix. On les ramène p.025 ensuite à leurs

vaisseaux, d'où on en fait sortir un pareil nombre pour faire la même chose. Cette liberté dure pendant un mois & demi. Il faut au reste que ces six personnes soient des matelots, & non pas des marchands ; la raison que les Japonais en donnent, est qu'après avoir été peu de chose, il est à propos de s'élever. Ces nouveaux marchands louent une boutique pour un écu, d'un homme qui leur sert ordinairement de domestique & de facteur. Ils prennent p.026 aussi à louage des courtisanes, dont les Japonais ne se font point une affaire de trafiquer.

Quant aux marchandises, on en écrit le prix sur la marge de la liste traduite en japonais, que l'on attache à la porte de la ville, afin que tout le monde la puisse lire. Lorsque la vente est finie, on en fait le paiement en argent au poids ; parce qu'il n'y a point d'autre monnaie qu'une de cuivre de la grandeur d'un liard.

Les Hollandais portent au Japon du clou de girofle, qu'ils vendent sur le pied de deux écus la livre, de la cannelle, du sucre & des draps. De leur côté, ils achètent de la porcelaine, de l'argent (en lingots de différents poids) & de l'or en cachette ; du cuivre, dont les 130 livres d'Espagne valent 12 écus ; & des ouvrages vernis.

Lorsque le mois & demi est écoulé, les Japonais ne peuvent plus venir à la presqu'île, ni les Hollandais sortir de leurs vaisseaux, excepté les six qui restent dans le comptoir de la Compagnie jusqu'à l'année suivante. Le comptoir est une maison construite de pierres sèches, que les Hollandais ont apportées de Batavia, les Japonais ne leur voulant pas permettre de bâtir avec de la chaux.

@

Chapitre IV

Voyage de l'auteur jusqu'à Canton. Description de cette ville, & de plusieurs autres endroits sur la route

@

p.027 à Canton, je fus le jeudi parler au général portugais, pour le prier de me faire donner un passeport de l'*oupou*, afin de voyager plus sûrement : il me promit qu'il l'obtiendrait. J'employai le vendredi à chercher un Chinois pour me servir d'interprète sur la route ; j'en trouvai facilement, & pour un prix fort modique. Le lendemain, je me rendis avec le procureur de la ville chez l'*oupou* pour pouvoir être expédié ; mais nous arrivâmes dans le temps que l'on dépêchait les lettres de la ville & des mandarins à l'empereur, touchant l'arrivée du *Lion*. La solennité s'en fit en cette manière. L'*oupou* vint en public, s'assit dans une chaise, ayant un pupitre devant lui couvert d'une étoffe de soie ; il avait une longue robe, où était attaché un grand collet qui lui couvrait les épaules, & formait des ailes de chaque côté ; on entendit p.028 plusieurs instruments, & un bruit confus de voix qui applaudissaient à la cérémonie ; on fit la décharge de trois boîtes, & il y avait 30 soldats en file qui portaient des drapeaux de différentes figures, & un parasol fort long. L'*oupou* se mit à genoux devant une petite table, sur laquelle était la bourse qui renfermait les lettres pour l'empereur, baissant trois fois la tête jusqu'à terre, & se relevant à chaque fois sur les pieds. Ceux qui jouaient des instruments, & celui qui portait le parasol se retirèrent, afin que l'on pût consigner le paquet en forme. Le courrier l'ayant reçu au bruit des 3 boîtes, monta aussitôt à cheval, & commença à courir ; chaque mandarin est obligé de lui fournir de bons chevaux sur la route, sans le faire nullement attendre. Le mandarin s'assit ensuite, & fit ouvrir les portes, qui avaient été fermées pendant le temps de la cérémonie, qui m'empêcha d'être expédié par l'*oupou*.

J'y retournai le dimanche habillé à la chinoise, & je pris congé de lui, après en avoir reçu le passeport pour les douanes de la route, parce que je portais des hardes d'un gros volume, & que j'avais un esclave. Le lundi, je fis accommoder mon lit dans une bonne cabine & je p.029 m'embarquai sur le soir. On rama toute

la nuit avec l'*eylan*, ou *lió lió* : c'est une rame particulière dont se servent les Chinois, qui est plus longue que les autres, que l'on met à la poupe ou aux côtés, & qui est soutenue par une cheville, ou amarrée avec une corde. Plusieurs personnes la manient adroitement, sans jamais la tirer de l'eau ; & la poussant de côté & d'autre, ils font avancer le vaisseau par ce mouvement : une de ces rames fait plus d'effet que quatre des autres. Dans les endroits où il y a peu d'eau, ils se servent de leurs crocs. On mouilla à minuit.

On mit le mardi de bonne heure à la voile, & l'on continua le chemin par un canal que formaient plusieurs îles voisines. Il y en a un autre plus large du côté de la mer, par où vont les grands vaisseaux, parce que par terre on ne va pas plus loin qu'Oanson. Après avoir passé toutes ces îles qui semblaient nous fermer le chemin, nous entrâmes dans une rivière d'eau douce, qui pouvait avoir un demi-mille de large. Nous arrivâmes à Oanson vers les sept heures du matin. Les îles & le pays sont assez agréables pour la verdure & les pâturages qui pourraient nourrir quantité de troupeaux, p.030 aussi bien que notre province de la Pouille, & cependant nous n'y en vîmes aucun. Nous trouvâmes le long du canal plusieurs barques, avec des gardes de la douane ; ils ne m'inquiétèrent point pour mes hardes, ni pour l'esclave, & même ils ne visitèrent pas notre barque ; j'en fus quitte en tout pour une pièce de huit.

Oanson ressemble bien plus à un grand village qu'à une ville, puisqu'il est sans muraille, & que ses maisons sont presque toutes bâties de bois & de paille. Cette ville est située dans une plaine le long de la rivière, les Chinois ne voulant point bâtir sur des lieux élevés, de crainte des ouragans. Elle a deux milles de long ; ses places sont grandes & pleines de belles boutiques, où l'on vend des étoffes de soie, des toiles, des drogues, des provisions de bouche, & autres choses. Elle est gardée par un grand bâtiment de deux milles & demi de circuit, situé sur la pente & sur le sommet de la montagne ; ils l'appellent la forteresse, quoiqu'il n'y ait que cinq petites pièces de canon pour les jours de réjouissance, & qu'elle ait une garnison de fort peu de soldats : certainement elle ne sert aux habitants du pays que d'un lieu de retraite en cas p.031 d'invasion, puisqu'il y a toujours des sentinelles sur de hautes tours, pour donner avis de ceux qui approchent. La ville est gouvernée par un *quaaxon* ou mandarin, comme disent les Portugais, qui garde le canal avec neuf barques bien armées.

On trouve souvent en cet endroit des bateaux pour passer à Canton, parce que ceux qui viennent de Macao, soit par mer ou par terre, sont absolument obligés de s'embarquer ; mais pour mon malheur, je n'y en trouvai aucune, & je fus contraint de me mettre dans une grande barque qui allait à Seloam, qui n'est que la moitié du chemin. Le vent devint si favorable, qu'en six heures de temps nous y arrivâmes, & l'on en fait le chemin sur un canal tranquille au milieu de terres pleines de riz : mais ce riz est plus petit que le nôtre, il est rouge & d'une qualité grossière.

Le mercredi, j'eus la curiosité de visiter Seloam, & je trouvai une grande forêt habitée, pour la quantité d'arbres qu'on y voit. Les maisons sont de pierres ou de briques, mais basses à la manière du pays ; la ville a plus de trois milles de tour, & il y a un si grand nombre de barques sur le canal, que cela paraît former une autre ville. C'est un p.032 mandarin qui en est le commandant.

On voit de l'autre côté du canal une autre ville qu'on appelle Santa, qui est bien plus grande, & a de plus beaux bâtiments ; elle est gouvernée par un mandarin, aussi bien que son territoire. Ce second embarquement ne me coûta que 36 sols. Je remarque cela afin de faire voir avec quelle facilité on voyage dans la Chine.

Je m'embarquai le jeudi dans une barque meilleure que les deux premières, car elle avait des cabinets & des galeries couvertes sur les côtés, où l'on était fort à son aise. Il vint plusieurs Chinois avec moi, & je les trouvai fort civils à mon égard y avait un cuisinier qui préparait à manger aux passagers, mais le tout à la chinoise.

Quoique nous eussions le courant de la rivière contre nous, nous ne laissâmes pas, à la faveur du vent, d'avancer au milieu de prairies fort agréables, & de quantité d'habitations. On pêche dans toutes ces rivières & ces canaux beaucoup de langoustes, & surtout d'huîtres, des écailles desquelles on se sert pour les vitres. La rivière sur laquelle nous naviguions se partage en plusieurs branches à droite & à gauche, & rend la p.033 communication facile aux peuples des environs. Sur le soir, nous laissâmes Lounvan à la droite, & Chitaoum, Potavoum, & autres bourgs magnifiques à la gauche. On les trouvait de deux milles en deux milles, & dans chacun, 8, 10 ou 15 hautes tours, selon la grandeur du lieu, d'une bonne structure, bien fortes & pleines de meurtrières ;

ce que les vigilants Chinois ont bâti en cas que l'ennemi les vînt attaquer, & où ils se retirent avec leurs effets, & s'y défendent, lorsque les sentinelles les ont avertis. On ne les trouve cependant que dans les lieux où il n'y a point de forteresse pour se retirer.

Nous entrâmes le vendredi dans le port de Canton au lever du soleil, après avoir été à l'ancre toute la nuit dans le voisinage de cette ville. C'est ici où se joignent le canal d'eau douce, & celui d'eau salée, & forment l'île, à la pointe de laquelle est Macao à 150 milles de Canton ; parce que le chemin n'est pas droit, on est obligé de faire un demi-cercle, à cause des détours de la rivière. Je pris un petit bateau, & me rendis à la douane, qui était dans une fort grande barque, où il y avait plusieurs chambres pour la commodité des officiers ; après qu'ils eurent reconnu le passeport de l'*oupou*, ils me p.034 déchargèrent, n'ouvrirent point mes valises, & ne prirent qu'une bagatelle pour les droits. Quant à la barque, je payai environ 30 sols.

Je me rendis au couvent des religieux espagnols de l'observance, qui font leur mission dans Canton, & son faubourg. Ils ont deux églises fort ornées, & sont entretenus par le roi d'Espagne.. Ils me reçurent avec beaucoup de civilité ; mais ils me parurent extraordinairement surpris de mon arrivée.

Et voici pourquoi. La ville de Macao ayant été autrefois réduite pendant longtemps par pauvreté à n'avoir point d'évêque, le Saint Siège trouva à propos d'envoyer dans la Chine, le Tunquin, & la Cochinchine des vicaires apostoliques, auxquels tous les missionnaires & les catholiques obéiraient. On destina pour cet effet quelques prêtres français des Missions étrangères du faubourg saint Germain de Paris, auxquels les cordeliers, les augustins, & les dominicains entretenus par la piété du roi catholique prêtèrent obéissance. Or il y a quatre ans que la ville de Macao, trouvant que la présence d'un pasteur était absolument nécessaire, écrivit au roi de Portugal pour le prier d'employer tout son crédit p.035 auprès du pape, afin qu'il voulût bien remplir la chaire épiscopale de Macao, & que les habitants s'offraient de l'entretenir honorablement. Il vint effectivement un évêque à Macao, qui prétendant que Canton & les autres endroits de la Chine étaient de sa juridiction, voulut & veut encore que ces missionnaires dont nous avons parlé, lui obéissent, & non pas aux vicaires apostoliques, qu'il soutient avoir été révoqués. Mais comme ces religieux ont

prêté le serment d'obéissance aux vicaires, ils disent qu'ils ne peuvent se soumettre à lui, à moins qu'il ne leur fasse voir la révocation. Cela donne lieu à quantité de monitoires, & de sommations, qui non seulement détournent ces bons religieux du service de Dieu, & des missions, mais leur ôtent cette affection fraternelle qu'ils doivent avoir les uns pour les autres ; parce que ceux dont nous avons parlé sont du côté des vicaires, & au contraire les jésuites sont du côté de l'évêque. La cour de Rome est bien informée de ces divisions, & l'on attend tous les jours que l'on y remédie, afin d'éteindre le scandale que cela donne aux chrétiens chinois.

Comme j'arrivai dans le temps de ces troubles, tout le monde crut que j'étais p.036 envoyé du pape, pour m'informer secrètement de tout, les uns me prenant pour un carme déchaussé, les autres pour un prêtre séculier ; & quoique je fisse tout mon possible pour leur ôter ce soupçon, leur disant que j'étais Napolitain, que je voyageais pour satisfaire ma seule curiosité, que Sa Sainteté ne m'avait pas donné une bajoque pour faire un tel voyage, & que la chose dont je cherchais le moins à m'informer, était celle de leurs missions ; cependant je ne pus jamais les désabuser, & ils me dirent, que depuis que les chemins de la Chine étaient ouverts, on n'y avait jamais vu de séculier italien, & encore moins de napolitain. Je leur dis à la fin qu'ils eussent à visiter mes valises, & que volontiers je leur en donnerais les clefs pour leur faire voir que je n'avais point de telles instructions ; mais tout cela fut inutile, & pendant ce temps-là les jésuites aussi bien que les cordeliers firent plusieurs consultations au sujet de mon arrivée,

Canton ou Kuancheou en chinois, la capitale de la province de Kuanton, est située au 23° 5' de latitude. Elle est si grande, que ne pouvant être gouvernée par un seul gouverneur, on l'a partagée en deux par un mur qui va p.037 de l'Orient à l'Occident ; la vieille nommée Keuchin, & la nouvelle Sinchin ; ses faubourgs sont aussi compris dans la même division. Il y a deux gouverneurs appelés *chixenes*, qui administrent la justice, ayant sous eux plusieurs petits mandarins, des capitaines, des officiers, des notaires & autres ministres de la Justice : le *chifou* ou régent pour le gouvernement politique est au-dessus de ces deux gouverneurs, & fait les fonctions de sa charge avec deux assistants, l'un appelle *voufoul* qui est à sa droite, de l'autre *sanfou*, qui est à sa gauche : le vice-roi, ou le *fuyouen*, qui gouverne la province est au-dessus de tout. Il est bien vrai qu'autrefois cette

place était remplie par une famille particulière avec le titre de petit roi, mais il y a dix ans que l'empereur d'aujourd'hui le supprima, sous prétexte de trahison, en faisant couper la tête au dernier. Au-dessus de ce vice-roi, il y a un *tsunto* ou vicaire général des deux provinces, qui fait sa résidence dans une des deux capitales, ou bien dans l'endroit qu'il lui plaît ; il demeure aujourd'hui à Chiaozuinfou. Cet homme est supérieur aux vice-rois dans le Gouvernement politique, & absolu dans le militaire, parce qu'il est le seul qui puisse p.038 donner l'ordre aux soldats, ce que ne peuvent pas faire les vice-rois.

Quant au criminel, il y a dans la province un *ganchiasou*, qui punit les crimes, & un *pousinsou* ou trésorier, pour recevoir les deniers de l'empereur.

Il y a dans le militaire deux généraux au-dessous du *tsunto*, un qui commande la milice tartare, appelé *chianchiun*, qui est d'égale autorité que le vice-roi, puisqu'on frappe treize coups sur le petit tambour de cuivre que l'on porte dans la ville devant lui, tout comme pour le vice-roi ; car dans la Chine on connaît l'autorité & la dignité des ministres par le nombre de coups que l'on frappe. L'autre général commande la milice du pays pour la garde de la ville, mais il est subordonné au vice-roi, & on l'appelle *titou*. Les généraux ont sous eux les *zumpins* ou colonels, les *foutians* ou majors, les *secoupes* ou capitaines, & les *pazouns* ou enseignes.

Il a dans la ville d'autres tribunaux, & dans chacun six secrétaires des six Grands conseils de la cour impériale, pour faire les dépêches des affaires qui regardent ces conseils, dont on parlera en son lieu.

Les villes dont nous avons parlé, & p.039 les faubourgs, sont si peuplés, qu'on a de la peine à y passer en chaise. Les missionnaires disent que cette ville & ses faubourgs contiennent 4.000.000 d'habitants, & la province autant ; mais cela paraîtra une fable aux Européens, qui ne sont pas accoutumés à entendre parler d'une telle multitude. Qu'ils en croient ce qu'ils voudront, quant à moi je n'ai écrit que ce que m'ont dit des religieux très dignes de foi, & qui n'ont aucun intérêt à parler autrement. Les maisons sont basses, de pierres ou de briques, sans fenêtres du côté de la rue, & presque toutes égales ; car les Chinois bâtissent sur le même modèle, & ainsi les villes se ressemblent toutes. Elles ont quatre portes principales au septentrion, à l'orient, au midi & à l'occident, & les faubourgs en prennent le nom. Si la ville est grande, on y ajoute d'autres portes, mais on ne

manque jamais d'y construire les quatre, dont nous venons de parler. Les rues sont très longues & droites, les boutiques sont pleines d'étoffes de soie, de drogues, & d'autres marchandises du pays, surtout dans la nouvelle ville, parce qu'il n'y a pas grand'chose dans la vieille, où réside le vice-roi, avec les tribunaux & les milices. Au reste, la p.040 ville & les faubourgs ne sont qu'une foire perpétuelle, à cause de ce grand nombre de boutiques que l'on trouve partout.

Les palais du vice-roi & des autres officiers sont assez grands, mais n'ont qu'un étage, aussi bien que leurs tribunaux ; ce qui n'est pas fort beau, puisqu'ils ne consistent qu'en des cours les unes dans les autres, autour desquelles sont les appartements, auxquels elles fournissent la lumière. On voit dans la vieille ville une belle rue, qui a quantité d'arcades de pierres fort bien travaillées. Il n'y a point là de canon élevé régulièrement sur les murailles, mais seulement quelques fauconneaux pour tirer les jours de cérémonies.

Le samedi 20, j'eus l'honneur de la visite de plusieurs Pères missionnaires. Le lendemain, tous les chrétiens chinois qui assistèrent dans notre église, m'édifièrent extrêmement par leur grande modestie. Le lundi, je me fis faire un habit plus propre à la chinoise. Le mardi, j'allai dans la vieille ville rendre la visite au Père commissaire de saint François. J'y trouvai une belle église & un beau couvent, que leur fit bâtir il y a vingt ans ce petit roi, que l'empereur fit mourir. p.041 Ce seigneur estimait si fort ces religieux, que non seulement il leur fit ce présent, mais leur facilita l'achat d'une maison confisquée, que les Pères eurent à très bon marché dans le faubourg, & où ils fondèrent l'église & le couvent, dans lequel je demeurais.

Le mercredi, je fus voir le père Turcotti supérieur des jésuites. Ce bon religieux étant Milanais, passa aux dépens de la couronne d'Espagne, du Mexique à Manille ; il fut envoyé de là en mission à Tarnate, & fait prisonnier par la garnison des Hollandais qui le fit conduire à Batavia, d'où, après avoir obtenu sa liberté, il passa à Macao, & se mit sous la protection de la couronne de Portugal. On l'employa ensuite à la mission de Canton ; mais l'église & le couvent sont pauvres, & en mauvais état. Le jeudi, je rendis visite à M. de Sesse missionnaire français. Il y a deux ans que les pères augustins espagnols ont acheté des maisons pour bâtir leur église ; mais ils n'ont pas encore commencé,

non plus que les jésuites français qui font leur résidence à Pékin, & qui ont une maison tout proche des autres.

On voit proche de Canton une autre ville flottante sur les eaux du canal ; ce p.042 sont des barques aussi longues que des galères dans lesquelles vivent des familles entières, avec leurs bestiaux & leurs oiseaux ; elles sont couvertes ou de planches, ou de cannes, ou de feuilles de figuier, avec 10 à 12 chambres séparées en longueur, où il y a communication par une galerie de planches qui est sur chaque côté.

Une personne de distinction à la Chine ne peut faire un pas à pied ; mais il doit prendre une chaise, pour ne se pas faire mépriser des Chinois ; elles sont à fort bon marché, & plus commodes que celles de Naples. Les porteurs ne se servent pas de bricoles, mais d'un bois qui est attaché aux deux bâtons, & qu'ils se mettent sur les épaules à nu. Ils porteront pendant six milles pour six sols.

Comme j'avais pris la résolution d'aller à Pékin, j'en parlai au Père supérieur du couvent où j'étais logé, afin de me pourvoir d'un domestique fidèle. Mais celui-ci le fit savoir sous main au père Turcotti, pour voir quel était son avis là-dessus, & le jésuite bon lombard lui fit réponse qu'il me laissât aller ; ce qu'il n'eût certainement pas permis, si j'eusse été Portugais. Ce voyage que j'allais faire à la cour n'augmenta pas peu les p.043 soupçons des missionnaires, & acheva de leur faire croire que j'étais une personne que le pape envoyait à la Chine, pour s'informer des brouilleries qui étaient parmi eux. Je crois que ces soupçons facilitèrent mon voyage, qui est d'ailleurs fort difficile à faire, parce que les religieux portugais ne veulent pas souffrir qu'aucun Européen passe à cette cour sans leur consentement.

Le Père supérieur me donna un Chinois chrétien pour guide, homme d'âge mûr, qui se loua pour un taes par mois, & je lui donnai quatre pièces de huit d'arres pour l'entretien de sa famille. Il vint me dire trois jours après, qu'étant trop connu, & ayant des parents à la cour, il ne pouvait pas me faire la cuisine, ni me rendre de certains services, qu'ainsi il fallait que je prisse une autre personne, & que pour lui il me servirait de maître d'hôtel & aurait soin des voitures sur la route. J'en passai par là à cause que les Pères étaient garants de sa fidélité, & je pris un autre chrétien âgé de 18 ans pour faire la

cuisine & autres choses, à raison d'une pièce de huit par mois ; je lui fis acheter tout ce qui était nécessaire pour le voyage jusqu'aux lampes. Je remis mes valises entre les mains du Père p.044 supérieur, & laissai mon esclave dans le couvent.

@

Chapitre V

Voyage de l'auteur à Nanyanfou

@

Après avoir fait mes provisions, je m'embarquai le vendredi fort tard, avec mes deux domestiques chinois, dans une barque de dépêche, que le vice-roi expédie tous les trois jours, pour rendre compte à l'empereur de tout ce qui arrive dans la province ; ce qu'il n'y a que lui & les deux principaux officiers qui puissent faire. J'eus une cabine assez commode pour trois pièces de huit. La barque ne partit pas le soir, parce que les dépêches n'étaient pas prêtes ; mais le lendemain à neuf heures du matin on les reçut, & l'on mit à la voile aussitôt. Nous passâmes du Grand canal de Canton dans un autre petit tout couvert de barques, à la vue de plusieurs villages, & de maisons de plaisance, au milieu de belles campagnes. Six heures après, nous arrivâmes à la ville de Fouchian, où le douanier, qui était dans une barque, ne fit que voir le passeport du maître de notre vaisseau. p.045 La ville a plus de deux milles de longueur de chaque côté du canal ; les maisons sont bien bâties, mais basses. L'autre ville (je lui donne ce nom à cause de sa grandeur) est sur l'eau dans des barques qui sont en si grand nombre, qu'elles fermaient presque le passage du canal ; & chaque ville de terre en a partout une autre flottante, parce que le pauvre peuple se plaît à vivre dans ces sortes de maisons, sur les canaux, dont tout le pays est entre-coupé. Fouchian est une grande ville marchande, où l'on trouve de fort riches boutiques. On y fabrique les meilleures étoffes, que les Espagnols emportent dans la Nouvelle Espagne. Il y a plus de mille métiers, où l'on fait quatre pièces d'étoffes de soie tout à la fois. Elle n'a point de tribunal, étant sujette en tout à Canton ; & c'est pourquoi on pourrait l'appeler un village qui contient pourtant un million d'âmes, comme les Pères missionnaires me l'ont assuré. La nuit étant venue, les matelots se reposèrent, à la garde de Xuantin.

Nous continuâmes le dimanche la même route, toujours en vue de grands villages & de terres cultivées ; parce que les Chinois sont si laborieux, que non seulement ils cultivent les plaines, mais encore les montagnes, en les coupant en terrasses, p.046 pour y pouvoir semer. Nous passâmes avant midi le village de

Suetan, que l'on voit au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers ; nous en trouvâmes ensuite encore un autre appelé Sinan, qui a plus d'un mille de long ; les bords sont peuplés de chaque côté, & le canal est couvert d'un aussi grand nombre de familles dans leurs barques. Nous restâmes à la garde de Souxuytan. On n'avança pendant la journée qu'avec l'aide de cinq rameurs. La manière de voyager est délicieuse, & l'on voit de son lit les deux rives toujours parées de verdure.

On continua la route le lundi, en rencontrant à chaque quatre milles les gardes du canal qui ont une grosse barque, de bons mousquets & un fauconneau à la proue, pour poursuivre les voleurs. L'empereur entretient un nombre infini de soldats pour la sûreté des chemins de l'empire, en les établissant dans des distances convenables. Outre cela, il est très difficile à un voleur de pouvoir s'échapper ; car s'il va chez lui, il sera pris : & s'il se veut cacher ailleurs, cela ne se peut, parce que les voisins de l'endroit où il ira vivre ne l'admettront point, à moins que dix familles ne soient caution pour lui. Nous passâmes la nuit dans la p.047 ville de Zin-juenxyen, dont les murs peuvent avoir un mille de circuit ; elle est bien peuplée, & a de belles rues, de bonnes boutiques, & un faubourg assez long de l'autre côté du canal, où l'on trouve tout ce que l'on veut.

Le mardi, on tira la barque avec une corde à cause du vent & du courant qui étaient contraires. Nous entrâmes après midi au milieu de montagnes fort hautes, qui semblaient s'ouvrir pour donner passage au canal. Elles étaient assez agréables, pleines de verdure & de ruisseaux, mais l'eau n'en était pas bonne. Nous laissâmes sur la gauche un grand pagode, avec plusieurs maisons à l'entour ; il est environné de quantité d'arbres, & desservi par des bonzes. J'avais envie ce jour-là de manger du poisson, que l'on ne vend pas dans ces quartiers-là, mais que l'on change au poids contre du riz ; mes domestiques chinois en firent cuire avec une poule, croyant mieux me régaler ; & moi de colère, je fis jeter le tout dans le canal. Après avoir passé le détroit des montagnes, nous restâmes pendant la nuit à la garde de Xyacheou ; & la sentinelle, pour faire voir qu'elle veillait, battait le tambour chinois pendant toute la nuit. Le mercredi, nous continuâmes la route p.048 au travers d'endroits peu habités, & nous passâmes la nuit au milieu du canal.

Le jeudi 1er de septembre, le canal continuant au milieu de hautes montagnes qui nous donnèrent de l'ombre, nous arrivâmes à midi dans Yntexyen, petite ville murée qui a un grand faubourg. J'entrai dans un pagode où il y avait de grandes statues d'idoles assises, avec des moustaches & des barbes fort longues, des habits royaux, & des bonnets chinois sur leurs têtes fort hauts, & dont plus de la moitié est vide au-dessus. On voyait à leurs pieds une statue plus petite, assise aussi, mais avec un bonnet tout différent. Elle était accompagnée de deux autres debout, comme si ç'eût été des pages. Au dehors du pagode, il y avait une statue en pied, avec un visage de diable, qui tenait une lance, & sur la gauche une autre avec un petit coffre à la main, en manière d'offrande. Plus en dehors encore étaient deux chevaux sellés, que deux palefreniers tenaient par le frein, un grand tambour suspendu, & une cloche de bronze de la figure des nôtres, que l'on sonnait à minuit & aux autres temps de prières. Nous passâmes cette nuit à la garde & au village de Vanfoucan.

Le vendredi, en passant proche d'un p.049 pagode taillé dans une haute roche, nos mariniers brûlèrent quelques papiers, & allumèrent des bougies. La rivière serpentait fort, & l'on tirait la barque avec une corde faite de cannes, ainsi nous avançâmes fort peu ; d'ailleurs les matelots employaient beaucoup de temps à faire leur cuisine, y travaillant tour-à-tour ; car l'un tourne le manger dans ses mains, un autre le coupe, un troisième le lave, & un quatrième le dévore des yeux. Ils sont si gloutons qu'ils mangent à toutes les heures, commençant dès la pointe du jour : de sorte qu'ils semblent n'avoir point d'autre dieu que leur ventre. Le samedi, nous passâmes la nuit à la garde de Pattou. La chaleur se faisait bien sentir, & les mariniers l'augmentaient avec leurs bougies qu'ils allumaient tous les soirs devant un petit pagode qui était dans ma cabine, ce qui m'obligea à les en faire sortir. Le dimanche nous arrivâmes avant la nuit à Chiaoucheoufou, ville entourée d'une muraille assez faible, qui a quatre milles d'étendue, mais que la rivière bat par trois côtés ; les boutiques & les maisons y sont comme dans les autres villes de la Chine.

Le lundi, nous entendîmes tirer quelques boîtes, & nous vîmes arriver le p.050 mandarin, qui venait prendre le frais au bord de la rivière. Il y avait premièrement deux hommes avec des tambours qui frappaient neuf coups, ensuite deux enseignes bleues, deux blanches, deux masses avec des têtes de dragon dorées au bout, deux prévôts avec leurs bâtons en main, quatre

massiers, quatre autres officiers avec des chapeaux rouges & noirs sans bord, en façon d'un pain de sucre, avec deux plumes qui pendaient au bout ; ces derniers criaient fort haut pour avertir le peuple. Le mandarin parut ensuite dans une chaise portée par quatre hommes, & trois parasols à ses côtés ; dix serviteurs le suivaient avec des cimeterres qu'ils portaient la pointe en-devant, au lieu de la garde. Nous passâmes la nuit proche des maisons de Tanfou, ou la garde de Vyantan. Nous restâmes le mardi au milieu de la rivière, & fîmes très peu de chemin, à cause que le courant était trop rapide & contraire.

On gagna le jour suivant fort tard le petit village de Chiankeou, où l'on change de barque, & l'on en prend une plus petite, à cause du courant & du peu d'eau, quoiqu'il se fasse en cet endroit une jonction de deux rivières. On paie pour cette barque 700 siens ou p.051 chiappes, qui valent une pièce de huit. Nous partîmes sur-le-champ, en entrant dans la rivière à droite, & passâmes la nuit au milieu de quantité de barques.

Nous allâmes plus vite le jeudi, & arrivâmes le soir à Tancoyen ; & parce que l'eau de la rivière ne peut pas arroser la campagne, les industrieux Chinois l'enlevaient à force de bras par le moyen d'un grand seau de cuir, balancé avec une corde par deux personnes ; ou en tournant avec les pieds une roue, au bout de laquelle & d'une autre qui est plus bas, s'attache une chaîne de petites planches carrées, qui, passant exactement au travers d'une longue caisse de bois, dont l'extrémité est dans la rivière, fait monter l'eau qui se rend par des tuyaux aux endroits où l'on en a besoin. Nous passâmes la nuit proche d'un petit endroit appelé Tauriyen.

J'arrivai le vendredi après-midi à Nanyunfou, qui est la dernière ville de la province de Canton de ce côté-là. Je me rendis à l'église des Pères missionnaires espagnols, où je ne trouvai pas le Père, qui était allé aux villages de sa mission : mais cependant les domestiques me reçurent fort bien, & me traitèrent du mieux qu'il leur fut possible.

p.052 Nanyunfou est située sur la droite de la rivière au 25e degré de latitude, & au 132e degré 30' de longitude. Elle a un mille & demi de long, & un quart de large. Je pris une chaise pour me promener dans la ville, mais je n'y vis rien qui méritât d'être considéré ; parce qu'outre que les maisons sont basses, & qu'il y en a beaucoup de ruinées, les jardins y sont fort grands & incultes : néanmoins

on y trouve beaucoup de boutiques remplies de marchandées & de provisions de bouche, ce lieu étant un passage nécessaire pour toutes les marchandises que l'on transporte du septentrion au midi, ou du midi au septentrion.

@

Chapitre VI

Route qu'il faut absolument faire par terre, pour se rembarquer de nouveau. Description du Grand canal de la Chine

@

Mes domestiques firent venir de bonne heure trois chaises au couvent, une pour moi & deux pour eux. Elles sont fort légères, n'étant faites que de cannes, & les bâtons aussi, parce qu'il faut passer une montagne escarpée. On p.053 ne peut pas croire de quelle vitesse ces porteurs allaient, sans se reposer que trois fois dans une journée de 30 milles. Ils faisaient au moins cinq milles par heure, toujours au trot, sans la commodité des bricoles, au lieu de quoi ils se servent d'un morceau de bois qui leur coupe le col ; il y en a cependant quelques-uns qui ont un petit collier de cuir pour se garantir de cette douleur.

Le chemin était comme une foire continuelle, à cause du grand nombre de marchandises que l'on transportait, & de chaises qui passaient ; & comme à la Chine le transport s'en doit faire par le moyen des rivières, & qu'il n'y a aucune communication de celle de Nanyunfou à celle de Nanganfou, sur lesquelles se fait le plus grand commerce de l'empire, on leur fait faire ces 30 milles de chemin sur les épaules des hommes, qui font l'office de bêtes de charge : & je puis dire que dans cette journée, j'en rencontrai plus de 30.000.

On ne voit sur la route que des villages & des auberges où ces porteurs prennent leurs repas presque pour rien. La campagne que l'on peut cultiver n'est qu'un champ de riz qui mûrit en tout temps, & la terre n'est jamais sans p.054 moisson. Je dînai à midi dans une de ces hôtelleries, & fus contraint de me reposer dans une autre, à cause de la chaleur. Quoique la montagne fût haute de deux milles, & que la descente en soit dangereuse, je la passai cependant en chaise, parce que mes porteurs étaient forts, & que je me trouvais un peu incommodé. Ce fut un certain Vuen, mandarin de Nanganfou, qui ouvrit un passage dans cette montagne impraticable, avec l'aide de celui de Nanyunfou, qui de son côté en fit autant. En reconnaissance de quoi les Chinois élevèrent dans le milieu un pagode en l'honneur de ces deux mandarins, & y mirent leurs statues qu'ils adorent comme leurs idoles. Après être descendu de la montagne,

& avoir fait deux milles, j'arrivai à Nanganfou sur les quatre heures du soir, & j'allai loger dans la maison des Pères observantins espagnols ; quoique le Père fût absent, étant allé travailler à sa mission, ses domestiques me reçurent avec beaucoup de respect & de soumission.

De toutes les missions de la Chine, celle-ci est la meilleure ; elle est entretenue aux dépens du roi d'Espagne, qui après avoir dépensé 1.000 pièces de huit pour envoyer le missionnaire dans la Chine, il p.055 lui en fournit encore 140 tous les ans ponctuellement, & paie pour 20 domestiques, quoiqu'il y en ait que 12. Il fait la même chose aux dominicains & augustins espagnols, qui viennent dans cet empire par la route de Manille. Les religieux emploient l'argent qui leur reste au bout de l'année à bâtir de nouvelles églises, & à orner celles qui sont déjà faites ; & les plus belles que l'on voie dans Canton, Nanyunfou & Nanganfou appartiennent aux religieux espagnols.

Quoique les jésuites aient des revenus, des maisons & des terres, ils vivent cependant avec une grande économie, parce qu'ils ne sont pas bien assistés de la couronne de Portugal. Eux-mêmes m'ont conté que dans la répartition qui se fit l'année passée, il ne se trouva que trente-une pièces de huit pour chaque missionnaire : ce qui n'est pas suffisant pour entretenir quatre ou cinq domestiques, à des personnes qui d'ailleurs n'ont point de revenus ; cependant ceux de Pékin sont à leur aise.

Je fus me promener en chaise dans la ville, qui est la première du côté de la province de Kiansi, la montagne que j'ai passée faisant la séparation des deux provinces. Elle est sur la rive droite de p.056 la rivière, a un mille de long outre ses faubourgs, & l'on voit de l'autre côté plusieurs villages. Ses maisons sont en général de pierre, de brique & de bois, basses & mal faites : ses rues sont étroites, & les boutiques ne sont pas des plus riches, quoiqu'il y ait un grand commerce par terre & par eau ; car le nombre de ses habitants est si prodigieux, qu'il faudrait que la rivière charriât des lingots d'or, pour les mettre à leur aise.

Le Grand canal de la Chine, qui procure la navigation dans ce vaste empire depuis un bout jusqu'à l'autre pendant environ 1.800 milles, soit par des canaux, soit par des rivières, (excepté le chemin par terre de Nanyunfou à Nanganfou) fut fait par l'ordre du prince tartare Xicou ou Coublay. Les Tartares occidentaux ayant conquis la Chine il y a plus de 400 ans, établirent le siège de leur empire

dans la ville de Pékin, afin de pouvoir gouverner plus commodément leurs États de la Tartarie occidentale, qui s'étendait depuis la province de Pékin jusqu'aux frontières du Mogol & de la Perse sur la mer Caspienne. Comme les provinces septentrionales ne pouvaient pas fournir les provisions nécessaires pour l'entretien d'une si grande cour, p.057 & que l'arrivée en était incertaine, si on les faisait venir par mer des provinces méridionales, à cause des calmes & des tempêtes, on employa un nombre infini d'ouvriers, qui avec de grands frais, & par une industrie merveilleuse, coupèrent au travers de plusieurs provinces un canal de 3.500 stades chinoises de longueur, qui répondent à 330 milles d'Italie.

Ce canal a 72 écluses placées en différents endroits, tant pour diminuer le courant de l'eau, que pour le rendre plus profond. Les portes qui sont de bois sont fermées la nuit, & ouvertes le jour pour le passage des barques. On les passe assez facilement, excepté quelques-unes, & entr'autres celle que les Chinois appellent *Fien-Ficha*, c'est-à-dire, la reine ou la dame du Ciel, pour exprimer sa hauteur extraordinaire en termes hyperboliques. Lorsque les barques vont contre le courant, & qu'elles sont arrivées au pied de l'écluse, on les arrête avec de gros câbles à des piliers de pierre, en cas que les cordes avec lesquelles 4 & 500 personnes les tirent, vinssent à manquer. Quand elles sont ainsi assurées, on commence à les tirer au son d'un tambour tout doucement, ensuite de toute la force p.058 possible, jusqu'à ce qu'elles soient hors de danger, mais la descente est bien plus difficile & plus dangereuse car on attache les barques avec les mêmes cordes que l'on lâche peu à peu, pendant que ceux qui sont dedans empêchent avec leurs longs crocs qu'elles ne touchent aux côtés de l'écluse.

Ce canal commence à Tum-cheou, qui n'est éloigné que de huit milles de Pékin : il y a une rivière dont on suit le cours, jusqu'à ce qu'elle tombe dans une autre proche de la mer, que l'on remonte pendant quelques journées. On entre ensuite dans un canal fait exprès ; & après y avoir fait 70 milles, on trouve un pagode, appelé Fuen-xien-miao, (c'est-à-dire, le temple de l'Esprit) qui partage les eaux, parce qu'en cet endroit elles n'ont aucun cours. Elles viennent d'un lac vers l'Orient, par un canal que les Chinois ont coupé dans une montagne, & qu'ils ont conduit avec une telle symétrie, un tel nivellement, & une telle proportion à ce pagode, que quand elles en sont proches, la moitié court vers le nord, & l'autre vers le sud.

Le canal en certains endroits passe au milieu des villes, en d'autres le long des murailles. Il traverse une partie de la p.059 province de Pékin, toute celle de Xanton ; & après être entré dans celle de Nankin, il se jette dans ce fleuve rapide que les Chinois appellent le fleuve Jaune, sur lequel on navigue pendant deux jours, & d'où l'on entre dans une rivière que l'on remonte pendant un mille, après quoi on trouve un canal que les Chinois ont ouvert sur sa rive méridionale, & qui va vers la ville de Hoaingan : il passe ensuite au travers de plusieurs villes, jusqu'à celle de Yamcheou, proche de laquelle il se décharge dans le grand fleuve Kian à demi-journée de Nankin. Certainement l'ouvrage est grand & plus admirable que tous ceux des Romains, des Perses, des Assyriens ou des autres monarchies.

@

Chapitre VII

Voyage jusqu'à la ville de Nanchianfou, capitale de la province de Kiansi

@

Je me trouvai si faible le dimanche, à cause d'un dévoiement, que je ne pus pas partir, quoique la barque fut prête. Je m'embarquai donc le lundi, & on fit route à la faveur du courant au milieu p.060 de montagnes fort hautes : la ville de Nanganfou est au pied, & en est environnée. On fit halte le soir au village de Chimaon. Le mardi au sortir du détroit de ces montagnes, nous rencontrâmes plusieurs barques, qui nous empêchèrent d'avancer autant que nous aurions pu, à cause que le lit est fort étroit.. On s'arrêta le soir au village de Sinchin, dont les murailles ont bien un demi-mille de tour : il a aussi un petit faubourg.

Nous passâmes le mercredi sur les neuf heures à Nan-can-xien, qui est situé sur la rive gauche de la rivière, & qui a bien un mille de long, avec des faubourgs de l'autre côté. Cet endroit passerait pour une ville en Europe, mais les Chinois ne le traitent que de village, quoiqu'il ait des murailles, des bonnes boutiques, & qu'il soit bien peuplé. Nous vîmes entrer un mandarin dans une belle barque couverte & peinte, au son des flûtes & des tambours, & au bruit de quelques boîtes. Nous passâmes la nuit dans Tanfou ou à la garde de Sintan. Le jeudi, nous en fîmes autant à Xuanchien, petit village où tomba la première pluie que j'aie vue à la Chine.

Nous fûmes le vendredi de bonne heure dans la ville de Chancheoufou, où l'on p.061 voit quantité de tours fort anciennes, sur les montagnes & sur les collines, comme dans les autres villes de cet empire ; les Chinois les appellent *pauta*. Il y en a qui ont 150 palmes de hauteur, d'autres même davantage, & sont terminées par une longue pierre travaillée par nœuds ; les unes sont hexagones, d'autres octogones. La principale de cette ville a neuf étages ou corniches, & six fenêtres à chacun, afin de pouvoir découvrir de tous les côtés. Les Chinois sont de différente opinion touchant la raison pour laquelle on les a bâties. Les uns disent que c'était pour y mettre des sentinelles, afin de découvrir l'ennemi ; d'autres, pour faire des observations astronomiques ; mais pour moi

je crois que l'intention des premiers qui les ont fait élever, a été d'embellir les villes, d'autant plus qu'on les place presque toujours proches des portes, afin qu'elles frappent les yeux de ceux qui entrent.

Je croyais partir promptement, mais la mauvaise coutume qui se pratique à la Chine me fit rester un jour en cet endroit, parce que le douanier qui ne fait la visite des barques que deux heures après le soleil levé devait encore faire celle de la nôtre ; en sorte que toutes celles qui p.062 arrivent après que sa visite est faite, doivent attendre jusqu'au lendemain.

Je fus après le dîner voir l'église des jésuites français. Elle est petite, mais fort ornée, & la maison commode pour un religieux qui a huit domestiques. Je n'y trouvai pas le Père supérieur, parce qu'il était allé secourir quelques chrétiens malades. La ville est dans la plaine ; elle a quantité de riches boutiques ; ses rues sont bien pavées & fort droites ; ses maisons très belles pour le pays, elle a ses faubourgs sur la rive opposée.

Je fis alors réflexion sur ma témérité, & ma folie d'aller errant dans des climats si étranges, avec deux domestiques chinois, qui m'étaient entièrement inconnus, que je n'entendais point, & qui ne m'entendaient pas non plus ; mais un homme qui a résolu de faire le tour du monde, & qui veut voir & savoir tout par lui-même, doit braver toutes sortes de dangers. J'avais envie de changer là mon premier domestique, parce qu'il était trop hardi, mais on me conseilla de n'en rien faire de crainte de tomber entre les mains d'un autre qui serait voleur & plus mauvais.

Le samedi, après la décharge de trois boîtes, les deux mandarins douaniers p.063 vinrent expédier les barques. Ils s'assirent dans une espèce de tribunal, sous une baraque où il y avait trois barques bien couvertes avec deux grands étendards & dix petits, à chacun desquels pendaient des queues de cheval, & des crins teints en rouge. Lorsque la visite fut faite, ils donnèrent permission de partir ; ce que nous fîmes à deux heures après-dîner, & la rivière se trouva si pleine de pierre que notre barque courut beaucoup de risque : les bords en sont cependant bien peuplés. Nous arrivâmes le soir à la garde & au village de Jeouchin.

Le lendemain, nous continuâmes notre route sur un aussi mauvais fond que le jour précédent, & nous laissâmes le soir à droite Guanganxien, ville murée,

dont le circuit peut être d'un mille, sa figure est presque carré. Nous arrivâmes tard à Pekiazun, village situé à droite, vis-à-vis d'un autre appelé Chiancheou. Il était fort difficile de compter les milles que nous faisions, parce que la barque allait lentement, & que l'on ne se servait que d'une rame ou deux, l'une au gouvernail & l'autre sur le côté, comme nous avons déjà dit. Outre cela, la rivière serpentait beaucoup, de sorte que cela nous faisait faire le double de chemin. p.064 Les Chinois mesurent leurs chemins par *li*, dont chacun est composé de 260 pas, & il faut 13 li pour une lieue d'Espagne.

Le lundi à midi, je vis sur la gauche le village de Tayxoxien, qui a environ un mille de circuit : il a deux tours sur les côtés, & une autre qui en est éloignée de deux milles. Nous nous arrêtâmes à la garde du village de Touchinpa.

Le mardi, nous laissâmes à la droite un grand village appelé Chiankiaton, vis-à-vis duquel était celui de Pechiata. J'en vis ensuite plusieurs autres, principalement Junfou. Nous arrivâmes après-midi à Kignanfou. Le père Grégoire Ybañes de Valence & missionnaire de saint François m'envoya sa chaise, & je fus me reposer dans sa maison le reste de la journée & la nuit suivante ; tous les Chinois chrétiens vinrent m'y voir. Il y avait déjà quatre ans que la maison était achetée, & il n'y avait pas encore d'église ; mais on célébrait la messe dans une petite chapelle. La ville qui est sur la gauche de la rivière a un mille de longueur, en y comprenant le faubourg du Sud. Elle a de bonnes murailles ; ses rues & ses boutiques sont belles. Le père Ybañes me dit que le *chixen* ou mandarin de Justice avait publié une p.065 défense d'adorer les idoles, & que depuis quelques jours il avait fait bastonner cinq bonzes, & obligé un autre de rester à genoux pendant toute une journée exposé au soleil, parce qu'ils n'avaient pas obtenu de leurs idoles de la pluie, comme ils s'en étaient vantés.

On partit fort tard le mercredi, & on laissa sur la droite un gros village muré, appelé Kichiouyxien, à cause qu'en cet endroit il se décharge une autre rivière dans laquelle la barque entra. On resta le soir à la garde de Zunkianvan. Le jeudi, on aperçut à la gauche le village de Chiakian-xien, entouré d'une muraille qui commence au midi, & montant sur le haut de la montagne, s'étend ensuite sur plusieurs autres dénuées d'arbres, & descend de l'autre côté en tournant vers le septentrion : de sorte qu'il y a plus de quatre milles de murailles qui paraissent inutiles, parce qu'on ne voit aucune habitation sur ces montagnes. Je

jugeai que cela pouvait avoir été fait pour renfermer les bestiaux sur les montagnes en temps de guerre.

On rencontre un nombre infini de barques sur la rivière, qui servent pour le transport de toutes sortes de marchandises, parce que les bâtiments & le fret coûtent p.066 très peu. Les barques sont faites de planches grossièrement assemblées, fort larges au fond, & couvertes de cannes fendues fort adroitement, dont les Chinois font des voiles, des cordes & des mâts, le pays étant abondant en ces sortes de choses, & les rivières pleines de trains de bois de charpente.

Ces peuples trouvent à gagner leur vie, soit sur terre, soit sur l'eau ; & ils sont si industrieux, que les Européens ne cessent d'admirer la variété de leurs inventions pour la pêche : parce qu'outre toutes nos manières dont ils se servent, ils en ont encore qui leur sont particulières : par exemple, ils font des bosquets de petits arbres dans le milieu de la rivière, pour attirer les poissons à l'ombre, puis les enferment avec une enceinte de cannes, & les attrapent. Ils prennent aussi quantité de ces oiseaux appelés *lougzou*, qui sont des espèces de corbeaux marins, qui aiment fort le poisson ; ils le poursuivent en plongeant, & commencent par leur crever les yeux avec le bec : mais ils ne peuvent avaler que les plus petits, car l'ingénieux Chinois leur lie la gorge avec un cordon de façon qu'ils ne peuvent avaler les grands, & ainsi il en profite. Cette chasse est fort agréable & fort en usage à la Chine, p.067 chaque pêcheur ayant plusieurs de ces oiseaux pour la faire, sans qu'il lui en coûte aucune chose pour les nourrir. On en voit d'autres sur la même rivière, proche de la ville, qui s'occupent à sasser le sable pour en recueillir l'argent, le cuivre ou le fer ; parce qu'il n'y a pas plus de dix ans qu'on a introduit la monnaie des *ziens* ou chiappes ; l'usage étant autrefois de couper l'argent par petits morceaux, qui se perdaient facilement dans la maison, & que l'on jetait dans la rivière avec les ordures. On donne à Canton 1.140 chiappes pour une pièce de huit ; mais dans Kiansi, on n'en donne que 750 parce que la monnaie de cuivre n'a pas de cours d'une province à l'autre. On continua le chemin entre des lieux fort habités. Le vent du Nord devint si violent trois heures avant que le soleil se couchât, que nous fûmes contraints de nous arrêter sur la rive droite de la rivière, vis-à-vis du village de Sincanchen : cela arrive souvent, parce que ce vent souffle ainsi la moitié de

l'année, & est contraire à ceux qui vont à Pékin. Nous eûmes une bonne pluie pendant toute la nuit.

La pluie nous empêchant d'avancer le vendredi, nous nous arrêtâmes à la garde de Kinchioetan. Les paysans dans ces p.068 sortes de saisons se servent de certains demi-manteaux, & d'habits faits de l'écorce intérieure des arbres, avec des capuchons qui les garantissent du froid & de l'eau.

Mes domestiques me servirent avec affection dans ce voyage ennuyeux, & surtout le jeune, qui, quoiqu'il n'entendît pas ma langue, faisait tous ses efforts pour répondre aux signes que je lui faisais. Il me satisfit aussi beaucoup, parce que les Chinois sont habiles serviteurs, & ont de certaines manières particulières & adroites ; lis savent faire avec peu d'instruments ce que d'autres nations ne sauraient faire avec beaucoup. S'il eût voulu venir en Europe, je l'aurais amené avec moi, n'ayant jamais été si bien servi des Européens. On apprête tout à la Chine avec de la graisse de porc ; on ne s'y sert ni de beurre, ni d'huile, pas même le vendredi & le samedi, parce qu'il n'y a point d'huile d'olive, mais seulement de celle de navette, & de quelques autres semences pour brûler dans les lampes, & pour la cuisine des plus pauvres.

Le vent s'étant abattu, nous continuâmes notre voyage le samedi dans un pays fort peuplé, & après avoir passé les p.069 villages de Xopou, Juntay & Chianchiuy, nous restâmes dans celui de Janzou-cheou. Le dimanche, nous passâmes de bonne heure près de celui de Founchien, & nous fîmes halte à celui de Senmi.

Le lundi avant le jour, nous arrivâmes dans Nanchianfou, capitale de la province de Kiansi. Je pris une chaise, & me rendis à l'église des jésuites, ou j'eus le malheur de ne pas trouver le Père supérieur, qui était parti depuis quelques jours pour Canton. Je restai cependant dans la maison jusqu'à ce que tout fut prêt pour continuer le voyage. L'église est petite & la maison commode.

La province est gouvernée par un vice-roi & plusieurs tribunaux. La ville est fort grande ; mais dans la partie haute il y a beaucoup de champs, de jardins, & peu d'habitants ; cependant on trouve une si grande foule de monde dans ses rues & ses places, que l'on ne peut pas y aller commodément.

Les boutiques en sont fort riches, les rues droites & pavées, les maisons comme dans le reste de la Chine, c'est-à-dire, basses, avec les appartements

sur une même ligne, & les murailles de briques ou de terre, sans fenêtres sur la rue, mais p.070 recevant seulement la lumière par la cour, autour de laquelle sont les chambres. On trouve sur la rivière une autre ville de matelots & de pêcheurs. Les mandarins ont des barques magnifiques, dont la poupe est aussi haute que celle d'un vaisseau, les chambres bien peintes & bien dorées, & le fonds aussi large que le haut. Elles leur servent pour se divertir sur la rivière. On y voit quantité de lances garnies de queues de cheval teintes en rouge, de tambours & de flûtes, qui donnent à connaître par leur quantité, la dignité du ministre qui s'en sert.

@

Chapitre VIII

Continuation du voyage jusqu'à Nankin

@

Ennuyé d'aller en bateau, je pris la résolution d'avoir des mules pour me rendre à Pékin, comme font les Pères de la Compagnie, quand ils sont arrivés en cet endroit, parce que jusqu'ici on ne peut venir que par eau ; mais je ne trouvai des voitures que pour Nankin. Je fus donc obligé de reprendre de nouveau une barque, qui me coûta fort cher, à cause du droit excessif que font payer les p.071 douaniers de Foucheou aux maîtres des barques ; ne faisant point d'attention aux marchandises, mais seulement à la grandeur des barques, quand même elles seraient vides ; ce qui fait que tout tombe sur le compte des passagers, parce que les maîtres n'entreprennent point le voyage qu'ils ne soient sûrs de le faire avec avantage. Ils ne voulurent pas moins de sept leans & demi, qui répondent à dix pièces de huit & demi, pour six jours de chemin ; quand pendant un mois & plus que j'avais été à venir depuis Canton jusqu'à Nanchianfou, il ne m'en avait pas tant coûté, quoique j'eusse pris trois barques & des chaises.

Je m'embarquai le mardi pour dormir plus fraîchement à bord du bateau, qui partit le lendemain avant le jour, & nous mena le soir à une maison de campagne, appelée Cheuteou. Le jeudi, le vent étant nord, nous partîmes fort tard, & fîmes à peine un mille. Le lendemain, nous en fîmes quatre avec beaucoup de peine, & arrivâmes au village de Sancheou.

Le vent ayant cessé le samedi premier d'octobre, nous partîmes, & arrivâmes au village de Vien, qui est sur la gauche de la rivière, dont les maisons sont la p.072 plupart de bois & de cannes. C'est en cet endroit qu'on embarque toute la porcelaine qui vient de la ville d'Ioacheou dans la province de Kiansi, & qui est la plus fine que l'on fasse dans tout l'empire. On apporte d'un autre endroit la terre à Ioacheou, (après qu'elle a été renfermée pendant près d'un siècle dans des puits souterrains,) à cause de l'air & de l'eau de cette ville ; l'expérience ayant fait connaître que l'ouvrage n'est pas si fin dans l'endroit où l'on tire la terre. Les

couleurs que l'on voit sur la porcelaine ne sont pas superficielles, mais après avoir été appliquées, on les couvre de la même matière transparente.

La porcelaine, qui fait partie de l'ornement des meilleures maisons de l'Europe, est ordinairement de trois espèces. La première est la jaune, que l'on fait uniquement dans le palais de l'empereur, par rapport à sa couleur. Quoique la terre, dont elle est composée, soit très fine, elle paraît cependant plus grossière que les autres. La seconde est d'une couleur grisâtre, & marquée quelquefois de quantité de traits irréguliers. On peint aussi des figures dessus, que l'on recouvre avec du vernis, ce qui ôte l'inégalité de sa surface ; & ensuite par le moyen du feu lent, p.073 elle devient unie & brillante. La troisième, qui est la moins estimée de toutes, est la blanche avec des figures, des fleurs, & des feuillages d'azur. Nous en voyons assez communément en Europe ; mais à la Chine il n'y a personne qui ne s'en serve, comme nous faisons nous autres de la fayence.

Quelle que soit la diversité des opinions sur les qualités que doit avoir la porcelaine, il me semble qu'on peut les réduire à quatre ou cinq qui sont : la finesse de la matière, pour pouvoir s'étendre plus facilement ; la blancheur naturelle, afin qu'elle ne l'emprunte pas du vernis que l'on met dessus, & qui lui sert comme de glace ; l'égalité de la matière, qui doit être sans sable, sans fentes & parfaitement transparente ; la beauté de la peinture, qui réussit beaucoup mieux en bleu qu'en rouge, & dont il ne faut pas appliquer la couleur trop liquide, de peur de gâter la blancheur de la porcelaine, ni trop épaisse parce qu'elle est difficile à travailler & devient grossière ; & enfin le dessein exact des figures, ce qu'on trouve rarement chez les Chinois, qui n'y réussissent pas si bien qu'aux fleurs. Cela vient en partie de la ridicule inclination qu'ils ont à peindre le grotesque, & c'est ce qui fait p.074 croire aux Européens que les Chinois sont contrefaits, quoiqu'ils ne le soient point du tout.

La porcelaine qui nous arrive est la plus mauvaise de toutes, elle vient de la province de Foquien ; mais la meilleure se fait dans celle de Kiansi, comme je l'ai dit, & il réside un mandarin, qui choisit pour l'empereur la plus belle, qu'il paie à un prix commun.

La matière dont on fait la porcelaine est moins une terre qu'une espèce de pierre molle & blanche. Après l'avoir bien lavée, & en avoir séparé les parties

sablonneuses, on la réduit en poudre très fine ; on en fait une pâte que l'on pétrit longtemps, afin qu'elle devienne plus molle, & soit bien pénétrée d'eau. Ensuite, par le moyen de pareilles roues dont on se sert chez nous, on en forme des pots & des vases, que l'on expose au soleil dans sa plus grande chaleur. Lorsqu'ils sont bien secs, on les peint, & pour les rendre brillants, on y met plusieurs couches de vernis, fait de la porcelaine même très liquide, transparente & pure. On les met enfin dans un four, qui n'est pas trop chaud, de crainte que la violence de la chaleur ne les fasse fendre ; & on les en retire, lorsqu'ils s'y sont refroidis, pour p.075 éviter le même accident qui leur arriverait, en les passant tout d'un coup du chaud au froid.

On en fait aussi des carreaux, que les architectes chinois emploient à revêtir les bâtiments de conséquence. Quand la porcelaine est mise en poudre, on s'en sert pour polir l'acier.

Le vent étant revenu vers midi, nous nous retirâmes à Chiouki, petit village sur la gauche de la rivière, qui s'étend dans un grand lit, & forme plusieurs lacs aux environs.

On partit le dimanche de bonne heure, & l'on traversa un grand lac ; en laissant à gauche, après avoir fait quelques heures de chemin, la ville de Nantanfou, située au pied de hautes montagnes, & fermée de murailles, quoique petite. Le même vent étant revenu, nous nous retirâmes au village, & à la garde de Siestan. Le voyage de Nankin est fort incommode dans cette saison, parce que les bateaux ne font pas plus de huit milles par jour. Le lundi, ayant obligé les matelots de partir, le vent nous contraignit de retourner au port, & d'attendre le temps favorable aussi bien que vingt autres barques. Pendant ce temps-là, les Chinois s'occupaient à chercher dans les sables de petites p.076 pierres rondes, pour s'en servir à la chasse au lieu de plomb.

Nous étant remis en chemin le mardi de bonne heure, nous passâmes le village de Tacoutan ; un peu au-delà on voit une haute pyramide avec un pagode auprès, sur un rocher au milieu de la rivière. Nous arrivâmes après midi dans Foucheou ou Xoucheou, comme d'autres l'appellent, où il fallut nous arrêter, jusqu'à ce que le mandarin ou douanier en eût fait la visite. Ce village, situé sur la droite du fleuve, a la figure d'un bras, & est enfermé entre les montagnes & le fleuve pendant l'espace de deux milles. On y trouve de toutes

choses en abondance, ses boutiques sont riches, & ses rues bien pavées ; il a au-dehors un mur qui s'étend sur le haut de la montagne, & renferme plusieurs milles de terroir escarpé entre les deux extrémités. C'est la première place de la province de Nankin.

Le mercredi, on entendit quelque musique, on tira trois coups, & on aperçut les deux mandarins douaniers, avec leurs officiers & domestiques, qui portaient quantité d'étendards, de masses, de chaînes pendantes, de parasols, & de tablettes remplies de caractères chinois. p.077 Il y avait plus de soixante personnes deux à deux dans la marche, & l'on entendait de temps en temps le tambour chinois. L'un des mandarins était au milieu dans une chaise découverte, portée par huit hommes ; & l'autre comme son supérieur venait dans une chaise couverte, portée par un pareil nombre d'hommes. Lorsqu'ils passaient, les paysans tenaient dans leurs mains des *xians* brûlants, qui sont certains bâtons parfumés, pareils à ceux qu'ils brûlent dans leurs pagodes devant leurs idoles ; & se mettant à genoux, ils touchaient la terre de leur front, pour marque de respect. Il faut avouer que les Chinois surpassent toutes les autres nations en magnificence & en grandeur, dépensant beaucoup pour soutenir leur dignité. La plupart de ces officiers-là sont fixes, & demeurent toujours dans la douane, quoique l'on change le douanier, parce qu'ils sont payés par l'empereur.

Ces deux mandarins s'assirent dans une haute galerie sur le bord de la rivière. Le premier était au haut de la table, & l'autre au côté. Il y avait 40 barques à visiter, qui passèrent l'une après l'autre sous la galerie, & furent examinées par celle de la douane, dont les officiers p.078 donnaient le nom du maître à ceux d'en haut ; alors le mandarin les taxait suivant leur grandeur sans autre recherche. Les officiers inférieurs de la douane portaient sur l'estomac un petit morceau d'étoffe qui pendait à leur col, & était lié par les côtés, sur lequel il y avait quatre caractères chinois. Le maître de ma barque, afin d'être peu taxé, en avait défait toute la couverture, couvrant seulement avec des cannes les planches des cabines. Le douanier de cet endroit paie 100.000 leans, c'est à dire 125.000 pièces de huit, pour dix mois de temps seulement.

La rivière étant fort profonde devant ce village, on y fait une grande pêche, avec plusieurs engins différents. On y voit des filets étendus sur quatre bâtons courbés, que l'on hausse & baisse par le moyen d'un pieu fiché en terre. Il y a

dans le milieu un puits pour empêcher de sortir le poisson qui y est entré ; & comme il est fort grand, on en prend beaucoup, pendant que le pêcheur dort dans une petite cabane toute proche pour ne perdre point de temps. Les Chinois ont d'autres sortes de filets avec lesquels ils prennent une espèce de poisson qui pèse 200 livres & davantage ; ils l'appellent p.079 *xouanyou* : il est bien plus gras que nos thons, mais plus dur.

Après avoir obtenu nos dépêches du douanier, un peu avant midi, la seule barque où j'étais mit à la voile, parce qu'elle était vide. Nous avançâmes malgré le vent de nord, qui ne nous était plus si contraire en cet endroit, parce que la rivière y est fort large. Ce grand fleuve Kian vient la joindre à Xoucheou ; & après avoir baigné la province de Souchouen, & passé proche de Nankin, il va se perdre dans la mer.

Nous finîmes la journée à Xouanmatan, petit endroit situé dans un coude du fleuve, où il y a quantité de pêcheurs, qui tournent assis une roue, avec laquelle ils haussent & baissent un filet qu'ils appellent *panyou*, d'où ils tirent facilement le poisson par le moyen d'une corde, en le faisant tomber dans le puits, où ils le trouvent le soir vivant & frais.

Un Européen qui n'est pas accoutumé à manger le riz chinois, à demi cuit, dont cette nation se sert pour pain & pour viande, souffre beaucoup sur cette route ; parce que les Chinois n'emploient pas le grain à faire du pain ; mais seulement des pâtes sucrées & des espèces de vermicelli ; ce qui est cause qu'il est à si p.080 bon marché, que pour vingt-huit sols une personne a de quoi se nourrir pendant un mois. J'en faisais faire des biscuits pour le voyage, & des gâteaux, lorsque le biscuit manquait, parce que le riz étuvé à sec, comme on s'en sert dans ce pays, & sans aucun assaisonnement, ne s'accommodait point avec mon estomac.

Nous passâmes le jeudi proche du village de Xien, qui est au pied de hautes montagnes sur la droite du fleuve, & dont les murs s'étendent sur les montagnes, comme aux autres endroits dont on a parlé. À un mille de là, on voit dans le milieu du fleuve sur une roche élevée & escarpée, un pagode appelé Seoucouchian, devant lequel toutes les barques qui passent brûlent de l'encens, des parfums & quelques papiers de couleur. Nous vînmes le soir au village de Tun-lyouxien, du même côté que Xien, qui, quoique tout ouvert, a pourtant tout

proche un circuit de deux milles de muraille, avec des meurtrières pour servir de retraite à ses habitants.

Le vendredi, nous continuâmes notre chemin à cause de la largeur du fleuve, & nous arrivâmes un peu après midi dans Xan-kin-fou, ville située sur la rive gauche, qui a un mille de long & un demi p.081 mille de large. Son faubourg est plein de bonnes maisons, & a deux milles de long. On voit encore tout proche un autre petit faubourg séparé en façon de village.

On connaît tout ce qui se vend par la ville au son de quelque instrument, & le marchand n'a que faire de s'écorcher le gosier à crier ; les gens de métier font la même chose, chacun touchant de différents instruments : comme, par exemple, les barbiers se chargent d'une boutique portative, se servant d'une perche, au bout de laquelle pend le coquemard, avec le feu & le bassin, & à l'autre bout un petit banc pour s'asseoir ; ils se font connaître au bruit des pincettes, & ainsi des autres métiers. Nous passâmes le reste de la journée dans Xan-kin-fou, à cause du lac de Kiansi, que les barques ne veulent passer qu'en beau temps.

Le samedi, on s'embarqua de bonne heure, & on arriva le soir au village de Jeou-chia-kien. Le lendemain, on continua le chemin le long de la rive qui est bien peuplée, & nous laissâmes le village de Toukien, qui est assez grand, & a un bon port que le fleuve forme par un coude. Nous arrivâmes tard à Ouxouxien, ville fort grande à la droite du fleuve, p.082 avec un bon port, & où la douane fit une rigoureuse visite dans notre barque. Nous fîmes quelques milles ensuite, & passâmes la nuit proche de la rive du fleuve.

Le lundi, nous vînmes jusqu'au village de Zaychi, où le vent contraire nous obligea de rester. Le lendemain, nous arrivâmes sur les deux heures d'après-midi dans le grand faubourg de Nankin. La douane visita notre barque assez légèrement. Je pris une chaise, & après avoir fait quelques milles, j'arrivai à la maison de Monseigneur d'Argoli, Venitien, évêque de Nankin, de qui je fus reçu fort civilement. C'est la congrégation *de propaganda fide* qui a établi ce prélat avec deux autres religieux de l'observance, dont l'un s'appelle le père François de Lionessa, de la province d'Abruzzo, & l'autre le père Basile, Vénitien, pour prendre soin des chrétiens de ces quartiers, ce qu'ils font avec beaucoup de charité.

@

Chapitre IX

Description de la ville impériale de Nankin

@

p.083 Kiamnim ou Nankin, c'est-à-dire en langue chinoise, la cour du Midi, est située la plus grande partie dans une plaine au 32e degré 53' de latitude. Au temps de Minchiau, elle était la résidence des empereurs, comme Pékin l'est aujourd'hui du Tartare Zinchiau. *Min* & *Zin* sont comme qui dirait en français Valois & Bourbon ; & *Chiau* veut dire empire ou le temps de l'empire, les Chinois mettant le génitif le premier, & distinguant les diverses familles qui ont régné, comme celles de Hia-que, Xam-que, Cheou-que, &c. Le père le Comte dit que Nankin a 48 milles de tour, les murailles lui paraissant plutôt les confins d'une province que d'une ville ; néanmoins autant que je l'ai pu observer, je n'y en trouve que 36 milles, quoique Monseigneur d'Argoli le fasse de 40. Ses murailles n'ont pas plus de huit palmes d'épaisseur, & n'ont que fort peu de bastions. On trouve dans ce p.084 circuit des champs & des jardins. Les faubourgs de cette ville ne sont pas beaucoup moins grands, & sont compris sous le même nom ; outre cela il y a une autre ville flottante dans des barques sur les canaux. Je demandai à ce prélat ce qu'il pensait du nombre des habitants d'une ville si vaste, il me répondit que plusieurs mandarins lui avaient dit, que l'on comptait 8.000.000 de portes, ou de maisons qui devaient payer tribut, & allouant quatre personnes à chaque maison, c'était, au dire du prélat, 32.000.000 d'âmes, chose qui me parut incroyable. C'est pourquoi prenant cela pour une exagération, quoiqu'elle sortît de la bouche d'un missionnaire apostolique, religieux de l'observance, & évêque de ladite ville, à peine fus-je arrivé à Pékin, que je voulus savoir des Pères de cette cour ce que j'en devais croire. Le père Ossorio, Portugais, me dit, que le prélat n'avait point exagéré, & qu'un de leurs Pères, Français de nation, l'avait assuré qu'en passant à Nankin, il y avait trouvé une si grande multitude de peuple, que la ville seule, sans les faubourgs, contenait plus d'habitants que tout le royaume de France. Comme je ne les ai pas comptés, je ne veux pas en être garant ; mais p.085 j'ai des livres chinois, qui traitent de tout l'empire de la Chine, où l'on voit le nombre des habitants de chaque ville, & celui qui entendra la langue pourra se satisfaire touchant la vérité de ce fait. Au reste, si le père

Bartoli veut que cet empire contienne 300.000.000 d'habitants, il faut qu'ils soient en grand nombre dans les villes ; car les villages ne peuvent pas fournir cette quantité, & il n'y a point dans la Chine de ville pareille à Nankin, Pékin étant beaucoup plus petit.

On doit remarquer, que pour rendre la République peuplée, les maximes de cet empire, très différentes de celles de l'Europe, ont attaché de la honte au célibat, & châtient sévèrement les courtisanes qui corrompent la jeunesse ; ce qui fait que chacun est obligé de se marier. Les Chinois prennent autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, & il y en qui en ont jusqu'à cent, en y comprenant les concubines. Ils ne sortent point de chez eux pour aller peupler des royaumes étrangers, & ils regardent comme un ingrat celui qui ne veut point perpétuer la race de ceux qui lui ont donné l'être. L'air & le climat y sont admirables pour la génération, & les femmes très p.086 fécondes ; je n'en ai jamais vu en âge d'engendrer, qui n'eût deux enfants à ses côtés, un dans le ventre, & un autre sur les bras : elles font aussi tous leurs efforts pour en avoir beaucoup, afin d'en être plus estimées par la belle-mère & le mari, qui n'admettent point à leur table celles qui sont stériles, mais s'en font servir.

Ce zèle des bons Chinois pour la propagation me fait ressouvenir du supérieur des religieux observantins de Canton, qui pensa me faire mourir de rire, en me contant une histoire à ce sujet d'un petit roi de cette province. Il y avait plusieurs femmes en prison, qui étaient les femmes, les filles, & les parentes de voleurs qu'on avait exécutés, ou qui s'étaient enfuis ; pour ne les pas laisser inutiles, il les maria au sort avec d'autres prisonniers de cette manière. Il fit venir dans sa cour un pareil nombre de jeunes, de vieux & d'estropiés, à chacun desquels il fit laisser une marque sur le pavé ; & après les avoir renvoyés, il fit entrer les femmes, & leur ordonna de se choisir un mari, en prenant quelqu'une de ces marques. Cela étant fait, les époux parurent, & furent chacun reconnaître leur marque. Il se trouva une jeune femme avec un vieillard ou un estropié ; une p.087 femme borgne ou boiteuse mariée à un jeune homme. Les jeunes femmes qui se trouvèrent si mal assorties, se plaignirent fort, mais le petit roi qui était de bonne humeur, leur dit en riant que c'était leur faute, de n'avoir pas bien rencontré, & qu'elles ne devaient s'en prendre qu'à elles-mêmes si elles étaient malheureuses, puis qu'elles avaient eu le choix en main.

De la Chine

Les habitants de Nankin ne sont pas tous Chinois, car il y est venu beaucoup d'habitants de la Grande Tartarie ; & le père Philippe Grimaldi m'a assuré qu'il y en avait plus de 2.000.000, répandus dans toute la Chine. Ils affectent de n'épouser que des filles de leur secte, ce qui fait qu'ils multiplient dans l'empire comme des sauterelles. Le palais royal est dans la citadelle que l'on voit à l'orient de la ville, & où il y a une garnison de Tartares, qui n'en permettent l'entrée à personne ; mais on n'y a rien laissé qui mérite d'être vu. Les rues de cette ville impériale sont assez larges & bien pavées ; les canaux y sont en grand nombre & fort profonds ; les maisons basses & propres ; les boutiques riches & fournies de toutes sortes d'étoffes de soie, & autres choses de prix. Les docteurs les plus fameux, & p.088 les mandarins hors de charge viennent s'y établir ; on y trouve les meilleures boutiques de libraires, & des livres choisis ; l'imprimerie y est la plus belle, les ouvriers les plus habiles, & le langage le plus poli ; enfin elle est comme le centre de l'empire, où se trouve tout ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans les autres provinces ; & il n'y aurait pas de ville plus digne d'être la résidence ordinaire des empereurs, si leur présence n'était pas nécessaire sur les frontières, pour s'opposer à leurs ennemis.

C'est la ville aux soies, pour la bonne qualité, & la quantité des étoffes qu'on y fait, & qu'on envoie dans tout l'empire & dehors. L'empereur y prend tout ce qu'il lui faut pour sa nombreuse cour. L'on voit dans la province de grands champs, tout remplis de mûriers blancs ; & quoique les arbres soient petits, les feuilles dont se nourrissent les vers sont grandes. Ils éclosent dans le printemps, & rendent la soie parfaite au bout de quarante jours ; on porte cette soie à Nankin, où d'habiles & diligents ouvriers la travaillent. On en fait encore beaucoup dans la province de Chekian ; mais les étoffes ne sont pas d'une si bonne qualité que celles de Nankin.

p.089 Outre cette soie artificielle, on en amasse encore dans ces deux provinces de la naturelle & sauvage, que certains vers font sur les arbres, & dont on trouve les pelotes, sans qu'on y ait pris aucun soin ; mais elle n'est ni fine, ni si estimée que l'autre. J'ai apporté des étoffes de l'une & de l'autre soie pour les faire voir aux curieux. Cette quantité de soie attire un grand négoce, & fait venir des marchands de pays très éloignés, qui l'emportent en étoffes, non seulement pour les vendre, mais pour les troquer contre du musc & de l'or, surtout dans le royaume du lama, où ce métal est en grande abondance ; car quoique les

Chinois aient des mines d'or, ils n'osent descendre sous terre pour l'en tirer ; ils en ramassent seulement quelques grains proches les rivières, en faisant des fossés sur les bords, où les torrents qui descendent des montagnes en laissent quelquefois.

La ville à cause de sa grandeur a deux gouverneurs, sous lesquels il y a une centaine de mandarins, pour l'administration de la justice, outre plusieurs autres qui ne dépendent directement que de l'empereur. Le *tsunto* ou vicaire général a sous lui deux vice-rois, & deux provinces, & fait sa résidence à Nankin. p.090 Ces vice-rois n'ont pas l'autorité ni les prérogatives des nôtres ; car il ne leur est pas permis de faire mourir un homme, sans un ordre de la cour, qui confirme leur jugement ; ce qu'ils font indirectement, en faisant donner la bastonnade jusqu'à la mort. Ils n'ont pas le pouvoir de mettre un gouverneur ou un mandarin, dans quelque petite ville que ce soit de leur province, l'empereur se réservant ce droit, & à ses tribunaux ; mais bien d'y envoyer un lieutenant, jusqu'à ce que celui que la cour a nommé soit arrivé. Pour prévenir la faveur & l'injustice autant qu'il est possible, il n'est pas permis aux proches parents des ministres d'avoir communication avec ceux qui sont de leur dépendance ; ce qui faisait que le *tsunto* de ce temps-là tenait un neveu renfermé dans une chambre, comme un religieux, sans en pouvoir sortir, & qu'on lui passait à manger par un tour. Les lois fondamentales de l'empire défendent aussi à qui que ce soit d'avoir aucun commandement dans son propre pays, ni aucuns amis particuliers dans les endroits où il gouverne.

Je me reposai tout le mercredi, me sentant fatigué du voyage. La maison & l'église des Pères missionnaires sont assez p.091 propres, vu leur pauvreté religieuse. On entre dans leurs appartements par cinq petites cours ornées dans le milieu de plusieurs rangs de fleurs, car les ingénieux Chinois plantent entre les pierres, qui couvrent la terre, plusieurs sortes de fleurs qui s'élèvent à hauteur d'homme, & forment des espaliers fleuris de part & d'autre. Elles croissent en quarante jours, & cette fragile tapisserie dure plus de quatre mois. Il y a dans ce pays des fleurs particulières, que l'on ne trouve pas ailleurs ; une entr'autres, appelée *kiquon*, qui est de plusieurs sortes, de plusieurs couleurs, & de figures extraordinaires, mais fort belle ; on en voit de couleur de canne, de rose sèche, de jaunes, elles sont douces au toucher comme de la soie crue. Il y croît entre les fentes des pierres une herbe, qui ne donne pas de fleurs, mais qui est très

agréable à la vue, à cause que les feuilles en sont naturellement rayées d'un jaune vif, de rouge & de vert. Les tulipes y sont plus grandes que celles d'Europe, les tubéreuses que l'on trouve partout mêlées avec les autres fleurs y abondent, & ont beaucoup d'odeur ; de sorte que la vue & l'odorat sont régalés avant que d'arriver aux appartements du prélat & de ses religieux. Ils p.092 n'ont de domestiques que ce qu'il leur en faut pour le nécessaire. Leur jardin est assez beau, & bien pourvu de plantes & d'herbes, puisqu'il y a des raisins, des pêches, des grenades, des châtaignes, & un grand nombre de figues noires & blanches, d'assez bon goût. J'en mangeai quantité, en ayant été privé depuis deux ans. L'on ne trouve à la Chine des figues & des raisins que dans les maisons des missionnaires, ceux du pays n'estimant que les fruits qui croissent chez eux. On voit aussi dans le jardin un très beau vivier plein d'excellent poisson, que l'on nourrit seulement avec des herbes. Les Pères jésuites ont dans Nankin une belle église, qui était desservie, lorsque j'y passai, par un Père Sicilien & un autre Chinois.

Le jeudi, je pris une chaise, pour aller voir deux merveilleuses cloches. L'une était dans Chiun-leou ; son propre poids l'avait entraînée à terre. Sa hauteur était d'onze pieds, son plus grand diamètre de sept, y compris l'épaisseur de ses bords, sa circonférence de vingt-deux, qui allait un peu en diminuant vers le milieu de sa hauteur, & puis se renflait de nouveau. Elle avait six pouces & demi d'épaisseur, & pesait avec son anneau, à ce qu'on m'assura, plus de 50.000 livres ; ce qui est p.093 le double de la fameuse d'Erford, que le père Kircher prétend être la plus grande cloche du monde. On me dit qu'il y avait plus de 300 ans qu'elle était faite, & que depuis qu'elle était tombée, ou ne s'était pas soucié de la rependre pour la sonner.

Proche de Chiun-leou, il y a un bâtiment carré sur trois grandes voûtes, dans lequel est une salle avec six portes à l'entour. On y voit une pierre noire avec une inscription, qu'on appelle *couleou*, & qui est soutenue par un grand animal. La ville la fit faire en l'honneur de l'empereur régnant, en reconnaissance des faveurs qu'elle reçut, les deux fois que l'empereur passa au travers, 80.000 personnes étant allées au-devant de lui.

Je fus voir ensuite le lieu où les mathématiciens faisaient leurs observations, lorsque la cour impériale était en cette ville, avant que Yonlo l'eût transportée à

Pékin. Cet endroit est sur une montagne faite en forme de galerie ou de terrasse, soutenues de plusieurs colonnes. Il est ouvert de tous les côtés ; il y a seulement une balustrade tout autour, & des bancs de marbre. On peut fort bien voir toute la ville de dessus cette hauteur, que les Chinois appellent Quansintay. J'y p.094 vis une autre inscription en l'honneur de l'empereur, la seconde fois qu'il y vint ; elle était dans une grande salle, bâtie nouvellement, & gravée sur une pierre noire avec des hiéroglyphes, qui n'étaient pas taillés dans la pierre, comme nous faisons, mais en relief suivant la manière du pays. On me dit que le même empereur leur avait donné ces caractères de sa main propre.

Il y avait sur cette montagne un pagode appelé Couni-miaou, avec deux autres petits sur les côtés de la cour, & plusieurs idoles très difformes. J'entrai dans le principal, & j'y en vis une avec un visage de plusieurs couleurs, qu'ils appellent Checoali. Derrière les épaules de celle-ci, proche de l'autel, était une autre idole appelée Tauzou, toute dorée, assise, tenant une masse, & ayant la couronne sur la tête, avec de la barbe & des moustaches ; il y avait encore deux autres idoles laides & horribles à voir.

Sur une montagne prochaine, s'élève un temple de religieux, qui se nomment *xochian*, & que nous appelons bonzes. Ils ont un beau jardin, & un petit bois. J'entrai dans une petite chapelle où je vis l'idole Quan-lauye, assise, avec de grandes moustaches. Les Chinois content p.095 mille exploits fabuleux des unes & des autres. Il y a encore deux colosses en pied, l'un tenant une épée, & l'autre une hache ; tous les deux ont le corps peint de diverses couleurs. On les appelle *kinkan*, & la plupart des pagodes ont de ces sortes de monstres. Comme j'avais fait un grand chemin pour monter sur la montagne par des degrés de pierre, les bonzes vinrent au-devant de moi pour me présenter le *tchia* ou thé, que je refusai. Ils me menèrent ensuite dans le pagode, où je vis une statue assise en habit de mandarin ; ce qui me fit croire que c'était quelque personne extraordinaire que ce peuple aveugle adorait pour ses rares qualités.

J'entrai ensuite dans un autre, où il y avait une idole nue, de couleur d'or, qu'on appelait Quoija, derrière laquelle on en voyait une autre assise de la même couleur, avec un habit de soie blanche ; elle avait des moustaches fort longues, & s'appelait Quoinfan. On voit dans le même pagode une pyramide remplie de lanternes, qu'on allume les jours de fêtes. On me montra une grande

cloche de bronze suspendue, que l'on sonnait avec un marteau de bois couvert d'étoffe.

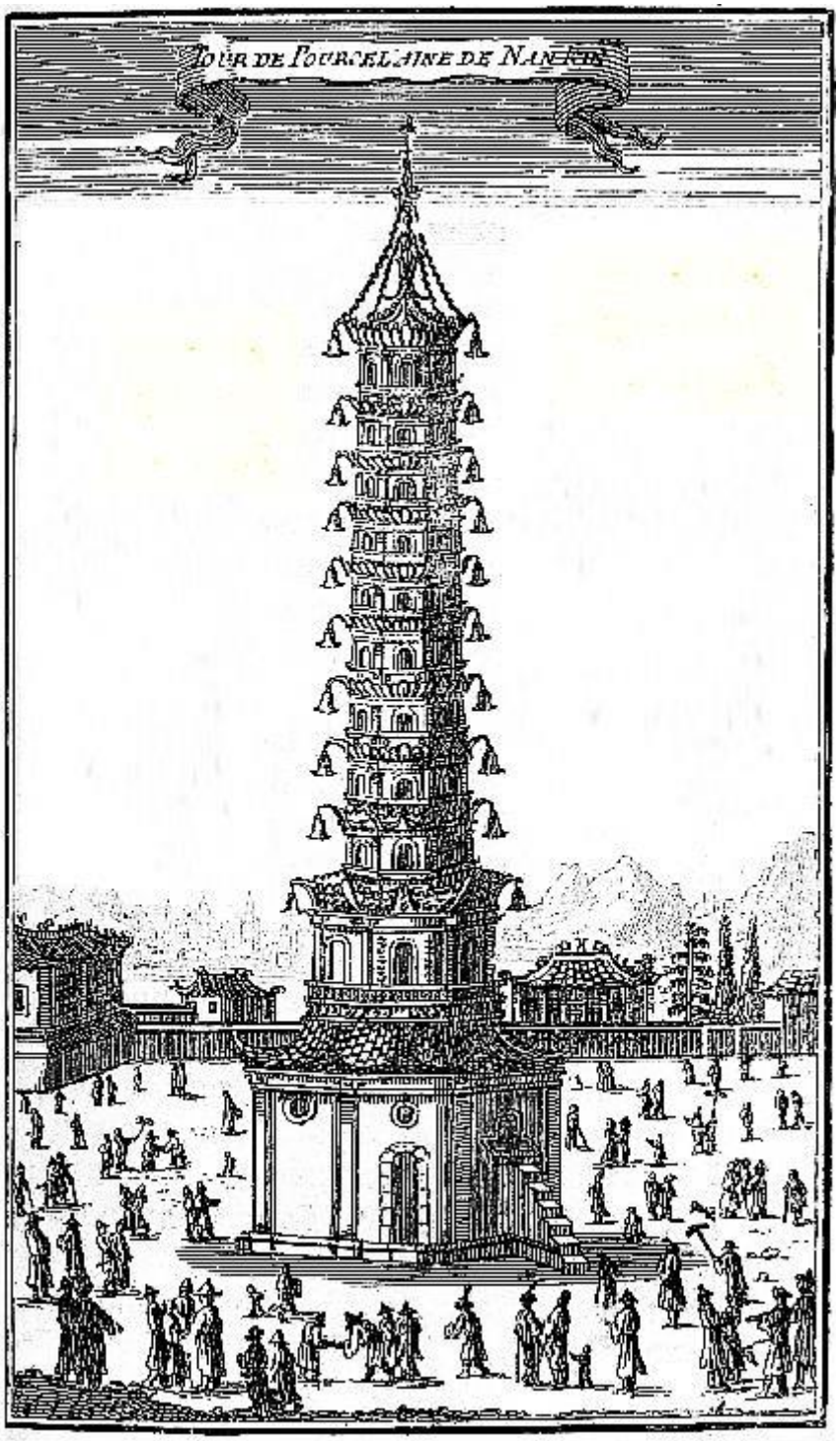
Étant retourné par le même chemin par p.096 où j'étais venu, je fus voir une autre cloche qui était couchée dans un jardin, & à moitié enterrée ; j'en trouvai la hauteur de seize palmes, sans y comprendre l'anneau, & son épaisseur d'une. On me dit qu'elle pesait 80.000 catis chinois, chaque cati pesant vingt onces d'Europe ; & que quand on sonnait ces cloches, on les entendait de plusieurs milles.

Le vendredi, je me promenai en chaise dans la ville, & sortis par la porte de Nan-muen. Les Chinois ont toujours à leurs villes quatre portes principales, comme nous l'avons dit, & appellent celle de l'orient, Tun ; celle de l'occident, Si ; celle du midi, Nan ; & celle du septentrion, Pe. Les portes ont des battants de fer, & sont fort épaisses ; il y en a toujours quatre les unes après les autres, le bâtiment où elles sont étant de la largeur d'une portée de mousquet. Je passai ensuite le canal & un bras du fleuve sur un beau pont, pour aller au faubourg voir la tour & le temple de Paou-nghen-sou. *Paou* veut dire reconnaissance ; *nghen*, bien fait ; *sou*, temple ; parce qu'un grand seigneur chinois, après avoir aidé l'empereur tartare à se rendre maître du royaume, renonça ensuite au monde, & se fit bonze ; cet empereur p.097 appelé Yonlo lui fit bâtir par reconnaissance, il y a plus de 300 ans, ce temple & cette tour. On entre par deux portes dans une grande cour, & l'on trouve le premier pagode où l'on entre aussi par deux portes, après avoir monté quelques degrés ; l'on y voit la figure d'une femme debout, avec quatre colosses à ses côtés, qui ont des armes en main, le corps peint de plusieurs couleurs, & font horreur à voir. En haut ou sur le grand autel, il y avait une idole assise, avec un pied sur le genou ; elle était toute de couleur d'or, aussi bien qu'une autre qui était assise derrière. Je passai dans la seconde cour, & je vis autour de la troisième les appartements des bonzes qui desservent ces pagodes ; ils sont au nombre d'environ mille, & ont de bons revenus. Il y a un autre pagode à la gauche de la seconde cour ou cloître, dans lequel, après avoir monté quelques degrés, on voit les statues de deux femmes assises dos à dos, celle de derrière un peu plus élevée que l'autre ; elles sont de couleur d'or, & ont plusieurs petites idoles à leurs pieds : le pagode en est rempli tout autour. Du côté droit de la même cour, on monte

par quinze degrés à trois pagodes, dans lesquels il y a plusieurs statues d'idoles & p.098 de monstres, couvertes de rideaux de soie.

En allant plus loin au bout de la cour, on trouve le plus grand pagode, dont le toit est couvert de porcelaine de plusieurs couleurs. On y monte par un grand escalier, au haut duquel est un vestibule, d'où l'on entre dans le temple par cinq portes. On y voit dans des niches faites en face du grand autel, & détachées de la muraille, des idoles qui sont élevées de douze palmes du pavé, & qui représentent des femmes assises ; elles sont de couleur d'or, ont plusieurs inscriptions devant elles, & des vases de bronze que l'on estime beaucoup. Il y a une grande quantité d'idoles à pied & à cheval, tout autour de la muraille. Derrière cette façade, on trouve une autre idole de femme debout ; d'un côté il y a un tambour que trois personnes ne pourraient embrasser, & de l'autre une grande cloche de bronze, que l'on frappe avec un marteau de bois.

Il y avait de bons comédiens qui représentaient une pièce dans la première cour, & un millier de personnes qui les écoutaient debout. Je m'y arrêtai quelque temps, & fus voir ensuite la tour ; j'en obtins la permission par le moyen de p.099 quelques chiappes que je donnai au bonze. Elle était dehors & dedans toute de porcelaine de diverses couleurs, jaune, verte, bleue & autres, avec de petites figures d'idoles. Sa figure était octogone, & avait environ quarante pieds de tour ; elle avait neuf étages ou appartements divisés en dehors par autant de corniches, parfaitement bien travaillées ; son sommet était couvert de bronze, avec un globe doré au-dessus. Il y avait quatre grandes fenêtres à chaque étage, qui répondaient aux quatre vents principaux. Je montai par deux escaliers de bois à vis au premier étage ; & depuis cet endroit jusqu'en haut, je comptai 183 marches fort hautes, outre cinq autres qui étaient au dehors de la porte. Il y avait encore la hauteur de la tour au-dessus de ces marches, de sorte que je crois qu'elle est bien haute de 200 pieds. Il y avait donc neuf appartements, & dans le milieu de chacun une espèce de pilastre pour placer plusieurs idoles à l'entour. À dire le vrai, l'édifice est bien entendu, fort, & le plus magnifique de tout l'Orient ; toute la sculpture en est dorée, & cela paraît comme de marbre ou de pierre ciselée, parce que les Chinois entendent parfaitement bien à donner toutes sortes d'impressions p.100 à leurs briques, à cause de la finesse de leur terre bien conditionnée. On voit du haut de cette tour, que les Chinois appellent la *Tour de porcelaine*, toute la ville & l'observatoire qui en est éloigné de presque une lieue.



En sortant de la tour, je vis les bonzes qui allaient en procession à la prière. Il y en avait un qui marchait devant avec une chape sur les épaules, ensuite un autre avec un bonnet noir sur la tête, plat par les côtés, & un chapelet chinois à la main. Les bonzes suivaient deux à deux, les uns frappant une petite cloche avec un marteau, les autres un instrument de bois, & chantant à voix basse. Ils entrèrent dans le bas de la tour, & en faisant deux fois le tour, ils adorèrent les idoles qui y étaient. Ils passèrent après dans la troisième cour, & entrèrent dans

le pagode qui est au milieu de leurs appartements les plus éloignés, où est la principale idole, faite comme un Bacchus assis qui paraît rire. Il y a d'autres pagodes & d'autres idoles dans cet endroit dont je ne parle pas, afin de ne point ennuyer le lecteur. On verra mieux dans cette figure la forme de la tour dont nous avons parlé.

Après le dîner, je fus voir le tombeau p.101 du premier empereur de Minchiau. Il est hors de la ville sur une montagne gardée par des eunuques, qui mènent une vie de religieux. Il consiste dans une grande salle bien couverte, dans laquelle il y a une espèce de tribune où son portrait est renfermé. Le tombeau est dans une grotte creusée dans la montagne, & l'entrée en est fermée. Monseigneur d'Argoli me dit, que si j'étais dans Nankin un jour de sépulture, jour que les astrologues disent être heureux, je verrais passer plusieurs milliers de cercueils ; parce que les Chinois, non seulement les font pour eux-mêmes pendant leur vie, d'un bois très fort, épais d'une demie palme, en se mesurant premièrement dedans, pour voir s'ils y sont à l'aise ; mais après leur mort, on garde pendant certain temps à la maison les corps enfermés dans ces cercueils, jusqu'à ce que les astrologues déterminent le jour de l'enterrement. Quelques-uns même diffèrent cette lugubre cérémonie, faute de moyens, parce qu'elle se fait avec grande pompe & beaucoup de dépense.

Ceux qui vont & viennent dans les rues de Nankin doivent bien se boucher le nez, à cause qu'on rencontre souvent des porteurs, avec des baquets pleins p.102 d'excréments humains, pour en engraisser les jardins ; n'ayant point de fumier de bêtes, il faut qu'ils se servent de cette ordure, que les jardiniers paient en herbes, en vinaigre, ou en argent, donnant plus pour celle qui vient de la digestion de la viande, que pour celle du poisson, ce qu'ils connaissent en la goûtant. On ne voit sur les rivières que des bateaux chargés de telle marchandise, & si on a le malheur de se trouver parmi plusieurs, c'est assez pour mourir. On trouve dans les rues des endroits bien propres & blanchis, avec des sièges à couvert, pour engager les passants à se soulager le ventre, & au-dessous il y a de grands pots de terre, pour n'en pas perdre la moindre chose.

Quoique les Chinois se servent d'un moyen si choquant à l'odorat, pour engraisser leurs terres, cependant leurs rues ne sont pas si sales, que la plupart des nôtres d'Europe, par le passage continuel des bestiaux ; car on ne voit point

de porcs dans les rues, ni dans les champs, quoique ces peuples en mangent une très grande quantité, puisqu'on en tue à Nankin 5 à 6.000 par jour, outre les vaches que mangent les Mores, & les chèvres dont se nourrit le soldat. Il n'y a point de Chinois si pauvre qu'il ne nourrisse un cochon p.103 dans sa maison, ou dans son bateau ; il le vend lorsqu'on lui demande le *tsien-lean*, ou tribut qu'il faut payer à l'empereur ; ou qu'il est pressé par quelque autre besoin : la chair en est si bonne, qu'on en donne aux malades.

Pendant mon séjour à Nankin, Monseigneur d'Argoli & les deux Pères firent ce qu'ils purent pour me détourner d'aller à Pékin, me disant que les jésuites portugais ne voulaient point qu'aucun Européen prît connaissance de l'état de cette cour ; & que si j'y allais, ils me rendraient certainement quelque mauvais office. Je leur répondis que je n'y allais point pour épier les affaires de leur mission, mais que j'étais curieux seulement de voir cette grande cour ; & que je craignais si peu, que je voulais prendre mon logement dans le couvent même de ces Pères. Voyant à la fin qu'ils ne pouvaient me faire changer de résolution, ils prirent le soin de me pourvoir de tout ce qu'il fallait pour mon voyage.

J'aurais pu aller par eau jusqu'à demi-journée de Pékin, mais on fait un grand tour ; & tous ceux de Nankin y allant par terre, je résolus d'en faire autant. J'envoyai mon domestique de l'autre côté du fleuve Kian, afin de louer les voitures p.104 dont nous avions besoin pour notre voyage à la Cour ; & avec l'aide d'un chrétien chinois qui l'accompagna, il fit marché pour 5 leans & 2 ziens chaque, qui font 7 pièces de huit & demie : il donna des arrhes & s'en revint.

@

Chapitre X

Voyage par terre à la ville impériale de Pékin

@

Après avoir remercié Monseigneur l'évêque & les deux Pères des bontés qu'ils avaient eues pour moi, je partis le samedi 15 après dîner, en compagnie d'un docteur chinois, chrétien, & fils d'un prêtre. Il avait pris ses grades dans l'espérance de devenir mandarin & il ne lui manquait, pour l'être, que de l'argent, sans quoi on ne donne point d'emplois à la Chine. Nous sortîmes ensemble par la porte Si-muen ou d'Occident, qui ne le cède point à celle que j'ai décrite ; elle a trois portes de fer, & le bâtiment où elles sont renfermées a 60 pas de longueur. Nous entrâmes dans un bateau, passâmes sous un pont de plusieurs arches, & suivant le canal le long des p.105 murailles de la ville. Nous changeâmes ensuite de barque, & dans ce changement il m'arriva un accident, qui aurait pu interrompre mon voyage ; parce que mes domestiques avaient oublié, quoiqu'on les eût avertis, une espèce de traversin de bois, couvert de peau à la manière chinoise, fermé comme une valise, dans lequel j'avais mis cent pièces de huit. Les Chinois s'en servent comme de chevet, & pour mettre leurs papiers. Je m'aperçus que cela manquait, quand nous fûmes avancés de cent pas avec l'autre barque ; mais les bateliers de la première furent si honnêtes qu'ils nous l'apportèrent.

Lorsque nous eûmes passé le Kian, le plus grand fleuve de la Chine, qui a deux milles de largeur, & est assez profond, nous arrivâmes deux heures avant la nuit à la ville de Pukeou, située sur la gauche du fleuve. Elle a un mur de dix milles de circuit, qui renferme des collines, des montagnes & des plaines inhabitées, parce qu'elle a peu de maisons, & que ses habitants aiment mieux vivre dans les faubourgs qui sont fort longs. Nous fûmes dans celui de Tien-kia, sur le bord du fleuve, où je passai la nuit agréablement avec le docteur, en buvant du vin de riz, mais si chaud, qu'il me pelait les p.106 lèvres ; car on doit savoir qu'à la Chine on mange froid, & on boit chaud. Les civilités, que me faisait le docteur, m'étaient fort à charge ; parce que si l'on prenait les deux bâtons d'ivoire pour manger, il fallait faire quantité de cérémonies auparavant ; ce que

les Chinois observent partout ailleurs, si l'on se rencontre, si l'on donne, si l'on reçoit, si l'on entre, si l'on sort, si l'on boit. Enfin, dans quelque action naturelle que ce soit, il faut toujours observer le cérémonial, en se servant de la parole *zin*, qui est parmi eux le livre ordinaire de civilité ; & si quelqu'un néglige ce cérémonial, il passe pour incivil & barbare. Le docteur me pressa si fort le soir de faire mettre mes deux serviteurs à table, que j'y condescendis, pour ne le point chagriner ; mais je reconnus bien ma faute, car en étant devenus plus familiers & plus hardis, ils me servirent plus mal sur la route, comme je le dirai dans la suite.

Le dimanche avant que de monter à cheval, nous mangeâmes quelque chose, & sortant après des faubourgs, nous attendîmes la compagnie ; & parce que les muletiers tardèrent trop longtemps à venir, un soldat tartare donna tant de coups de fouet sur le visage d'un, qu'il le mit tout en sang.

p.107 Nous fîmes la journée toute d'une traite au travers de collines, de montagnes & de plaines bien habitées ; mais les habitations étaient petites, excepté une. Nous nous arrêtâmes le soir dans le village de Tansican. Nous rencontrâmes sur le chemin une foule de passagers, des caravanes de mules & d'ânes, qui vont & viennent de la Cour, & de petites charrettes à une roue tirées & conduites par deux personnes, sur une desquelles on met 3 ou 4 ballots, que deux mules ne porteraient pas dans un voyage si long,

Nous nous remîmes en chemin le lundi, en compagnie de deux soldats tartares, & nous passâmes de bonne heure au village de Suy-keou. Il est environné d'une muraille qui a plusieurs milles d'étendue & d'un marais. Après avoir monté une montagne, nous trouvâmes sur le haut un pagode de bonzes ; & lorsque nous l'eûmes descendue, nous dinâmes dans le village de Ta-kiaureou ; d'où après avoir fait 15 autres milles, nous fûmes coucher à celui de Ta-chiampou.

Le mardi, nous fîmes 30 milles, nous dinâmes à Qualempou, & couchâmes à Xuannipou. On loue les mules pour fort peu de chose, & la dépense des auberges est très modique, puisque pour huit p.108 fuens, l'on est nourri matin & soir ; mais ceux qui veulent du vin le paient à part, & on le boit le matin tout chaud, bouilli avec le riz ; de sorte que l'on boit & mange en même temps. Un Européen a bien de la peine au commencement à s'accoutumer à de tels mets, &

aux sauces des Chinois, qui n'ont aucune substance, & consistent toutes en du bouillon & des herbes. Ils mangent les mauves, que nous employons dans les remèdes ; & le pire est, qu'ils les veulent à moitié cuites & froides, le cuisinier connaissant à l'odeur quand elles sont prêtes. Cependant cela leur semble bon, puisqu'ils laissent les poules pour les herbes, comme faisaient mes deux serviteurs, & qu'on en peut avoir une bonne pour moins de deux sols. Mais ces ragoûts chinois ne m'accommodaient nullement ; je ne laissais pas de payer l'hôte, comme si j'eusse mangé, & je faisais provision de jambons, de poules, de canards, & autres choses pour les jours gras.

Le mercredi, nous continuâmes notre route dans des plaines, où un des Tartares nous quitta. Nous dinâmes dans Linxouayxien. Cette place est grande, environnée de murailles, & baignée d'une rivière navigable, qui forme plusieurs p.109 lacs tout autour, les Chinois aimant à vivre dans les eaux comme les canards, ou près des eaux. On passe la rivière sur un pont de bateaux, & l'on trouve un grand bourg de l'autre côté. Nous rencontrâmes cette journée-là un mandarin en chaise avec 13 litières, dans lesquelles étaient ses femmes. Les litières chinoises sont plus commodes que celles d'Europe, trois femmes pouvant y être à l'aise ; ce sont des mules & des ânes qui les portent. Une traite de 32 milles nous conduisit au petit village d'Youan-gian.

Le jeudi, ayant passé la rivière sur un pont de pierre, & fait quelques milles dans la plaine, on dîna à Couchen. Cet endroit est fort peuplé à cause de la rivière qui y apporte le négoce. On y trouve tous les jours quantité de faucons, que l'on porte de tous côtés, les Chinois étant aussi attachés à la chasse que les Persans. Le soir, après avoir fait 35 milles, nous nous arrêtâmes à Xouanchian, où nous trouvâmes des lits de canne, comme dans toute la route, parce que chacun porte son matelas.

Nous continuâmes le vendredi notre chemin pendant 20 milles dans des plaines cultivées, & vînmes dîner à Nanfoucheou, où le Tartare, qui battait p.110 toujours les muletiers, en frappa un si cruellement, qu'il se réfugia dans mon appartement, se couvrant de paille sous le lit. Je lui offris de la poule, mais il n'en voulut point, parce qu'il était d'une secte qui ne permet point de manger de viande ; & la brutalité du Tartare nous fit rester dans cet endroit, qui a 3 milles

de circuit de bonne muraille, avec la rivière au pied ; il n'est pas fort habité, mais son faubourg l'est beaucoup en récompense.

Le samedi, nous partîmes tard, & cela fut cause que nous ne reposâmes pas à midi ; & qu'ayant seulement pris un morceau à cheval, nous arrivâmes au bout de 25 milles au petit village de Senfoun.

Le dimanche, étant montés à cheval avant le jour, on fit 15 milles, & l'on dîna à Taou-chiany ; après en avoir fait encore autant, on arriva à Soucheou, la dernière ville de la province de Nankin de ce côté-là. La ville est grande à cause d'un gros fleuve rapide qui passe auprès, qu'on appelle Xouanxo, ou le fleuve Jaune, dont les eaux sont toujours troubles & pleines de boue. Les faubourgs qui sont sur ses bords sont bien plus grands que la ville, & plus remplis de monde. On passe le fleuve en bateau, mais sa p.111 rapidité est cause que l'on prend fort haut, parce que le courant emporte plus de 2 portées de mousquet au-dessous, avant que l'on puisse gagner la rive opposée. En descendant du bateau je rencontrai le père Sifaro, Milanais, élu évêque de Nankin ; il allait à Macao en litière, avec seulement quatre domestiques, pour y être sacré par l'évêque de cet endroit. Les Chinois donnent à leurs juments, faute d'orge, des fèves noires, en quoi le pays abonde, aussi bien qu'en fèves blanches, & ces animaux en vivent comme d'avoine.

Le lundi, nous partîmes quatre heures avant le jour, passâmes de bonne heure une grande rivière sur un pont de pierre ; & après avoir fait 20 milles, nous dînâmes à Nouzan. En sortant de cet endroit, je vis plusieurs paysans dans les champs, qui portant sur leurs épaules un filet en façon de pavillon attaché à quatre bâtons courbés, prenaient des cailles, même en volant, parce que le filet descendait fort bas. Nous passâmes ensuite la rivière en bateau à Ounchiankyai, où l'autre Tartare nous laissa pour arriver devant nous à Pékin.

Les Chinois de ces quartiers sont fort durs au froid ; & si piquant qu'il soit le matin, ils partent de bonne heure pour p.112 être à l'auberge deux ou trois heures avant la nuit ; de sorte que montant à cheval le mardi, deux heures avant le jour, nous dînâmes à Linchien ; & après avoir fait 35 milles, nous nous arrêtâmes à Chiaxotien. L'hôte a coutume en cet endroit de tenir toujours prêt un vaisseau plein d'eau chaude, dans laquelle on a fait cuire des fèves ou d'autres légumes, pour le rafraîchissement de ceux qui n'ont point de thé, ou qui

n'ont pas moyen d'en acheter ; car jamais ils ne boivent, ni ne se lavent avec de l'eau froide, même dans les jours caniculaires, en quoi ils admirent les Européens qui font le contraire.

Il ne croît point de riz dans ce pays, parce que le climat est trop froid, (comme je l'ai bien senti, malgré ma robe fourrée & mes bas avec le poil en dedans,) ils y suppléent avec du grain, dont ils font du pain, en y mêlant force oignons coupés bien menu ; ils font cuire le tout à la fumée, en mettant des bâtons sur une chaudière bouillante, & étendant la pâte dessus, qui reste toujours pâte, & est aussi dure qu'une pierre sur l'estomac. Ils mangent encore, au défaut de riz, de petits morceaux de pâte bouillie, mais qui sont coupés fort p.113 délicatement ; ils se servent aussi de leur *tanfou*, ou de la soupe aux fèves, qui fait leurs délices, parce qu'ils sont accoutumés de tremper leurs viandes dans cette misérable sauce. Ils la composent de petites fèves blanches pilées, & réduites en pâte, dont le Nord est rempli ; ils en font aussi de grain, & de quelques autres ingrédients.

Le mercredi, de bonne heure, nous mangeâmes un morceau à Kiay-xoy, & vers le soir nous passâmes à Zouxien, petit endroit entouré de murailles, dans le faubourg duquel il y a un grand bâtiment carré, rempli de plusieurs pagodes & de bonzes. Les idoles qu'on y voit ont des figures monstrueuses, & il serait trop ennuyeux de rapporter les fables qu'ils en content ; il y a un beau jardin avec quantité de grands arbres. Nous arrivâmes la nuit à Tountantien, après avoir fait 30 milles. Je compte par milles, & non par *ly* comme les Chinois, pour ne pas brouiller ; parce que dans une province les lys sont de 260 pas, dans une autre de plus ou de moins.

Le jeudi, nous traversâmes de bon matin la ville de Jenchiefou de la province de Xanton. Elle est située dans les p.114 plaines, & ses murailles forment un carré de 4 milles ; on y trouve un très beau pont de pierre. Nous dînâmes dans le petit village de Cauxio, & nous allâmes coucher, après avoir fait 30 milles, dans le faubourg de Wenchianchien. Le lieu n'est pas fort peuplé, quoiqu'il soit enfermé d'une muraille de trois milles en carré, & l'on y voit beaucoup de jardins & de champs.

Le lendemain, nous nous reposâmes dans le faubourg de Tun-pin-kieou ; nous passâmes ensuite au travers de la place, qui peut avoir un mille & demi de long, sur un de large ; mais il y a beaucoup de champs & de maisons ruinées,

les autres sont de brique & de paille, les murailles sont de terre. Au bout de 30 milles, nous arrivâmes le soir dans le petit village de Kieu-xien.

Le samedi à la pointe du jour, nous passâmes au travers de Tungo-chia, qui a de longues murailles de terre & peu d'habitants. On passa la rivière de Tungo dans un bateau, parce que le pont est rompu, & l'on vint dîner à Tun-chenv. On s'arrêta le soir à Chipinxien, après avoir fait 34 milles. Comme il n'y a point de montagne dans ces quartiers, où les Chinois puissent enterrer leurs morts, ils p.115 plantent dans la plaine plusieurs cyprès ou autres arbres en carré, au milieu desquels ils mettent les cercueils qu'ils couvrent de mottes de terre. Il y a dans l'hôtellerie une sentinelle, qui battant continuellement deux bâtons l'un contre l'autre pour marquer qu'il fait son devoir, interrompt le sommeil des voyageurs.

Nous dînâmes le dimanche dans Sintien ; de là passant par Cautancheou, lieu muré & peu habité, nous arrivâmes à Jau-chiaen après 30 milles de chemin.

On passa le lendemain de bonne heure à Ghinxiana, & l'on arriva avant midi à Couchipo, où l'on dîna. L'on fut ensuite à la ville de Tachio, qui est fort peuplée dans son enceinte de 3 milles de murailles, & encore plus dans ses faubourgs : elle a de belles places & des boutiques remplies de toutes sortes de marchandises du pays, & de provisions. On y passe en bateau la rivière qui la baigne, & rarement on y paie le passage, parce que les bateliers sont entretenus par la ville : c'est en cet endroit que commence la province de Pékin. On fut se reposer à Liouchi-miaou, après 34 milles de chemin. Je vis sur cette route de ces ânes, qui, quand ils sont arrivés au lieu de leur relais, se feraient assommer de coups de p.116 bâton, plutôt que d'aller plus loin ; tels que ceux qui vont de Salerne à Naples.

Le mardi premier de novembre, nous passâmes de bonne heure au travers de Kincheou, qui n'a rien de beau qu'une tour, les maisons étant de terre, & les habitants en petit nombre. Nous dînâmes à Leochimiaou de là nous vîmes Fouchenkié, qui n'a que des murailles & des maisons de terre. Après avoir fait 33 milles nous nous arrêtâmes à Fouchiany, où nous vîmes sur la porte une petite chapelle en l'honneur de l'idole protectrice de la ville : coutume que les Chinois observent dans toutes les autres villes.

Le mercredi de bon matin, nous passâmes sur un pont de pierre la rivière qui baigne Chialécheva. Nous vîmes ensuite Chiengena, lieu environné de murailles de terre & peu habité. Nous traversâmes après en bateau (parce que le pont

était tombé), la rapide rivière qui lave les murailles de Tangaxia, & nous fûmes dîner à Chiankelin. Nous partîmes ensuite pour la ville de Xokienfou, qui n'a que deux rues remplies de maisons, le reste ne consistant qu'en champs & ruines de maisons ; elle a quatre milles de murailles en carré, mais il n'y a que le côté du nord qui soit bâti de briques, les trois autres sont à terre.

p.117 En sortant de la ville, je rencontrai une procession d'idolâtres. Plusieurs hommes & femmes portaient des banderoles, sur lesquelles on avait peint des dragons, des panthères & des basilics ; deux jeunes garçons suivaient, & battaient des tambours de cuivre, un homme sonnait un ton fort lugubre avec une trompette ; deux autres portaient un monstre assis dans une chaise ; il y avait ensuite une grande bière, portée par plusieurs personnes, dans laquelle & autour on voyait une infinité de petites idoles de terre, assises & debout, avec des figures épouvantables : il y en avait cependant deux assises dans le milieu, qui paraissaient être les principales. Un maître de musique marchait à la tête avec un papier à la main, comme pour donner le ton, ou régler le chant de ceux qui suivaient la bière. Tous les paysans qui la rencontraient se mettaient à genoux par respect, mais les nobles & les gens d'un certain rang se moquent de ces sortes de choses, & entrent dans un pagode, comme dans une écurie, parce qu'ils croient peu à l'autre monde.

Les hôtelleries qui sont proches de la Cour devraient être meilleures que les autres, cependant elles sont plus mauvaises pendant huit journées de chemin ; parce p.118 que les Chinois ne voulant pas payer plus que l'ordinaire, les hôtes ne leur donnent que des herbes & du bouillon, à cause que les vivres sont plus chers. Quand une personne voudrait faire meilleure chère, elle ne le pourrait pas pour la raison que j'ai déjà dite, mais elle est obligée de faire ses provisions ailleurs. Nous arrivâmes à Rechilipou, après avoir fait 30 milles.

Le jeudi, nous dînâmes à Ginkyeouxien, & passâmes ensuite au travers de Maouchiou, endroit qui est en partie fermé de murailles de terre, mal peuplé, & entouré de plusieurs lacs & marais, entre lesquels nous fîmes plus de huit milles, pour gagner le faubourg de Xiounxien ; mais avant que d'y entrer, nous rencontrâmes un enterrement. Le coffre était porté par plusieurs personnes, & précédé d'autres qui tenaient des banderoles de papier peint, ou qui jouaient des instruments. L'endroit a deux milles de tour, mais n'est pas fort habité. Le

faubourg est bon & jouit de l'avantage d'une rivière qui le coupe. Les paysannes de la province de Pékin sont coiffées autrement que celles des autres provinces ; car elles tortillent leurs cheveux, & les ayant assemblés derrière leur tête, elles les couvrent d'un bonnet de soie noire ou de p.119 coton, & les arrêtent par le moyen d'un poinçon. D'autres en font un grand nœud sur le sommet de la tête, & les couvrent avec un bonnet de soie & or, fait en forme d'écuelle ; auquel certaines ajoutent une bande de trois doigts de large de soie & or, qui fait tout le tour de la tête. Le Chinois économe ne laisse rien perdre. Les paysans vont & viennent avant le jour le long des chemins avec une perche sur l'épaule, & un panier à chaque bout, pour ramasser le fumier des animaux, & en engraisser leurs terres. D'autres avec leurs râteaux rassemblent les pailles & les feuilles, pour s'en chauffer, parce que le bois est fort cher. Nous fîmes 32 milles ce jour-là.

Vendredi, nous marchâmes le long de la rivière de Xiounxien, jusqu'à Pecouxo, où nous dînâmes, & le soir nous arrivâmes au faubourg de Sankinxien. Cet endroit qui a deux milles de murailles de bonnes briques, est fort peuplé aussi bien que ses faubourgs, qui sont fournis de tout ce qui est nécessaire. Nous fîmes en tout 30 milles.

Le samedi, nous vîmes Chiocheou, qui, quoiqu'il n'ait que des murailles de terre, est cependant bien peuplé ; ses faubourgs ne le sont pas moins. Après avoir p.120 passé un long pont de bois & deux autres de pierre, nous dînâmes à Liolixoa. Nous fûmes ensuite à Lean-xienxié, qui a un mille de long & de bonnes murailles de brique ; & de là à Chian-Singhien, où nous nous arrêtâmes après avoir fait 31 milles. Nous eûmes beaucoup de peine cette journée-là, à cause de cette multitude de chariots, de chameaux, de juments, qui vont à Pékin, & en reviennent, & qui est si grande que l'on a de la peine à passer. On trouve sur cette route des gardes à chaque mille, ou deux, qui se bâtissent une loge de terre, dans laquelle ils veillent la nuit à la sûreté des voyageurs.

Le dimanche, après avoir côtoyé des montagnes escarpées pendant 20 milles, j'arrivai à Pékin, après deux mois & 11 jours de voyage, depuis mon départ de Canton, ayant fait 2.150 *lys* par terre, de Nankin à Pékin, & 3.250 par eau de Canton à Nankin ; aussi les Chinois comptent toujours de Canton à Pékin 5.400 *lys*, de ceux qui sont de 260 pas chacun.

@

Chapitre XI

Description de la ville de Pékin, & du palais impérial

@

p.121 Je fus descendre dans la maison des Pères jésuites, qui est dans la ville des Tartares, afin de me faire connaître au père Philippe Grimaldi, vice-provincial, & président des Mathématiques pour l'empereur, & de voir par son moyen ce qu'il y avait de plus considérable en cette cour. Il me reçut avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il était bien fâché de ne pouvoir pas me recevoir dans le couvent, sans avoir auparavant fait savoir mon arrivée à l'empereur, qui voulait être informé de tous les Européens qui viennent à Pékin. Que si ce monarque apprenait qu'ils lui eussent donné retraite, avant que d'avoir reçu ses ordres, ils pourraient encourir sa disgrâce ; & que sûrement il en serait averti aussitôt par deux de ses pages, qu'ils avaient chez eux depuis deux ans, à qui le père Pereira enseignait la musique à notre manière d'Europe, & qui étaient autant d'espions qui rapportaient à l'empereur tout ce qui passait dans leur maison.

p.122 Le père Grimaldi, aussi bien que tous les autres Pères portugais, ne laissèrent pas d'être surpris de ma venue, & me dirent qu'ils étaient étonnés que l'on m'eût conseillé de venir à Pékin, où aucun Européen ne peut entrer sans y être auparavant appelé par l'empereur. Je leur répondis que la même liberté que j'avais prise d'aller aux cours du Grand seigneur, du roi de Perse, & du Grand Mogol, m'avait encore amené à Pékin ; ces monarques n'étant pas moins puissants ni moins jaloux que le roi de la Chine. Le père Grimaldi me répliqua que cet empire se gouvernait par une politique bien différente de celle des autres ; & après une longue dispute là-dessus, non seulement avec le père Grimaldi, mais aussi avec les pères Pereira, Ossorio & Antonio Thomas, je pris congé d'eux, en leur disant que je ne voulais point voir de forteresses, ni aucune chose qui pût donner de la jalousie aux Chinois. Ils m'accompagnèrent jusqu'à la porte, & me firent conduire par leurs domestiques à un appartement que l'on avait pris pour moi dans la ville des Chinois.

De la Chine

Xuntien ou Pékin est situé au 39° 54' de latitude, & au 134° 16' de longitude, dans une grande plaine, & partagé en deux villes, l'une appelée des p.123 Tartares, & l'autre des Chinois. La figure de la première est un carré, dont chaque côté a trois milles de longueur ; elle est habitée par les Tartares, & leurs troupes qui sont divisées en huit brigades ; par les domestiques de l'empereur, & les officiers qui sont proches de sa personne, ou le servent dans les tribunaux & dans les conseils : car tous les ministres de la Justice & de la Guerre font leur résidence à la cour. La ville des Chinois, qu'on a bâtie depuis l'autre, pour renfermer cette multitude d'habitants, est aussi grande que celle des Tartares, ayant 4 lieues de tour ; mais la figure n'est pas tout-à-fait semblable, parce que les deux côtés qui s'étendent du Nord au Sud, sont plus courts que les deux autres. Elle est jointe à l'autre ville par une simple muraille du côté du Nord. La vieille ville a 9 portes, & la nouvelle 7, qui toutes ont un faubourg assez long ; le circuit est d'environ 21 milles. Les faubourgs sont bien peuplés, surtout celui qui regarde l'Occident, par où entre tout ce qui vient de terre.

Les principales rues sont nord & sud, & les autres est & ouest ; elles sont toutes droites, longues, larges & bien proportionnées ; les petites vont est & ouest, p.124 & divisent tout l'espace qui est dans les grandes rues, en îles égales ; les unes & les autres ont leurs noms particuliers, comme la rue des Parents du roi, celle de la Tour blanche, des Lyons, du Fer, du Poisson sec, de l'Eau-de-vie, & ainsi du reste. On y vend un livre qui traite du nom & de la situation des rues, dont se servent tous les domestiques qui accompagnent les mandarins dans leurs visites, ou à leurs tribunaux, & ceux qui font des messages, qui portent des présents, des lettres, ou des ordres en divers endroits de la ville, & de l'empire, y en ayant un grand nombre d'employés à cela : ce qui a donné lieu à un proverbe chinois, que les provinces fournirent Pékin de mandarins, & qu'en échange Pékin fournit les provinces de valets & de courriers ; & effectivement on voit rarement un mandarin de Pékin. La plus belle de toutes les rues est celle qu'on appelle Chiangankiai, c'est-à-dire la rue du Repos perpétuel ; elle va d'orient en occident, & est bornée au septentrion par les murailles du palais, & au midi par divers tribunaux & maisons de grands seigneurs. Elle est si spacieuse, qu'elle a plus de 130 pieds de large ; & si célèbre, que les savants se servent dans leurs p.125 écrits de son nom pour signifier la ville, en prenant une partie pour le tout : c'est la même chose par exemple de dire à la Chine, qu'un

tel est dans la rue du Repos perpétuel, ou qu'il est dans Pékin. Les maisons sont belles ; & quoique les seigneurs en aient de grandes & de magnifiques, elles sont toutes renfermées, & l'on ne voit au dehors qu'une grande porte, avec des maisons aux deux côtés, qui sont occupés par des domestiques & des marchands, ou des ouvriers. Cette manière de bâtir chinoise ne laisse pas d'être commode au public ; parce que l'on trouve tout à acheter devant la porte, soit pour la bouche, soit pour le plaisir, soit pour d'autres besoins : la meilleure partie de la ville n'est pas occupée, comme en Europe, par les palais des grands seigneurs, qui obligent leurs gens & leurs voisins, qui veulent acheter quelque chose, à courir fort loin. Outre qu'à la Chine on porte vendre dans les rues toutes les choses nécessaires à la vie.

La multitude du peuple est si prodigieuse à Pékin, que je n'ose le dire, je ne sais même comment le faire comprendre, pour me servir des termes du père Magaillans ; puisque toutes les rues de la vieille & nouvelle ville, tant les grandes, que les p.126 petites, tant celles du milieu, que les plus éloignées, sont pleines de peuple, & la foule est si grande partout, que l'on ne saurait la comparer qu'aux foires & aux processions d'Europe. Je demandai par curiosité au père Grimaldi (religieux plein de bonté & de vertu, qui par son grand mérite a obtenu la première place dans les bonnes grâces & l'estime de l'empereur) le nombre des habitants de Pékin ; il me dit que les deux villes avec les seize faubourgs, & ceux qui demeuraient dans les barques, faisaient le nombre de 16.000.000. Le lecteur en croira ce qu'il lui plaira ; mais je puis assurer que ce très digne Père n'est pas un homme à déguiser la vérité, & qu'il en peut mieux parler qu'un autre, ayant vécu 30 ans dans cette cour, sachant la langue chinoise & la tartare, les coutumes du pays aussi parfaitement que s'il en était originaire, & ayant outre cela l'honneur de parler tous les jours familièrement avec l'empereur.

Le palais de ce monarque est situé au milieu de la ville. Sa face regarde le Midi, comme c'est l'usage du pays, où rarement l'on voit une ville, ou une maison de quelque personne de conséquence qui ne soit tournée au Midi. Il est environné d'une double muraille, l'une dans p.127 l'autre, & sa figure est un carré long. La muraille extérieure a seize palmes de haut, & est bâtie de brique : sa longueur depuis la porte du Midi jusqu'à celle du Nord est de deux milles, sa largeur d'un mille, & l'on circuit de six. Elle a quatre portes, une au milieu de

chaque face ; & chacune est composée de trois portes, dont celle du milieu ne s'ouvre jamais que pour l'empereur ; les autres servent à ceux qui entrent & sortent du palais, & ont ouvertes depuis le matin jusqu'au soir, excepté celles du Midi qui sont à moitié fermées. Elles sont gardées chacune par vingt Tartares, un capitaine & douze eunuques, y ayant 3.000 soldats destinés pour la garde du palais & de la ville, qui la montent tour-à-tour, & refusent l'entrée aux bonzes, aux aveugles, aux boiteux, aux estropiés, & à tous ceux qui ont quelque difformité considérable. On appelle cette première enceinte Xouanchin, c'est-à-dire *mur impérial*. La muraille intérieure, qui environne immédiatement le palais, est longue d'un mille & demi du nord au sud, & large d'un quart & demi de mille ; ce qui fait que son circuit est d'environ quatre milles & demi. Elle a quatre grandes portes voûtées. Celles du Nord & du Sud sont triples, p.128 comme celles de la première muraille, & celles des côtés sont simples. Sur ces portes & sur les quatre angles de la muraille, il y a huit tours, ou plutôt huit salles d'une grandeur extraordinaire, & d'une belle architecture, qui sont ornées d'un vernis rouge à fleurs d'or, & couvertes de tuiles jaunes.

Deux officiers avec 40 Tartares gardent chaque porte, & n'en permettent l'entrée qu'aux mandarins des tribunaux qui demeurent dans le palais, & aux officiers de la maison impériale, la défendant à tout autre, à moins qu'on ne leur montre une petite tablette de bois ou d'ivoire, sur laquelle est marqué le nom & le lieu où l'on doit servir, avec le sceau du mandarin dont on dépend.

Cette seconde muraille est environnée d'un fossé profond & large, revêtu de pierre de taille, & plein d'excellent poisson. Chaque porte a un pont-levis pour traverser le fossé, excepté celle du Sud. Dans ce grand espace qui est entre les deux murailles, il y a plusieurs palais détachés, carrés & ronds, bâtis pour différents usages, qui ne laissent pas d'être grands & bien ornés.

Dans ce même espace du côté de l'Orient, au pied de la première muraille, p.129 passe une rivière sur laquelle on voit plusieurs ponts de marbre, excepté à l'arcade du milieu, où il y a un pont-levis : tous les autres ponts du palais sont bâtis ainsi. Du côté de l'Occident, où l'espace est plus large, on trouve un lac rempli de quantité de poissons, qui a plus d'un mille de long, & que l'on traverse dans l'endroit où il est le plus étroit, sur un pont orné à chaque bout d'un arc triomphal, d'une agréable & excellente architecture. Le reste des deux espaces

d'Orient & d'Occident, où il n'y a point de ces palais détachés ni de lacs, est partagé en belles rues larges, où demeurent les domestiques, les officiers & les artisans qui servent la cour impériale.

Dans le temps des empereurs chinois, on y comptait 10.000 eunuques ; mais celui qui règne aujourd'hui a mis en leur place des Tartares & des Chinois de la province de Leaoton, qui sont considérés comme Tartares par une grâce particulière.

Voilà ce qui regarde le dehors du palais, il faut présentement parler de ce qu'il y a dedans.

On doit premièrement remarquer que les maisons à Pékin ne sont pas à plusieurs étages comme les nôtres ; mais les différents appartements d'un palais ont p.130 communication les uns aux autres par différentes cours, sur un même plan, & l'on entre dans tous par une seule porte, qui est celle de la rue ; de sorte qu'autant que dans nos maisons nous cherchons à jouir de l'air, les Chinois cherchent à jouir de la terre. Par exemple, la première porte d'un palais qui est sur la rue, & regarde le Midi, donne l'entrée dans une cour, sur les côtés de laquelle on voit plusieurs petites maisons. Ensuite on passe par une porte qui est vis-à-vis de la première, dans une autre cour où est le second appartement ; de celle-là dans une troisième plus grande, qui se termine par une grande salle pour recevoir les étrangers. Plus loin on trouve le quatrième appartement où demeure le maître du logis, & derrière celui-ci un autre cour, avec son cinquième appartement, dans lequel on garde ce qu'il y a de plus précieux ; de là on va dans un jardin, & enfin dans le dixième & dernier appartement qui a une petite porte dans le milieu. Les chambres les moins estimées sont sur les côtés. Les domestiques avec leurs femmes & leurs enfants demeurent dans la première cour ; les autres sont destinées pour les premiers officiers & les offices. Voilà comme sont disposées les maisons des mandarins & p.131 des personnes riches ; mais celles des grands seigneurs du premier ordre occupent plus de terrain, ont de plus grands appartements, & sont plus ou moins élevées selon leur dignité, le tout étant réglé par les lois de l'empire, qu'on ne peut enfreindre sans crime.

Quant aux appartements impériaux qui sont dans cette enceinte intérieure, appelée *chiaou*, il y en a qui veulent qu'ils soient au nombre de vingt, auxquels ils donnent des noms & des situations particulières ; d'autres qu'il n'y en ait que

douze, qui répondent aux douze signes du Zodiaque ; d'autres encore soutiennent qu'il n'y en a que neuf, avec autant de cours, chacun écrivant ce qu'il a ouï dire & non pas ce qu'il a vu ; parce qu'il est impossible aux Européens de les voir tous, & surtout ceux des femmes, n'étant permis d'entrer que dans ceux que la jalousie des Orientaux a rendu libres, par rapport aux audiences qu'ils donnent. J'en pourrais faire une relation sur le rapport d'autrui ; mais j'aime mieux renvoyer le lecteur curieux à celle qu'en a fait le père Magaillans, plutôt que de la transcrire. Je dirai seulement que toutes ces cours, tous ces appartements sont sur une même ligne, avec de grandes salles d'une p.132 architecture pareille à la gothique, dont la charpente est très belle à voir, quantité de pièces sculptées avançant les unes sur les autres en forme de corniche. Les côtés des cours sont remplis par de petits corps de logis, ou des galeries ; mais quand on arrive aux appartements de l'empereur, les voûtes y sont soutenues par de grosses colonnes, les degrés par où l'on monte dans les salles élevées sont de marbre blanc, les toits sont brillants par leurs tuiles dorées : tout est plein d'ornements de sculpture, de dorure, de vernis, de peintures ; les pavés sont de marbre ou de porcelaine ; il y a un nombre prodigieux de différentes & belles chambres ; le tout ensemble est certainement admirable, & sent le palais d'un grand prince. Les jésuites français me dirent que pour refaire une salle qui avait été brûlée, il avait coûté 2.000.000 de pièces de huit. Il est bien vrai que l'architecture & les ornements ont peu de régularité, & qu'on n'y voit pas la symétrie & la beauté de nos palais d'Europe.

Il est fort difficile de savoir le nombre des concubines qui sont dans le palais pour le seul plaisir de l'empereur, parce qu'il est trop grand & n'est point p.133 déterminé, outre qu'on ne les voit jamais. Ce sont des filles nobles, que les mandarins des provinces choisissent pour cela ; & quand elles sont une fois entrées dans le palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parents. La solitude forcée & continuelle, les artifices dont elles se servent pour se faire connaître du prince, qui ne peut pas les voir toutes, & la jalousie qui règne parmi elles, les rend misérables. De celles qui ont le bonheur de plaire au monarque, on en a choisi trois qui portent le titre d'impératrice, & vivent bien différemment des autres ; chacune a son appartement séparé, & une cour nombreuse, ne manquant de rien de ce qui peut lui faire plaisir ; leurs habits, leurs équipages & leur suite sont magnifiques. Elles n'ont aucune part au Gouvernement, les

Chinois disant que la complaisance & la pudeur ont été données aux femmes par la nature pour l'éducation des enfants, comme la force & le courage aux hommes pour gouverner les villes ; & trouvant fort ridicule que nos princesses se mêlent d'affaires d'État, & qu'elles soient habiles à succéder : ce qui leur fait appeler l'Europe le royaume des femmes. Ces concubines leur tiennent lieu de femmes & p.134 tous leurs enfants sont légitimes, avec cette seule différence que ceux de la première vont devant les autres dans la succession.

Il y a dans l'intérieur du palais un parc environné de murailles, où l'on tient quantité d'animaux sauvages pour le divertissement. On y voit cinq petites collines, que l'on a faites du terrain que l'on a creusé pour faire les fossés & le lac : & ce sont les uniques hauteurs que l'on voit dans la ville de Pékin.

@

LIVRE DEUXIÈME

Chapitre premier

De quelle manière on présenta le nouveau calendrier. Audience que l'auteur eut de l'empereur de la Chine. Cérémonies des mandarins dans les fonctions publiques

@

p.135 Un domestique du père Grimaldi, que les Chinois appellent Millavije, vint m'avertir que son maître m'attendait ; je me rendis aussitôt chez lui, & le trouvai revêtu d'un riche habillement doublé de martres zibelines, dont l'empereur lui avait fait présent. Il me dit qu'il y avait ce matin une occasion favorable pour moi d'entrer avec lui dans le palais, parce qu'il devait présenter à l'empereur le nouveau calendrier de l'année 1696 qu'il avait composé en chinois & en tartare oriental & occidental. Je le remerciai de s'être souvenu de moi, & du présent qu'il me fit d'un calendrier ; je montai aussitôt à cheval, & le suivis.

p.136 Après avoir passé la première enceinte, dans laquelle est la maison des jésuites français, nous entrâmes dans l'intérieur du palais par une grande porte, gardée par des soldats ; nous traversâmes ensuite une vaste cour, sur les côtés de laquelle étaient en haie des soldats bien habillés ; nous montâmes dans la première salle d'un des côtés, par un escalier de 20 degrés de marbre blanc, & descendîmes ensuite par la porte de ce côté-là, parce que l'escalier & la porte du milieu, qui sont plus grands, plus magnifiques, & mieux ornés, ne sont que pour l'empereur.

Cette salle était si grande, qu'outre ses murailles, elle était soutenue autour par des colonnes de bois, bien peintes & bien dorées, de même que le plafond. Les murailles étaient de briques enduites de plâtre, & le toit couvert de porcelaine de diverses couleurs. On descendait de là dans une seconde cour, où l'on voyait trois autres portes de front, deux sur les côtés, & de fort beaux bâtiments de part & d'autre. On remonta ensuite dans une autre salle pareille à la première, & de celle-là par d'autres cours on passa à la troisième & à la quatrième, qui surpassait toutes les autres en architecture & en magnificence.

p.137 Comme le père Grimaldi portait le calendrier proprement mis dans une boîte couverte de soie, accompagné de plusieurs mandarins & personnes de

qualité, l'empereur envoya dans la troisième cour un officier au Père pour recevoir de lui le calendrier ; il le prit avec beaucoup de respect, & le porta à son maître.

Le père Grimaldi, ayant pris congé des mandarins qui l'avaient accompagné, me dit qu'il était à propos qu'il me présentât à l'empereur ; afin que quand il apprendrait par ses pages que j'étais à Pékin, il n'en fût point surpris ; comme il arriva un jour, qu'on ne lui avait pas déclaré la venue d'un de leurs Pères malade, qui n'était entré dans cette ville que pour se faire guérir. Que pour cet effet je l'attendisse dans l'endroit où nous étions, & qu'il m'introduirait auprès du monarque. Il m'enseigna, pendant le reste du temps, les cérémonies que je devais observer. Effectivement, une heure après il arriva un officier pour nous dire d'avancer. Nous passâmes quatre cours fort longues, ornées d'appartements & de chambres de différentes structures, qui surpassaient en magnificence la dernière salle carrée, bâtie sur les portes de communication. Les portes par où nous passions d'une cour dans p.138 l'autre, sont d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes & bien proportionnées, bâties de marbre blanc, dont le temps a gâté le poli & la beauté. Il y avait un ruisseau, qui traversait une de ces cours, sur lequel on passait par plusieurs petits ponts de marbre blanc. Enfin la beauté de ce palais consiste en une quantité de bâtiments, de cours, de jardins, dont l'ordre & la structure sont dignes d'admiration.

On voyait le trône de l'empereur au milieu d'une grande cour. Il était de forme carrée, & avait cinq bases l'une sur l'autre, qui allaient toujours en diminuant, & étaient environnées chacune d'une balustrade de très beau marbre blanc. Il y avait sur la cinquième, un magnifique pavillon ouvert de tous les côtés, couvert de tuiles dorées, & soutenu par de grosses colonnes de bois verni ; c'est là qu'était le trône. Ces cinq rangs de balustrades faisaient un effet magnifique, surtout lorsque les rayons du soleil réfléchissaient sur leur poli.

L'empereur était dans ce pavillon, assis à la tartare sur un sofa élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis qui s'étendait sur tout le plancher. Il avait auprès de lui des livres, de l'encre & un pinceau à la chinoise pour écrire. Son p.139 habillement était de soie de couleur d'or, avec plusieurs dragons en broderie, & deux entr'autres fort grands sur l'estomac. On voyait à droite & à gauche quantité d'eunuques par rangs, bien habillés, sans armes, les pieds

joints l'un contre l'autre, & les bras pendants. Dès que nous fûmes arrivés à la porte, nous courûmes en hâte jusqu'au bout de l'appartement qui était vis-à-vis du trône, & nous restâmes un moment sur les pieds, les bras pendants. Enfin après avoir plié les genoux & joint les mains sur la tête, nous la baissâmes trois fois jusqu'à terre : nous nous relevâmes, & fîmes encore deux fois la même cérémonie, jusqu'à ce que l'on nous avertît d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'empereur. Il s'adressa au père Grimaldi pour me demander des nouvelles des guerres de l'Europe, à quoi je répondis selon ce que j'en savais. Il me demanda ensuite si j'étais médecin, ou si je me mêlais de chirurgie, je lui dis que non. Il voulut savoir si je n'entendais pas les mathématiques, mais je me tins sur la négative, quoique j'en eusse appris quelque chose dans ma jeunesse : car les Pères m'avaient bien averti que si j'avouais savoir quelqu'une de ces sciences ou de ces arts, il me retiendrait p.140 infailliblement à son service, ce que je ne voulais nullement. Enfin il nous congédia, & nous nous retirâmes sans aucune cérémonie.

Ce prince était âgé de 43 ans, & dans la 35e année de son règne ; il s'appelait *Cam-Hi*, c'est à dire *le Pacifique*. Sa taille était bien proportionnée, son visage gracieux, ses yeux vifs & plus grands que ceux de sa nation, son nez un peu aquilin & rond vers le bout ; il était marqué de petite vérole, mais non pas au point de diminuer la beauté de son visage.

Le mardi, je louai une chaise (qui coûte cher à Pékin) pour aller voir la ville du côté de l'Orient, & je trouvai partout de très belles places & de riches boutiques. J'entrai dans la ville des Tartares par la porte de Zin-Mouen, que l'on trouve au milieu de la muraille qui partage les deux villes : celle justement dont parle Marc Paul, & qui répond aux appartements de l'empereur, & à la grande porte qui y conduit ; elle ne s'ouvre que lorsque ce monarque sort, & le peuple passe par les trois autres. Il y a devant la porte du palais une très belle balustrade qui renferme un espace considérable.

p.141 Le froid est fort sensible à Pékin, & quoique je ne sois pas d'un tempérament fort délicat, je ne pouvais cependant sortir, que quand le soleil commençait à avoir quelque force ; cependant, la ville est au quarante degré, moins quelques minutes, & le père Grimaldi m'a assuré qu'il ne faisait pas plus froid en Pologne au cinquante degré, ayant eu l'expérience des deux endroits. Le

voisinage des hautes montagnes, qui séparent la Tartarie de la Chine, en est la cause ; je n'y étais pas néanmoins dans le temps du plus grand froid, qui ne se fait sentir qu'en janvier, l'hiver commençant en novembre, & finissant à la mi-mars, sans aucune pluie. Pendant ce temps-là on apporte de la Tartarie orientale une infinité de faisans, de perdrix, de cerfs, de sangliers, & autres animaux, qui sont tous si gelés, que les bêtes fauves se gardent deux ou trois mois, & les faisans un. L'abondance en est si grande pour lors, que l'on a un cerf ou un sanglier pour une pièce de huit, un faisan pour deux sols, une perdrix pour deux liards. Depuis le mois de mars jusqu'au commencement de juin, on jouit d'un printemps, qui n'est presque pas pluvieux ; mais dans juin, juillet, & jusqu'au 10 d'août, les pluies p.142 sont abondantes, & cette eau est très nécessaire pour nettoyer les rues, où les personnes les plus graves ne se font pas une affaire de se soulager le ventre devant le monde. Ce froid-là est cause que toutes les femmes portent des bonnets & des coiffes, soit qu'elles aillent en chaise ou à cheval : & elles ont bien raison de le faire, car malgré ma robe fourrée le froid m'était insupportable. Le pis est encore que le bois y est fort rare, & qu'on est obligé d'y brûler certaines pierres que l'on tire des montagnes voisines (comme l'on fait le charbon en Angleterre) pour faire la cuisine ; car pour s'en chauffer, elles sont pernicieuses, & les Chinois aiment mieux rester sans feu dans leurs chambres, & y transir de froid.

Mon arrivée à Pékin donna le même soupçon aux jésuites de cet endroit, qu'à ceux de Canton ; parce que j'étais venu à la cour sans la permission de l'empereur, & sans le leur avoir fait savoir.

Le mercredi je fus voir les Pères jésuites français, qui demeurent dans la première enceinte du palais. En arrivant à la grande porte, je vis une multitude de portiers, qui fermaient avec des étoffes bleues, les petites allées qui donnaient dans la grande cour, & le grand chemin p.143 qui conduit au mur intérieur, faisant bien nettoyer tout. J'en demandai la raison, & l'on me dit que c'était le jour de la naissance de l'impératrice, femme du père de l'empereur d'aujourd'hui, & que toutes les dames de la ville la venaient complimenter ; c'est pourquoi on fermait toutes les avenues, afin qu'on ne le vît pas, & qu'on ornait le chemin de la même manière que quand l'empereur sort. Effectivement, après avoir bu quelques coups avec les Pères je vis en m'en retournant quantité de belles calèches couvertes de damas & autres étoffes de soie & or, dans

lesquelles les dames étaient venues. Les Pères me contèrent de quelle manière cela se passait. L'impératrice était assise sur un trône fort élevé, & l'empereur avec ses enfants commençait la cérémonie, en se mettant à genoux, & baissant neuf fois la tête jusqu'à terre. Ses femmes & ses concubines venaient ensuite faire la même chose ; après quoi suivaient les princes & princesses du sang, & enfin les femmes des Grands & des mandarins de la cour. Ce jour-là l'impératrice invite à dîner l'empereur & tous ceux qui sont présents ; l'empereur mange seul sur son trône. Je rapporte ceci sur un ouï-dire, parce qu'on ne peut pas voir cette cérémonie.

p.144 Tous les princes & mandarins qui sont à la cour sont obligés de faire la même chose le 1, le 15 & le 25 de la lune ; ils se trouvent au nombre de près de 5.000 dans les galeries, salles & chambres qui sont sur les côtés de la cour, qui est vis-à-vis de la porte du Midi. Ils sont tous habillés richement, mais différemment selon leurs dignités, ce que l'on voit par la diversité des animaux & des oiseaux qui sont brodés sur leurs habits. L'empereur sort à la pointe du jour du onzième appartement, où il fait sa résidence ordinaire, & 16 eunuques le portent en chaise dans une salle, où il va s'asseoir sur un riche trône élevé dans le milieu. Alors un eunuque se met à genoux devant la porte & dit : *Faloui*, c'est-à-dire *Que le Ciel décharge ses tonnerres* ; aussitôt on entend le bruit des cloches, des tambours (auxquels se joint le grand tambour du palais), des trompettes, & de plusieurs autres instruments ; après quoi l'on ouvre toutes les portes, excepté celles du milieu.

Pendant ce tintamarre, tout le monde se met en ordre de part & d'autre ; c'est-à-dire les princes du sang, & les mandarins lettrés du côté de l'Orient ; les seigneurs qui ne sont pas de la famille p.145 impériale & les mandarins d'armes, du côté de l'Occident. Ils passent ensuite tous deux à deux par les petites portes qui sont à côté des grandes ; & après avoir monté les degrés, chacun prend son poste selon sa dignité devant la grande salle, dans les endroits qui sont assignés à chacun des neuf ordres de mandarins, & écrits sur de petits piliers. Aussitôt qu'ils sont ainsi placés de deux côtés de la cour face à face, le bruit des instruments cesse, & l'on garde un grand silence, pendant lequel les *cotai* ou censeurs prennent garde que chacun fasse son devoir. Alors le maître des cérémonies, qui est à genoux au milieu de l'escalier de la grande salle, parle ainsi à l'empereur.

— Très haut & très puissant prince, notre souverain seigneur, tous les princes du sang & les Grands seigneurs, tous les mandarins de lettres & d'armes, sont ici prêts à vous rendre l'hommage qu'il vous doivent.

S'étant levé ensuite, il se range du côté de l'Orient, & haussant la voix, il dit :

— *Paï-pan*, c'est-à-dire, Mettez-vous en ordre.

Aussitôt chacun raccommode sa robe, & se met en état, Ensuite il dit :

— *Chiven-xin*, c'est-à-dire, Tournez-vous.

& tout le monde tourne le visage du côté de la salle impériale. Il leur ordonne p.146 après de se mettre à genoux, & puis il leur dit :

— *Keou-teou*, c'est-à-dire, Touchez la terre avec la tête ;

ce qu'ils font, & il restent en cette posture, jusqu'à ce qu'il leur dise :

— *Kilai*, c'est-à-dire, Levez-vous.

Il leur dit ensuite :

— *Yé*, c'est-à-dire, Mettez le bras en arc,

joignant les mains & les portant sur la tête. Ceci fait, il leur dit de nouveau :

— Remettez-vous comme vous étiez auparavant,

car ce monosyllabe, *Yé*, seul, signifie cette sorte d'obéissance. Après avoir fait cette cérémonie trois fois, ils se mettent tous à genoux, & le maître des cérémonies crie :

— *Keou-teou*, Touchez la terre avec la tête ; *Tsai-keou-teou*, Touchez-la une seconde fois ; *Yeou-keou-teou*, Touchez-la une troisième ;

& les deux premières fois qu'ils font cela, ils disent tous bas : *Van-soui*, c'est-à-dire, Dix mille ans ; mais la troisième, ils disent : *Van-soui*, *van-van-soui*, Dix mille ans, dix milliers de milliers d'années ;

parce que dix mille ans est le nom de l'empereur. Lorsque cette dernière révérence est faite, le maître des cérémonies répète :

— *Kilai*, Levez-vous. — *Chieven-xin*, Tournez-vous.

& ils se retournent vis-à-vis les uns des autres. Enfin il leur dit :

— *Paï-pan*, Mettez-vous en ordre.

& ils se remettent à p.147 leurs places en rang. Alors il se met de nouveau à genoux, & dit d'un ton respectueux :

> — *Chiaoypi*, c'est-à-dire, très puissant seigneur, les cérémonies de cette soumission, qui vous étaient légitimement dues, sont finies présentement.

On entend alors tous les instruments, l'empereur descend de son trône, & retourne à ses appartements. Les Grands & les mandarins se retirent, & ôtent dans la porte du milieu leurs habits de cérémonie, qu'ils avaient pris en venant au palais, & qui sont différents de leurs habits ordinaires, & bien plus riches ; mais ils ne peuvent pas être de couleur jaune, que les Chinois regardent comme la reine des couleurs, parce qu'elle est celle de l'or, qui est le roi des métaux, & qu'ils disent à cause de cela n'appartenir qu'à l'empereur, qui paraît en public avec un habit de cette couleur, rempli de quantité de dragons en broderie. Quelquefois il dispense de cette cérémonie importune les mandarins qui sont occupés aux grandes affaires de la cour.

Le jeudi, je fus voir l'autre côté de la ville, où je rencontrai quelque chose d'extraordinaire, c'est-à-dire une noce & un enterrement qui passaient en même temps dans la même grande rue. p.148 L'enterrement se faisait en cet ordre. Premièrement, on voyait des étendards, & bannières de soie & de papier de couleur, avec les statues du mort ; ensuite plusieurs personnes en rang portaient des chevaux & des monstres ; d'autres battaient d'un tambour de cuivre, & les bonzes frappaient sur des plaques de laiton, sonnaient des petites cloches & faisaient résonner d'autres instruments. On portait ensuite le corps dans un cercueil couvert d'étoffe blanche ; il était précédé par les parents mâles du défunt, & suivi par les femmes dans de très petites calèches, elles étaient toutes habillées de blanc, parce que c'est la couleur du deuil à la Chine, aussi bien que dans les royaumes voisins de la Cochinchine & du Tunquin. Mais cette cérémonie ne se fait que quand la personne meurt dans la ville, & qu'on va l'enterrer, après en avoir fait les obsèques mais si la personne était morte hors de la ville, il n'est pas permis d'en apporter les corps dedans, de quelque rang & qualité qu'il pût être, les Chinois regardant cela comme d'un très mauvais augure.

La cérémonie de la noce était à peu près semblable à celle des funérailles, quant au son des instruments. Plusieurs p.149 personnes marchaient devant à cheval avec des drapeaux & des bannières selon la qualité des mariés. L'épouse était conduite avec beaucoup de solennité dans une chaise couverte, ou calèche ornée de franges, & de plusieurs ouvrages en soie, sans qu'on la pût voir.

Je sortis par la porte de la ville des Chinois, & fis une lieue autour des murs pour voir s'ils étaient différents de ceux des autres villes de la Chine, & je les trouvai de la même manière, faits la plus grande partie de brique, avec des fossés pleins d'eau, hauts de 40 pieds, & épais de 20 avec un rempart derrière, comme dans nos places-fortes d'Europe. Ce sont de grandes tours carrées, éloignées l'une de l'autre de la portée de la flèche, qui gardent les courtines ; mais les murailles de la nouvelle ville sont plus faibles & moins hautes & l'on n'y voit pas tant de tours.

@

Chapitre II

L'auteur va voir la Grande muraille de la Chine. Description de ladite muraille

@

p.150 Me trouvant si proche de cette muraille si fameuse, j'eus la curiosité de la voir. Je me rendis le vendredi chez les Pères français, pour me disposer à faire ce voyage. Ils me dirent qu'il serait dangereux pour moi d'aller à l'endroit où l'on garde le passage, parce qu'on pourrait avoir soupçon d'un étranger ; mais que je pouvais aller du côté le plus proche de la montagne, où il n'y avait point de soldats. Ils eurent la bonté de me trouver une personne pour m'accompagner le lendemain, & ainsi je retournai au logis. Le samedi, le *foukie* ou voiturier étant venu de bonne heure avec les chevaux, nous montâmes à cheval & arrivâmes le soir dans une maison de campagne après avoir fait 35 milles & plus. Le dimanche nous fîmes 20 milles dans un chemin montueux, & nous arrivâmes au pied des montagnes, sur lesquelles le mur est bâti ; & parce qu'on ne pouvait p.151 pas y aller à cheval, il fallut faire 4 milles à pied, ayant mon voiturier pour guide & laissant mon valet pour garder les chevaux.

Cette muraille est haute en quelques endroits de 15 pieds, en d'autres de 20. Mais dans les vallées, elle est bien plus haute & si large, que six chevaux de front peuvent marcher dessus. Elle est bâtie de grandes briques cuites au feu, & de quelques pierres ; elle a des tours carrées très fortes, à la portée de deux flèches l'une de l'autre, depuis son commencement jusqu'à la mer. Dans les passages faibles & les plus exposés, il y a plusieurs ouvrages pour les défendre, comme des ravelins & des bastions. Cette muraille admirable commence dans la province de Kiansi, de s'étend jusqu'à demi-lieue avant dans la mer Orientale, à cause de son peu de profondeur ; de sorte qu'on en compte la longueur de 405 lieues d'Espagne en ligne droite & de 500, à cause des tours qu'elle fait dans les vallées & sur les montagnes. Il y a beaucoup de petites portes & d'escaliers pour la multitude des soldats qui gardent les tours.

La Chine étant presque entièrement séparée de la Tartarie par des montagnes, la Grande muraille est moins élevée sur les p.152 montagnes & plus

dans les vallées, selon la situation ; mais non pas tout d'un même niveau, comme quelques-uns l'ont voulu faire croire, étant impossible d'élever la muraille des vallées au niveau de celle des montagnes. Ce qui fait que quand on dit que ce mur est prodigieusement haut, cela ne signifie rien autre chose, sinon qu'il est bâti sur des lieux fort hauts ; il n'approche pas même de la hauteur de ceux de leurs villes, & l'épaisseur n'en est pas égale partout.

Tout l'ouvrage, comme je l'ai dit, est de briques, & est si bien bâti, que non seulement il dure depuis plusieurs siècles, mais paraît encore à présent comme tout neuf, excepté seulement quelques endroits ruinés, que les Tartares ne se soucient pas de réparer. Il y a plus de 1.800 ans que l'empereur Xi-hoam-ti le fit faire contre l'irruption des Tartares.

Cet ouvrage est un des plus grands, & j'ose dire des plus extravagants qu'on ait jamais construit. La prudence voulait bien que les Chinois fermassent les passages où il y avait le plus à craindre ; mais à quoi bon élever cette muraille jusqu'à la cime d'une montagne très haute & escarpée, où à peine les oiseaux auraient voulu faire leurs nids, & par où il était impossible à p.153 la cavalerie tartare de passer ? Et s'ils croyaient que ces peuples, en grimpant le long des rochers, auraient pu passer, c'était encore une autre folie de s'imaginer qu'un mur aussi bas aurait pu arrêter leur furie.

Je fus surpris lorsque je considérai comme on avait pu transporter si haut tant de matériaux pour bâtir, & les mettre en œuvre : certainement cela ne s'est point fait sans un temps, une dépense & un travail immense. On dit que sous le règne de l'empereur chinois cette muraille était gardée par un million de soldats ; mais comme à présent l'empereur tartare est maître d'une grande partie de la Tartarie, il se contente de tenir de bonnes garnisons dans les passages les plus ouverts, & dans ceux qui sont les mieux fortifiés.

Le lundi, je revins par le même chemin coucher à la maison de campagne, dont j'ai parlé, & le lendemain j'arrivai à Pékin sur le soir.

@

Chapitre III

De quelle manière l'empereur de la Chine paraît en public

@

p.154 Le mercredi, dans le temps que je causais avec le père Pereira dans sa chambre, il lui vint un ordre du Palais pour aller accommoder l'horloge de la maison de campagne, qui n'est qu'à 3 lieues de la ville, l'empereur devant y aller en peu de temps, pour y passer six mois, comme il fait tous les ans. On l'appelle *Chian-Chiun-Yuen*, *yuen* signifiant jardin ; *chiun*, toujours, & *chian*, printemps, comme qui dirait chez nous, jardin d'un printemps perpétuel. Il consiste en plusieurs petites jolies maisons, séparées les unes des autres, comme celles des Chartreux, avec des jardins & des fontaines à la chinoise.

Je fus le jeudi chez les Pères jésuites français, qui me dirent que le lendemain l'empereur irait à sa maison de campagne, & que je pourrais le voir de chez eux, ou auprès de leur maison. Ils eurent la bonté de m'envoyer un de leurs domestiques, pour me faire voir cette sortie p.155 majestueuse, qui commença une heure après le soleil levé.

D'abord, il y avait environ 2.000 tant soldats que domestiques ; ensuite 20 calèches fermées, dans lesquelles étaient les femmes ; l'empereur parut après, accompagné des princes du sang & des mandarins. Il était à cheval, habillé simplement d'un habit de couleur d'or, avec plusieurs dragons en broderie, & avait un riche bijou sur son *mauso* ou chapeau à la tartare.

Ce monarque sort quelquefois dans une chaise portée par 32 hommes, & dont ils sont également chargés, outre 4 autres qui la soutiennent par chaque côté. Cette sortie me parut fort magnifique mais je crois faire plaisir au lecteur si je lui donne la description & la figure d'une sortie plus solennelle, que l'empereur de la Chine fait lorsqu'il va sacrifier, ou faire quelque fonction publique, avec une suite de plusieurs milliers de personnes.

Premièrement, on voit vingt-quatre hommes avec de grands tambours, en deux lignes de douze chacune.

2. Vingt-quatre trompettes en deux lignes. Leurs instruments sont faits d'un bois appelé *outom-xou*, fort estimé cher les Chinois. Ils ont trois pieds de long, p.156 & presque une palme d'ouverture au bout en forme de cloche.

3. Vingt-quatre bâtons en deux lignes, d'environ huit palmes de long, vernis de rouge, avec des feuillages d'or.

4. Cent hallebardes en deux lignes, avec leurs fers en forme de croissant.

5. Cent masses de bois doré en deux lignes, aussi longues qu'une lance.

6. Deux piques royales appelées *cassi*, vernies de rouge, avec des fleurs & les bouts dorés.

7. Quatre cents grandes lanternes d'un riche travail.

8. Quatre cents torches assez bien travaillées, & faites d'un bois qui garde le feu longtemps, & rend une grande lumière.

9. Deux cents lances ornées au-dessous du fer, les unes de houppes de soie de diverses couleurs, & les autres de queues de panthères & d'autres animaux.

10. Vingt-quatre drapeaux, dans lesquels sont peints les vingt-quatre signes du Zodiaque ; car les Chinois le divisent en vingt-quatre, comme nous en douze.

11. Cinquante-six drapeaux, où sont les cinquante-six constellations, à quoi les Chinois réduisent toutes les étoiles.

12. p.157 Deux cents grands éventails, montés sur de longs bâtons dorés, & peints de diverses figures de dragons, d'oiseaux, du soleil & d'autres choses.

13. Vingt-quatre parasols richement ornés.

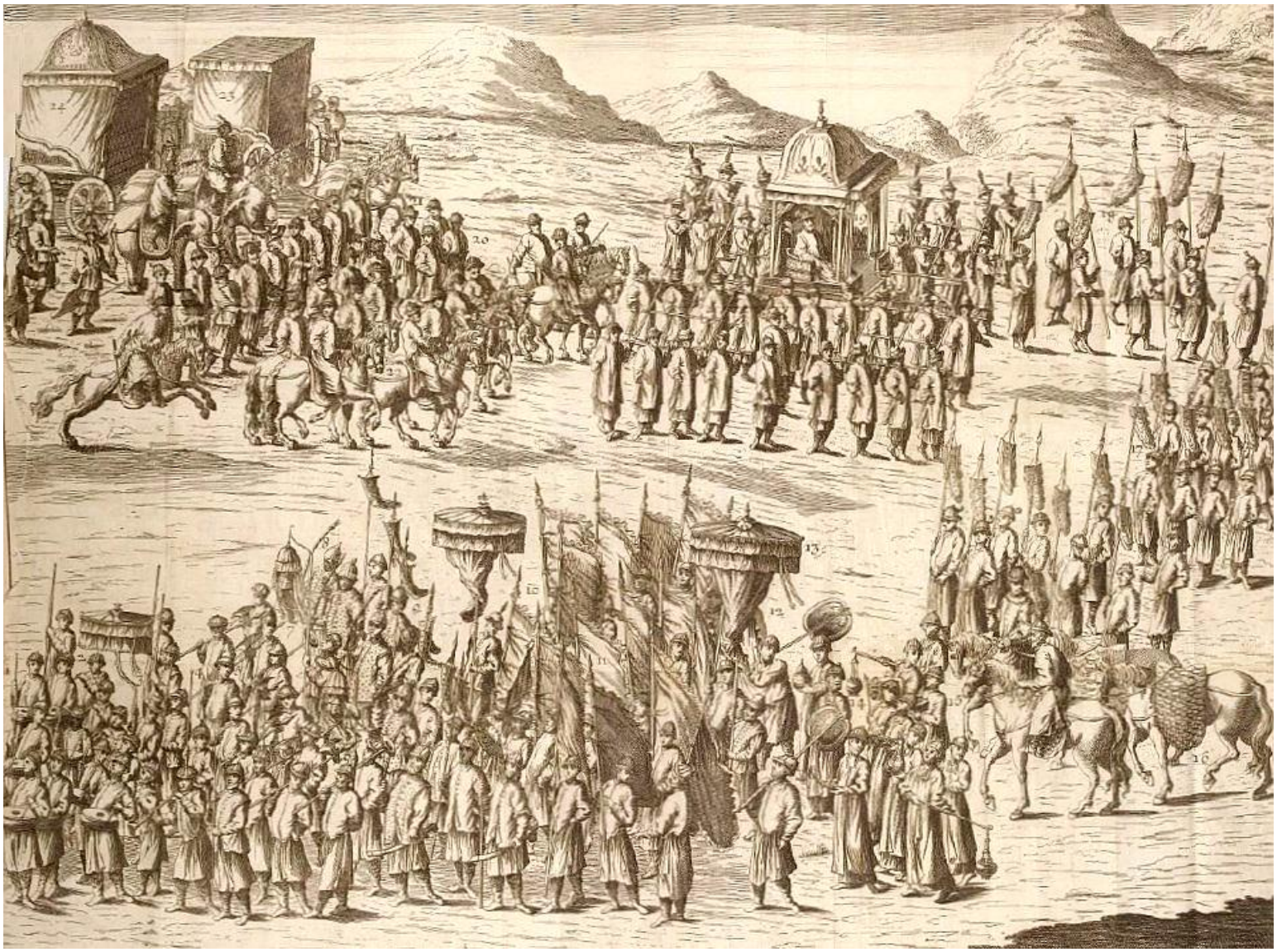
14. Huit sortes d'ustensiles dont l'empereur se sert ordinairement, tels que sont une serviette, un bassin d'or, une aiguière de même, & autres.

15. Cinq cents gentilshommes de l'empereur richement habillés.

16. Dix chevaux de main, blancs comme la neige, avec la selle & les brides enrichies d'or, de perles & de pierreries.

17. Mille hommes, cinq cents de chaque côté, qu'on appelle *hiao-goue*, c'est-à-dire fantassins. Ils ont des habits rouges enrichis de fleurs & d'étoiles en broderie d'or & d'argent, avec des bonnets ornés de longues plumes.

18. Huit étendards de différentes couleurs, comme jaune, bleu, blanc & autres, qui marquent les huit généraux de l'empire ; l'un se disant le général de l'étendard jaune, l'autre du blanc, & ainsi du reste. Chacun d'eux commande à cent mille soldats.



Marche de l'empereur de la Chine, lorsqu'il paraît en public.

19. L'empereur, porté dans une p.158 chaise découverte par trente-deux personnes, & soutenu par quatre autres à chaque côté.

20. Les princes du sang royal & un grand nombre de seigneurs superbement habillés, & en file selon leur rang.

Marche de l'empereur de la Chine, lorsqu'il paraît en public (détail).

21. Les domestiques de ces princes.
22. Les deux mille mandarins de lettres & d'armes habillés richement.
23. Un grand carrosse tiré par huit chevaux.
24. Deux chariots magnifiques, tirés chacun par deux éléphants.
25. Les soldats tartares.

@

Chapitre IV

Religions de l'empire de la Chine

@

On fait profession dans la Chine de plusieurs religions, selon la diversité des peuples qui l'habitent. En commençant donc par l'empereur, étant né Tartare, il suit l'idolâtrie de la nation. Quoiqu'elle approche assez de celle des Chinois & des Japonais, elle est cependant partagée en diverses sectes, qui ne s'accordent point entre elles, & p.159 s'accorderont encore moins avec les Japonais et les Cochinchinois, qui ne s'accordent pas non plus entre eux. Cette diversité vient des différentes idoles, que chacun prend pour son dieu tutélaire. Les Tartares de la Grande Tartarie adorent une divinité qu'ils appellent Natagai, et qu'ils regardent comme le dieu de la terre. Ils l'ont en si grande vénération, qu'il n'y a personne qui n'en ait l'image dans sa maison ; & parce qu'ils s'imaginent que Natagai a eu une femme, ils la mettent à sa gauche, avec plusieurs petites idoles au-devant, comme leurs enfants. Ils leur font de grandes adorations, et de profondes révérences, surtout lorsqu'ils vont dîner ou souper ; ils frottent les lèvres de ces figures avec de la graisse de viande cuite, & mettent une partie de leur souper ou de leur dîner à la porte, croyant qu'elles s'en nourrissent.

Les Tartares, par une superstition impie et ridicule, adorent un homme vivant, qu'ils appellent Lama, c'est-à-dire le Grand prêtre, ou le prêtre des prêtres ; parce qu'ils reçoivent de lui, comme de la source, tous les fondements de leur religion ou idolâtrie : ils lui donnent encore le nom de Père éternel. Cet homme est reconnu pour un dieu par tous les p.160 rois de la Tartarie ; ce qui fait que non seulement eux, mais encore leurs peuples vont en pèlerinage à l'endroit où il est, avec quantité de présents, pour l'adorer comme le vrai Dieu vivant. Et c'est une grande faveur, quand il se laisse voir dans un lieu obscur de son palais, tout orné d'or & d'argent, & illuminé de plusieurs lampes ; il est alors assis sur un coussin de drap d'or, qui est sur une estrade fort élevée de terre, & couverte de magnifiques tapis. Ils se prosternent tous la face contre terre, de la même manière qu'on fait au pape, & lui baisent les pieds avec une humilité incroyable. Les prêtres qui le servent débitent aux étrangers les prétendus prodiges de sa

divinité ; & afin qu'on le croie immortel, dès qu'il est mort, ils cherchent un homme qui lui ressemble, le mettent à sa place, & ainsi font accroire à tout l'empire, qui ne sait rien de cette tromperie, que le Père éternel, qu'ils disent être ressuscité il y a 700 ans, a toujours vécu depuis ce temps-là, & qu'il vivra éternellement. Ces barbares ajoutent tant de foi à cela, qu'il n'y a personne parmi eux qui ne le soutînt aux dépens de sa vie. Ils trouvent heureux celui qui par de grands présents a pu obtenir quelque petite relique de ses p.161 excréments, qu'il porte pendue au col dans une boîte d'or, & qu'ils croient un préservatif sûr contre toutes sortes de maux & de maladies ; il y en a même qui par dévotion en mettent dans leurs viandes.

Cette prétendue divinité vivante est d'une si grande autorité dans toute la Tartarie, que l'on ne couronne aucun roi qu'il n'ait auparavant envoyé des ambassadeurs avec des dons précieux au Grand lama, pour obtenir sa bénédiction. Il fait sa résidence dans son royaume de Barantola, autrement Lassa, où il ne s'embarrasse nullement du Gouvernement, se contentant de l'honneur, vivant dans une tranquille & profonde oisiveté, & laissant à un autre appelé Deva ou Dena, le soin du royaume ; ce qui fait dire qu'il y a deux rois dans Barantola.

Il y a dans le palais de Pékin un temple de ces religieux lamas, que l'on appelle *Lamatien*, c'est-à-dire, temple des lamas. Ce fut le père de l'empereur régnant, qui le fit bâtir par raison d'État, & pour plaire à sa mère, fille d'un petit roi des Tartares occidentaux, qui était fort attaché à ces lamas. On voit sur une montagne en pain de sucre, faite de main d'homme avec de grandes pierres apportées de la mer, une tour à 12 étages, p.162 bien proportionnée & d'une hauteur extraordinaire, autour de laquelle il y a quantité de petites cloches, que le vent fait sonner nuit & jour. Le temple est grand, & bâti au milieu de la colline du côté du midi. Les demeures & cellules des lamas sont à l'orient & à l'occident, J'ai rencontrai plusieurs lamas dans Pékin & j'ai trouvé leur habit bien particulier. Ils portent une mitre jaune, la robe blanche retroussée par derrière, la ceinture rouge, & la tunique de couleur d'or ; ils ont une bourse pendant à la ceinture : enfin, leur habit est à-peu-près comme l'on peint celui des apôtres.

La principale idole qu'adorent les habitants du royaume de Barantola se nomme Ménipe, faite de neuf têtes humaines en forme de cône, devant laquelle

ils font des sacrifices, & à qui ils présentent des viandes pour se la rendre favorable. Ils ont des chapelets, & à chaque grain qu'ils laissent couler, ils disent : *Ménipe, sauvez-nous*. Ils ont dans ce royaume, comme dans celui de Tanguth, une horrible & exécrable coutume, qui est de choisir un garçon des plus robustes, à qui ils donnent en certains temps de l'année, la permission de tuer tous ceux qu'il rencontre, sans avoir égard au sexe, ni à la condition ; p.163 ils rendent ensuite des honneurs éternels à ceux qui ont été massacrés, comme jouissant d'un état très heureux, pour avoir été sacrifiés à la déesse Ménipe. Le garçon sort armé d'un arc, de flèches, d'un cimeterre, & chargé de banderoles, comme de trophées ; il court en furieux dans les places & dans les rues, massacrant tous ceux qu'il rencontre, sans qu'on lui puisse faire aucune résistance : ils l'appellent en langue du pays *Buth*, c'est-à-dire, *le meurtrier*.

Outre cela, la religion mahométane a fait un si grand progrès à la Chine, où elle a été apportée par les Tartares de la Grande Tartarie, que le père Grimaldi m'a assuré qu'il y avait 2.000.000 personnes qui en faisaient profession. Ces peuples vinrent de la Tartarie orientale, ayant été appelés par les Chinois, pour chasser le Tartare occidental, appelé Eluth, qui dans les siècles passés commandait dans la Chine.

La religion des Chinois se réduit à trois sectes : la première est celle des lettrés, la seconde celle de Lanzous, & la troisième celle du peuple.

Celle des lettrés roule sur deux fins, l'une est le bien universel de l'empire, à la prospérité duquel, comme en ayant l'administration, p.164 ils veillent incessamment : l'autre est la prospérité particulière de chacun d'eux, qu'ils tâchent d'acquérir par des actions vertueuses, telles que la raison les leur dicte, & qu'ils cultivent & perfectionnent par la philosophie morale, qu'ils étudient avec un fort grand soin. Comme c'est une chose fort avantageuse au public d'honorer les supérieurs & gens de mérite, cela est aussi favorable aux particuliers ; puisque les enfants en apprennent le respect & l'amour qu'ils doivent à leurs pères, qu'ils voient si souvent offrir aux tombeaux de leurs ancêtres des pleurs, des présents, les prières des bonzes, enfin tout ce qui est propre à honorer les cendres de ceux dont ils ont reçu l'être. Au reste, toutes ces cérémonies ne sont chez eux que des actions politiques, qui ne se font pas pour le bien des morts, (puisqu'ils nient l'immortalité de l'âme) mais pour celui des vivants ; parce qu'ils

attribuent à ces œuvres pieuses des récompenses temporelles, & qu'ils croient que si la vertu ne produit rien pour une autre vie, du moins elle rend celle-ci heureuse.

Il est cependant vrai que les plus sages, réfléchissant d'un côté que les hommes & les bêtes vont de pair, quant à la durée de la vie, même qu'il y a des bêtes qui p.165 vivent plus longtemps ; & ne croyant pas de l'autre, que l'immortalité soit une propriété naturelle de l'âme, mais seulement une récompense du mérite ; ont inventé là-dessus une nouvelle philosophie semblable à celle des anciens stoïciens. Ils soutiennent que la vertu est une qualité qui participe de la divinité, & qui est capable d'ôter de l'âme en qui elle réside, tout ce qu'il y a de corruptible, & par conséquent de mortel, & ensuite de la subtiliser jusqu'à un degré, qu'elle ne souffrira rien de la matière, à qui elle est, non incorporée, mais unie ; & que lorsqu'elle se sépare du corps, elle s'unit à Dieu comme une greffe à un arbre, & vit immortellement avec lui. Ils disent au contraire que le vice, par son venin & sa malignité, gâte l'âme, la corrompt & la mêle si fort avec la chair, qu'elle vit de la chair, meurt, & se pourrit avec elle. Pour les lettrés ou savants ils sont tous athées, & croient qu'il n'y a ni récompense, ni châtiment en l'autre monde ; & que l'âme étant détachée des liens du corps, retourne au néant d'où elle est venue ; c'est pourquoi ils se donnent du bon temps dans ce monde avec ce grand nombre de femmes, qu'ils entretiennent (chose qu'ils croient nécessaire à l'accroissement de la République), & ils p.166 jouissent des richesses qu'ils tâchent d'amasser par toutes sortes de moyens illicites. À dire le vrai, c'est plutôt une académie de gens de lettres, appelée Toukkiao, qu'une religion de païens ; car ils n'ont ni temples, ni prêtres, ni idoles, ni sacrifices, ni rites sacrés.

Ce qu'on pourrait appeler le temple des lettrés n'est autre que celui de Confucius, que chaque ville a été obligée de faire bâtir à grands frais au-dessus des écoles publiques, par un ordre de l'État. On y voit son nom & ses sentences écrites en lettres d'or sur une grande planche, avec diverses statues de ses disciples, que les Chinois adorent comme des divinités inférieures. C'est dans cet endroit, qu'à la nouvelle & pleine lune, les mandarins, les docteurs, les bacheliers s'assemblent pour vénérer, & rendre hommage à leur maître Confucius, en faisant d'humbles génuflexions, telles que les Égyptiens en faisaient le premier jour de leur mois toth à leur dieu Mercure.

La seconde secte est celle des Lanzous ou des Li-lao-kun, qui fut introduite par un philosophe de ce nom, qui vivait dans le temps de Confucius. Ils disent qu'il a été 80 ans dans le ventre de sa mère, avant que de venir au monde c'est pourquoi p.167 on l'appelle Lanzou, c'est-à-dire, le vieux philosophe. Il enseigne que le souverain Dieu est corporel, & gouverne les autres divinités comme un roi fait ses sujets, en quoi il paraît s'accorder avec les stoïciens. Il promet de grandes merveilles de sa chimie, dont quelques-uns le font inventeur, persuadant les sectateurs que par le moyen d'une certaine liqueur, on peut devenir immortel. Ses disciples lui attribuèrent aussi la magie : cet art diabolique devint en peu de temps l'unique science des personnes de qualité, qui s'y appliquèrent toutes, pour tâcher d'éviter la mort ; & les femmes, tant par curiosité, que par l'espérance de se prolonger la vie, s'abandonnèrent à toutes sortes d'extravagances & d'impiétés. On appela *tien-se* ou docteurs célestes, ceux qui s'appliquèrent particulièrement à cette pernicieuse doctrine ; & les empereurs leur donnèrent des maisons pour vivre en communauté, & leur bâtirent des temples en divers lieux, en l'honneur de leur maître. Les prêtres de cette secte s'attachent surtout à chasser les diables hors des maisons par le moyen de leurs exorcismes, ou en peignant avec de l'encre des monstres horribles sur les murailles, & cela avec des cris si terribles, qu'ils se transforment p.168 eux-mêmes en démons. Ils s'arrogent le pouvoir de faire venir les pluies, & de les faire cesser, de détourner les malheurs publics ou particuliers. Cette secte a aujourd'hui fort peu de sectateurs, les deux autres sont plus suivies.

La troisième secte est celle du peuple ou des bonzes, qui ont des idoles & des divinités représentées par des figures étranges & monstrueuses. Ils en ont entr'autres deux qui sont très fameuses dans cet endroit de l'Orient, savoir Amida & Chiaca. Ils n'épousent point, comme les lettrés, l'intérêt public, & ne songent qu'à eux-mêmes ; ils donnent à l'âme après la mort une vie immortelle, & des récompenses ou des peines, selon qu'elle le mérite. Ils estiment le célibat & la virginité, jusqu'à condamner le mariage. Et comme il n'y a point de peuple plus vil qu'eux, aussi n'y en a-t-il point de plus exécrable pour ses ordures brutales, & les abominations.

Cette pernicieuse secte est venue de l'Indostan, comme on le lit dans les histoires des Chinois lettrés. Dans la 65e année après la naissance de J. C.

l'empereur Mim-ti (le dix-sept de la cinquième famille, appelé Han) régnait dans la Chine. Il lui apparut en songe la figure d'un p.169 saint héros ; étant outre cela persuadé par les paroles de Confucius qu'il y avait dans l'Occident un homme juste, ne pouvant y aller lui-même, il envoya Saikim & Sioukim ses ambassadeurs, pour chercher le saint homme avec la sainte loi. Ceux-ci étant arrivés dans une île, qui n'était pas fort éloignée de la mer Rouge, & ne se souciant pas d'aller plus loin, en rapportèrent une idole, & la statue d'un homme appelé Foé (qui avait vécu dans les Indes 500 ans avant Confucius) avec sa fausse religion. Ils auraient été heureux, & auraient rendu un grand service à leur patrie, si, au lieu de cette détestable peste, ils avaient apporté la doctrine salutaire de J. C. que l'apôtre saint Thomas prêchait alors dans les Indes.

Les Chinois embrassant cette prétendue & maudite doctrine, quittèrent peu-à-peu celle de leurs ancêtres, qui n'était pas si impie ; & enfin, méprisant toutes sortes de religions, ils sont tombés dans l'athéisme. Ce maître d'idolâtrie laissa une double maxime, l'une que le néant est le commencement & la fin de toutes choses, qui est celle que suivent les athées, & qu'ils appellent intérieure ; & l'autre extérieure propre à tromper le p.170 peuple & les ignorants. La première, comme je l'ai dit, a été embrassée par les lettrés, qui mettent toute leur félicité à posséder de grandes richesses, & de belles femmes, & à commander aux peuples, parce qu'ils croient l'âme mortelle. Les Pères espagnols, missionnaires, m'ont dit, qu'ayant eu occasion de disputer avec quelques mandarins, ceux-ci n'eurent pas de honte d'avouer qu'ils ne croyaient ni à Dieu, ni aux idoles, mais à leur Confucius ; puisqu'ils sont persuadés qu'en faisant bien, ils sont récompensés en cette vie ; & qu'en faisant mal, ils y sont châtiés. Si quelquefois ils bâtissent des pagodes aux idoles, ou qu'ils y sacrifient, ce n'est que par pur intérêt, pour obtenir ce qu'ils souhaitent ; & s'ils ne réussissent pas, ils abandonnent le pagode, renversent les idoles, & les punissent comme des ingrates qui ne répondent pas au bien qu'on leur fait. Ils veulent que ce maître des deux sectes ait été un petit roi, qu'on appelait San-vouang, qui eut pour mère Mo-ge-fougiou, & qui par une infinité de miracles, s'attirait la vénération des peuples, & prétendait être Dieu. Il mourut à l'âge de 79 ans ; & après avoir établi l'idolâtrie pendant sa vie, il tâcha d'inspirer l'athéisme à sa mort, déclarant p.171 que dans tous ses discours il n'avait parlé que par énigmes, que tout était

venu de rien, & devait retomber dans le néant, & que toutes nos espérances se perdaient dans cet abîme.

Il y a beaucoup de nos rites, & de nos mystères dans cette secte de bonzes, qu'ils auront pu apprendre des prédications que saint Thomas & saint Barthélémy firent de ces côtés-là ; car ils ont un dieu en trois personnes, figuré par une idole à trois têtes ; une vierge, mère d'un dieu, qu'ils représentent tenant un enfant ; ils admettent le paradis & l'enfer, les récompenses & les peines selon le mérite ; ils recommandent le célibat & le professent ; ils mettent en usage le jeune & les pénitences ; ils observent une pauvreté volontaire ; ils louent ceux qui quittent le monde, & se retirent dans les déserts, où vivent dans des monastères en communauté ; ils psalmodient comme nous, & récitent des espèces de chapelets ; ils ont un habillement sacerdotal, & distribuent des indulgences.

Au reste, ils croient la transmigration des âmes ; qu'après la mort elles restent, huit jours dans le pays ; & que l'esprit Tousoun (dont l'idole est adorée dans toutes les places) instruit son procès p.172 pendant les trois premiers, & examine ce qu'elle a fait de bien ou de mal. C'est pourquoi les parents du défunt ont recours aux bonzes, leur portant du papier pour le clerc, & de l'argent pour se rendre l'idole favorable.

Lorsque les trois jours sont expirés, ces bonnes gens disent que l'âme passe devant l'esprit de la ville appelé Chinguan, qui pendant les cinq autres jours s'informe de ce qu'elle a fait ; & alors ils vont encore trouver les bonzes, pour les engager à gagner le juge par leurs prières. Ils croient qu'après ces examens, l'âme va en enfer (où tant les bonnes que les mauvaises sont obligées d'aller) ; qu'on y revoit le procès dans dix différentes cours, appelées *jenguan* ; & que l'âme reste sept jours devant chaque tribunal, afin que, suivant ses œuvres, la transmigration se fasse dans le corps d'un homme, ou d'une bête. Je ne sais pas d'où leur est venue cette notion de la métempsycose ; s'ils l'ont eue des Égyptiens, des Chaldéens, ou des druides qui l'inventèrent, comme le veulent César & Lucain, afin de réveiller le courage dans le cœur des peuples, par le mépris de la mort ; & de qui l'on dit que Pythagore l'avait apprise, & apportée ensuite en Italie. Mais les Chinois croient p.173 qu'avant la transmigration l'âme qui a été jugée passe sur le pont de Kin-in-kiaou, qui veut dire d'or & d'argent,

sur lequel il y a des gardes à qui il faut donner de l'argent (comme on a fait aux tribunaux), afin qu'ils n'empêchent pas de passer ; que si l'âme tombe du pont en bas, elle reste pour jamais dans un fleuve de flammes ; & que si après avoir passé le pont, elle trouve une fleur appelée *lienxoa*, dont le fruit se nomme *lanousa*, elle se changera en personne riche & accommodée. C'est avec ces fables que les bonzes attrapent l'argent & les effets des pauvres idolâtres ; & ils sont si entêtés de leur transmigration, qu'ils disent que nos missionnaires européens, semblables à des officiers qui lèvent des troupes, vont à la Chine pour faire du monde, & qu'ils baptisent les Chinois pour les changer en Européens, afin de peupler notre pays.

Ces trois sectes en ont produit plusieurs autres dans la suite des temps, & un nombre incroyable d'idoles, que l'on voit non seulement dans les temples, mais encore dans les places, les rues, les navires, les maisons publiques & particulières : en quoi les Chinois imitent & même surpassent les Égyptiens. On compte 480 temples des plus fameux & des plus fréquentés p.174 pour leurs richesses, leur architecture & les prétendus miracles qu'y font leurs idoles. Dans ceux-ci & dans tous les autres, il y a 350.000 bonzes qui ont tous des patentes : & si l'on veut compter ceux qui n'en ont point, on en trouvera un million, y en ayant dans la seule ville & cour de Pékin 10.668 qui ne sont point mariés, appelés *ho-ochiang*, & 5.022 qui le sont, suivant ce qu'en écrit le père Magaillans.

Cette multitude d'idoles vient de ce que l'on érige des statues aux personnes, qui par quelque action mémorable, ont mérité une reconnaissance publique de leur patrie, & acquis une grande réputation parmi le peuple ; comme elle vient encore de l'opinion qu'ont les Chinois qu'il y a des esprits particuliers dans les bois, les montagnes, les rivières & les mers, auxquels ils élèvent & consacrent des statues. Cependant la principale idole qu'ils adorent s'appelle Gio-hoang, de la famille de Chiang, qui vivait dans le temps que la Chine était gouvernée par la famille Soung, qui lui donna le titre de Gio-hoang, ou plutôt que l'empereur Hoey-chioung canonisa sous ce nom-là. Avant celle-là, il y en avait trois autres fameuses que l'on adore présentement ensemble, & que le peuple appelle Sin Sing, & les p.175 lettrés San-hoang. L'on a mis encore au rang des idoles cinq empereurs, comme il est dit dans l'histoire *Toung-kien* ; on les appelle Xoahao,

Suon-hiou, Tigiao, Tyxoun & Tyko, ou par excellence *Outii* c'est-à-*dire Les cinq empereurs.*

L'Histoire Sou-ky-kay-chin fait mention de trois autres empereurs fort anciens mais fabuleux, dont le premier se nommait Tien-hoang, le second Ty-hoang, & le troisième Giou-hoang ; elle dit que le premier avait douze frères, chacun desquels vécut 18.000 ans ; que le second en eut dix-huit qui vécurent autant ; & le troisième neuf, qui gouvernèrent tous l'empire, & dont la succession continua chez chacun d'eux jusqu'à la cent cinquantième génération.

L'idole la plus universelle est Chinxuan, le protecteur des cités & des villes, n'y en ayant aucune qui n'ait son pagode, à la porte duquel sont représentés deux chevaux sellés & bridés, tenus par deux valets pour son service. Les Chinois disent que quand il était en vie, il faisait mille lieues par jour.

Les soldats & les milices ont pour leur idole de Kouangie, comme le paganisme d'Europe avait autrefois son Mars.

Il y a dans la province de Chianton, p.176 sur le célèbre mont Taychian, qui a 12 milles de hauteur, une ville appelée Taiigan-cheou, dans laquelle est un fameux pagode qu'on nomme San-kiai-miaou, où se voit l'idole Tay-chian-niang, ou Tien-sien-ching-mou, qui veut dire en chinois, la reine du Ciel de cette montagne, la mère du Saint-Esprit. C'était une religieuse ou bonze, dont un empereur de la Chine devint amoureux en passant par là ; il en fit une princesse pendant qu'elle vécut, & une sainte lorsqu'elle fut morte, en lui érigeant ce temple. Il y va tous les ans des millions de Chinois en pèlerinage, dont quelques-uns, s'imaginant qu'après avoir vu une si grande divinité, on ne peut plus rien voir de beau dans le monde, se précipitent d'un rocher qui a plusieurs milles de hauteur. Le pagode est gardé par un mandarin, qui fait payer tous ceux qui veulent y entrer. Il y a plusieurs de ces pagodes, où des religieux & des religieuses vivent en commun pour les desservir, & qui sont de deux sortes ; à savoir de la secte de Foé & de celle de Tao. Les premiers vivent dans le célibat ; les autres, qu'on appelle *tauzous*, ont des femmes, & vivent avec elles dans leurs maisons, comme les prêtres grecs, & se laissent p.177 croître une longue touffe de cheveux, qu'ils entortillent derrière la tête, & qu'ils couvrent avec une écuelle de bois ou une écaille d'huître, après les avoir arrêtés avec un poinçon. Le jour, ils restent dans leurs couvents en communauté, & la nuit ils se retirent

auprès de leurs familles. Les Chinois appellent *hoochiang* ceux qui ne sont point mariés, comme nous les appelons bonzes ; ils ont la tête toute rase, qui est une marque de mépris parmi ces peuples ; ils portent un habit qui a la couleur & la façon de ceux des religieux de l'observance de saint François ; mais les manches en sont larges & il y a un petit collet. Les religieuses s'appellent *nioux-ochiang* ou *niichioun, koukou-chiou* ou *nicou*, selon la diversité des provinces ; mais elles n'observent point de vie claustrale, allant par la ville quand il leur plaît, & permettant à tout le monde l'entrée dans leur couvent. J'entrai un jour dans un de ceux de Canton, & les filles bonzes m'invitèrent à boire le thé ; d'où je jugeai qu'elles n'embrassaient la vie religieuse que pour jouir de la liberté, & se donner entièrement au plaisir, à l'imitation dos bonzes, qui font la même chose, quoiqu'ils prêchent toujours le célibat ; mais les p.178 mandarins tâchent de les prendre sur le fait pour les punir de mort. Leur vie scandaleuse, & les emplois mécaniques auxquels ils s'avilissent, les rendent méprisables parmi les Chinois ; au contraire des Japonais & des Siamois, qui ont beaucoup de respect pour leurs prêtres & leurs talapoins. Par une loi impériale, ils sont tous bannis de la Chine, comme étrangers venus des Indes, & ils n'y subsistent que par tolérance. Les bonzes font profession d'une vie austère, ne mangent point de viande, ni d'aucune chose qui ait vie, se nourrissant seulement d'herbes ; mais les tauzous, pour soutenir les fatigues du mariage, mangent de tout. Ils sont les uns & les autres obligés de se trouver à minuit à la prière, lorsqu'ils entendent le son d'une cloche que l'on frappe avec un bâton. Quoique les mandarins connaissent ces faux religieux pour des gens infâmes & prêts à commettre toutes sortes de méchancetés, ils leur ordonnent de se mettre en prières pour obtenir de la pluie lorsque les champs en ont besoin ; & s'ils n'en obtiennent pas, ils les font battre cruellement, & exposer à jeun au soleil pendant plusieurs jours avec des chaînes aux pieds.

p.179 Les Chinois brûlent dans les pagodes, comme dans leurs maisons, de certaines cordes d'écorces d'arbres broyées, que l'on fait de différentes figures, les unes coniques, d'autres pyramidales, qui durent un mois entier devant l'idole, & leur servent d'horloge, car étant égales en grosseur, ils connaissent l'heure, par ce qui s'en est consumé.

De la Chine

Les prêtres idolâtres du Japon ont le nom de bonzes ; ceux de la Chine, de hoc-ham ; ceux de Siam, de talapoins ; de ceux de la Tartarie, de lamas ou lamasien.

@

Chapitre V

La dernière persécution de la religion catholique dans la Chine, & son heureux rétablissement

@

Il paraît par les écrits mêmes de Confucius, qui reconnaît un être souverain, que les anciens Chinois ont adoré le vrai Dieu. Mais une pierre ou monument que l'on trouva en 1625 dans Sigan-fou, ou Samyoun, capitale de la province de Xensi, prouve suffisamment que la religion catholique a été p.180 introduite, & prêchée dans ce royaume depuis l'an 636 par les successeurs des apôtres ; puisque cette pierre fut rendue publique en 782 pour donner une connaissance en abrégé de la religion catholique, & des privilèges que les empereurs chinois de ces temps-là avaient accordés aux évêques, & aux prêtres, dont on lit les noms sur ladite pierre. On la découvrit par accident dans cette ville, lorsque l'on creusait pour faire les fondements de l'église des Pères jésuites ; c'est pourquoi je renvoie les curieux, qui en voudront savoir l'interprétation plus au long, (telle que les savants l'ont donnée à ces caractères syriaques & chinois que l'on y voit gravés) à l'original que l'on conserve dans le collège romain de la Compagnie de Jésus, & dont on voit la copie dans les archives de la maison professe.

La religion catholique fut entièrement éteinte par la persécution que les bonzes formèrent contre elle, en faisant mourir quantité de catholiques ; elle se releva de nouveau en 1256, lorsque le grand Kan des Tartares entra dans la Chine, dont il s'empara avec une puissante armée. Ce prince se sentant de l'inclination pour les catholiques, leur permit le p.181 libre exercice de leur religion. Mais les Tartares ayant été dans la suite chassés par les Chinois, les catholiques abandonnèrent la Chine, & suivirent les Tartares, pour n'être pas exposés à une nouvelle persécution ; ce qui fit que le flambeau de l'Évangile fut encore éteint dans ce grand empire, les Chinois retournant toujours au culte de leurs idoles.

Après que saint François Xavier eut semé, en 1542, la parole de Dieu dans les parties les plus éloignées du monde, avec un très grand fruit, & qu'il eut converti les îles du Japon, il tourna sa pensée à la conversion des Chinois ; &

dans le temps qu'il faisait ses efforts pour entrer dans cet empire, il mourut d'une fièvre dans l'île de San-cheou, ou Sancian, pour aller jouir de la gloire que méritaient ses travaux apostoliques.

À la fin, il plut au Seigneur d'ouvrir en 1610 un chemin, pour cultiver cette grande vigne du seigneur, au père Matthieu Ricci de Macerata, & au père Michel Roger, tous deux de la Compagnie de Jésus. Ils trouvèrent d'abord de très grandes difficultés, pour obtenir des Chinois la permission de vivre parmi eux ; mais le père Ricci ménagea les choses avec tant d'adresse, qu'en peu de temps il p.182 gagna l'estime des grands seigneurs. Digne élève du père Christophe Clavius, il était fort habile dans les mathématiques, science à laquelle les Chinois s'appliquent beaucoup ; & à l'aide des horloges & des instruments de mathématiques, que ces Pères portaient avec eux, ils furent reçus comme des gens descendus du Ciel : de sorte que non seulement le vice-roi de Canton les retint auprès de lui, mais les lettrés vinrent de tous côtés pour admirer leur doctrine ; d'où ayant acquis la bienveillance des seigneurs, & même celle de l'empereur, ils répandirent en peu de temps la foi en plusieurs endroits de l'empire, & appelèrent de nouveaux ouvriers dans cette abondante moisson.

Les bonzes désolés de voir que l'on prêchait l'Évangile avec tant de succès, élevèrent de grandes persécutions contre les missionnaires, qui se terminèrent par les tortures, les emprisonnements, & les bannissements, dont les nouveaux chrétiens souffrirent aussi leur part. Les juges cependant s'apaisèrent un peu, lorsqu'ils considérèrent les biens qu'ils avaient reçus des Européens, tant pour la composition de leurs almanachs, pour les observations des éclipses & des comètes, que pour les bonnes horloges qu'ils leur faisaient avoir ; p.183 mais cette tolérance ne durait dans ces cœurs barbares, qu'autant que leur nécessité : les mandarins par leur avarice, excitant d'horribles tempêtes de temps en temps contre nos missionnaires.

Lorsque l'empereur n'avait que sept ans, & que ses tuteurs gouvernaient pour lui, on publia, à l'instigation du tribunal des Rites, un édit qui défendait d'élever de nouveaux temples au vrai Dieu, & de prêcher sa loi, & qui refusait l'entrée à de nouveaux missionnaires dans la Chine. On ne le mit pas cependant en exécution, par le besoin que les Chinois avaient des Européens : de sorte que par l'assistance des Pères de la Compagnie, qui faisaient leur résidence à Pékin, on prêchait

l'Évangile dans tout l'empire, quoique les mandarins, pour certaines raisons particulières, aient quelquefois chicané les missionnaires, en vertu de l'édit.

Mais la dernière persécution dont je veux parler, qui allait à renverser tout-à-fait la religion catholique dans la Chine, arriva ainsi. L'empereur régnant partit en 1689 de sa cour de Pékin, accompagné de 50.000 hommes ; & voyageant dans les provinces de Chekian, de Nankin & de Chianton, il donna des p.184 marques publiques de l'estime qu'il faisait des Pères de la Compagnie. Il y avait alors pour supérieur dans la province de Chekian le père Prosper Intorcetta, Sicilien, qui alla au-devant du prince, dont il fut si bien reçu qu'il le fit mettre dans sa gondole. Il arriva peu de temps après que le vice-roi de la province fut privé de sa charge, parce qu'il ne s'était pas bien conduit. Il soupçonna le père Intorcetta de lui avoir rendu ce mauvais office ; ce qui lui fit concevoir, à lui & à d'autres grands seigneurs de ses amis, une forte haine contre le Père, en attendant l'occasion de se venger.

Ils rendirent ce Père suspect au nouveau vice-roi, qui commença en 1691 par attaquer d'abord les bonzes de Nancheou, dont il fit fermer les temples, en exécution des anciens édits de l'empire ; & ensuite les missionnaires, pour savoir s'ils étaient nouvellement venus, ou des anciens à qui il était permis de résider dans la Chine, suivant l'édit de 1671 après la persécution de 1664.

Ayant tenu conseil avec les conseillers de Chekian, il fit demander au père Intorcetta, pourquoi étant destiné pour la province de Kiansi, il demeurait dans celle de Chekian : pourquoi l'église ayant p.185 été fermée depuis 1664, il avait osé l'ouvrir ; & pourquoi l'usage de la religion chrétienne ayant été interdit en 1668, il avait baptisé le Chinois Chinta-Seng.

Le Père satisfit à toutes ces questions : mais la malice du vice-roi, qui ne cherchait qu'à le perdre, n'en fut pas satisfaite. Il lui fit fermer son église ; & après avoir fait brûler tous ses livres & les planches de son imprimerie (parce que l'imprimerie chinoise se fait en gravant les caractères sur des planches), & il l'exila de toute la province de Chekian, pour aller demeurer dans la ville de Kienchian, qui dépend de la province de Kiansi. Il ordonna de plus, que toutes les grandes églises de la province fussent changées en temples d'idoles, & les petites en écoles ; & que tous les chrétiens retournassent au culte des idoles, menaçant de punir sévèrement les Chinois qui ne les dénonceraient pas. Il y eut

quelques conseillers qui ne consentirent pas à ce violent procédé du vice-roi ; mais malgré cela, il le fit mettre en exécution. Il envoya ensuite un mémoire à l'empereur, pour lui représenter qu'il n'était pas à propos de souffrir ainsi les Européens courir par tout l'empire ; mais qu'il serait mieux de les retenir tous dans p.186 un endroit pour s'en servir dans l'occasion.

Pendant que tout cela se passait dans Chekian, les Pères de Pékin en eurent avis, & donnèrent aussitôt un mémoire à l'empereur, pour prévenir quelque résolution que l'on pourrait prendre sur-le-champ contre eux ; & après avoir consulté l'affaire avec Chiaolao-je, page tartare, fort aimé du monarque, & protecteur de la religion & de l'Église dans Pékin, il se chargea de porter un nouveau mémoire à son maître en faveur des Pères pour lui remontrer l'injuste persécution que le vice-roi de Chekian avait excitée. Sur quoi ce prince répondit, que les Pères ne devaient pas être surpris de se voir ainsi molestés par les Chinois, puisque ses Tartares mêmes y étaient souvent exposés, quoiqu'ils apportassent tous leurs soins pour ne les point offenser ; mais que les chrétiens qui se reposaient sur la protection des Pères commettaient des insolences, en méprisant les infidèles & leur religion, en vivant séparément d'eux, & ne conversant qu'avec ceux de leur croyance, ce qui leur avait attiré la haine du public. Cependant, comme il aimait tendrement nos missionnaires, il dit au page que les Pères n'avaient qu'à p.187 avoir bon courage, & que celui qui l'année passée avait étouffé la persécution de Chianton étoufferait encore de la même manière celle de Chekian.

Les Pères furent au palais remercier l'empereur, & il leur fit demander s'ils voulaient passer par la voie publique des tribunaux. Les Pères répondirent qu'ils se reposaient entièrement sur la bonté de Sa Majesté ; qu'ils espéraient qu'elle ne les abandonnerait pas à la discrétion du seul conseil des Rites, dont elle connaissait par expérience l'affreuse haine pour la religion catholique ; & qu'ils ne doutaient nullement du succès de leur cause, & qu'on ne révoquât l'édit de 1668 qui interdit l'exercice de la religion catholique dans la Chine.

Les Pères donnèrent encore par le moyen du même page un autre mémoire à l'empereur, dans lequel ils demandaient l'exercice public de leur religion & s'offraient de répondre à toutes les difficultés qu'on leur pourrait proposer. Deux jours après, ils eurent pour réponse, que le mémoire n'était pas conçu en bonne

forme. Le 5 de janvier 1692, Chiaolao-je se rendit à la maison des jésuites par ordre du monarque ; & après s'être retirés dans un cabinet, il leur p.188 dit, que Sa Majesté ayant vu leur mémoire qui n'était pas comme il fallait, & ayant compassion de leur peine, leur en envoyait un modèle en langue tartare, qui n'était pas parfait, mais seulement pour leur faire voir comme ils devaient s'y prendre, & qu'ils en ajoutassent ou ôtassent ce qu'ils voudraient. Les Pères se mirent à genoux, & touchèrent le plancher avec la tête, comme c'est la coutume, pour exprimer la reconnaissance d'une faveur que l'on a reçue. Ils furent aussitôt au palais pour remercier l'empereur, louer l'élégance de l'écrit qu'ils avaient eu l'honneur de recevoir, & lui demander permission de lui en présenter la copie le lendemain. Ce prince, pour lever la difficulté qui se trouvait, en ce que la requête devait être examinée par un certain tribunal, ordonna que les pères Pereira & Antoine Thomas la présenteraient en leur nom, comme personnes publiques de l'empire, & membres du tribunal des Mathématiques, ce qui fut fait le jour de la Chandeleur.

Le même jour les Pères apprirent que leur cause avait été renvoyée par le conseil des Colaos, qui est le conseil suprême de Pékin, à celui des Rites, afin qu'il en donnât son avis ; mais on en différa la p.189 résolution, à cause que la Pâque des Chinois approchait.

On ouvrit les tribunaux au commencement de mars, & le conseil des Rites fit un rapport fort désavantageux au mémoire, en renouvelant tous les édits qui défendaient la religion catholique aux Chinois, & ne la permettaient qu'aux Européens.

Les Pères ayant appris ce mauvais succès, furent tous au Palais se plaindre à Chiaolao-je, qui les renvoya en leur promettant d'en parler à l'empereur, afin qu'on pût lui présenter un nouveau mémoire, les Pères s'offrant toujours à défendre la vérité de leur religion.

Le 9, l'empereur demanda au page comme les Pères se portaient, & s'ils savaient la définition de leur affaire. Il lui répondit qu'oui & qu'ils étaient venus au Palais fort désolés, pour implorer sa bonté. Ce prince ayant entendu cela, dit à ceux qui étaient autour de lui :

> — Je ne sais ce qu'ont ces conseillers chinois contre les Européens ; voilà déjà la troisième fois que je leur ai fait connaître que c'est ma

> volonté qu'on les favorise, en tout ce qui regarde leur loi. Le mémoire qu'ils m'ont présenté m'a paru un chemin propre pour condescendre à leur p.190 demande, mais ces obstinés me le ferment ; de sorte que parlant avec les colaos sur la résolution du conseil des Rites, je n'ai pu les engager à la réformer, ou à la modérer.

Le lendemain il envoya dire aux Pères de ne se point affliger, de prendre patience, & de ne pas précipiter les affaires.

Le 11, on signifia aux Pères le décret en forme. Le 18, l'empereur fit venir son beau-père Sofanloa-je, Tartare de nation, & grand-père du prince, qui était déclaré successeur, & lui dit ce qui était arrivé touchant la réponse au mémoire que les Pères lui avaient présenté. Celui-ci avec sa promptitude tartare lui répondit que Sa Majesté ne devait pas permettre qu'on fît une telle injustice ; mais qu'en ce cas il était à propos qu'il se servît de son autorité. Et pour le pousser à le faire, il lui remit devant les yeux tous les services que les Européens avaient rendus à l'empire, sans jamais en avoir été récompensés ; & que présentement on leur refusait une chose aussi juste, qu'était la publication de leur loi, que l'on connaissait être bonne & conforme à la raison. Il ajouta encore :

> — Si Dieu eût voulu que tout l'empire devînt entièrement chrétien, que l'on épargnerait p.191 un grand nombre de soldats qui sont nécessaires pour tenir en crainte les voleurs & les rebelles ; puisque depuis trente & tant d'années que gouverne Votre Majesté, on n'a jamais entendu que les chrétiens aient fomenté aucune rébellion dans les provinces où ils vivent ; & pendant que j'étais colao, je sais bien de quelle manière ils se comportaient, & comme vivaient les bonzes. Les chrétiens sont au service de V. M. , sans demander ni honneurs ni richesses pour leurs peines, mais seulement la liberté de prêcher leur religion. V. M. sait combien ils ont travaillé à la réformation du calendrier ; quels soins ils se donnent au tribunal des Mathématiques ; l'avantage qu'on a tiré de leurs directions pour l'artillerie ; & enfin l'utilité que procure la paix conclue avec les Moscovites par leur moyen.

L'empereur ayant entendu cela, lui répondit :

> — Vous dites bien, mais la sentence est donnée, comment la révoquer ?

— V. M. répliqua Sofanlao-je, peut se servir de son autorité, & ne pas permettre que le tribunal des Rites fasse une injustice.

Le monarque resta quelque temps en suspens ; mais, après avoir pris sa résolution, il dit :

— J'enverrai dire au p.192 Conseil de retirer le décret qu'il a fait contre les Européens, & qu'il considère cette affaire de nouveau un peu plus sérieusement ; mais il faut que vous alliez aux colaos, & leur fassiez connaître l'injustice d'un tel décret, en leur répétant les mêmes raisons que vous m'avez dites.

Ce seigneur, quoique Tartare de nation, était catholique d'inclination, & il s'offrit de le faire. Dès le lendemain il se rendit au tribunal des Colaos, & à celui des Rites, & les gagna si bien, qu'ils avouèrent qu'on n'avait fait un tel décret, que dans la crainte que plusieurs embrassant la religion catholique, il ne s'élevât des tumultes & des rébellions dans l'empire. Il faut aussi remarquer l'artifice du bon seigneur, qui, quoique peu ami du président du tribunal des Rites, qui était un colao chinois, le traita de *lao-sien-fang*, c'est-à-dire, seigneur, maître, titre fort estimé chez les Chinois ; de sorte qu'il obligea par ce moyen le président à être du côté des Pères. Lorsque l'on eut rapporté cela à l'empereur, & que les conseillers étaient bien disposés, il ordonna que deux colaos tartares fissent savoir sa volonté, qui était que Sofanlao-je fût présent lorsque l'on débattrait la cause au p.193 conseil des Chinois, afin que leur décision fut favorable aux jésuites. Comme ce fut le 19 mars, jour de saint Joseph, que l'empereur se déclara si fortement pour les missionnaires, ils prirent à cause de cela, ce saint pour patron de la mission, & ils en écrivirent à Rome pour en avoir la confirmation.

On tint le conseil dans le palais le 20 de mars, en présence de Sofanlao-je, suivant l'ordre de l'empereur ; d'où le même jour on porta la résolution au tribunal des Colaos, qui approuvèrent la chose, mais n'inférèrent pas l'éloge que ce seigneur avait fait de notre religion. Ils se contentèrent de faire mention des services que les chrétiens leur avaient rendus. La résolution étant passée, tous y souscrivirent, & on la présenta à l'empereur le même jour. Le 22, ce prince signa le décret, par lequel il donnait permission à tous ses vassaux de se faire catholiques, & abolissait tous les anciens édits. Voici le décret.

> « Kou-patai (nom qu'on lui a donné, parce qu'on lui avait ôté le degré de président du conseil des Rites) informe V. M. avec le respect qu'il lui doit. Nous autres conseillers du conseil des Rites, nous sommes assemblés & avons p.194 consulté ; & après avoir examiné, nous trouvons que les Européens viennent de neuf mille lieues par mer, par affection pour le bon gouvernement de V. M. & ont à présent le soin des mathématiques ; qu'ils ont en temps de guerre apporté tous leurs soins pour faire des machines de guerre & des pièces de canon ; & qu'étant envoyés vers les Moscovites, ils ont commencé & fini le traité avec une grande fidélité, service très important à l'État. Les Européens qui vivent dans diverses provinces ne sont point vicieux, n'ont point de disposition à troubler le public, n'attirent point le peuple de leur côté par une fausse doctrine, & n'excitent point de rébellions par des ruses trompeuses. Si l'on permet à un chacun d'aller aux temples des bonzes pour y faire ses adorations, il ne paraît pas à propos de refuser cette même liberté aux Européens, qui ne font rien contre les lois. Il est véritablement nécessaire que l'on conserve les églises de chaque endroit, comme elles étaient auparavant, & il n'est pas à propos d'en défendre l'entrée à ceux qui y veulent aller adorer, mais qu'on leur permette d'y entrer quand il leur plaira. Nous p.195 attendons le jour que viendra l'ordre de V. M. pour le pouvoir publier en cette cour & en sa province ; parce que nous autres conseillers des Rites, nous n'osons usurper cette autorité; mais nous en faisons rapport avec tout le respect possible, & requérons en suppliant l'ordre de V. M.

L'empereur approuva la résolution. On publia le décret, & le vice-roi fut obligé de tenir compte de ce qui avait été perdu, d'ouvrir les églises, & de rendre tout au père Intorcetta, qui, après en avoir remercié le monarque à la tête de ses compagnons, eut le bonheur d'aller avec le père Antoine Thomas & deux Tartares, au-devant du père Philippe Grimaldi, qui revenait d'Europe. Ils furent tous quatre à Macao le congratuler de la part de l'empereur ; & le vice-roi même de Canton eut ordre exprès de s'y rendre avec plusieurs autres mandarins pour la même fonction, qui consiste, suivant la coutume du pays, à toucher neuf fois la terre de sa tête en priant pour la santé de l'empereur, avec les autres particularités dont avons parlé. La ville de Macao fit la même chose au père

Grimaldi, tant est grand le respect que l'on a pour les favoris & ceux qui appartiennent au prince, p.196 qui avait déjà envoyé trois fois pour le complimenter sur son arrivée. Ainsi, ce qui devait causer la ruine de la religion catholique, a été, avec la permission de Dieu, ce qui l'a mieux établie que jamais. Après cet heureux succès, tous les Pères qui s'étaient retirés à Pékin retournèrent à leurs églises ; & la religion, que l'on prêchait auparavant en cachette, par rapport aux édits qui la défendaient dans la Chine, fut annoncée publiquement comme en Europe. On bâtit tous les jours des églises au vrai Dieu par tout l'empire, quoique quelques-uns veuillent s'y opposer ; la chose étant autorisée par le décret de l'empereur, que l'on voit à la porte de chaque église catholique en lettres d'or.

Les Pères jésuites ont trois églises dans Pékin ; l'une est dans la première enceinte du Palais, & appartient aux Pères français, dont le père Fontenay est le supérieur, y ayant outre cela les pères Gerbillon, Bouyot, Visdelou, & un Père allemand nommé Kilian Stumps, tous très habiles dans les mathématiques, & fort savants dans les autres sciences, ayant été tirés de la Société par l'ordre du roi de France, à la prière du roi de Siam, d'où après la mort de celui-ci, ils passèrent, il y a p.197 neuf ans, par la ville de Nimpo à la Chine, & s'établirent dans Pékin, malgré les fortes oppositions & les chagrins que leur firent les Pères portugais du même ordre, pour empêcher leur établissement. Ils sont cependant aujourd'hui fort avant dans les bonnes grâces de l'empereur, qui leur a donné une maison dans son palais. Présentement on leur bâtit une église & des logements commodes.

L'autre église est dans la partie orientale de la ville des Tartares, que l'on appelle Toutang, où le père Sifaro, élu évêque de Nankin, était supérieur, & avait pour assistants dans ce temps-là le père Antoine Thomas de Namur, bon mathématicien, & le père Soarez.

Le père Grimaldi supérieur & vice-provincial, accompagné des pères Pereira, Rodriguez & Ossorio, faisait sa résidence dans la troisième église. Elle est dans la partie occidentale de la ville des Tartares, que l'on appelle Sitang, proche de la porte Sounchimouen, & est la plus ancienne & la plus belle ; elle a trois autels fort bien ornés, une belle façade avec deux petites tours aux côtés. L'empereur leur donne pour leur entretien une certaine quantité de riz, d'huile, de sucre,

d'épices, de sel, de pois (ce qui p.198 n'est pas peu de chose à Pékin), & autres choses, que les jésuites français me dirent monter à la valeur de cent leans ou à cent vingt-cinq pièces de huit pour chaque religieux. Cela, & les rentes de quelques boutiques & maisons, met les Pères portugais en état de vivre commodément sans rien tirer de leur pays. Il n'en est pas de même des Pères français qui vivent bien pauvrement, quoiqu'ils reçoivent des pensions de France, parce qu'il fait fort cher vivre à la cour ; & quoique l'empereur lorsqu'il est allé les voir, leur ait demandé s'ils avaient besoin de quelque chose, ils ont toujours répondu modestement que non. On ne doit pas oublier de dire en cet endroit, que lorsque ce monarque va voir les Pères portugais ou les Français, ils sont obligés de mettre dehors tous leurs domestiques, & de laisser ouvertes toutes les portes de leurs armoires, pour faire voir qu'il n'y a personne de caché.

Ces Pères me dirent que la vie qu'ils menaient était fort rude & fatigante, parce que les pères Grimaldi, Gerbillon & Fontenay sont obligés d'aller tous les jours dès la pointe du jour au Palais, soit pour instruire l'empereur, ou pour recevoir ses ordres ; & si quelqu'un y manque, p.199 on l'envoie aussitôt chercher, & on le retient jusqu'après midi. Les autres Pères sont occupés à faire des instruments de mathématiques, à raccommoder des horloges, ou à courir çà & là, si bien que le père Grimaldi me dit qu'il changerait sa vie pour celle d'un galérien, qui a pour le moins quelques heures de repos ; & que ce qui le fâchait encore plus, était que l'empereur changeait les Pères d'un lieu à un autre, voulant parler de l'Allemand qu'il avait amené avec lui, & que ce prince avait mis avec les Pères français.

Il avait véritablement raison de se plaindre, puisque le 25 du mois de juillet dernier, il tomba de sa mule en revenant du Palais, & le pied lui étant resté dans l'étrier, il fut traîné la longueur de deux portées de fusil & en danger de périr, ayant un œil presque hors de la tête ; mais il fut guéri parfaitement par les soins d'un chirurgien que l'empereur lui envoya.

Ils servent non seulement ce monarque avec une si grande assiduité, qu'en hiver ils ont la barbe gelée ; mais aussi les chrétiens chinois, au salut de qui ils travaillent continuellement. Ils tiennent aux portes de Pékin des exorcistes chinois, qu'ils paient pour baptiser les enfants p.200 exposés, que l'on jette devant les portes de la ville, & qui sont en danger de mort. Le père Ossorio me dit qu'on

en baptisa environ trois mille l'année avant qu'on les portât à l'hôpital d'un miaou ou pagode, destinée pour les élever ; & il m'ajouta que tous les ans on en exposait plus de quarante mille, dont on jetait la plus grande partie dans les cloaques où ils mouraient.

Il y a dans la Chine environ 200.000 chrétiens, dont les missionnaires de divers ordres reçoivent quelque assistance. Ils ont les uns & les autres grande obligation aux jésuites de Pékin, qui se sont toujours opposés aux brigues que les mandarins ont faites contre les Pères qui sont répandus dans tout l'empire, & occupés du soin de leurs églises. Et il n'y a que cet ordre-là qui soit capable d'y maintenir les autres, ainsi que me l'ont avoué les Pères de l'observance & les clercs missionnaires : parce que pour plaire aux Chinois, qui n'aiment les Européens que par intérêt, il faut, comme les jésuites, savoir de tout ; composer leur calendrier en trois langues, avec le mouvement de toutes les planètes & des étoiles les plus considérables ; observer les éclipses, & faire toutes sortes d'instruments de p.201 mathématiques ; raccommoder des horloges, travailler à la distillation, & quantité d'autres choses. C'est de cette manière que se soutient la mission, qui est exercée, tant par les Pères jésuites, que par les clercs missionnaires français, & seize Pères observantins, dix dominicains, cinq augustins, tous espagnols & entretenus par la charité du roi catholique. Les clercs missionnaires français vivent en communauté des fonds qu'ils ont en France, & partagent les petits secours qu'ils reçoivent entre les missions de la Chine, de la Cochinchine, de Siam & du Tunquin ; les plus mal pourvus sont les Portugais (excepté ceux dont on a parlé) qui sont dispersés au nombre de quarante dans tout l'empire, d'autant qu'ils n'ont point d'autre fonds que le legs de l'évêque de Munster, & le peu qui leur vient de Portugal, dont le tout réparti entr'eux ne suffit pas pour les entretenir. D'ailleurs ils ne tirent pas grand secours des chrétiens chinois qui sont pauvres ; car les riches & les mandarins n'embrassent point le christianisme, pour ne pas renoncer à ce grand nombre de femmes. Ces missionnaires maintiennent cependant tant qu'ils peuvent leur droit de patronage sur la Chine, les Portugais ne permettant pas p.202 que ceux des autres nations passent dans cet empire, par un autre chemin que celui de Lisbonne, afin qu'ils jurent fidélité au roi de Portugal, qui ne peut y envoyer de son royaume assez de religieux, & encore moins les y entretenir ; de sorte que si

le roi d'Espagne ne se mêlait pas de cette mission, les Portugais y feraient peu de progrès, & ne pourraient pas s'y soutenir longtemps.

Les missionnaires ont imprimé plus de cinq cents volumes de la loi de Dieu, qu'ils ont faits en moins d'un siècle, ayant traduit l'Écriture Sainte & les œuvres de saint Thomas. Ils ont dans Pékin une belle bibliothèque de livres chinois & européens. J'y ai vu une mappemonde en caractères chinois ; mais elle est de forme carrée, parce que cette nation s'imagine que le monde a cette forme.

Comme la guerre allumée entre les Chinois & les Moscovites a été éteinte par la bonne conduite des Pères, il ne sera pas hors de propos de finir ce chapitre, en rapportant cette négociation. L'empereur de la Chine se brouilla avec les Moscovites, par rapport à la pêche de perles qui se fait proche de la ville de Nipchou, située sur le lac du même nom ; mais considérant ensuite que la guerre qu'il venait p.203 de leur déclarer pourrait lui être fort préjudiciable, il envoya un de ses beaux-pères, petit roi de la Tartarie, avec les pères Pereira & Gerbillon, pour tâcher de faire la paix. Le Tartare étant arrivé proche des frontières de Moscovie, mit indiscrètement sa cavalerie en bataille, pour faire peur aux autres, & leur dit fièrement :

> — L'empereur mon maître, vous accorde de sa grâce, la pêche seulement dans une telle partie du lac.

Les Moscovites répondirent à ces paroles hautaines qu'ils n'en étaient nullement obligés à l'empereur de la Chine, parce qu'ils en étaient déjà en possession, & se retirèrent tout indignés, ne voulant plus entendre parler de paix.

Le Tartare se repentit d'avoir, par son imprudence, aigri l'esprit des Moscovites, craignant que l'empereur ne l'en punît à son retour, parce que ce prince voulait absolument vivre en bonne intelligence avec eux. Ce n'est pas qu'il redoutât des gens qui peuvent à peine lui opposer dix mille hommes, mais il avait peur qu'ils ne se joignissent au Tartare occidental Eluth, son ennemi, qui incommode les pays qu'il possède dans la Tartarie orientale par des courses continuelles : car, quoique l'empereur de la Chine ait de p.204 plus grandes forces, les Chinois ne sont pas si bons soldats que les Tartares, qui sont endurcis à la fatigue. Ils traversent plusieurs déserts en une semaine, avec un sac de farine sur la croupe du cheval, & se nourrissent de chameaux & de chevaux ; au lieu que les Chinois sont si délicats, qu'ils veulent aller à la guerre avec toutes

leurs commodités, & ils ne passeront pas outre, dès qu'elles commenceront à leur manquer. C'est pourquoi l'empereur, pour empêcher que son pays qui est fort éloigné de Pékin, ne soit brûlé par cent cinquante mille chevaux que ce roi tartare peut mettre en campagne, fait tout son possible pour l'apaiser, en lui donnant de grosses sommes d'argent ; parce que la guerre est la seule chose qui fait vivre ces gens-là, n'ayant pour tout capital que l'arc & les flèches.

Le père Pereira voyant que l'ambassadeur tartare était fort chagrin de la mauvaise conduite qu'il avait tenue dans son ambassade, s'offrit d'aller au camp des Moscovites, pour renouer la négociation.

Le Tartare s'y opposa d'abord, disant que les Moscovites étaient des gens féroces qui le massacreraient, & qu'il serait obligé de rendre compte de sa personne à l'empereur.

> — Non, non; dit le père Pereira, p.205 ce sont des gens fort raisonnables & très civils ; & j'ose bien me promettre de faire le traité avec eux.

Il y fut effectivement ; & deux jours après, dans le temps que le Tartare craignait qu'on ne l'eût tué, il revint avec les articles de la paix, dont l'ambassadeur fut extrêmement réjoui. Les Moscovites régalèrent ensuite fort généreusement le Tartare, qui les traita à son tour.

L'ambassadeur chinois, après avoir pris congé des Moscovites, revint à Pékin, traversant plusieurs déserts sur la route, sans trouver ni ville ni village pour s'y reposer. Il est vrai que cet endroit de la Tartarie que possède l'empereur est d'une vaste étendue ; mais il est si désert & si rempli de bois, que pour la qualité de son territoire, on le peut dire petit. Les pauvres Tartares y vivent sous des cabanes, comme les anciens Numides ou les Hamaxobites, qui étant entièrement adonnés à une vie pastorale, n'avaient pas de maisons & allaient avec leurs cabanes portatives habiter le premier endroit qui leur paraissait le plus commode. Mais l'empereur d'aujourd'hui, voulant les civiliser, commence à leur faire bâtir des villes, & à les faire vivre en communautés. Il y a quarante petits rois & p.206 princes qui lui paient tribut ; entre lesquels sont les Tartares Fautazi & Kalka, dont les premiers ont sept mille, & les derniers vingt mille chevaux de coureurs, qui ne vivent que de pillage. Ce qu'il y a de plus curieux dans ce pays inculte, comme me l'ont dit les pères Grimaldi, Gerbillon & Pereira,

ce sont de grands ponts d'une structure merveilleuse, que l'on fait sur les rivières, quand l'empereur doit y passer, ou pour joindre des montagnes.

Lorsque l'ambassadeur chinois arriva à Pékin, l'empereur fut fort satisfait des conditions, dont le Tartare avoua qu'il avait l'obligation aux Pères. Les ambassadeurs du Grand duc de Moscovie vinrent peu de temps après, & l'empereur les reçut sur un trône élevé de terre de vingt marches, qu'il leur fit ensuite monter, pour leur présenter à boire ; & quoiqu'au commencement ils refusassent de toucher la terre avec la tête, selon la coutume du pays, ils y consentirent à la fin. Ils furent fort surpris de voir dans une telle majesté une famille tartare, dont ils avouaient qu'ils ne connaissaient pas l'origine, quoiqu'ils eussent parcouru tout ce vaste pays ; car les Moscovites mettent quarante jours de chemins des confins de p.207 la Tartarie moscovite à Pékin, s'étant rendus maîtres d'une bonne partie de ces grandes contrées, dont l'empereur s'est fort peu soucié depuis qu'il a passé des tentes rustiques des Tartares dans le palais le plus majestueux du monde.

@

Chapitre VI

Ancienneté de l'empire de la Chine. Estime que les Chinois font de leur pays. Nombre des villes & autres lieux, des familles & des âmes qu'il contient

@

Les interprètes de l'histoire de la Chine attribuent le commencement de cette monarchie à Fo-hi, 2.952 ans avant Jésus-Christ. Il réduisit en société les hommes, qui jusqu'alors avaient été vagabonds & sauvages, vivant dans ces premiers temps comme les bêtes. Xin-num leur enseigna ensuite l'agriculture & d'autres arts ; & ils commencèrent à vivre plus régulièrement dans des villages.

Après Xin-num, vint Hoàm-ti, dit l'empereur blond, parce qu'il prit cette couleur, qui n'appartient qu'aux empereurs. Il se servit de Tanao pour perfectionner la période chinoise ou cycle de p.208 60 ans. Il inventa la musique & les instruments, les armes, les filets pour la pêche, les chariots, les navires & tout ce qui regarde la forge. Il introduisit, avec le secours de sa femme Louy-sou, la manière de nourrir les vers pour faire la soie, la mettre en œuvre & la teindre. Il établit six colaos ou Premiers ministres, & écrivit plusieurs livres de médecine.

Xao-Hao, qui le suivit, commença à bâtir des villes, & les environner de murailles. Il inventa une nouvelle musique, & introduisit l'usage de faire tirer les chars par des bœufs.

Chouen-Hio, son neveu & son successeur, ordonna qu'il n'y aurait que le seul empereur sur la terre qui sacrifierait solennellement à l'empereur du Ciel. Il fut auteur du calendrier, & voulut que l'on commençât l'année à la nouvelle lune la plus proche du commencement du printemps, qui répond à la Chine au cinquième degré du signe d'Aquarius.

Son neveu Tico monta sur le trône après lui. Il eut quatre femmes. Il établit des maîtres pour instruire les peuples, & inventa la musique vocale.

À ces six princes, succédèrent les deux célèbres empereurs & législateurs, Yao & Xoun, d'où sont émanés les rites p.209 civils & les institutions politiques. Ils

régnèrent 150 ans, qui joints à 587 que les six premiers ont vécu, font en tout 737 ans.

De ces deux fondateurs de la nation chinoise, & des six empereurs dont on a fait mention, descendent les familles impériales, dans lesquelles a résidé la dignité suprême & l'administration de la monarchie chinoise jusque dans ces derniers temps. On en compte en tout vingt-deux ; savoir, neuf grandes, & treize petites, au nombre desquelles on met cette dernière des Tartares orientaux, qui gouverne actuellement l'empire de la Chine & celui de Tartarie. On les peut voir toutes en abrégé dans la table suivante : p.210

TABLE NUMÉRIQUE DES vingt-deux familles impériales, du nombre des empereurs dans chaque famille & du temps que chaque famille a régné,

	Familles	Empereurs	Années
I	Hia	17	458
II	Xam	28	644
III	Cheou	35	873
IV	Chin	3	43
V	Han	27	426
VI	Heou-han	2	44
VII	Chin	15	155
VIII	Soum	7	59
IX	Chi	5	23
X	Leam	4	55
XI	Kin	5	32
XII	Souy	3	29
XIII	Tam	20	289
XIV	Heou-leam	2	16
XV	Heou-tam	4	13
XVI	Heou-chin	2	11
XVII	Heou-han	2	4
XVIII	Heou-cheou	3	9
XIX	Soum	18	319
XX	Youen	9	89
XXI	Mim	21	276
XXII	Chim	2	53
		234	3920

p.211 Les trois familles Hia, Xam & Cheou qui ont précédé les autres, les ont surpassées en bonté & en réputation ; parce que les empereurs qui les composaient ont agi en véritables princes, par l'intégrité de leur conduite, par les lois justes qu'ils ont établies, par leur affection pour le peuple, & surtout par leur bonne foi & leur sincérité. Elles les ont aussi surpassées en nombre d'empereurs & d'années d'empire. On voit donc que le nombre des empereurs, y compris les

deux fondateurs de la nation, se réduit à 236, omettant ceux ou qui ont vécu peu de temps, ou que pour quelque raison l'on n'a pas mis dans la suite des empereurs ; c'est pourquoi je renvoie le lecteur aux chroniques de la monarchie chinoise, dont parle au long le père Philippe Couplet, dans lesquelles il trouvera exactement marqués non seulement les noms des empereurs & les années qu'ils ont régné, mais aussi ce qui s'est passé de plus remarquable sous leurs règnes.

On voit aussi par cette table que la monarchie a duré 3.920 ans dans les familles impériales, selon l'opinion la plus probable des Chinois, auxquels si l'on ajoute les 737 ans qu'on écrit que les huit premiers princes ont vécu, cela fera p.212 4.657, & si l'on en déduit les 255 ans qu'ont gouverné les deux premiers princes Fohi & Xin-num, parce qu'ils n'ont pas possédé la dignité impériale, il restera 4.402, & selon l'opinion qui en met le moins, 4.053 ans que cette grande monarchie commença dans Yao, & a toujours continué sans interruption. Il faut avouer qu'il n'y a point dans le monde de royaume ou d'État qui se puisse vanter d'une suite de rois si ancienne, si longue & si bien continuée. Les monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs & des Romains ont fini après avoir beaucoup moins duré ; & celle de la Chine subsiste encore semblable à un grand fleuve qui ne cesse jamais de rouler ses eaux. Cette longue durée, cette ancienneté & les autres excellences de la Chine remplissent d'orgueil les Chinois, qui regardent leur empire comme le plus grand de tout le monde, aussi bien que tout ce qui leur appartient, en méprisant toutes les autres nations, parce qu'ils ne les connaissent pas. Ils donnent dans leurs cartes une forme carrée à la Chine, la représentent fort grande, & placent tout autour les autres royaumes, au nombre de 72 sans ordre & sans méthode géographique, les faisant petits & raccourcis, avec des titres p.213 ridicules & méprisants ; par exemple, Siao-gin-qué, ou le royaume habité par des nains, Niou-gin-qué, le royaume où demeurent les femmes, Chouen-gin-qué, royaume où les hommes ont un trou au ventre, celui dont les habitants ont le corps d'homme, & le visage de chien, celui dont les habitants ont les bras si longs, qu'ils leur pendent jusqu'à terre. Enfin ils appellent les Tartares, les Japonais, les peuples de la Corée & les Tunquinois, les quatre nations barbares. Les jésuites dans ces derniers temps leur ayant donné connaissance de l'Europe, ils l'ont ajoutée dans leurs cartes, & l'ont mise au milieu de la mer, comme une petite île. Ils divisent le Ciel en 28 constellations, & la Chine en autant de quartiers, à chacun desquels ils attribuent

une constellation, & lui font porter le même nom, sans en laisser une seule pour les pays étrangers.

Ils ont donc une si grande idée de leur empire, que quand ils se trouvent convaincus par les arguments des missionnaires, ils disent par admiration :

> — *Chumqueki-vai ! Hoan-ijeou-tao !* c'est à-dire : Qu'est-ce que nous voyons ? Qu'est-ce que nous entendons ! Peut-il y avoir hors de ce grand empire quelque règle ou quelque chemin pour arriver à la véritable vertu, p.214 & y aurait-il une autre foi ou quelque autre loi ?

Et il arrive souvent qu'en parlant avec les Pères de la religion chrétienne, de belles lettres & de sciences, ils leur demandent si nous avons leurs livres ; & entendant que non, ils ajoutent, tout surpris & scandalisés :

> — Si vous n'avez pas en Europe nos livres, ni notre écriture, comme vous le dites, quelles lettres & quelles sciences pouvez-vous avoir ?

Cette grande monarchie a eu différents noms, parce que chaque fois qu'il venait une nouvelle famille sur le trône, elle imposait un nouveau nom. Sous la famille précédente on l'appelait Taimim-qué, c'est-à-dire, empire d'une grande clarté. Les Tartares qui gouvernent aujourd'hui, l'appellent Tai-chim-qué ou empire de grande pureté. Mais comme il y avait autrefois des règnes fameux, soit par la durée ou la vertu des princes, soit par le nombre des gens savants, on a conservé leurs noms, & l'on s'en sert aujourd'hui dans les livres ; comme, par exemple, ceux de Hiaqué, Xamqué, Keouqué, Hanqué, & autres, qui paraissent avoir été donnés plutôt pour distinguer les règnes des familles impériales, que pour signifier l'empire. Dans les mémoires que l'on présente à l'empereur & dans les p.215 livres, on l'appelle communément Xamché, Haut & souverain empire. Les savants dans leurs écrits se servent de Chum-hoa, ou Fleur du milieu ; mais le nom le plus ancien & le plus commun parmi les Chinois, est celui de Chumqué, ou empire du milieu, parce qu'ils croient que la Chine est au milieu du monde qu'ils font plat & carré ; ou parce que le premier monarque avait établi sa cour dans la province de Honan, qui était alors comme le centre de l'empire ; ou parce qu'ils l'estiment plus que tous les autres, comme il paraît par le titre hyperbolique de Tien-hia qu'ils lui donnent, c'est-à-dire empire qui contient tout ce qui est sous le Ciel : ce qui fait que quand on dit Tien-hià-taipim, tout ce qui est sous le Ciel est en paix ; c'est la même chose que si l'on disait la Chine est en paix.

De la Chine

Si les Chinois ont donné des marques de mépris aux royaumes & aux nations étrangères, les autres les ont payés, pour ainsi dire, en même monnaie ; car les Tartares occidentaux appellent les Chinois, Harakitai ou Barbares noirs, & donnent le même nom au pays. Les Moscovites imitent en cela les Tartares, en donnant aux Chinois le nom de Kitai ; ceux du royaume de Chiahamalaha, de celui de p.216 Tibet & d'Ousangué, corrompent le mot de Kitai en Catai, & appellent ainsi les marchands qui viennent de ces côtés-là ; d'où l'on voit clairement que le royaume de Catai, dont parle le père Andrada, dans sa relation du Tibet, n'est point autre que la Chine. Cependant Baudrand & quelques autres veulent que le Catai soit un royaume de la Grande Tartarie, appelé Seri par les anciens, qui s'étend vers l'est, ayant la Tartarie impériale au Nord, la Chine au Sud & le Turquestan à l'Ouest, auquel il donne aussi le nom de Kara-Catai, où habitent les Scythes-Alains, proche du Mont Imaüs. Mais on peut appeler la Chine, Catai, du nom des Tartares du Catai, qui l'occupent aujourd'hui avec les Nioukans leurs voisins. Les Tartares orientaux ont aussi nommé la Chine, Nica-corum, ou le royaume des Barbares, & présentement qu'ils en sont maîtres, ils l'appellent Toulimpa-corum, ou le royaume du milieu.

Ce vaste empire est situé sur l'extrémité de l'Asie, du côté de l'Orient. Les Chinois prétendent qu'il est aussi large que long ; mais selon les meilleures relations des Européens, il est de figure ovale. Il s'étend depuis la forteresse de Cai-pim, dans la province de Pékin au 41e degré p.217 de latitude, jusqu'à la pointe méridionale de l'île de Hai-nan, au 18e degré, & ainsi occupe 23 degrés du Nord au Sud, & sa longueur est, selon les livres chinois, de 5.750 *li* ou stades, qui font

402 lieues & demie d'Espagne ou de Portugal, de 17° & demi au degré.
575 lieues de France, de 25 au degré.
345 lieues d'Allemagne, de 15 au degré.
1.380 milles d'Italie, de 60 au degré.
5.750 *li* ou stades de la Chine, de 250 au degré.

Mais si l'on veut considérer la plus grande longueur de la Chine, il faut la prendre de sa frontière au Nord-Est, de Xai-Yuen, dans la province de Leaotoun, jusqu'à la dernière ville de la province de Youn-nan, appelée Chintien-Kioun-min-fou, & sa longueur sera de

525 lieues d'Espagne & de Portugal,
750 lieues de France,
450 lieues d'Allemagne,
1.800 milles d'Italie,
8.400 stades de la Chine.

On compte sa largeur depuis la pointe p.218 de Nimpo, ville maritime de la province de Chekian, jusqu'à l'extrémité de la province de Souchouen, & cela fait

297 lieues & demie d'Espagne & de Portugal,
426 lieues de France,
255 lieues d'Allemagne,
1.020 milles d'Italie,
4.080 stades de la Chine.

Mais on trouvera une plus grande largeur en la prenant depuis Tam-Chan, la place la plus orientale de la province de Leaotoun, sur les frontières de la Corée, jusqu'à Toum-tim, dans la partie occidentale de la province de Xensi, & elle sera de

350 lieues d'Espagne ou de Portugal,
500 lieues de France,
300 lieues d'Allemagne,
1.200 milles d'Italie,
5.400 stades de la Chine.

Cet empire est borné à l'orient par la mer Orientale ; au septentrion, par une longue muraille qui le sépare de la Tartarie ; à l'occident, par de hautes montagnes & des déserts de sables ; & au midi, par l'océan Méridional, & les p.219 royaumes de Tunquin, de Cochinchine, de Laor, & autres.

Il est divisé en quinze provinces, qui pour leur grandeur, leur richesse & leur fertilité, peuvent être appelées de grands royaumes, plutôt que des provinces, auxquelles il faut ajouter le Leaotoun, pays qui ne le cède pas à une province. On trouve ce pays avec six provinces sur la mer Orientale & sur la Méridionale ; il y en a six autres qui sont dans le milieu des terres, & trois à l'Occident qui sont séparées du reste de l'Asie par de très hautes montagnes. On les nomme Pékin, Nankin, que l'on appelle présentement Kiam-nan, Xansi, Xanton, Honan, Xensi,

Chiekian, Kiamsi, Houquam, Souchouen, Fokien, Quamton, Quamsi, Youn-nan, Quei-cheou, & le pays de Leaotoun qui mériterait le nom de province, mais les Chinois le mettent sous la province de Xanton. Les provinces des frontières sont Pékin, Xansi, Xensi, Souchouen, Youn-nan & Quamsi. Cluvier, qui a donné dix-huit provinces à la Chine, était mal informé ; car les royaumes de Tunquin & de Cochinchine, qu'il compte comme provinces de la Chine, n'en dépendent nullement ; & s'ils y ont été soumis pendant quelques p.220 années, il y a longtemps qu'ils ne lui obéissent plus.

Il y a encore plusieurs îles qui dépendent de la Chine, comme la grande & petite Lieou-kieou, Taiouam, que les Portugais appellent Formosa, Hainan, Piamxan, sur la pointe méridionale de laquelle Macao est situé, & une infinité d'autres, tant habitées que désertes. Le royaume de Corée n'est pas une île proche de la Chine, comme Cluvier le dit, mais une grande presqu'île, qui s'étend du Nord au Sud. Xam-hai n'est pas une île comme le père Martini l'a marqué dans son Atlas, mais une citadelle si grande & si bien fortifiée par l'art & la nature, qu'elle peut le disputer aux meilleures de l'Europe. Elle est bâtie en terre ferme proche de la mer, entre la province de Pékin & le pays de Leaotoun.

On compte dans ce grand empire 4.402 villes murées, qui sont divisées en deux classes, les civiles & les militaires. Dans la classe des civiles il y en a 2.045, savoir, 175 cités du premier rang, que les Chinois appellent *fou*, 274 du second, appelées *cheou*, 1.288 appelées *hien*, 205 hôtels royaux, appelés *ye* ; & 103 corps de garde ou hôtelleries royales p.221 du second ordre, qu'on appelle *chiamchin*.

On comprend dans les villes de l'empire celles qui sont situées dans les provinces de Youn-nan, de Qouei-cheou de Quamsi & de Sou-che-ou, & qui ne paient aucun tribut, mais obéissent à des princes & seigneurs particuliers qui sont absolus. Ces villes pour la plupart sont si bien environnées de hautes montagnes & de rochers escarpés, qu'il semble que la nature se soit étudiée à les fortifier ; & l'on voit entre ces montagnes des plaines & des campagnes de plusieurs journées de chemin, où l'on trouve des villes du premier & second rang & beaucoup de villages. Les Chinois appellent ces seigneurs *toufous* ou *tou-quons*, c'est-à-dire, mandarins du pays ; parce que, comme ils croient qu'il n'y a point d'autre souverain au monde que celui de la Chine, ils s'imaginent qu'il n'y a point d'autres princes ou seigneurs que ceux à qui leur monarque en donne les titres.

Les peuples qui sont soumis à ces seigneurs parlent la langue chinoise avec les Chinois, & en ont une autre qui leur est particulière. Leurs mœurs sont peu différentes de celles des Chinois ; ils se p.222 ressemblent quant au visage & à la taille, mais ils sont plus courageux. Les Chinois les craignent, ayant trouvé plusieurs fois une vigoureuse résistance, lorsqu'ils ont voulu les attaquer ; c'est pourquoi ils les laissent en repos, & se contentent d'avoir un commerce libre avec eux. Ainsi on ne doit pas être surpris si l'on trouve ici un plus grand nombre de villes que dans le père Martini, parce qu'on y comprend toutes celles de ces petits seigneurs, dont les États sont enfermés dans l'empire, quoiqu'ils ne reconnaissent pas l'empereur. On y met aussi les cités & villes du pays de Leaotoun, & de la province de Youn-nan, dont les Chinois, extraordinairement attachés à leurs formalités, font des catalogues particuliers.

Les Chinois ont fait imprimer un itinéraire, dans lequel on voit la route depuis Pékin jusqu'aux extrémités de l'empire, tant par eau que par terre. Les mandarins qui partent de la Cour pour se rendre à leurs portes, & tous les voyageurs, s'en servent beaucoup pour savoir leur route, la distance des lieux, & combien de lieues ils ont fait dans la journée. Toutes les routes royales de l'empire sont divisées en 1.145 journées, comme p.223 on le voit par le même livre ; au bout de chaque route, il y a un endroit où les mandarins sont logés, & traités aux dépens de l'empereur. On appelle ces 1.145 places *ye*, ou *chin*, ou joignant les deux mots, *ye-chin*, c'est-à-dire, lieu de logement & de garde ; parce qu'on attend les mandarins avec la même vigilance que si l'on était en garde contre une armée ennemie. Il y a 735 de ces places dans les villes du premier & second rang, dans les autres villes, les frontières & les châteaux ; 105 dans celles qu'on appelle *ye*, & 103 dans les endroits qu'on appelle *chin*. On a bâti les unes & les autres dans les lieux où il n'y avait point de villes, & on peut les appeler villes du second rang, étant environnées de murailles, & ayant chacune un mandarin qui la gouverne ; il y en a qui sont grandes & mieux peuplées que certaines cités & villes. Les autres, au nombre de 102, quoique sans murailles, ne laissent pas d'être grandes & bien peuplées.

On fait partir un jour avant le départ du mandarin, un courrier qui porte une petite tablette, appelée *pai*, sur laquelle sont écrits le nom & la charge de l'officier, avec son sceau au bas. Aussitôt p.224 qu'on a vu la tablette, on nettoie & on prépare le palais où doit loger le mandarin ; & les apprêts que l'on fait, sont

plus ou moins grands, selon sa dignité, pour les viandes, les serviteurs, les chevaux, les chaises à porteurs, les litières ou les barques, si le chemin se fait par eau, & enfin pour tout ce dont il peut avoir besoin.

On reçoit de la même manière à proportion dans ces hôtelleries, toutes sortes d'autres personnes, tant Chinois, qu'étrangers, à qui l'empereur fait cette grâce. Les courriers du monarque prennent dans ces mêmes endroits tout ce qu'il leur faut pour faire plus de diligence ; ayant soin de frapper sur un bassin de cuivre appelé *lo*, qu'ils portent sur leurs épaules, un stade ou deux avant que d'arriver à l'hôtellerie ; d'abord qu'on l'entend, on lui selle au plus vite un cheval, de manière qu'il ne tarde point du tout.

L'ordre militaire a 629 grandes forteresses du premier ordre, tant sur les frontières, pour servir de clefs ou de défense à l'empire contre les Tartares, que sur les confins des provinces, contre les voleurs & les rebelles. Les Chinois les appellent Quan. Xam-hai, dont nous p.225 avons parlé, est de ce nombre.

Il y en a 567 du second ordre nommées *gouei*. L'endroit que le père Martini, dans son Atlas, appelle Tien-chimgouei, c'est-à-dire la forteresse du pays du Ciel, est une de celles-là ; & par elle, on peut juger des forteresses du second rang.

On en compte 311 du troisième, appelées *so* ; 300 du quatrième, qui ont le nom de *chin*, comme celle du cinquième, de l'ordre civil : 150 du cinquième, appelées *pao* : 100 du sixième nommées *pou* ; & enfin 300 du septième, à qui l'on donne le nom de *chai*. Ces derniers sont de plusieurs sortes. Il y en a en pleine campagne, pour servir de retraite aux paysans, lorsque les Tartares, ou les voleurs, ou les rebelles font des courses, ou même quand les armées de l'empereur sont en marche. D'autres qui sont situées sur des montagnes escarpées, où l'on ne peut monter que par des marches taillées dans le roc, ou avec des échelles de cordes ou de bois que l'on ôte après que l'on est monté ; & celles-là n'ont point de murailles parce qu'elles seraient inutiles. D'autres encore qui sont aussi sur des montagnes, où il n'y a qu'un simple sentier, p.226 mais qui est fortifié d'une double ou triple muraille.

On voit par là que l'ordre militaire a 2.537 places, qui jointes à celles de l'ordre civil, font le nombre de 4.402. Outre cela, on trouve en-deçà & au-delà

de la muraille qui divise la Chine de la Tartarie, 3.000 tours, appelées *tai* ; chacune desquelles a son nom propre. Il y a toujours une garde & des sentinelles qui donnent l'alarme sitôt qu'elles aperçoivent l'ennemi, en faisant le signal de jour avec un étendard, & de nuit avec un flambeau allumé ; de sorte que si on les mettait au nombre des places de l'ordre militaire, elles seraient un huitième ordre, & en tout 5.357.

Il y a 150 ans qu'un mandarin du suprême tribunal des Armes composa deux volumes, qu'il dédia à l'empereur & intitula : *Kieou-pien-tououxe*, c'est-à-dire, *Description pratique des neuf frontières* ; voulant parler des neuf quartiers ou districts en quoi il avait divisé la Grande muraille. On y trouve en trois cartes tous les lieux montueux qui sont inaccessibles ; & dans 129 autres, il fait voir qu'il faut 1.327 forteresses, tant grandes que petites, pour empêcher le passage des Tartares. Si les Chinois p.227 n'avaient pas été paresseux, poltrons, avares & infidèles à leurs souverains, jamais les Tartares n'auraient pu passer la muraille, défendue par des forteresses si bien disposées dans les lieux nécessaires, & si fortes par l'art & la nature. Aussi ne sont-ils jamais entrés dans la Chine que par la trahison des soldats, ou par l'avarice des commandants, qui recevaient eux-mêmes la moitié du butin toutes les fois qu'ils ouvraient les portes aux ennemis ; de sorte qu'à la fin ces traîtres ont mis l'empire le plus riche & le plus peuplé du monde entre les mains d'une poignée de sauvages & de demi barbares. On trouve encore dans ce livre la grande quantité de soldats qui faisaient la garde sur cette frontière au nombre de 902.054. Les troupes auxiliaires qui se rendaient en cet endroit, lorsque les Tartares voulaient tenter d'entrer dans la Chine, étaient au nombre de 389.167 cavaliers qui devaient toujours être prêts, selon le compte de l'auteur, qui fait monter la dépense qu'on devait faire tous les ans pour la paie des officiers & des soldats à la somme de 22.034.000 leans, qui sont d'environ cinq livres la pièce.

Par ce nombre destiné à la garde des p.228 frontières contre les Tartares, on peut facilement juger de la quantité de ceux qui sont employés sur les confins des provinces, dans les cités, villes & lieux murés de l'empire, n'y en ayant point qui n'ait sa garnison. On en compte 767.970, qui en temps de paix gardent & accompagnent de jour les mandarins, les ambassadeurs & autres personnes logés aux dépens de l'empereur ; & de nuit, font sentinelle auprès de leurs

barques, ou de leurs logements : lorsqu'ils ont fait une journée de chemin, ils s'en retournent, & d'autres prennent leur place. Le nombre des chevaux que l'empereur entretient seulement pour ses troupes dans certains postes, monte à 564.900, & les soldats aussi bien que les chevaux doivent être toujours tous prêts ; mais quand il y a guerre ou quelque révolte, les troupes qui s'assemblent au rendez-vous ne se peuvent pas nombrer.

L'empire de la Chine, selon le calcul du père Couplet, contient 11.502.872 familles ou maisons, sans y comprendre les femmes, les enfants, les mendiants, les mandarins employés, les soldats, les bacheliers, les licenciés, les docteurs, les mandarins hors d'âge, toutes les personnes qui vivent sur les rivières, les p.229 bonzes, les eunuques & tous ceux qui sont du sang impérial, parce qu'on ne compte que ceux qui cultivent la terre, ou paient des taxes. Il y a dans tout l'empire, selon le même auteur, 59.788.364 hommes ou mâles.

Si l'on en veut croire le père Daniel Bartoli, il fait monter le nombre des habitants de tout l'empire de la Chine, sans excepter aucun âge, sexe, ou conditions, jusqu'à 300.000.000 ; nombre trois fois plus grand que ce qu'il y a en Europe. Mais parce que ce Père donne plus au tout qu'il n'a, & qu'il ôte aux parties le nombre excessif qu'elles ont, on ne peut pas compter sur ce qu'il rapporte.

Ayant fait tout mon possible pour m'éclaircir de ce point, tant avec les Pères de la Compagnie, qu'avec les missionnaires des autres ordres, dont les uns avaient passé 20 ans, d'autres 30, dans cet empire, conversant tous les jours avec les mandarins & les Grands seigneurs qui savent cette matière-là à fond, comme étant obligés de compter le peuple pour lui faire payer les taxes ; je ne trouvai personne qui fût du sentiment du père Bartoli. La plus grande différence que j'aie trouvée dans toutes les informations que j'en ai faites pendant mon séjour p.230 à la Chine, n'a été que de 5.000.000 ; quelques-uns me disant que tout l'empire contenait 195.000.000, & quelques autres qu'ils avaient trouvé dans les livres chinois 200.000.000 ; cette différence pouvant arriver dans l'intervalle de 2 ou 3 ans. Pour rendre plus clair ce que l'on a dit, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de mettre ici la table, que l'on trouve dans le père Couplet. p.231

De la Chine

	Provinces	Métropoles	Cités	Familles	Hommes
I	Pékin	8	135	418.989	3.452.254
II	Xansi	5	92	589.659	5.084.015
III	Xensi	8	107	831.051	3.934.176
IV	Xanton	6	92	770.555	6.759.688
V	Honan	8	100	589.296	5.106.270
VI	Souchouen	8	124	464.129	2.204.570
VII	Houquam	15	108	531.686	4.833.590
VIII	Kiamsi	13	67	1.363.629	6.549.800
IX	Nankin	14	110	1.969.816	9.967.429
X	Chiekian	11	63	1.242.135	4.525.470
XI	Fokien	8	48	509.200	1.802.677
XII	Quamton	10	73	483.360	1.978.022
XIII	Quamsi	11	99	186.719	1.054.760
XIV	Younnan	22	84	132.958	1.433.100
XV	Quoëicheou	8	10	45.305	231.365
		155	1312	10.128.487	58.917.186

p.232 Les Chinois font mention de 3.636 hommes illustres & renommés pour leur vertu, leur science, leur courage & autres grandes qualités ; ainsi que de 208 tant filles que veuves, qui par leur chasteté & autres actions héroïques, ont mérité un nom éternel, & sont vantées dans les livres chinois, comme dans les temples par leurs inscriptions.

Parmi le nombre prodigieux de pagodes qu'on voit à la Chine, & qu'habitent plus de 350.000 bonzes, il y en a 480 fameux par leur magnificence, & par les miracles prétendus des idoles.

On y trouve aussi 709 temples que les Chinois ont bâtis en divers temps, en mémoire de leurs ancêtres, & qui sont considérables pour leur architecture & leur beauté. Ces peuples ont coutume de donner de grandes démonstrations de tendresse pour leurs parents après leur mort ; & pour cet effet, ils font construire à grands frais de magnifiques salles, dans lesquelles au lieu de statues, ils mettent des inscriptions, avec les noms de leurs ancêtres. À certains jours de l'année tous ceux de la famille s'assemblent dans cette salle, se prosternent en signe d'amour & de respect, & leur offrent des parfums, après quoi ils font un repas magnifique, y p.233 ayant plusieurs tables richement ornées & garnies d'une quantité de viandes bien préparées & mises en bel ordre.

De plus, on compte dans cet empire 2.099 statues antiques & fort estimées, outre les peintures & les vases célèbres : 185 mausolées, remarquables pour leur structure & leur richesse : 1.159 tours, arcs de triomphe & autres monuments, érigés en l'honneur des rois illustres & des grands hommes : 272

bibliothèques bien ornées & abondantes en livres ; 1.472 tant grands fleuves que fontaines vantées pour leurs eaux chaudes & médicinales, & lacs pleins de poisson ; 331 ponts fameux ; 2.099 montagnes très fertiles par les sources, & renommées, soit par les herbes, soit par les excellents minéraux qu'on y trouve, ou par leur hauteur excessive. On y voit autant d'écoles & de bâtiments publics consacrés à la mémoire de Confucius, le grand philosophe de cet empire, qu'il y a de villes. Il n'est pas facile de pouvoir découvrir le nombre infini des étudiants, mais il y a plus de 900.000 bacheliers. Outre les 32 palais qui appartiennent aux petits rois, il y en a partout pour les ministres de l'empire selon leur dignité.

@

Chapitre VII

Le célèbre gouvernement de l'empire de La Chine. Distinctions des mandarins. Les six conseils souverains des lettres, & les cinq des armes

@

p.234 La Chine mérite une grande louange pour l'excellence de son gouvernement. Des trois religions que l'on suit dans ce pays, celle des lettrés est la première & la plus ancienne ; sa fin principale (comme nous l'avons déjà dit) est le bon gouvernement du royaume ; ils ont écrit sur ce sujet quantité de livres & fait beaucoup de commentaires. Confucius dans son temps fit un traité sur ce sujet, qu'il intitula : *Chum-yum*, c'est-à-dire : *La médiocrité d'or* ; dans lequel il enseigne solidement qu'un bon roi doit avoir neuf qualités pour bien gouverner ses sujets, & que s'il les met en pratique, il rendra son règne immortel.

On divise les mandarins de tout l'empire en neuf ordres, & chaque ordre en neuf degrés. Par exemple, un tel est mandarin du second degré, du premier ou du second ordre ; ou bien il est mandarin du p.235 premier degré, du premier, du second ou du troisième ordre. Cette division ne signifie rien autre chose que des titres d'honneur particuliers, que le roi leur a conférés, sans égard à leur emploi. Ainsi, quoique les mandarins soient d'un ordre plus ou moins considérable, selon la qualité des charges qu'ils exercent, il arrive souvent que, pour récompenser le mérite d'un homme dont le poste est ordinairement occupé par un mandarin inférieur, l'empereur l'honore du titre de mandarin du premier ou du second ordre ; & que pour en châtier un autre, dont la charge appartient à ceux des premiers ordres, il l'abaisse quelquefois au titre de mandarin d'un ordre fort bas. La connaissance, la distinction, & la subordination de ces ordres est si parfaite, la soumission des derniers pour les premiers, & l'autorité de ceux-ci sur ceux-là est si grande, & enfin la puissance souveraine de l'empereur sur les uns & sur les autres est si absolue, qu'elle n'est pas à comparer à nos gouvernements tant séculiers qu'ecclésiastiques.

Les mandarins du premier ordre sont conseillers d'État de l'empereur, ce qui est le plus grand honneur & la plus haute dignité à laquelle un lettré puisse prétendre s'élever dans l'empire. Ils ont p.236 plusieurs titres honorables, comme novico, colao, cai-siam, siam-cum, siam-que & autres qui signifient assesseurs, assistants, & les plus considérables conseillers de l'empereur. Il y a pour eux plusieurs salles d'une architecture magnifique dans le palais. Lorsque le monarque veut faire une grande faveur à quelqu'un de ses conseillers, il lui donne le nom d'une de ces salles, comme par exemple : Choum-kie-tien, qui signifie *La plus éminente salle du milieu* ; & en ajoutant ce nouveau titre au nom, on dira un tel conseiller ou colao, *La plus éminente salle du milieu*. Le nombre de ces conseillers n'est point déterminé ; tantôt il y en a plus, & tantôt moins, selon le bon plaisir de l'empereur qui les choisit comme il lui plaît d'entre les mandarins des autres tribunaux. Il y en a cependant toujours un à leur tête, que l'on appelle Xeousiam, & qui est un des favoris. Ce tribunal qui est le premier de tout l'empire, se tient dans le Palais, à la gauche de la grande salle, où l'empereur donne audience ; & il faut remarquer ici en passant, que la gauche, chez les Chinois, est plus honorable que la droite comme elle l'était autrefois chez les Grecs & quelques autres nations ; ce qui me fait souvenir d'avoir vu d'anciens p.237 tableaux chez les Grecs, où saint Pierre était peint à la gauche, & saint Paul à la droite, le premier ayant la place d'honneur, comme chef de l'Église. Cette cour s'appelle *novi-youen*, & est divisée en trois classes de mandarins. Sa première est composée de ces conseillers de l'empereur, dont nous venons de parler ; ils ont soin de voir, d'examiner, & de juger toutes les requêtes qui sont présentées à l'empereur par les six Grands tribunaux (dont on fera mention dans la suite), touchant les affaires les plus importantes de l'État. Quand ils en sont parvenus à une décision, ils la présentent par écrit à l'empereur, qui la confirme ou l'annule comme il lui plaît.

Ceux qui composent la seconde classe sont comme les assesseurs des conseillers de l'empereur. On les choisit ordinairement du second ou troisième ordre des mandarins, d'où ils montent souvent au poste de conseillers de l'empereur. Leur titre est *ta-hio-fou* ; c'est-à-dire, lettré d'une grande science. On le donne encore aux conseillers à qui le monarque en distribue de pompeux, comme *tai-çoutai*, ou Grand gouverneur du prince ; *tai-çou-tai-fou*, Grand maître du prince, & autres pareils.

p.238 La troisième classe de ce tribunal s'appelle Choum-xouco, c'est-à-dire, la classe ou l'école des mandarins. Ceux-ci ont soin d'écrire ou de faire écrire les affaires du tribunal, & l'empereur leur donne des titres selon les salles où ils sont employés. Ce sont ordinairement des mandarins du quatrième, du cinquième ou du sixième ordre qui la composent ; & l'on a beaucoup d'égard pour eux, à cause qu'ils sont chargés de tous les procès & écritures ; & que par un mot équivoque, ou par une seule lettre, ils peuvent faire gagner ou perdre une affaire. De plus, il y a une infinité de clercs, de procureurs & de réviseurs.

Outre cette cour souveraine, il y a onze grands tribunaux, à qui les empereurs de la Chine ont distribué toutes les affaires de l'empire, plus de 2.000 ans avant la venue de Jésus-Christ, & qui subsistent encore aujourd'hui. Il y en a six de mandarins de lettres, appelés *lopou* ; & cinq de mandarins d'armes, appelés *ou-fou*. Le pouvoir de ces tribunaux était extrêmement grand & si étendu, qu'on pouvait naturellement appréhender que l'on ne se servît de son autorité pour exciter quelque rébellion : c'est pourquoi les empereurs par leur prudence, p.239 ont si bien réglé leurs emplois, que l'un ne saurait terminer les affaires qui lui sont commises, sans la présence des autres. Il y a dans les palais de chacune de ces six cours une salle ou appartement destiné pour un mandarin, qu'ils appellent *coli* ; c'est-à-dire, réviseur ou fiscal, qui examine en public ou en particulier tout ce qui s'y fait ; & s'il y reconnaît quelque faute, il en donne aussitôt avis à l'empereur. Ce mandarin n'est ni sujet, ni supérieur à son tribunal, mais il est seulement censeur, de la même manière que chez les Romains. Les Chinois les appellent *chiens enragés*, parce qu'ils mordent toujours, par les mauvais offices qu'ils rendent.

Les premiers présidents de ces six tribunaux sont du premier degré, du second ordre des mandarins. On les appellent *xam-zouo-li-pou-xam-xou* ; c'est-à-dire, premier président du tribunal des Cérémonies, & ainsi des autres. Chacun de ces présidents a deux assesseurs, dont le premier a le nom de *tsoxi-lam, président de la main gauche* ; & l'autre *yeou-xi-lam, président de la main droite*, & ceux-ci sont du premier degré du troisième ordre.

Ces six tribunaux sont placés selon leur rang, proche du palais impérial, du p.240 côté de l'Orient, dans de grands bâtiments carrés, qui ont trois cours avec leurs appartements ; & cela afin que ce grand nombre de ministres s'assemblent

plus facilement & jugent avec tranquillité ; d'un autre côté l'empereur leur envoie tous les jours à diner, afin qu'ils ne soient pas obligés d'aller à leurs maisons, & qu'ils expédient les affaires promptement.

Voici la manière dont on procède dans ces tribunaux. Quand un homme a un procès, il écrit sa requête sur un papier de la forme & de la grandeur prescrite ; avec cela il entre dans le palais du tribunal, où il frappe un tambour qu'il trouve à la seconde porte ; s'étant mis à genoux & ayant la requête à la hauteur de la tête, un officier la vient recevoir & la donne aux mandarins de la grande salle, & ceux-ci au président, ou en son absence aux assesseurs, qui l'ayant lue, l'approuvent ou la rejettent, comme ils le jugent à propos. S'ils la rejettent, on la renvoie à celui qui l'a présentée, & on le châtie quelquefois pour avoir fait une demande mal fondée ; s'ils l'approuvent, le président la renvoie au tribunal inférieur, pour examiner la cause, & en donner son sentiment. Après que ce tribunal l'a examinée & a donné son avis, il la renvoie au premier p.241 président, qui prononce la sentence, en augmentant, retranchant ou confirmant la décision du tribunal subalterne. Si l'affaire est d'importance, il ordonne au même tribunal d'en dresser un mémoire ; quand il l'a reçu, il le lit avec ses assesseurs, & le donne au mandarin réviseur. Celui-ci le porte à la cour souveraine des conseillers d'État, lesquels ayant examiné la cause, en informent Sa Majesté, qui le plus souvent ordonne à la cour de l'examiner de nouveau. Alors les conseillers d'État renvoient le mémoire au réviseur, lequel après avoir vu l'ordre du prince, le rend au premier président, qui le fait examiner une seconde fois ; après quoi, il le remet au réviseur, le réviseur aux conseillers d'État, & les conseillers d'État à l'empereur, qui donne un jugement décisif. Ce jugement revient par le même chemin au président, qui le fait signifier aux parties, & alors le procès est fini. Quand la cause est de celles que les tribunaux des provinces envoient à la cour, on l'adresse cachetée au réviseur de l'empereur, qui l'ouvre ; & après l'avoir lue, l'envoie au premier président, qui procède de la manière que nous venons de dire.

Si les mandarins juges faisaient leur p.242 devoir selon les lois & l'intention de l'empereur, la Chine serait le meilleur pays du monde & le mieux gouverné ; mais autant qu'ils sont rigides observateurs des formalités extérieures, autant sont-ils intérieurement mauvais, hypocrites & cruels. Enfin, il est très rare de voir un mandarin qui ne se laisse pas corrompre ; parce qu'ils ne considèrent pas la justice ou l'injustice de la cause, mais ceux qui leur donnent le plus, ne

songeant à rien autre chose qu'à satisfaire leur avarice sacrilège, comme autant de loups ravissants.

On appelle le premier de ces six tribunaux, *Lì-pou*. Son office est de pourvoir l'empire de mandarins, & de peser leur mérite & leurs défauts, pour en rendre compte à l'empereur ; afin de les élever ou de les abaisser par récompense, ou par châtiment. Il a quatre tribunaux dans son palais.

> Le premier s'appelle *Ven-siven-sou*, c'est-à-dire, le tribunal qui juge de ceux qui ont la qualité & les sciences nécessaires pour être mandarins. Le second *Cao-coum-sou*, qui examine le bon & le mauvais gouvernement des mandarins. Le troisième, *Nien-foum-sou*, qui a le soin de sceller les actes publics, de donner les sceaux à chaque p.243 mandarin, selon sa charge, & d'examiner si les sceaux des dépêches qu'ils apportent ou qu'ils envoient, sont vrais ou faux. Le quatrième, *Ki-hioun-sou*, qui a le soin d'examiner le mérite des Grands seigneurs, comme des petits rois du sang royal, des ducs & d'autres

que les Chinois appellent *hioun-chin*, c'est-à-dire, anciens vassaux, qui sont illustres par les grands services qu'ils ont rendus à la guerre, lorsque la famille régnante conquit l'empire.

Le second Grand tribunal s'appelle *Hou-pou*, qui signifie, Grand trésorier. Il a la surintendance des Trésors, des revenus, des taxes & de la dépense de l'empereur. Il distribue les pensions, & la quantité de riz, de pièces de soie & d'argent que ce monarque donne aux petits rois, aux Grands seigneurs & aux mandarins de l'empire. Il garde le rôle, ou dénombrement, que l'on fait tous les ans avec une grande exactitude, de toutes les familles, ou feux, de tous les hommes, des mesures des terres, des droits que l'on doit payer, & des douanes publiques. On doit remarquer en cet endroit, que quoiqu'il y ait quinze provinces dans la Chine, on ne fait mention dans les registres publics (& c'est une manière de p.244 parler), que de quatorze & une cour ; parce que les Chinois disent que la Cour réside, commande & n'est pas sujette ; & par conséquent ne doit pas être mise au rang des autres provinces. C'est ce qui fait que parmi les grands tribunaux, il n'y en a point d'inférieur pour les affaires de Pékin ; mais le premier président les renvoie, comme il lui plaît, à un des tribunaux inférieurs destiné pour les provinces. Cela supposé, le grand tribunal du Trésor a dans son palais

des deux côtés, quatorze tribunaux subalternes, qui portent le nom des provinces qui leur sont assignées. Pendant le règne de la famille précédente, on ne comptait que treize provinces & deux cours, à cause que la ville de Nankin était une cour aussi bien que celle de Pékin, & qu'elle avait les mêmes six grands tribunaux, & tous les autres qui sont aujourd'hui à la cour de Pékin ; mais les Tartares lui ôtèrent le titre de cour avec tous ses tribunaux, & changèrent même son nom, en appelant la ville Kiam-nim, & la province Kiam-nan, noms qu'elles avaient eu auparavant.

Le troisième Grand tribunal s'appelle *Lì-pou*, il a la surintendance des rites, des cérémonies, des sciences & des p.245 arts. Il a soin de la musique de l'empereur, d'examiner les étudiants, & leur donner droit d'être admis à l'examen des lettrés. Il donne son avis sur les titres dont l'empereur veut honorer les gens de mérite, & a inspection sur les temples, sur les sacrifices que le prince fait au Ciel, à la Terre, au soleil, à la lune & à ses ancêtres.

Il est chargé du soin des présents, que l'empereur fait à ses sujets ou aux étrangers ; de la réception, de la présentation des ambassadeurs ou des envoyés, & de tout ce qui les concerne ; des arts libéraux & mécaniques ; enfin, des trois religions de l'empire. Ce fut cette cour qui emprisonna avec neuf chaînes aux pieds, les pères Jean Adam, Louis Buglio, Ferdinand Verbiest, & Gabriel Magaillans. Ce tribunal en a quatre au-dessous de lui. Le premier s'appelle *Y-ki-sou*, c'est-à-dire, le tribunal des affaires d'importance, comme des titres des petits rois, des ducs & des grands mandarins. Le second, *Sou-chi-sou* ou le tribunal qui a inspection sur les sacrifices du monarque, sur les temples, sur les mathématiques, & sur les trois religions. Le troisième, *Chouke-sou*, qui reçoit & sert les hôtes de p.246 l'empereur, tant sujets qu'étrangers. Le quatrième, *Chim-xen-xou*, qui prend soin des festins que le prince donne. Sous l'empire des Chinois, on choisissait pour ce tribunal des sujets savants ; mais aujourd'hui on y met des Tartares, qui y font tout ce qu'ils veulent, comme dans les autres tribunaux, les ministres chinois étant autant de personnages muets ; C'est ainsi qu'ils subissent le châtiment dû à leur fierté, par la main de Barbares, grossiers & ignorants. Quoique le nom de ce tribunal paraisse semblable à celui du premier, il y a cependant une grande différence dans la prononciation chinoise ; parce que les caractères de la première syllabe *Lì*, ne se ressemblent pas, & se prononcent différemment. On prononce le premier en élevant la voix,

comme s'il était marqué d'un accent aigu, & le second au contraire en l'abaissant, comme s'il avait un accent grave ; de sorte que dans le premier *Li* signifie mandarin, & *pou*, tribunal ; & dans le second, *Lì* veut dire, rites, qui avec *pou*, forme le tribunal des Rites. Il n'y a point de semblable équivoque parmi les Tartares, qui appellent le premier tribunal : *Hafanxourgan*, ou tribunal des mandarins, parce que *xourgan* signifie tribunal, p.247 & *Hafan*, mandarins ; & le second, *Toroxourgan*, ou le tribunal des Rites.

Le quatrième Grand tribunal, qui s'appelle *Pim-pou*, a la direction de la guerre & des armes dans tout l'empire. Il choisit & avance tous les officiers, les distribue dans les armées, sur les frontières, dans les forteresses, & dans tous les endroits de la Chine ; il lève & exerce les soldats, il remplit les arsenaux & les magasins d'armes offensives & défensives, de munitions de guerre & de bouche, & de tout ce qui est nécessaire pour la défense de l'empire.

Il y a dans son palais quatre tribunaux inférieurs. Le premier s'appelle *Vou-si-ven-sou*, & a la commission de choisir & de donner les charges aux mandarins d'armes, & de faire exercer les troupes. Le second, *Ke-fam-sou*, qui se mêle de distribuer des hommes & des officiers dans tout l'empire, pour poursuivre les voleurs, & empêcher les révoltes. Le troisième, *Ke-kia-sou*, qui a le soin de tous les chevaux de l'empereur, tant de ceux qui sont sur les frontières, & dans des lieux importants, que de ceux qui servent pour la poste ; comme aussi des charrettes & des barques destinées au transport des provisions & des p.248 soldats. Le quatrième, *Vou-cou-sou*, dont l'Office est de faire fabriquer des armes offensives & défensives, & de les tenir en état dans les magasins.

Le cinquième Grand tribunal qui s'appelle *Him-pou* est la chambre criminelle de tout l'empire. Il a l'autorité de punir tous les crimes selon les lois de l'empire : mais la justice s'y vend à beaux deniers, & celui qui donne le moins a toujours tort ; cette nation étant si fort possédée par l'avarice, qu'on ne peut pas l'en guérir, malgré les tourments rigoureux que l'empereur fait souffrir à ceux qui se sont laissé corrompre.

Tous les tribunaux de Pékin prennent connaissance des fautes des personnes qui leur sont sujettes, par rapport à leurs emplois ; mais quand l'offense mérite une punition sévère, comme celle de la confiscation des biens, du bannissement,

ou de la mort, on le fait alors savoir à l'empereur, & l'on envoie le procès & l'accusé à un tribunal, qui prononce une sentence définitive. Il y a dans le palais de ce tribunal quatorze tribunaux inférieurs pour les provinces de l'empire.

La manière des Chinois est différente de la nôtre, par rapport aux supplices, puisque chez nous on tranche la tête aux nobles, p.249 & qu'à la Chine c'est le plus grand déshonneur qu'on puisse recevoir, que d'avoir la tête coupée. Lorsque l'empereur veut faire une grâce extraordinaire à un grand seigneur ou mandarin condamné à mort, il lui envoie une corde de soie très fine, pour en être étranglé. Comme c'est donc la coutume de la Chine d'étrangler les nobles, & de décoler ceux du peuple ; quand cela arrive, les parents du justicié, regardant comme une grande ignominie que son corps ne soit pas enterré, l'achètent du bourreau quelquefois jusqu'à mille pièces de huit parce qu'il le vend à ses risques, & qu'il y a de très rigoureuses défenses de donner la sépulture au cadavre. Parmi les lois que ce tribunal observe, il y en a une établie par les anciens empereurs, qui est que, quand le criminel mérite qu'on lui sauve la vie, à cause de quelque rare qualité ou excellence de métier, on en suspende l'exécution jusqu'à la fin de l'automne suivant ; afin qu'il puisse profiter de quelque grâce que l'on accorde à la naissance ou aux mariages des princes ou à quelque changement extraordinaire ou aux temps des tremblements de terre parce qu'en ces occasions on délivre tous les prisonniers, & ceux dont on suspend p.250 l'exécution sont mis en liberté, ou au moins jouissent de la vie & de l'espérance pendant quelques mois.

Le sixième Grand tribunal s'appelle Cam-pou, ou le tribunal des Ouvrages publics. Il a soin de bâtir & de réparer les palais des empereurs, leurs tombeaux, les temples où ils honorent leurs prédécesseurs, & ceux où ils adorent le Ciel, la Terre, le soleil & la lune. Ce soin s'étend aussi jusqu'aux palais des tribunaux de tout l'empire, & de ceux de tous les Grands seigneurs. Il a l'inspection sur les tours, les ponts, & tout ce qui est nécessaire pour rendre les rivières navigables, & les chemins praticables.

Il a dans son palais quatre tribunaux subalternes. Le premier, *Ym-xen-sou*, qui doit examiner, & former les dessins de tous les ouvrages que l'on veut faire. Le second, *You-hem-sou*, a inspection sur la fabrique des armes pour les flottes. Le troisième, *Tou-xoui-sou*, doit rendre les fleuves & les lacs navigables, faire

aplanir les chemins, construire & refaire les ponts. Le quatrième, *Che-tien-sou*, a le soin des maisons, & des terres de l'empereur qu'on afferme, & dont il reçoit les revenus.

p.251 On voit par tout ce qu'on vient de dire, que les six Grands tribunaux en ont quarante-quatre petits au-dessous d'eux, qui tous ont leurs palais dans l'enceinte du grand dont ils dépendent, avec les chambres & salles nécessaires. Chacun de ces quarante-quatre a un président & douze conseillers, dont quatre sont du premier degré du cinquième ordre des mandarins, quatre du second degré du même ordre, & les quatre autres du sixième. Le nombre en est doublé dans le tribunal du Trésor & celui du Criminel, dont les tribunaux inférieurs ont chacun un président & vingt-quatre conseillers. Outre ces mandarins qui sont dans les emplois, il y en a d'autres qui ne sont de nul ordre, & le sont seulement de nom ; mais après quelques années de service, l'empereur les place dans le neuvième ou huitième ordre des mandarins. Ces tribunaux ont tous leurs clercs portiers & autres officiers qu'ils envoient dans les provinces. Ils ont des huissiers pour s'en servir dans les palais, des valets pour porter les dépêches, des geôliers, des sergents, des recors, & autres pour donner la bastonnade aux criminels ; des cuisiniers pour apprêter les viandes que le prince leur envoie tous p.252 les jours, des domestiques pour les servir à table, & une infinité d'autres, qui sont tous entretenus aux dépens de l'empereur. Le nombre que nous venons de dire doit être entendu du temps des empereurs chinois, parce qu'à présent tout est doublé, & le tribunal qui en avait douze, en a aujourd'hui vingt-quatre, c'est-à-dire, douze Tartares & douze Chinois.

Voilà les six Grands tribunaux qui gouvernent toute la Chine, & qui sont si célèbres dans cet empire, mais parce que chacun d'eux en particulier aurait été trop puissant, les souverains ont distribué leurs emplois d'une certaine manière, que nul n'est absolu dans les affaires qui dépendent de lui, & que tous dépendent les uns des autres. Par exemple, le premier président du quatrième tribunal, qui est celui de la guerre, aurait pu se révolter s'il avait eu une autorité indépendante, à cause que toutes les troupes de l'empire sont sous ses ordres ; mais il n'a pas d'argent, & il faut qu'après avoir eu l'ordre de l'empereur, il le demande au second tribunal, qui est celui du Trésor. Les barques, les charrettes, les tentes, les armes & tous les instruments de guerre, dépendent du sixième

p.253 tribunal, à qui il faut que le quatrième s'adresse ; & enfin les chevaux sont sous la dépendance d'un autre tribunal, à qui il faut les demander.

Les mandarins d'armes composent cinq tribunaux, que l'on appelle *Ou-fou*, c'est-à-dire, cinq classes ou troupes. Leur palais est à droit à l'occident du palais impérial. Le premier s'appelle *Heou-fou*, ou l'arrière-garde ; le second *Tso-fou*, ou l'aile gauche ; le troisième, *Yeou-fou*, ou l'aile droite ; le quatrième, *Choum-fou*, ou corps de bataille ; le cinquième, *Chien-fou* ou l'avant-garde. Ces cinq tribunaux sont gouvernés par quinze grands seigneurs, trois en chaque tribunal, dont un est le président & les deux autres assesseurs. Tous les quinze sont du premier ordre des mandarins ; mais les présidents sont du premier rang, & les assesseurs du second. Ils ont le soin de tous les officiers & des soldats de la cour.

Ces cinq tribunaux sont sujets à un Grand tribunal appelé *Ioum-kim-fou*, ou tribunal de Guerre, dont le président est toujours un très grand seigneur. Son autorité s'étend sur ces cinq tribunaux & sur tous les officiers & soldats de l'empire mais de peur qu'il ne fît p.254 mauvais usage d'un si grand pouvoir, on lui a donné pour assesseur un mandarin de lettres, qui a le titre de Grand régent, & deux inspecteurs royaux, pour avoir l'œil sur toutes les affaires. Ce grand nombre de mandarins s'est autant multiplié pour le bien du gouvernement, que pour récompenser les sujets qui avaient aidé le premier prince de la famille à se rendre maître de l'empire. Les Chinois effectivement n'ont point de passion plus forte que celle de commander, en quoi ils mettent toute leur gloire & leur bonheur, comme on le voit par la réponse qu'un mandarin fit au père Ricci. Ce religieux lui parlait de notre sainte loi & de la félicité éternelle :

> — Taisez-vous, lui répondit le mandarin : Laissez-la ces vérités, que votre félicité fait pour vous, qui êtes étranger ; quant à moi, toute la mienne consiste dans cette ceinture & dans cet habit de mandarin ; le reste n'est que fables & paroles que le vent emporte ; ce sont choses que l'on compte & que l'on ne voit point ; ce qui se voit, c'est l'avantage de gouverner & de commander aux autres. L'or, l'argent, les femmes, les concubines, une nombreuse suite, les meubles, les festins, les divertissements, tous les biens, les honneurs & la gloire ce sont les avantages que nous p.255 procure l'état de mandarin. Voilà la félicité

après laquelle nous aspirons, & dont nous jouissons dans notre grand & sublime empire, & non pas la vôtre, qui est aussi inutile qu'invisible & impossible à acquérir.

C'est ainsi que cet athée parlait.

Il y a encore des mandarins qui ne sont point des neuf ordres, & que l'on appelle *vi-jo-lieou*, c'est-à-dire, *hommes indéterminés*. Il y en a d'autres appelés *vou-pin*, c'est-à-dire, *qui ne trouvent point d'ordre qui leur convienne*, parce que leur mérite est si grand, qu'il les éleve au-dessus de tous les ordres & degrés ; ce sont les petits rois, les ducs & les marquis, qui gouvernent dans les tribunaux, estimant mieux la dignité de duc & de marquis, qu'ils ont acquise par leurs grands services, que celle de mandarin.

@

Chapitre VIII

Divers autres tribunaux de Pékin, des quinze provinces & des villes de l'empire de la Chine

@

Le principal tribunal s'appelle *Han-lin-iven*, c'est-à-dire, le *Jardin ou le bois fleuri en lettres & sciences*. Ce p.256 tribunal renferme un grand nombre de savants mandarins d'un esprit pénétrant qui sont partagés en cinq classes, & forment cinq tribunaux. L'empereur les choisit entre les nouveaux docteurs que l'on fait tous les trois ans à Pékin ; car tous les licenciés de l'empire, appelés *kiou-gin*, ou hommes illustres dans les lettres, sont examinés avec toute la rigueur pendant treize jours, ensuite de quoi on donne le degré de docteur à 366 seulement, qui ont fait voir leur capacité. Ces cinq tribunaux sont maîtres & précepteurs du prince héritier de la couronne, à qui ils enseignent les vertus & les sciences, selon la portée de son âge. Ils écrivent tout ce qui se passe à la cour & dans toute la Chine, digne d'être transmis à la postérité. Ils composent l'histoire générale de l'empire, & plusieurs autres livres. Ce sont proprement les personnes de lettres de l'empereur, qu'il choisit pour être colaos ou conseillers ; enfin, ce tribunal est une académie royale. Ceux de la première classe sont du troisième ordre des mandarins ; ceux de la seconde sont du quatrième, & ceux des autres trois sont du cinquième.

Comme l'on a parlé de l'examen des licenciés & du degré de docteur, il est à p.257 propos de dire, comme l'on parvient au degré de bachelier, que l'on donne dans toutes les villes, & à celui de licencié que l'on confère seulement dans les capitales des provinces, comme celui de docteur se donne uniquement à Pékin.

Quant au degré de bachelier, que les Chinois appellent *siou-zay*, il y a une personne députée par l'empereur dans chaque province, qui va d'une ville à l'autre pour examiner les étudiants ; & quelquefois il s'en présentera 4 ou 5.000. pour être examinés, selon que les villes sont peuplées. Ils passent par les mains de trois examinateurs. Le premier examen se fait par les quatre doyens lettrés, qui demeurent dans les collèges de Confucius ; le second, par les magistrats de la ville, & seulement de ceux que les premiers examinateurs ont approuvés ; le

troisième, par le *thi-hio* ou examinateur de l'empereur, de ceux que les seconds ont trouvés capables. Ainsi de plusieurs milliers qui se sont exposés au hasard d'une si rude entreprise, il y en a fort peu à la fin qui soient admis à l'honneur de bachelier ; le nombre n'allant pas souvent à trente, & le reste étant déclaré incapable. Cela ne dégoûte pas pour cela ceux qui sont refusés ; au contraire ils sont si animés par p.258 l'honneur & l'accueil que l'on fait aux gradués, qu'ils retournent à l'étude avec plus d'ardeur qu'auparavant, pour se présenter à l'examen suivant.

Il n'y a ensuite que les plus habiles de ces gradués qui s'exposent au rude examen que l'on fait subir à ceux qui veulent avoir le degré de licencié. On n'en fait la promotion que de trois ans en trois ans, dans la huitième lune, qui tombe ordinairement dans le mois de septembre ; & seulement dans les quinze capitales des provinces, & le nombre en est limité, y en ayant environ 150 dans chaque ville de Pékin & de Nankin, & dans les autres plus ou moins jusqu'à 100. L'empereur choisit trente bons examinateurs, dont deux vont dans chaque province pour l'examen que l'on doit faire précisément le 5, le 12 & le 15 de la huitième lune. Les deux examinateurs en appellent d'autres à leur aide, parce qu'ils ne pourraient pas examiner tout eux-mêmes ; ils ne parlent à personne, pour prévenir toute sorte de soupçons, & le neuvième jour au matin ils donnent tout d'un coup le sujet sur lequel les aspirants doivent tous travailler. On fait cet examen dans un palais qui a tout-à-l'entour de petites chambres, avec une table & une chaise. Lorsque les p.259 bacheliers entrent on les fouille exactement, pour voir s'ils ne portent point quelque écrit, auquel cas ils seraient bien bâtonnés ; & on leur donne du papier blanc, trois pinceaux & de l'encre. On les renferme ensuite dans ces chambres, & l'on prend garde qu'ils n'aient communication les uns avec les autres. Les sujets sur lesquels ils doivent faire voir leur talent le premier jour, ce sont quatre sentences, tirées du grand nombre de celles que l'on trouve dans les livres compilés de Confucius, & dans trois des quatre livres que les Chinois croient si authentiques. On les attache aux quatre coins de la cour, écrites en grandes lettres noires sur du papier blanc, & c'est là-dessus que chacun compose un discours qui ne doit pas passer 500 caractères, qui sont autant de paroles. Le 12 de la lune, on propose trois faits, sur lesquels on demande leur avis, comme pour le faire savoir à l'empereur par forme de mémoire. Le dernier jour on leur propose trois cas dans le civil & dans le

criminel, pour absoudre, condamner ou accommoder les parties, comme s'ils jugeaient dans le tribunal. Dans ces jours d'examen, ils travaillent depuis le point du jour jusqu'à la nuit, & la ville fait préparer le dîner au palais, mais un p.260 dîner fort léger, afin qu'il n'appesantisse pas leurs esprits. Le soir étant arrivé, les composants plient leurs feuilles, & les donnent à ceux qui sont députés pour les recevoir, après avoir mis leur nom au bas. On fait copier ces compositions, on les confronte avec les originaux, & on les donne aux assistants pour juger de leur mérite, sans savoir le nom de l'auteur, afin qu'il n'y ait point de faveur. Ils séparent les meilleurs, & mettent le double du nombre fixé, qu'ils présentent aux deux députés, qui en choisissent la moitié. On compare ensuite ces compositions avec les originaux qui ont été enfermés sous la clef, & on publie les noms des auteurs, qui reçoivent le degré de maîtres, avec de grandes réjouissances à la fin de la huitième lune.

Comme les Tartares, à cause de leur ignorance, ne pourraient pas subir facilement ces examens, ni par conséquent passer au degré de licencié, qui les rend capables d'être mandarins, l'empereur a établi pour eux le titre de *kien-sem*, que l'on obtient pour de l'argent, qui les confirme pour toujours dans le degré de bacheliers, & les met en état de pouvoir être mandarins.

Le tribunal appelé *Gouetçou-kien* est p.261 l'école royale de tout l'empire, qui a le soin des bacheliers & des étudiants, à qui l'empereur a accordé quelque privilège, qui les rend égaux aux bacheliers, comme de présenter le vin à l'empereur, lorsqu'il ordonne de sacrifier au Ciel, à la Terre, au soleil ou à la lune. Il y a huit sortes d'étudiants gradués, à savoir, *coûmsem, quon-sem, ngen-sem, coûm-sem, kien-sem, coum-cou,* que l'on a coutume de marier avec des dames de la famille impériale, & le prince leur fait cette grâce comme aux autres deux sortes, par rapport aux services de leurs ancêtres, ou à l'occasion de quelques réjouissances publiques.

Les mandarins qui composent le tribunal appelé *Toucha-iven*, sont les visiteurs ou censeurs de la cour & de tout l'empire. Le président est égal en dignité aux présidents des six grands tribunaux, & à cause de cela est un mandarin du second ordre ; son premier assesseur l'est du troisième, & tous les autres mandarins le sont du septième. Leur office est de veiller continuellement à la cour & dans tout l'empire, pour faire observer les lois & les bonnes

coutumes, & de prendre garde que les mandarins exercent leurs charges avec justice, en châtiant leurs inférieurs, p.262 & faisant savoir à l'empereur les fautes de leurs égaux. Ils font tous les trois ans une visite générale, envoyant 14 visiteurs dans tout l'empire, c'est-à dire, un dans chaque province. Aussitôt que le visiteur entre dans la province, il devient supérieur au vice-roi, & aux mandarins grands & petits ; & il les censure avec une si grande rigueur & une si grande autorité, que la crainte qu'en ont les mandarins a donné lieu à ce proverbe dans la Chine : *Lao-xou-hien-mao*, qui signifie, *la souris a vu le chat* ; & ce n'est pas sans raison, parce qu'ils peuvent leur ôter leur emploi & les ruiner. Quand la visite est finie, ils retournent à la cour chacun avec un demi-million, que les mandarins leur donnent, qu'ils partagent ensuite avec le président & les assesseurs, après quoi ils rendent compte à eux & à l'empereur de leur visite. Ils ne dénoncent ordinairement que les mandarins dont les injustices & les tyrannies sont si publiques qu'on ne les peut cacher ; ou les pauvres, qui n'ont pu leur donner de l'argent.

On appelle cette visite, *takai*, ou grande & générale visite. Le même tribunal en fait une seconde qu'on nomme *chouncai*, ou la visite du milieu, en envoyant des visiteurs aux neuf quartiers de la p.263 frontière, du côté de la Grande muraille. Si ceux qui font la visite générale volent beaucoup, ceux-ci en font encore bien davantage sur ceux qui distribuent le sel. La troisième visite, *siao-kai*, ou petite visite, se fait tous les trois mois. On envoie des visiteurs inconnus dans une province ou dans une ville, puis dans une autre, pour prendre des informations secrètes contre quelque mandarin fameux par ses tyrannies. Outre ces visites, le même tribunal envoie tous les trois ans dans chaque province un visiteur nommé *hio-juen*, & dans chaque ville, un autre appelé *ti-hio*, pour examiner les bacheliers & les punir des violences qu'ils font aux peuples, en abusant de leurs privilèges. Enfin, il envoie quand il lui plaît un visiteur appelé *scun-ho*, pour visiter ce canal célèbre dont on a parlé ailleurs.

Ce tribunal est logé dans un vaste palais, & a au-dessous de lui 25 tribunaux, divisés en cinq classes, & chacun des cinq tribunaux a cinq présidents, plusieurs assesseurs & officiers inférieurs, qui ont leurs noms particuliers, comme on l'a dit des autres tribunaux, & qui veillent au bon gouvernement de la ville ; surtout les deux dernières classes, qui ont soin de faire arrêter les voleurs, les p.264 malfaiteurs, les vagabonds, & de les remettre aux tribunaux supérieurs, de

visiter les rues & les quartiers, de faire la ronde & la garde de nuit. Les capitaines des rues sont sous ces deux classes, parce que chaque douze familles ont un chef appelé *paï-teou*, & dix de ces *paï-teous* en ont un autre nommé *tsum-kia*, qui est obligé d'avertir ces tribunaux de ce qui se fait dans son quartier contre les lois & les bonnes mœurs : il doit donner avis des étrangers qui arrivent, ou de ce qui peut y avoir de nouveau. Sa charge est aussi d'exhorter les familles à la vertu & aux bonnes actions.

Le tribunal *Iou-hio* est dirigé par deux présidents qui ont soin des bacheliers de lettres & d'armes ; pour exercer les premiers à discourir sur le bon gouvernement, & les autres aux affaires de la guerre.

Le tribunal *Còlaò* ou *Colì*, est celui des inspecteurs ou réviseurs, dont on a parlé ci-dessus, & qui sont divisés en six classes, comme les six Grands tribunaux, dont ils prennent le nom. Par exemple, le premier *li-cò* ou inspecteur du grand tribunal des Mandarins ; *hoù-cô* ou inspecteur du grand tribunal du Trésor, & ainsi des autres. Chaque classe est p.265 composée de plusieurs mandarins du septième ordre, qui sont destinés pour informer la cour des fautes qui se commettent dans le gouvernement ; & il y en a de si courageux & si intrépides, que quelquefois ils s'exposent au bannissement & à la mort, pour dire la vérité au prince, soit par un mémoire, soit de vive voix, dont les histoires chinoises rapportent plusieurs exemples. Il est arrivé autrefois que l'empereur se corrigeait de ses fautes, & récompensait généreusement celui qui l'en avait averti. Ils veillent aussi aux désordres qui peuvent survenir dans les six Grands tribunaux, & en donnent secrètement avis à l'empereur, qui se sert toujours de ces mandarins pour les affaires de conséquence, & en choisit trois tous les ans pour être visiteurs.

Ce monarque tire du tribunal d'*Hîm-gîn-sou* les ambassadeurs qu'il envoie dans la Corée, pour confirmer le titre de roi à celui qui commande dans ce royaume ou pour en porter un nouveau à quelque personne de mérite.

Le tribunal de *Tai-li-sou*, c'est-à-dire, la souveraine raison & justice, a le soin d'examiner les causes douteuses & difficiles, de confirmer ou de révoquer les sentences, surtout dans le tribunal du p.266 Criminel ou l'on traite des biens, ou de l'honneur, ou de la vie ; parce que si quelqu'un est condamné à mort, & que ce tribunal trouve les sujets de cette sentence douteux, il la renvoie au Sân-fâ-

sou, qui est comme son conseil de Conscience, qui joint au tribunal de *Tai-lï-foû*, à celui de *Tou-ka-iuen* ou Grand conseil des visiteurs, & à celui du Criminel, examine de nouveau le procès en présence de l'accusé & de l'accusateur, & souvent révoque la sentence.

Le tribunal *Toûm-kim-sou* est chargé de publier à la cour & dans tout l'empire les ordres du monarque, aussi bien que de revoir tous les mémoires des mandarins de lettres & d'armes, avant qu'ils aillent à ce prince, & qu'ils retiennent & font passer comme ils le trouvent à propos ; personne ne lui en pouvant présenter, à moins que ce tribunal ne les ait vus auparavant & approuvés, excepté les mandarins de Pékin, qui les lui présentent directement. Le président de ce tribunal est du troisième ordre.

Le tribunal *Tai-châm-sou* est comme associé au Grand tribunal des Rites. Son président est du troisième ordre, ses assesseurs du quatrième, & les autres du cinquième & du sixième. Il a le soin p.267 particulier de la musique, des sacrifices, des bonzes mariés & d'autres choses.

Il y a encore un autre tribunal appelé *Quâm-lo-sou*, c'est-à-dire, des hôtelleries royales. Il est associé au Grand tribunal des Rites, qui prépare les animaux, le vin & tout ce qui est nécessaire pour les sacrifices & les festins de l'empereur. Son président est du troisième ordre.

Les mandarins du tribunal appelé *Tai-pô-sou* sont des mêmes ordres que ceux du précédent, & font la provision des chevaux qu'il faut pour le prince & pour l'armée, en les distribuant aux capitaines & dans les forteresses. Les Tartares occidentaux les amènent présentement, l'empereur en achète 70.000 tous les ans, & les seigneurs avec les particuliers une fois autant.

Kin-Tien-kien est le tribunal des Mathématiques. Le président qui est aujourd'hui le père Philippe Grimaldi de la Compagnie de Jésus, est du cinquième ordre, & ses deux assesseurs du sixième, les autres sont du septième & du huitième. Ils s'appliquent à l'astronomie, & ont soin d'informer l'empereur du temps, de la durée & de la grandeur des éclipses du soleil & de la lune ; ce prince en fait avertir tous les tribunaux des provinces, par p.268 le tribunal des Rites, afin qu'ils se préparent à faire les cérémonies nécessaires, qui consistent à battre le tambour, pendant le temps que dure l'éclipse, les mandarins étant à

genoux, les yeux élevés au Ciel & dans une crainte respectueuse. Ce tribunal compose encore tous les ans le calendrier que l'on distribue dans tout l'empire.

Le tribunal *Tai-y-iuen* ou de médecine est composé des médecins de l'empereur, de l'impératrice & des princes qui préparent eux-mêmes les médecines. Les mandarins dépendent du tribunal des Rites.

Le tribunal *Houm-loû-soù* fait l'office de maître des cérémonies dans les audiences publiques, & est coadjuteur de celui des Rites.

Le tribunal *Xam-len-iuen* a le soin des jardins & des animaux, dont on se sert dans les sacrifices & dans les festins. Il dépend du tribunal des Rites.

Le tribunal *Xam-pao-soù* a en garde le sceau de l'empereur, qui est carré, a une palme de diamètre, & est fait d'une pierre précieuse, comme les lettres de dessus *xam-pao* le signifient. C'est en cet endroit où le tribunal des mandarins demande des sceaux, pour distribuer les p.269 emplois aux mandarins de la cour & des provinces, après en avoir eu permission du prince.

Le tribunal *Kin-y-gouei* est la garde de la personne de l'empereur. Ces gens-là le gardent & l'accompagnent lorsqu'il va hors du palais, ou qu'il donne audience. Ce tribunal est composé de plusieurs centaines de mandarins d'armes, fils de grands seigneurs, & est divisé en quatre classes. Ils ne changent jamais de place, comme les autres mandarins, mais restent à la cour, & sont souvent élevés aux dignités de présidents & de colao. Ils sont indépendants du Pim-pou, le Grand tribunal des Armes, quoiqu'ils soient mandarins d'armes.

Les deux tribunaux appelés *Xoui-quê-sou*, qui sont les gouverneurs des douanes de Pékin, ont le soin de mettre des gardes à toutes les portes de la ville & de recevoir les droits. Ils dépendent du Grand tribunal du Trésor.

Le *Tou-pou* a deux charges, savoir, celle d'arrêter les voleurs & les malfaiteurs, & de leur faire leur procès ; lorsqu'il les trouve innocents, il peut les mettre en liberté ; mais s'il les trouve dignes de mort, il les doit remettre au tribunal Criminel. Il a encore le pouvoir d'arrêter p.270 les esclaves fugitifs, à qui il fait donner la bastonnade, & puis les rend à leurs maîtres marqués au bras gauche avec un fer rouge pour la première fois, au bras droit pour la seconde, & à la troisième il les met au tribunal du Criminel.

Le tribunal appelé *Fòu-yn* est celui des deux gouverneurs de la ville de Pékin. Ces gouverneurs sont supérieurs à tous ceux des autres villes de l'empire. Ils sont mandarins du troisième ordre, & leurs assesseurs le sont du quatrième. Le premier a la surintendance sur tous les étudiants & les lettrés de Pékin, qui ne sont pas encore mandarins. Le second a l'administration de la justice, & doit savoir le nombre des familles & des personnes qui sont dans la ville ; il doit encore faire préparer le lieu & les choses nécessaires pour le sacrifice. Les Chinois appellent ce gouverneur *foumou*, c'est-à-dire le père & la mère du peuple.

Il y a encore deux tribunaux nommés *Tai-him-hién* & *Vom-pin-hién*, qui ont les mêmes fonctions que le tribunal des Gouverneurs de la ville, duquel ils dépendent ; parce que Pékin est divisé en deux villes, comme c'est la coutume dans tout l'empire, où l'on compte les villes p.271 pour une ou pour deux, selon leur grandeur. Les présidents de ces tribunaux sont du sixième ordre.

Tsoùm-gin-sou est le tribunal des Grands qui descendent de père en fils de la famille impériale. Le président est un de ceux qui ont la qualité de roi ; il n'est d'aucun ordre, sa qualité étant supérieure à tous les ordres. Ses deux assesseurs sont des princes du sang, qui sont aussi au-dessus des ordres, mais on dépêche les affaires avec le secours de quelques mandarins des six Grands tribunaux. Tout leur soin consiste à distribuer l'argent destiné aux parents de l'empereur en ligne masculine, soit pauvres, soit riches, jusqu'à ceux du sixième degré, plus ou moins selon leur dignité & proximité. Outre cela, ils sont juges des mêmes dans le civil, comme dans le criminel, & font exécuter la sentence, après en avoir fait leur rapport au monarque. Ceux qui lui sont joints par de tels liens ont le privilège de peindre leurs maisons & leurs meubles en rouge. Comme la famille précédente avait régné pendant 276 ans, elle était devenue si nombreuse, que la portion de bien qui revenait à ceux qui étaient dans un degré éloigné, se trouvant trop petite, la plupart furent p.272 contraints de s'appliquer aux arts mécaniques, ce qui ne les empêchait pas d'être d'une insolence extrême envers le peuple : il n'en est pas resté le moindre rejeton. Les parents de l'empereur tartare qui règne aujourd'hui sont tous seigneurs considérables, & demeurent à la cour ; mais si la famille règne longtemps, il faudra qu'ils tombent comme les autres, à cause de la multitude.

Hoàm-chin est un tribunal qui a un pareil pouvoir sur les parents de l'empereur qui descendent du côté des femmes. Ces parents sont de deux

sortes. La première est de ceux qui viennent des filles du prince mariées à des bacheliers choisis, dont on a parlé ci-dessus, & que l'on appelle *foumâ* ; mais les Chinois ne les regardent pas comme princes du sang ni parents du monarque, vu qu'ils n'ont aucun droit à la succession, quand même la race masculine serait entièrement éteinte. Cette coutume s'observe aussi chez le peuple, parce qu'à la Chine marier une fille est la même chose que l'exclure pour toujours de la famille paternelle, & la mettre dans celle du mari, dont elle prend le surnom. C'est pourquoi lorsque les Chinois veulent dire qu'une fille est allée dans la maison de son époux, ils ne se servent pas p.273 du verbe *kiou*, qui signifie aller, mais de celui de *qouei*, qui veut dire retourner ; & ainsi ils ne disent pas, elle est allée, mais elle est retournée dans sa maison. De même lorsque le grand-père parle des enfants de son fils, il les appelle simplement *sounçou*, mes petits-fils ; mais quand c'est de ceux de sa fille, il dit *vai-soun-çou*, mes petits-fils de dehors ; parce qu'il les regarde comme les enfants de la famille de son gendre. Quand ils parlent aussi d'un homme qui est mort, ils ne disent pas un tel est mort, mais un tel est retourné en terre.

On met dans la seconde sorte des parents de l'empereur du côté des femmes, les pères, frères, oncles & autres parents des impératrices ; les gendres du monarque, leurs pères, frères & oncles. L'empereur choisit les principaux de ces deux sortes pour en composer leur tribunal. Ils ne diffèrent des princes du sang, qu'en ce que ceux-ci ne sont d'aucun des neuf ordres des mandarins, & qu'eux le sont du premier & du second : ils se trouvent cependant bien plus honorés du nom de *hoân* & de *foumà*, qui signifie parents de l'empereur, que de celui de mandarin, même du premier ordre. Cette seconde sorte de parents fut aussi exterminée par les Tartares.

p.274 Nous avons assez parlé des tribunaux des mandarins & du gouvernement de la cour, il nous reste présentement à dire quelque chose de ceux des provinces. Chacune a un tribunal souverain, de qui dépendent tous les autres. Le président a le titre de *toutan-kioun-mouen, fou-y-uen, sioun-fou*, & plusieurs autres noms, qui signifient gouverneur de provinces ou vice-roi ; & on le choisit ordinairement du premier, du second & du troisième ordre, comme il plaît au souverain. C'est lui qui gouverne en guerre comme en paix, le peuple & les soldats dans le civil, comme dans le criminel, & qui fait savoir à l'empereur & aux six tribunaux toutes les affaires de conséquence. C'est à lui que l'on adresse

les ordres de S. M. & de ses tribunaux ; & tous les mandarins de la province sont obligés d'avoir recours à son tribunal dans les affaires d'importance. Il y a d'autres vice-rois qu'on appelle *tsoum-tô*, qui ont le gouvernement de deux, trois ou quatre provinces, comme, par exemple : *leam-quam-tsoum-tô*, le vice-roi des provinces de Quam-toum & de Quam-si ; (Quam-toum signifiant la province qui s'étend vers l'orient, & Quam-si celle qui est vers l'occident) p.275 & autres, particulièrement sur les frontières de la Tartarie. Outre le vice-roi, il y a dans chaque province un visiteur, qu'on appelle *ngantai* ou *ngan-yuen* ; & un autre officier de grande autorité, qui se nomme *tsoumpim*, & commande toutes les troupes. On le tire ordinairement du premier ordre des mandarins d'armes. Tous ces Grands officiers des provinces ont sous eux plusieurs mandarins qui leur aident à expédier les affaires. Quoique chacun d'eux ait son palais dans la capitale, ils n'y demeurent pas pour cela toujours ; mais ils parcourent la province, selon que la nécessité le demande.

Les tribunaux particuliers des villes capitales sont le tribunal pour les causes civiles, qu'on appelle *Pon-kim-sou*, dont le président est un mandarin du premier degré du second ordre, & les deux assesseurs du second degré du même ordre. Ce tribunal en a deux autres, non pas dépendants, mais comme assistants ; celui qui est à la gauche & le plus honorable appelé *tsan-kim*, a deux présidents du second degré du troisième ordre ; & celui de la droite, qui a le nom de *tsan-y*, a deux présidents du second degré du quatrième ordre. Il y a quantité de p.276 mandarins inférieurs dans ces trois tribunaux, dont l'office est de décider toutes les affaires, & de faire payer les revenus de l'empereur.

Le tribunal du Criminel s'appelle *Ngan-cha-sou*, & son président qui est du troisième ordre n'a point d'assesseurs sous lui, mais deux classes de mandarins. Dans la première, qui a le nom de *fo-sou*, ce sont des mandarins du quatrième ordre ; & dans la seconde appelée *chien-sou*, ils sont du cinquième. On appelle les uns & les autres *tàoli* ou *tào-tsoun*, & sont la plupart visiteurs de toutes les parties de leur province. Ce tribunal peut punir les criminels par la confiscation de leurs biens & la perte de la vie, selon la grandeur des crimes ; & lorsqu'ils n'y a point de visiteur dans la province, il veille sur tous les autres mandarins, & fait savoir à la cour tout ce qui se passe. En un mot, ces deux tribunaux du civil & du criminel agissent dans les mêmes affaires comme les six Grands de la cour, & sont comme leurs substituts.

Chaque province est divisée en un certain nombre de districts, & chaque district a un mandarin appelé *tào-li*, qui est comme l'inspecteur du bon ou mauvais gouvernement de son territoire ; on le tire du p.277 tribunal des inspecteurs appelés *cataos*, dont on a parlé ci-devant. Il est de son devoir de faire que les gouverneurs des villes paient ponctuellement les droits de l'empereur.

Toutes les villes du premier ordre, soit capitales ou nom, ont un tribunal où préside leur gouverneur, qui est un mandarin du quatrième ordre, appelé *ki-fou*. Il a trois assesseurs ; le premier se nomme *toum-ki*, le second *toum-pouon*, le troisième *choui-quon*, qui sont tous du sixième & du septième ordre. On les appelle aussi le second, le troisième, & le quatrième seigneur, du second, troisième ou quatrième siège ; ou bien de la seconde, troisième ou quatrième ville, parce que le président est appelé le premier seigneur, le premier siège & la première ville. Il y a outre cela quatre mandarins inférieurs appelés *kim-lic, chou-sou, chao-mo, kim-kiao*, qui sont tirés du sept, huit & neuf ordre. On s'est assez étendu sur les fonctions de ce tribunal, en parlant du gouverneur de Pékin. Toutes les villes de l'empire ont de pareils mandarins ; mais quand ce sont des places de grand commerce ou qu'elles ont un grand territoire, & beaucoup de villages dépendants, le nombre des mandarins est double.

p.278 Les villes du second rang, appelées *cheou*, sont de deux sortes ; celles de la première sont sujettes seulement à la capitale, comme si elles étaient du premier rang, & ont des villes dépendantes ; celles de la seconde sont soumises aux villes du premier rang, quoiqu'elles aient des villages dépendants ou non. Le président de ces villes, appelé *ki-cheou*, est du second degré du cinquième ordre, & a deux assesseurs du deuxième degré du six & septième ordre, dont le premier s'appelle *cheou-toum*, & le second *cheou-poon* ; outre un autre mandarin, qui porte le nom de *li-mo*, du deuxième degré du neuvième ordre. Ils se conduisent comme les gouverneurs des villes du premier rang. Le peuple appelle le gouverneur *ta-ye*, c'est-à-dire, grand & premier seigneur, & les trois autres, deux, trois & quatrième seigneur.

Il n'y a point de ville dans l'empire qui n'ait un tribunal, dont le président s'appelle *ki-hien*, qui est du premier degré du septième ordre. Il a au-dessous de lui trois assesseurs, dont le premier est du huitième ordre, & s'appelle *hien-kin* ;

le second est du neuf, *chou-pou* ; mais le troisième *tien-fou* n'est d'aucun ordre. S'il se comporte bien pendant les trois années p.279 de sa charge, le gouverneur de la ville inférieure en rend témoignage à celui de la supérieure, & celui-ci au gouverneur de la capitale, qui en informe les deux Grands tribunaux ; ces tribunaux le font savoir au vice-roi, qui en écrit au tribunal des Mandarins ; ces derniers le communiquent aux conseillers d'État, & enfin ceux-ci en parlent à l'empereur, qui ordinairement le fait mandarin du huit ou neuvième ordre. Voilà la route que prennent les mandarins pour s'élever à de nouvelles dignités, avec l'aide cependant de quelque présent proportionné au profit qu'ils espèrent en tirer ; & c'est ce qui est cause que la justice est vénale.

Lorsqu'un Chinois est une fois dans la carrière des mandarins, il est toujours employé, à moins qu'il n'ait commis quelque lourde faute, & cela se fait de la même manière qu'à Rome, où l'on donne les gouvernements de l'État ecclésiastique, en avançant les sujets des plus petits aux plus grands. On a cependant coutume à la Chine d'écrire autant de noms de villes, qu'il y a de mandarins qui demandent de l'emploi ; & puis on tire les villes au sort, quoique l'on sache bien que celui qui est d'intelligence avec le tribunal fait disposer les tablettes p.280 de manière que le nom de la ville qu'il veut avoir ne manque point de lui échoir : Cet artifice ne réussit pas toujours ; & l'on conte qu'un jour un mandarin ayant eu en partage une mauvaise ville au lieu d'une grande, & au désespoir d'avoir donné tant d'argent au greffier, se leva (parce qu'alors on est ordinairement à genoux), se jeta sur lui & le maltraita vigoureusement en présence de plus de 300 mandarins. On les mit tous deux en prison, & peu s'en fallut qu'ils ne fussent condamnés à mort ; ces sortes de démarches étant défendues par les lois, sur peine de la vie.

Il y a encore dans toutes les villes de l'empire un tribunal composé d'un président & de deux ou trois assesseurs, que l'on appelle *kiao-quon*, c'est-à-dire juges des gens de lettres ; parce que leur charge est d'avoir soin des lettres & des lettrés, de prendre garde que les bacheliers ne fassent point d'insolences au peuple, & de faire assembler de temps en temps les licenciés, les docteurs & les mandarins privilégiés, pour parler de sciences dans une académie. Outre ces mandarins qui sont répandus dans tout l'empire, il y a d'autres tribunaux dans certaines provinces ; comme celui pour la p.281 distribution du sel, celui de la surintendance des revenus de l'empereur & autres.

Tous ces tribunaux sont composés de mandarins de lettres, mais ceux des mandarins d'armes sont en plus grand nombre ; parce qu'outre qu'il y en a dans tous les endroits où l'on trouve de ces premiers, on en met dans les ports, sur les frontières des provinces, & principalement sur celles de la Tartarie. On en imprime tous les ans un catalogue avec leurs noms, leur pays, & le temps de leur réception, aussi bien que des autres.

C'est une chose assez remarquable dans la Chine, que quand un mandarin sort de quelque ville qu'il a bien gouvernée, & dont il a un applaudissement général, il reçoit un présent de tous les bourgeois, qui l'accompagnent sur la route pendant cinq ou six milles, en lui faisant continuellement des compliments. On trouve partout sur son passage des tables couvertes de soie, remplies de viandes, de confitures, de thé ; & les uns après les autres engagent le mandarin à vouloir bien s'asseoir, à manger un morceau, & à boire un coup, le tout étant accompagné d'acclamations & de cris impertinents. Ce qu'il y a de plus incommode pour le p.282 mandarin, c'est que chacun lui demande quelque chose pour se ressouvenir de lui ; celui-ci lui prend son chapeau, celui-là ses bottines, un autre sa robe, enfin ce qu'ils peuvent avoir de lui ; & lui redonnent en échange toutes hardes neuves : il est même arrivé quelquefois que le pauvre mandarin a changé en peu de temps de plus de trente paires de bottines, & on le traite alors de bienfaiteur, de conservateur & de père du peuple.

Le nombre des mandarins de lettres qui sont dans tout l'empire se monte à 13.647 & celui des mandarins d'armes à 18.520, qui font en tout 32.167 mandarins. Ceci ne paraîtra pas vraisemblable, quoiqu'il soit pourtant très certain. La distribution de leurs emplois, leur distinction & leur subordination n'est pas moins à admirer ; car il semble que les législateurs n'ont rien omis de ce qui était nécessaire, & qu'ils ont prévu tous les inconvénients qui pouvaient arriver. Il n'y aurait pas au monde d'empire mieux gouverné, ni plus fortuné, si la conduite & l'intégrité des officiers répondait aux bonnes lois ; mais comme les mandarins inférieurs ne songent qu'à tromper les supérieurs, ceux-ci, les Grands tribunaux, & tous ensemble l'empereur, avec un p.283 artifice & une adresse extraordinaire, par une humilité feinte & une flatterie incroyable, il n'est pas possible que le prince ne prenne souvent le mensonge pour la vérité, & que malgré tant de bonnes lois, le peuple ne soit opprimé par la tyrannie des mauvais ministres.

Tous les mandarins exercent leurs emplois pendant trois ans, après lesquels ils passent à un meilleur, pourvu que leur mauvaise conduite ne les en empêche point. Aucun ne peut gouverner dans la ville ou la province où il est né, afin que ni l'intérêt, ni l'amour des parents n'ébranlent la justice ; cela n'est permis qu'aux mandarins d'armes, afin qu'ils combattent avec plus de courage pour la défense de leur patrie. Aucun ne peut garder ses domestiques ni ses officiers ; mais lorsqu'il est arrivé au lieu de son gouvernement, il doit prendre ceux que le public lui présente & qu'il paie aussi ; afin de n'avoir pas de confidents par les mains desquels il recevrait les présents, & vendrait la justice. S'ils mènent avec eux leurs enfants, leurs frères, ou autres parents, ils ne peuvent converser avec les gens du pays, mais sont obligés de vivre chez eux comme des prisonniers.

Un mandarin qui se laisse corrompre p.284 est puni suivant le plus ou le moins d'argent qu'il a reçu ; pour dix taes, on l'interdit des fonctions de sa charge, pour trente il en est privé, & pour cinquante on le fait mourir. La sévérité de la loi ne peut cependant effrayer leur avarice, & ils trouvent moyen de friponner si secrètement, qu'il est très difficile de les convaincre ; & puis l'un cache la faute de l'autre.

Quand le père ou la mère du ministre vient à mourir, il doit quitter sa charge pour porter le deuil pendant trois ans, & rendre l'honneur dû à ceux qui lui ont donné l'être : ce qui se fait en couchant pendant plusieurs jours sur un peu de paille auprès du tombeau ; en ne mangeant durant quelques mois que du riz cuit dans l'eau toute pure ; en portant la première année un habit de toile à sac, la seconde un autre d'une étoffe moins grossière, & la troisième, d'une autre un peu plus passable ; de continuer pendant tout ce temps-là les sacrifices ordinaires. Les empereurs mêmes observent cette pieuse coutume.

On connaît les différentes dignités & qualités de tant de mandarins, par diverses marques. Premièrement par les inscriptions & titres des degrés par où ils seront p.285 passés, que l'on voit écrit sur des tablettes, qu'ils font porter devant eux. Secondement, par la quantité d'officiers qui les accompagnent, les uns traînant des bâtons par terre, d'autres portant des étendards & autres choses. Troisièmement, par le nombre des personnes qui portent la chaise ; parce qu'il n'en est accordé que quatre aux mandarins inférieurs, & huit aux supérieurs. Enfin, par le nombre des coups que l'on frappe sur le tambour qui

précède la marche ; car on ne donne que cinq coups pour les mandarins du plus bas rang, puis 7, 9, 11, & jusqu'à 13, pour les plus grands. On doit encore remarquer, que parmi un si prodigieux nombre de mandarins, il n'arrive jamais de dispute pour la préséance, parce que si l'empereur en entendait la moindre chose, il les priverait de leurs emplois, afin qu'ils pussent décider leur dispute, comme particuliers.

@

Chapitre IX

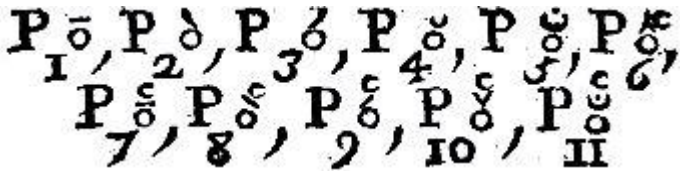
Des caractères chinois ; de leur esprit & de leur habileté dans les arts libéraux. De leurs principaux livres.

@

p.286 Quoique les Égyptiens se vantent d'avoir été les premiers qui aient transmis leurs opinions à la postérité par le moyen des caractères & des hiéroglyphes, il est cependant certain que les Chinois s'en sont servis longtemps avant eux. Toutes les autres nations ont eu une manière d'écrire commune, formée d'un alphabet d'environ vingt-quatre lettres, qui, quoique différentes en figures, ont presque toutes le même son ; mais les Chinois se servent d'environ 54.409 lettres pour exprimer leurs pensées, & cela avec tant de grâce, de vivacité & de force, qu'il ne semble pas que ce soit des caractères, mais des voix & des langues qui parlent, ou pour dire mieux, des figures & des images qui peignent vivement chaque chose.

Ces lettres sont de deux espèces ; c'est-à-dire, ou simples ou composées de plusieurs simples ; & parce que chacune p.287 d'elles, différemment des nôtres, est un signe & une image qui représente quelque chose de particulier, quand elle est jointe à quelqu'autre ; on ne doit pas les appeler lettres simples, mais hiéroglyphiques. Une des choses merveilleuses de cette langue, c'est qu'elle a peu de mots & qu'ils sont tous monosyllabes, comme *pa, pe, pi, po, pu* ; *pam, pem, pim, pom, pum*, & autres ; de sorte qu'en ôtant les monosyllabes, dont ils ne se servent pas, (parce qu'ils ne les peuvent nullement prononcer, comme *ba be, bi, bo, bu, ra, re, ri, ro, ru*, &c.) on trouvera qu'il n'y a pas plus de 320 mots, mais qui sont suffisants pour composer la langue la plus parfaite, si on les considère avec leurs différents accents. Par exemple, la syllabe *po* prononcée de différentes manières, signifie onze différentes choses, pouvant servir de nom, de pronom, de substantif, d'adjectif, d'adverbe & de participe ; & quand elle est verbe, elle peut servir de démonstratif, d'impératif, de subjonctif & d'infinitif ; dans le nombre pluriel & singulier ; dans le temps présent, imparfait, plus-que-parfait & futur. La diversité de la prononciation est dans la diversité de l'accent, lequel est ou simple, ou fort, ou grave, ou aigu, ou circonflexe, ou dans p.288

l'aspiration, que les Grecs avaient aussi soin de marquer. On peut voir cela par les onze manières dont on considère la syllabe *po*.



Lorsque cette syllabe est prononcée avec l'accent égal & uni, Pō, elle signifie *du verre* ; avec le grave, Pò, *bouillir* ; avec l'aigu, Pó, *cribleur de grain ou de riz* ; avec un circonflexe ouvert, Pŏ, *savant* ; le 5, avec un circonflexe fermé & un point au-dessus, *préparer* ; le 6, avec un circonflexe chargé & aspiré, *vieille femme* ; le 7, avec l'accent égal & aspiré, *rompre* ; le 8, avec l'accent grave & aspiré, incliné ; le 9, avec l'accent aigu & aspiré, *proche* ; le 10, avec un circonflexe ouvert & aspiré, *arroser* ; le 11, avec un circonflexe fermé avec le point dessus & aspiré, *esclave*. On peut facilement comprendre par cet exemple, comment avec un si petit nombre de monosyllabes, la langue chinoise peut être toujours expressive, abondante & éloquente ; parce que, comme nous formons ce nombre p.289 infini de mots que nous avons par la différente combinaison des lettres, les Chinois, en unissant, séparant & changeant les différents accents à leurs monosyllabes, peuvent s'expliquer avec autant de clarté & de grâce qu'aucune autre langue, quelque riche qu'elle soit.

Cette facilité qu'ils ont pour expliquer leurs pensées par écrit, par la variété des accents, se trouve aussi chez eux pour la prononciation ; de même qu'un musicien, qui, par une grande pratique, exprime facilement, & connaît tout d'un coup, la différente modulation qu'il doit faire avec sa voix sur les notes qu'il a devant lui : mais il n'est pas vrai pour cela que les Chinois chantent en parlant, comme quelques-uns se le sont imaginé ; & encore moins qu'ils portent une petite tablette pendue à leur cou, pour écrire ce qu'ils veulent dire, quand ils voient qu'on ne les entend point, & qu'ils ne peuvent se parler à l'oreille, comme d'autres le croient, s'imaginant que l'on ne peut pas exprimer les tons & les accents sans hausser la voix.

La langue chinoise, au sentiment des missionnaires, est la plus facile de toutes les autres langues orientales ; parce qu'elle a le moins de mots, & qu'il est plus p.290 aisé d'en retenir une moindre quantité que beaucoup. Or la langue chinoise est composée seulement de 320 monosyllabes, au lieu que la grecque &

la latine ont une infinité de mots, de temps différents, de noms & de personnes ; ainsi la langue chinoise doit s'apprendre avec plus de facilité. Il ne s'agit plus que de se ressouvenir des accents qui sont comme la figure par laquelle on distingue la signification des paroles. Le peuple chinois prononce fort bien tout, sans savoir ce que c'est que des tons ou des accents, qui ne sont connus que des lettrés.

On ne doutera pas de cela si l'on considère que les missionnaires qui vont à la Chine, après s'être appliqués pendant deux ans seulement à la langue du pays, prêchent, confessent & composent en cette langue, comme dans la leur propre, quoique même ceux qui y vont soient déjà avancés en âge ; cela a fait qu'ils ont composé & imprimé quantité de livres que les Chinois admirent & estiment beaucoup.

Si ceux qui inventent le mieux & le plus promptement ont l'esprit plus élevé que les autres, les Chinois certainement l'emportent sur toutes les autres nations ; parce qu'ils ont été les premiers inventeurs p.291 de l'écriture, du papier, de l'imprimerie, de la poudre, de la porcelaine, & de plusieurs autres choses. S'ils ignorent quelques sciences, c'est pour n'avoir pas eu de communication avec d'autres peuples ; mais avec tout cela ils sont consommés dans la philosophie morale, à laquelle ils s'appliquent beaucoup ; & par la sublimité de leur esprit, ils entendent facilement les livres que les missionnaires composent, sur des questions difficiles de mathématiques, de philosophie & de théologie.

Quel royaume au monde a plus d'universités que la Chine ? On y compte plus de 10.000 licenciés, dont 6 ou 7.000 se rendent tous les trois ans à Pékin, où, après avoir subi des examens sévères, ils sont admis au degré de docteur. Je ne crois pas qu'il y ait d'empire où il se trouve autant d'étudiants qu'il y a de bacheliers à la Chine, leur nombre passant 90.000 ; ni qu'il y ait aucun pays où la connaissance des lettres soit si universelle & si commune ; parce que dans les provinces méridionales, surtout, il n'y a point d'homme, pauvre ou riche, bourgeois ou paysan, qui ne sache au moins lire & écrire. Enfin, il est confiant que hors de l'Europe, il n'y a point de p.292 nation qui ait fait tant de livres.

Les chroniques des Chinois fausses ou vraies sont presque de la même antiquité que le Déluge, commençant seulement 200 ans après. Elles ont été

continuées jusqu'à présent par divers auteurs, d'où l'on peut juger quel nombre de volumes elles remplissent. Ils ont beaucoup de livres de philosophie naturelle, où il est parlé de la nature, de ses propriétés & de ses accidents ; quantité qui traitent des mathématiques & de l'art militaire ; plusieurs romans agréables & fort ingénieux, & des livres de chevalerie, comme seraient l'*Amadis*, le *Roland*, le *D. Quichotte* ; une infinité de volumes d'histoires & d'exemples, de l'obéissance des enfants envers leurs pères, & de la fidélité des sujets à leurs rois ; d'autres qui traitent de l'agriculture ; des livres de poètes agréables, de discours éloquents, de tragédies, de comédies, & de mille autres matières qu'il serait trop ennuyeux de rapporter. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la facilité avec laquelle ils composent, qui est si grande, qu'il n'y a point de docteurs & de licenciés qui ne publient quelques ouvrages.

Les Chinois n'ont qu'une très médiocre connaissance de la logique & un peu p.293 plus de la géométrie, qu'ils réduisent à fort peu de proportions, quoique les missionnaires leur en fassent voir la grande étendue, ils se croient fort savants dans la physique, & dans la manière d'expliquer la nature des corps sublunaires ; mais il y a bien peu de solidité dans leurs principes, si l'on peut se vanter, même parmi nous d'en avoir de solides dans cette science.

Quant à l'arithmétique, ils n'ont aucune règle générale, & ne se servent point du zéro, ni d'aucune autre figure équivalente. Ils ont l'usage d'une tablette d'un pied & demi de long & large à proportion, sur laquelle il y a dix ou douze baguettes, & dans chacune parallèle est enfilé un nombre déterminé de petites boules mobiles, au moyen desquelles, par leurs combinaisons d'une ligne sous l'autre, ils font toutes sortes d'opérations.

Ils se sont donné bien de la peine dans l'astronomie, pour l'observation des éclipses & des comètes, mais sur de si faux fondements que l'on a trouvé des erreurs très grossières dans leur calendrier, que les Européens ont réformé. On peut juger de là comment ils entendent l'astrologie judiciaire, qui n'est d'elle-même qu'un tissu de faussetés ; p.294 & cependant il y a grand nombre de fourbes qui en font profession, & qui trompent impunément le peuple crédule, qui ne peut se passer de leurs almanachs imposteurs, croyant savoir par leur moyen les jours heureux pour commencer à bâtir, pour faire des noces, pour se mettre en voyage, & mille autres choses.

Pour ce qui regarde l'anatomie, ils ont quelque connaissance confuse des grandes parties & des moyennes, & ils comprennent la circulation du sang, & des autres liqueurs.

Ils vantent beaucoup, mais mal à propos, leur savoir dans la médecine. Ils suivent les aphorismes du premier de leurs empereurs appelé Hoàmti, qui vivait il y a plus de 4.000 ans, & qu'ils disent avoir été excellent médecin & botaniste. Ils prétendent découvrir parfaitement toutes sortes de maladies par le seul mouvement du pouls, & ils le tâtent d'une manière assez différente de la nôtre. Ils appliquent les quatre doigts sur l'artère, la pressent également ; après quoi ils laissent peu à peu reprendre au sang son cours ordinaire ; ils recommencent à tâter comme la première fois, & puis à ralentir la pression des doigts : Ils font ce manège autant de fois qu'ils le trouvent à p.295 propos, soit pour mieux observer le pouls, ou bien pour en imposer. Ils n'en restent pas là ; vous les voyez ensuite hausser & abaisser les doigts, comme un homme qui joue du clavecin, tantôt plus promptement, tantôt plus lentement, jusqu'à ce qu'ils aient connu tous les mouvements de l'artère, s'ils sont forts ou faibles, prompts ou lents, réglés ou déréglés. Enfin après avoir tourmenté pendant un quart d'heure le bras du malade, le gauche aussi bien que le droit, ils commencent à deviner, en se réglant sur les nourritures de la saison qui peuvent avoir causé la maladie. Je ne doute point que les Chinois, par une grande pratique, n'aient acquis une exacte connaissance des différents mouvements du pouls ; mais je ne saurais croire tout ce qu'en dit le père Bartoli, lorsqu'il conte que les médecins chinois ne demandent jamais aux malades comment ils se portent, ni ce qui leur est arrivé, depuis quel temps la maladie les a pris, de peur de passer pour ignorants ; mais que s'étant assis auprès des malades, ils leur tâtent le pouls très attentivement pendant une demi-heure, & que par la variété des mouvements irréguliers, qu'ils discernent exactement, ils connaissent & disent ce qui est arrivé jour p.296 par jour aux malades, & prédisent ce qui lui arrivera ; en quoi, comme dit le Père, ils surpassent de beaucoup nos médecins d'Europe. C'est en vérité une belle manière de pratiquer la médecine, & qui est toute divine & prophétique. Il n'y a point à la Chine, comme en Europe, d'écoles où l'on enseigne la médecine ; & si le fils qui l'a apprise de son père ne trouve pas son compte à l'exercer, il la laisse & prend une autre profession plus lucrative, les Chinois étant propres à tout. Ce que je puis assurer de certain, est que ces médecins, meilleurs que les nôtres

tant qu'on le voudra, évitent autant qu'il leur est possible de se charger de la cure des mandarins & autres grands seigneurs ; car si quelqu'un d'eux meurt entre leurs mains, les parents du défunt le font mourir sous le bâton ; & l'expérience qu'ils ont de l'habileté des chirurgiens d'Europe fait qu'ils les préfèrent aux meilleurs de ces médecins. Pour preuve de cela, je vis pendant que j'étais à Canton un chirurgien de Macao, qui retournait à la cour au service de l'empereur même, qui lui avait donné permission d'aller voir sa femme ; & si les Chinois étaient si grands prophètes & des Esculapes, je ne crois pas que l'empereur cherchât des p.297 Européens. Le père Bartoli ajoute, avec applaudissement, que leur grande méthode est la diète, & qu'ils tiennent leurs malades jusqu'à sept, quatorze & même vingt jours sans leur donner quoi que ce soit à manger, mais de l'eau tant qu'ils en veulent, & trois ou quatre fois du jus de poires. Je crois que si le Père avait gardé une telle diète pendant six jours, il n'aurait pas eu la force d'en faire l'éloge. Et puis les Chinois sont de chair comme nous autres & d'une complexion plus délicate. On doit aussi savoir que les médecins chinois font en même temps le métier d'apothicaire, & que dans les endroits où ils vont, ils ont toujours un domestique derrière eux qui porte les drogues. Si l'on ne les appelle pas une seconde fois, ils ne retournent plus ; car le malade peut se servir d'un autre médecin, sans que cela les offense. On les paie pour le remède, & non pas pour la visite ; c'est pourquoi, afin de satisfaire leur avarice, ils ne manquent jamais de purger, quand même il ne serait pas nécessaire. Ils se servent de pierres, de semences, de racines, d'herbes, de feuilles, d'écorces, & d'autres simples dont ils apprennent la connaissance dans les livres où leurs figures & leurs vertus sont p.298 décrites. Il donnent aussi des pilules pour purifier le sang, pour fortifier l'estomac, & pour rétablir les humeurs dérangées. Ils ne savent presque ce que c'est que de tirer du sang dans les fièvres les plus violentes.

Quant à l'usage des clystères, ce n'est que depuis peu de temps que les Européens leur en ont enseigné l'utilité. Ils appliquent les ventouses sur les épaules, & sur le ventre, pour tirer la malignité des vents, qui s'insinuant, comme ils disent, par les pores de la peau, sont la cause de toutes nos maladies. Ils se servent aussi de fers rouges, comme les Indiens ; on en a parlé dans le volume précédent.

L'expérience leur a fait connaître la vertu de simples très excellents, & ils ont quantité de livres qui en traitent : le père Visdelou, Français, s'est attaché en 1685 à en composer un meilleur que les leurs.

Voilà l'art des sages médecins de la Chine ; mais le nombre des médecins faux ou charlatans est bien plus grand, & ils sont mille fois plus estimés. Ceux-ci se vantent d'avoir le secret admirable de rajeunir les vieillards à l'âge qu'ils souhaiteront, & même de les rendre immortels, & vendent partout l'antidote contre la mort. Les simples ne sont pas les seuls p.299 qui donnent dans ce piège, mais les lettrés mêmes & les plus savants, qui mettant tout leur bonheur dans ce monde, achètent à un prix excessif cette drogue précieuse, par laquelle ils espèrent vivre éternellement ; & quoiqu'ils aient été attrapés plusieurs fois, ils ne laissent pas d'y tant retourner, que pour ne vouloir pas mourir, ils se tuent dans le plus beau de leurs jours.

Les Chinois ont entr'autres cinq livres appelés *Oukim*, ou les cinq Écritures, qu'ils estiment autant que nous faisons la Bible.

Le premier s'appelle *Xoun-xim*, c'est-à-dire, la *Chronique des cinq monarques anciens*, dont les trois derniers ont été chefs de trois familles différentes qui ont régné 2.000 ans ; presqu'autant que les 19 familles suivantes, y compris celle des Tartares qui règne aujourd'hui. Le premier de ces empereurs s'appelait Yao, qui selon leurs chroniques, commença à régner il y a environ 4.057 ans, ou 500 environ après le Déluge, selon le calcul des septante. Ce prince, législateur des Chinois, voyant que son fils n'avait pas les qualités nécessaires pour bien gouverner (parce que, comme disent les Chinois, on estimait en ce temps-là la vertu plus que tout le reste), il p.300 prit pour son associé un de ses sujets, appelé Xoun, que l'empereur à sa mort déclara son successeur, & auquel il laissa ses deux filles pour femmes.

Le second empereur, Xoun, est fort recommandé dans ce livre pour sa vertu, & particulièrement pour son obéissance envers son père, & son amour pour son frère.

Le troisième empereur Yon, ayant, servi utilement l'empereur Xoun, fut par lui-même, en mourant, choisi pour lui succéder, à l'exclusion de son fils, qu'il ne trouvait pas capable de régner. Il s'attacha pendant le vivant de son prédécesseur à détourner les eaux du Déluge qui couvraient encore alors une

partie des campagnes de la Chine, & que les Chinois appelaient Xoum-xoui, c'est-à-dire Grand Déluge d'eaux. Les empereurs qui vinrent après celui-ci, régnèrent par droit de succession & non d'élection, jusqu'à l'empereur Kie, homme cruel, & le dernier de cette famille impériale.

Le quatrième empereur se nommait Chim-tam, & fut la tige de la seconde famille. Il prit les armes contre l'empereur Kie, & s'empara de l'empire. Il y eut de son temps une sécheresse de sept ans, ne tombant ni pluie ni neige, & le p.301 Ciel était comme de bronze, les fontaines & les rivières tarirent presque toutes, la terre devint stérile, & par conséquent la famine & la peste suivirent. Dans cette extrême misère, l'empereur quitta son palais & ses habits royaux, se couvrit de peaux, & se retirant sur la colline appelée Samlim, se prosterna sur la terre, & fit cette prière à Dieu :

> — Seigneur, si votre peuple vous a offensé, ne le châtiez pas ; parce qu'il vous a offensé, sans savoir ce qu'il faisait. Châtiez-moi plutôt, moi qui me présente ici comme une victime, prête à souffrir tout ce qu'il plaira à votre divine justice.

À peine eut-il achevé ces paroles, que le Ciel se couvrit aussitôt de nuages, qui donnèrent une quantité suffisante d'eau pour arroser toutes les terres de l'empire, & leur faire produire en peu de temps les fruits ordinaires. Les missionnaires se servent de cet exemple pour persuader aux Chinois le mystère de l'incarnation. Les descendants de cet empereur régnèrent plus de 600 ans, jusqu'au roi Cheou, qui fut aussi cruel que Kie. Lorsque les Chinois disent qu'un tel est un Kie ou un Cheou, c'est comme qui dirait parmi nous un Néron ou un Domitien.

Le cinquième empereur s'appelait p.302 Vou-vam. Il défit Cheou dans une bataille, & s'empara de l'empire. Il avait un frère prudent & vertueux qu'il fit roi du royaume de Lou, qui est compris à présent dans la province de Xan-toun, & à qui il laissa en mourant le gouvernement de l'empire, pendant la minorité de son fils. Les Chinois lui attribuent, quoiqu'il y ait plus de 2.700 ans, l'invention de la pierre d'Aimant & de la boussole, dont l'empereur son neveu fit part aux ambassadeurs de la Cochinchine, qui étaient venus lui apporter le tribut, afin qu'ils pussent avec ce secours-là, retourner chez eux par le plus droit chemin, sans être exposés à errer çà & là, comme ils avaient fait en venant. L'Histoire de ces cinq rois (que les Chinois estiment saints, surtout les quatre premiers) & de

leurs descendants est le sujet du premier livre, qui est de pareille autorité chez ces infidèles, que les livres des rois le sont parmi nous autres chrétiens.

Le second livre s'appelle *Liki*, c'est-à-dire, le livre des Rites ; & contient la plus grande partie des lois, coutumes & cérémonies de l'empire. Le principal auteur de ce volume est ce même frère de l'empereur Vou-vam, qu'on appelait Cheou-coum. Il contient encore les p.303 ouvrages de plusieurs autres auteurs, disciples de Confucius, & d'autres modernes.

Le troisième livre a le nom de *Xikim*, ou le livre de vers, de romans & de poésies, divisé en cinq espèces. L'une est pour chanter en l'honneur des hommes illustres, une sorte de vers que l'on récite aux obsèques, aux sacrifices & aux cérémonies que les Chinois font en mémoire de leurs ancêtres. La seconde est de romans qu'on lisait devant l'empereur & ses ministres, & que l'on avait inventés pour décrire les coutumes du peuple, la manière dont on gouvernait, & toutes les affaires de l'empire ; de la même façon que l'on reprenait les défauts des particuliers & de la République dans les comédies grecques. La troisième s'appelle les exemples, parce que tout ce qu'elle contient est exprimé par des comparaisons & des similitudes. La quatrième se nomme sublime, en ce qu'elle donne diverses connaissances dans un style élevé, pour plaire à l'esprit & se concilier l'attention pour les choses suivantes. La cinquième a pour titre *les poésies rejetées*, parce que Confucius ayant revu le livre en rejeta quelques poésies qui ne lui parurent pas bonnes.

p.304 Le quatrième a été composé par Confucius, & contient l'histoire du royaume de Lou, sa patrie ; ce qui fait que les Chinois l'estiment fort. Il laissa par écrit cette histoire de 200 ans par forme d'annales. Il y fait voir, comme dans un miroir, les actions des princes vertueux & des mauvais, suivant l'ordre des temps & des saisons dans lesquelles elles sont arrivées ; c'est pourquoi il l'intitule *Choum-cicou*, c'est-à-dire, *le Printemps & l'Automne*.

Le cinquième livre s'appelle *Ye-kim*, & est comme le plus ancien de tous, parce que les Chinois disent que Fo-hi, leur premier roi, en a été l'auteur. Le livre mérite véritablement d'être lu & estimé, à cause des belles sentences & des préceptes moraux qu'il renferme. Les Chinois ont une grande vénération pour

lui, le croyant le plus savant, le plus profond & le plus mystérieux qui soit au monde ; ce qui leur fait dire qu'il est impossible de l'entendre parfaitement, & qu'il n'est pas à propos que les étrangers le voient, ni le touchent.

Ils ont aussi un autre livre d'une pareille autorité que les précédents : Ils l'appellent *Sou-xou*, c'est-à-dire, *les quatre livres par excellence*, & il est comme p.305 l'extrait & la quintessence des cinq premiers. Les mandarins en tirent les propositions qui servent pour l'examen des lettrés, lorsqu'ils veulent s'avancer aux degrés de bachelier, de licencié & de docteur. Il est divisé en quatre parties. La première traite de la loi & de la doctrine des hommes illustres par leur science & leur vertu ; la seconde, de la médiocrité dorée ; la troisième contient un grand nombre de sentences morales, bien exprimées, solides & profitables à tous les membres de l'État. Ces trois parties sont l'ouvrage de Confucius premier philosophe de la Chine, que ses disciples ont mis au jour. La quatrième, que l'on peut comparer pour la grandeur aux trois autres, a été faite par le philosophe Mem-çou, qui vint cent ans après Confucius, & est regardé par les Chinois comme un docteur du second ordre. C'est un ouvrage fort éloquent & fort spirituel, plein de sentences graves & morales. Tous les missionnaires de la Chine étudient les lettres & la langue chinoise avec ce livre, duquel, ainsi que des cinq dont on a parlé, tous les autres & les commentaires, tant anciens que modernes, sont venus comme de leur source : ce qui est une grande preuve de l'esprit, de l'étude & de l'éloquence de la nation p.306 qui du rang le plus bas, s'élève aux plus hautes dignités par le savoir, que l'on éprouve par des examens si rigides, que la faveur n'y a aucune part ; de sorte que l'amitié ne peut élever ceux qui n'ont pas assez de mérite, ni la haine écarter ceux qui en sont dignes.

L'esprit des Chinois n'est pas moins admirable dans les arts mécaniques, que dans les sciences ; d'autant plus qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes ce qu'ils en savent, comme s'ils avaient habité un monde séparé des autres. Cela vient de ce que par des lois très anciennes, il ne leur est pas permis d'avoir aucune communication avec les étrangers, ni de sortir du pays pour voyager dans les autres royaumes, ni d'admettre facilement les étrangers chez eux ; ce qui fait qu'ils manquent de quantité de connaissances utiles, que l'on n'acquiert que par le commerce que les nations ont les unes avec les autres : mais il faut avouer qu'il leur est bien glorieux de ne devoir qu'à eux-mêmes l'invention de tous les beaux-arts que l'on trouve chez les autres nations policées. On voit évidemment

l'esprit vif des Chinois, & de combien ils surpassent les Européens en invention ; puisque, suivant le témoignage des meilleurs auteurs, c'est d'eux que p.307 nous tenons l'art de l'imprimerie, celui de faire le papier, l'usage de la boussole, la manière de faire les canons & la poudre.

Pour revenir aux arts mécaniques ils sont excellents ouvriers pour travailler en relief & en creux les pierres précieuses & les cristaux, & faire toutes sortes d'ouvrages d'une délicatesse incomparable. Ils font aussi des montres, depuis qu'ils ont vu les nôtres, & des lunettes parfaitement bonnes pour tous les âges. Leur verre, qu'ils tirent du riz, par une invention fort ancienne parmi eux, est moins clair que le nôtre & plus cassant. Les Chinois mettent toute leur industrie à donner à ce qu'ils vendent une belle apparence, parce que les acheteurs dépensent le moins qu'ils peuvent ; mais si la récompense répondait au travail, ils feraient des merveilles. Il n'y a personne qui les égale pour purifier & blanchir la cire, tant celle que les abeilles leur fournissent, que celle que l'on ramasse de certains vers sur les arbres, & une autre qui distille de leurs troncs ou qui est tirée du fruit de certaines plantes, qui n'approche pas de la finesse des autres. Les bouchers mêmes font voir leur adresse dans les porcs qu'ils tuent, en leur faisant entrer par les veines des pieds une p.308 très grande quantité d'eau dans toutes les cavités du corps, afin qu'ils puissent peser davantage.

Ils font des étoffes de papier doré, de soie & d'or, unies & figurées, comme des taffetas, des satins, des velours ; & dans les figurées on brode des animaux, des oiseaux, des fleurs & mille fantaisies, dont la variété est si bien ménagée, que ce qui souvent n'est simplement que tissu, paraît brodé : le mal est qu'ils n'ont point de dessin, & que les figures qu'ils y font sont toutes estropiées. Ils ne savent point peindre à l'huile, mais seulement avec un certain vernis qu'ils ont, ni ombrer comme il faut, parce qu'ils ne fixent point de jour pour éclairer les endroits comme ils doivent l'être : ils ignorent même l'art de mêler & d'unir les couleurs. Ils savent parfaitement bien se servir du ciseau sur les pierres mêmes les plus dures, & font d'excellents ouvrages à jour, des fleurs & des chaînes d'un morceau de marbre, dont les chaînons sont mobiles ; ce qui demande une patience incroyable. Ils entendent bien la fonte, & jettent des statues de géants, dont ils ornent leurs temples ; mais si elles sont belles par l'or dont elles sont ornées, elles sont très laides par leur mauvais dessin. Il y en a douze dans la p.309 province de Honan, qui subsistent encore sur leurs piédestaux depuis 1.800

ans qu'elles sont faites. Ils fondent le fer & l'appliquent à bien plus d'usages que nous ; quoique les grands canons qu'ils en font soient irréguliers & mal faits, ils n'en sont pas moins recommandables pour en avoir été les inventeurs, ainsi que de la poudre, pour les mettre en usage, & dont ils font de très beaux feux d'artifice. La quantité qu'ils en consument est si prodigieuse, que le père Ricci jugea que ce qui fut consumé dans une des deux plus grandes villes de l'empire, aux fêtes de la nouvelle année, aurait pu suffire pour faire la guerre chez nous pendant trois ans ; & comme cette fête se célébrait partout avec de pareilles réjouissances, ce qu'il vit n'était que la moindre partie de tout ce qui fut consumé dans le reste de l'empire.

À l'égard de l'architecture chinoise, elle est régulière, & a un style & une manière particulière, comme on le voit dans de très anciens livres d'excellents maîtres, & encore mieux par les ouvrages qui subsistent aujourd'hui, & qui sont si somptueux & si beaux, qu'ils peuvent le disputer avec les plus fameux de l'ancienne magnificence romaine ; outre que le p.310 nombre qu'on en voit de tous côtés est incomparablement plus grand. Quant aux ponts qui sont sur les grandes rivières ou sur des bras de mer, ils sont étonnants, soit pour la matière, soit pour le travail.

Un des grands ouvrages des Chinois, ce sont les tours, tant celles qui sont dédiées à la mémoire éternelle de quelques hommes (qu'ils mettent au rang des héros, parce qu'ils ont excellé dans les lettres ou les armes), que celles qui sont pour l'embellissement des villes, des palais royaux, des ponts, & autres édifices publics ; ou celles qui sont consacrées en l'honneur de quelque idole, comme ces deux si renommées qui sont aux côtés du temple de l'idole *Fé*. Elles sont certainement admirables par la finesse du marbre dont elles sont bâties, & par la beauté & la majesté qu'elles doivent à l'art, comme pour leur prodigieuse hauteur qui est de 126 perches. Celles qui sont fondées par les villes surpassent tout ce qu'on peut imaginer, & les Chinois les bâtissent sur la vaine opinion qu'ils ont que cela les préservera de toutes sortes de malheurs, & les rendra aussi heureux qu'ils peuvent l'être, pourvu qu'elles soient situées dans un lieu heureux, & qu'on ait commencé à les bâtir dans un moment fortuné, selon p.311 qu'il a été déterminé par leurs devins.

Les instruments de musique chinois sont entièrement différents des nôtres, tant par leur figure, que par la manière de les toucher. Pour ne pas parler de ceux de pierre, de cuivre, & de peaux tendues diversement, ils en ont avec une corde seule, avec trois, avec sept, qui leur servent de luths & de violons, & de plus un fort ancien qui approche un peu de notre harpe ; leurs cordes ne sont pas de boyau ni de métal, mais de soie crue torse. Quoiqu'elles donnent des sons moins vifs, on peut dire pourtant que les instruments sont excellents ; si l'on peut trouver de l'excellence dans une musique qui n'a point de diversité de tons, qui ne connaît aucunes règles du contrepoint, ni des modes, & ne sait pas même le nom des passages, des signes, des diversités recherchées & des beautés du chant figuré : c'est ce qui fait qu'on entend quelquefois une centaine de musiciens soutenir continuellement le même ton, & ne pas sortir de la même note. On met aussi au nombre de leurs instruments un certain morceau de bois, auquel sont suspendus neuf pièces plates de métal, minces, qu'ils frappent avec un petit marteau assez agréablement.

p.312 L'art de la navigation est un de ceux qui fait le plus grand honneur à la nation. Elle a trouvé la boussole (l'aimant le plus fin étant dans les mines de fer de cet empire), & avec son secours, ses empereurs ont conquis des îles les plus éloignées de cet archipel, comme on le voit aujourd'hui par les mémoires qui nous restent de la domination des Chinois.

Ils écrivent comme les Hébreux, de la gauche à la droite, mais les lignes descendent du haut en bas ; leur papier est très fin, & cependant ils écrivent avec la main d'une manière fort différence de la nôtre, mais fort facile à ceux qui y sont accoutumés. L'encre dont ils se servent n'est pas liquide, ce n'est que du noir de fumée, épaissi avec de l'eau de gomme, qu'ils forment en petits pains de la longueur d'un doigt, qu'ils font sécher. Lorsqu'ils veulent écrire ils les frottent sur une pierre dure avec quelques gouttes d'eau, plus ou moins, selon ce qui est nécessaire, & puis s'en servent avec un pinceau fin.

Ils n'impriment pas comme nous autres, mais ils se servent de pierre ou de bois, de cette manière : la composition étant écrite en beaux caractères (chose dont ils se piquent fort), on colle le papier, p.313 qui est très fin, sur une planche de poirier ou de pommier aussi polie qu'il est possible, l'écriture étant du côté de la planche, afin que dans l'impression les lettres reviennent à leur sens. Ensuite,

ils incisent les caractères avec les outils nécessaires, & évident le fond, comme l'on fait chez nous les tailles de bois à imprimer, de façon que les lignes sont de relief : cela s'exécute sans beaucoup de peine, & bien plus promptement que nos imprimeurs ne peuvent composer & corriger. On grave à si bon marché, que l'on imprime des volumes pour fort peu de chose. Lorsque l'on a fini d'imprimer, on reporte les planches à l'auteur du livre, parce qu'elles sont à lui, & qu'il en a payé le graveur.

On se sert aussi quelquefois de la pierre, mais la manière est tout opposée à l'autre, parce que l'on y creuse la figure des caractères, & que le fond de la pierre reste élevé ; c'est pourquoi après que l'on a couché l'encre sur la pierre, & qu'on l'a mise à la presse, le fond du papier devient noir, & les caractères restent blancs ; mais il faut qu'ils soient passablement grands, autrement ils seraient confus. Ainsi l'imprimerie des Chinois n'est pas semblable à la nôtre, & lui est inférieure, parce qu'ils p.314 ne peuvent exprimer leurs lettres (figurées avec tant de traits, de nœuds & de contours de lignes) en une aussi petite forme que nous, qui pouvons mettre les plus grands ouvrages en très petit volume. Quant au papier, ils nous surpassent dans la grandeur des feuilles ; car j'en ai vu d'aussi spacieuses que des draps, & qui étaient partout d'une égale finesse ; mais il n'approche pas du nôtre pour la blancheur : d'un autre côté, la substance en est si mince, qu'on n'ose pas imprimer des deux côtés, de crainte que les caractères ne percent. Il y en a qui est fait de soie, d'autre de coton battu & réduit en pâte, & d'autre encore de la moelle de certaines grosses cannes & autres arbres, mais qui dure très peu. Pour le bambou, on en ôte la première écorce qui est rude & dure, & l'on prend celle de dessous qui est blanche & molle, que l'on pile & prépare avec de l'eau nette. Lorsque les feuilles sont faites de la grandeur que l'on souhaite, on y passe de l'alun qui les rend aussi brillantes que si elles étaient vernies. Elles sont sujettes aux mites, & se gâtent à l'humidité & à la poussière ; ce qui fait qu'on est obligé à la Chine de réimprimer souvent les livres.

@

Chapitre X

De la grande industrie & de la navigation des Chinois

@

p.315 La magnificence & le grand nombre de bâtiments publics que l'on voit dans la Chine n'est pas seulement l'effet d'une prodigieuse dépense, mais d'une industrie extraordinaire. Ils font tous leurs ouvrages mécaniques avec bien moins d'instruments, & bien plus facilement que nous. Ils ont une entente admirable pour acheter & vendre, & trouver moyen de vivre ; & comme dans tout l'empire il n'y a pas un pied de terre inutile, aussi n'y a-t-il personne, homme, femme, jeune, vieux, boiteux, manchot, sourd ou aveugle, qui ne sache gagner son pain d'une manière ou d'autre. Leur proverbe qui dit : *Choum-que-vou-y-vo*, que *dans le royaume de la Chine il n'y a rien de perdu*, est bien véritable ; car quelque vile & inutile qu'une chose paraisse, elle a son usage, & on en tire du profit. Par exemple, dans la seule ville de Pékin, il y a plus de 10.000 familles qui n'ont point d'autre métier pour vivre, que p.316 celui de vendre des allumettes pour allumer le feu ; & autant d'autres qui ne subsistent qu'à force de ramasser dans les rues & dans les lieux de promenade des guenilles de soie, de toile, de coton & chanvre, des morceaux de papier & autres choses semblables, qu'ils lavent, nettoient & vendent à d'autres qui en font divers usages. On doit encore observer leur invention pour porter les fardeaux ; parce que ce n'est pas à force de bras, ni sur les épaules comme chez nous, mais en les attachant dans des paniers, avec deux crochets ou deux cordes qu'ils mettent ensuite aux extrémités d'un bois plat, fait exprès pour cela ; ils se mettent ensuite ce bois sur une épaule en parfait équilibre, & diminuent par là une grande partie du poids.

Il y a deux tours dans chaque ville de l'empire, l'une appelée la tour du tambour, & l'autre celle de la cloche, qui servent aux sentinelles pour frapper les heures pendant la nuit. Les Chinois divisent la nuit en cinq parties, plus grandes ou plus petites, selon la longueur des nuits. Au commencement de la nuit, la sentinelle frappe plusieurs coups sur le tambour, & la cloche répond de la même manière ; ensuite pendant la p.317 première division à chaque minute, le tambour & la cloche frappent un coup jusqu'au commencement de la seconde, & alors ils

frappent tous les deux deux coups, de minute en minute jusqu'à la troisième qu'ils en frappent trois, à la quatrième, 4, & à la cinquième, 5. Au point du jour, elles frappent plusieurs coups, comme elles ont fait au commencement de la nuit. De cette manière, à quelque heure que ce soit, que l'on se réveille, on entend partout dans la ville, si le vent ne l'empêche pas, & le signal & l'heure qu'il est. On voit dans le palais de l'empereur à Pékin, dans une tour un grand tambour, & dans une autre une grande cloche, d'un son fort harmonieux ; & dans celles de la ville une grande cloche & un tambour qui a quinze coudées de diamètre.

Les Chinois ont trouvé une autre manière pour mesurer les parties de la nuit, qui fait voir leur industrie. Ils font une pâte de la poudre d'un certain bois (les gens riches & les lettrés la font de sandal, de bois d'aigle & d'autres bois odoriférants), & en forment des cordes & de petits bâtons de diverses figures, en les passant par un trou, afin qu'ils soient de même grosseur. Ils les font p.318 communément de 2, de 4, de 6 pieds de longueur plus ou moins, & de la grosseur d'une plume d'oie, pour brûler devant leurs idoles, ou pour leur servir de mèche. Ils tournent ces cordes en rond, en commençant par le centre, & forment ainsi une figure spirale conique ; de sorte que le dernier tour aura 1, 2 & 3 palmes de diamètre, & durera 1, 2 & 3 jours, & plus encore à proportion de la grosseur, puisqu'il y en a dans les temples qui durent 10, 20 & 30 jours. Or on pend cette machine par le centre, & on l'allume par les extrémités, d'où le feu tourne lentement & insensiblement tout le long de la corde, sur laquelle on fait ordinairement cinq marques pour distinguer les cinq parties de la nuit. Cette manière de mesurer le temps est si juste & si certaine, que jamais on n'y trouve d'erreur considérable. Les lettrés, les voyageurs, & ceux qui veulent se lever à certaines heures, pour leurs affaires, attachent aux marques qui distinguent les heures un petit poids que le feu en y arrivant, fait tomber dans un bassin de cuivre, qui est au-dessous, & qui par son bruit les éveille. Quant à l'effet, cela ressemble à nos horloges à réveil, avec cette différence, qu'une machine de cette sorte est p.319 fort simple, & qu'une de celles qui dure 24 heures coûte très peu ; mais quand les horloges sont composées de tant de différentes roues, elles sont si chères, qu'il n'y a que les riches qui en puissent avoir.

La navigation est universelle dans tout l'empire parce qu'il n'y a presque point de villes, ni de villages, surtout dans les provinces méridionales, qui ne jouisse de l'avantage de quelque lac, fleuve, canal, ou de quelques bras de mer

navigable ; de sorte que l'on peut dire qu'il n'y a pas moins de monde sur l'eau, qu'en terre ferme. Certainement, c'est une chose qui n'est pas moins surprenante qu'agréable, de voir en arrivant dans quelque port, une ville composée de barques sur l'eau, & une autre de maisons sur terre. Si l'on part de bonne heure, ou que l'on arrive un peu tard, on passe pendant plus de trois heures au milieu des barques qui sont de chaque côté de la rivière. Il y a même de ces ports qui sont si fréquentés, qu'il faut employer une demi-journée pour passer au travers de tant de barques ; & ainsi on peut dire qu'il y a deux empires dans la Chine, l'un maritime & l'autre terrestre. Les barques servent de maisons à leurs maîtres qui y naissent, ils y sont élevés & p.320 meurent dedans ; ils y font la cuisine, y tiennent des chiens & des chats, y nourrissent des porcs, des poules, des canards & des oies.

Il y a différentes sortes de barques, grandes & petites pour l'empereur, les mandarins, les marchands & le peuple. Entre les barques du prince, celles que l'on appelle *co-chouen* servent à porter & reporter les mandarins des lieux où ils exercent leurs emplois. Elles sont faites comme les caravelles, mais si hautes & si bien peintes (surtout la chambre où loge le mandarin) qu'elles paraissent plutôt des bâtiments faits exprès pour quelque solennité publique, que des barques ordinaires. Celles que l'on nomme *leam-chouen*, c'est-à-dire, les barques destinées pour porter des provinces à la cour toute sorte de provisions, sont moins grandes, & au nombre de 9999. La vanité de la nation ne permettant pas qu'on y en ajoute une autre pour faire 10.000, parce que ce nombre s'écrit avec deux seules lettres chinoises *Y* & *Van*, qui n'ont rien de grand & de magnifique, ni dans l'Écriture ni dans la prononciation, & ne méritent pas qu'on les emploie pour expliquer une si grande multitude de barques, La troisième sorte de barques qui p.321 sont les barques royales, s'appelle *loumy-chouen*, & servent à porter à la cour les habits, les pièces de soie & les brocards de l'empereur. Il y en a autant que de jours en l'an, ou 365, parce que ce monarque s'appelant le Fils du Ciel, tout ce qui lui appartient prend ordinairement le nom du Ciel, du soleil, de la lune, des autres planètes & des étoiles. Ainsi *loum-y* signifie l'habit du dragon, à cause que la devise du prince est composée de dragons à cinq griffes ; c'est pourquoi ses habits, ses meubles doivent nécessairement être ornés de figures de dragons en broderie, ou en peinture. Il y a enfin d'autres barques longues & légères, appelées *lam-chouen*,

qui servent aux lettrés & aux gens riches, pour aller & venir à la cour. Il y a dedans une salle, un lit, une table & des chaises pour pouvoir dormir, manger, étudier, écrire & recevoir des visites avec autant de commodité que dans sa maison propre. Les matelots sont à la proue, & le maître de la barque, avec sa femme & ses enfants, sont à la poupe, où ils préparent le manger à celui qui loue la barque. Ces derniers, avec d'autres de différentes formes, appartiennent aux particuliers, & sont innombrables.

p.322 Le nombre des trains de toutes sortes de bois, qui sont sur les rivières & canaux de la Chine, est aussi incroyable ; & si on les attachait ensemble, ils feraient un autre pont pareil à celui de Xerxes. On voyage quelquefois pendant plusieurs heures & des demi-journées au milieu de ces trains ; parce que toute sorte de bois se vend bien, & rapporte un grand profit. On va le couper dans la province de Souchouen, sur les frontières occidentales de la Chine, & puis on le conduit le long du fleuve Kian, que les Chinois appellent le fils de la mer, pour être le plus grand de toute la Chine, où on le forme en trains, que l'on mène avec peu de frais dans la plus grande partie des provinces. La longueur & la largeur est plus ou moins grande, selon la richesse du marchand ; les plus longs sont de demi-lieue d'Espagne, & élevés sur l'eau de deux ou trois pieds. On les fait ainsi. On prend les bois nécessaires pour leur donner la hauteur & la largeur, puis on les perce par les deux extrémités, où l'on passe des cordes faites de cannes, avec quoi on enfile d'autres bois, & ainsi de même jusqu'à la longueur qu'on a envie de leur donner. On met ensuite quatre hommes aux extrémités avec des rames & des perches pour les p.323 gouverner, & les arrêter comme ils veulent ; & d'autres dans le milieu à distance égale, pour aider à les conduire. On bâtit dessus d'espace en espace des maisons de bois, couvertes de nattes ou de planches, que l'on vend ainsi toutes faites, lorsqu'il se trouve marchand. Les gens dorment dans ces sortes de maisons, & y renferment leurs meubles. On conduit de cette manière une grande quantité de bois à Pékin, quoiqu'il soit éloigné de plus de 700 lieues d'Espagne des montagnes où on le coupe. On pourra juger par ce que je viens de dire, s'il y a pays dans le monde qui puisse égaler les Chinois en nombre de matelots.

@

LIVRE TROISIÈME

Chapitre premier

De la noblesse, de l'empire, de la civilité, de la politesse, & des cérémonies des Chinois

@

p.325 Si l'on applique le mot de noblesse à un État, & qu'on le prenne en général, en tant qu'il marque une grandeur & un éclat continué pendant plusieurs siècles, il est certain qu'il n'y a point eu dans le monde d'empire plus illustre que celui de la Chine ; puisqu'il a commencé 200 ans p.326 après le Déluge, & a duré jusqu'à présent, pendant le temps de 4.559 ans. Mais si l'on prétend seulement parler de la noblesse des particuliers, il faut avouer qu'il y en a bien peu, par la raison suivante. Tous les Grands seigneurs de la Chine (qui sont comme autant de petits ducs, de marquis & de comtes) ne durent seulement dans un tel état, qu'autant que dure la famille régnante, & périssent avec elle ; parce que la famille qui s'élève à la place de celle qui tombe, les fait tous mourir, comme on en a vu l'expérience de notre temps. Cela étant ainsi, il n'y a point eu de famille plus noble que celle de Cheou qui a duré 875 ans, & est finie il y a douze siècles, aucune des autres n'ayant passé 300 ans.

Ceci s'entend de la noblesse que l'on acquiert par les armes, parce que celle que l'on obtient par les charges de lettres, n'a jamais duré considérablement. Car quoiqu'un homme arrive à la dignité de Xam-xou, qui est la première des Grands tribunaux de la cour, ou de colao, c'est-à-dire, de Premier ministre, qui est le plus haut degré d'honneur & de richesse où la fortune puisse élever un Chinois, cependant ses fils & ses petits-fils seront très pauvres, & obligés de faire p.327 le métier de marchand, de regratier & de simple lettré, comme leur bisaïeul. Effectivement, il n'y a point eu de famille de robe qui se soit conservée longtemps avec éclat, que les familles régnantes.

Cependant il y a encore une famille florissante, qui non seulement a conservé sa splendeur depuis plus de 22 siècles, mais qui est aujourd'hui également honorée des Grands & du peuple ; de sorte que l'on peut dire qu'elle est la plus ancienne de l'Univers. C'est celle du fameux Confucius, qui naquit sous la troisième famille impériale, appelée Cheou, 550 ans avant Jésus-Christ. Les

anciens empereurs donnèrent à ses descendants le titre de que-coum, comme qui dirait, duc ou comte. Ils sont répandus dans la province de Xan-toun, & dans la ville de Kiofeou, où ce philosophe prit naissance : ils y vivent comme des souverains, exempts de toutes sortes de tributs, sans jamais avoir été inquiétés ; quoique l'empire & les maisons régnantes aient été abattues plusieurs fois. Les Chinois donnent à Confucius des noms très honorables, comme de coum-fou, coum-fouçou & xim-gin ; les deux premiers signifiant, docteur ou maître, & le troisième, homme-saint ; ce qui fait que quand on p.328 dit le Saint, on entend Confucius, qui passe chez les Chinois pour avoir eu une prudence extraordinaire & héroïque. Cette nation fait une si grande estime de ce philosophe, que quoiqu'elle ne le regarde pas comme un de ses dieux, & qu'elle soit même fâchée qu'on le croie tel, elle l'honore cependant avec plus de cérémonies que les idoles mêmes, en lui donnant après sa mort les titres qu'il ne put obtenir de son vivant ; comme de sou-vam, c'est-à-dire, roi sans commandement, sans sceptre & sans couronne, pierre précieuse sans aucune lumière ; voulant dire par là, qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour être roi & empereur, mais la fortune lui avait été contraire. Il a vécu 63 ans.

On pourrait faire plusieurs volumes des civilités & cérémonies des Chinois. Ils ont un livre qui en explique plus de trois mille ; & ce qu'il y a de surprenant, c'est de voir avec quelle exactitude ils les observent. Dans les noces, les funérailles, les visites & les repas, le maître de la maison, quand il serait de plus grande dignité qu'aucun des conviés, donne les premières places aux plus âgés, & ceux-ci la cèdent à ceux qui viennent de loin & à tous les étrangers. Lorsqu'un p.329 ambassadeur arrive, l'empereur lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, même des chevaux, des litières & des barques, depuis le jour de sa réception jusqu'à son départ. Il le fait loger à la cour dans l'hôtellerie royale, où il lui envoie tous les deux jours un repas apprêté dans sa cuisine même ; parce qu'il se pique sur tout de recevoir, & de bien traiter les étrangers.

Il n'y a point de nation qui égale la chinoise en la quantité & la diversité de titres & de noms honorables qu'ils se donnent dans leurs compliments. Ils ont encore un grand nombre de noms, pour distinguer les divers degrés de parenté. Par exemple, nous n'avons que le nom de grand-père & de grand-mère, pour marquer la ligne paternelle comme la maternelle, & ils en ont quatre différents. Nous n'avons que celui d'oncle, pour signifier les frères du père, comme de la

mère, & les Chinois en ont pour distinguer les deux. Ils surpassent aussi toutes les autres nations du monde, pour paraître beaucoup ; puisqu'il n'y a point de pauvres qui ne soit habillé proprement. Les premiers jours de l'année ils sont tous bien ajustés, & ont des habits neufs ; & l'on n'en voit pas un à quelque misérable que ce soit, qui puisse choquer la vue.

p.330 Leur modestie n'est pas moins admirable. Les lettrés sont toujours si composés, qu'ils croient que c'est un crime de faire le moindre mouvement, qui ne soit pas conforme aux règles de la bienséance & de la civilité. Les femmes observent si fort les règles de la pudeur, de la modestie & de l'honnêteté, qu'il semble que ces vertus soient nées avec elles. Elles vivent dans une retraite perpétuelle, ne découvrent jamais leurs mains ; & si elles sont obligées de donner quelque chose à leurs frères ou à leurs beaux-frères, elles la prennent avec la main couverte de la manche, qu'elles ont pour cet effet fort longue, & la mettent sur la table, d'où le parent la prend.

Tous les Chinois réduisent leur civilité à cinq chefs ; savoir, à la manière d'agir d'un roi avec son sujet, d'un père avec son fils, d'un mari avec sa femme, d'un frère aîné avec un cadet, & d'un ami avec un autre. Ces règles contiennent une bonne partie de leur morale, & sont si ennuyeuses, qu'il est difficile de déterminer si on doit compter les cérémonies des Chinois parmi leurs vertus ou leurs défauts, parce que d'un côté ils sont si civils & si pleins de compliments, que la Chine mérite le titre qu'ils lui donnent p.331 de pays des belles manières ; mais de l'autre, il faut dire qu'il en est des cérémonies comme des odeurs, dont un peu fait plaisir, & est agréable, mais dont l'excès offense & nuit. Ils en ont un si grand nombre, que pour les actions les plus indifférentes, il en faut autant que pour un sacrifice fort solennel ; d'où il arrive que ce qui est à propos, lorsqu'il est mesuré, devient à charge par l'usage immodéré que l'on en fait.

Leur manière ordinaire de saluer lorsqu'ils se rencontrent, est de lever les bras en arc, avec les mains jointes au front, ou plus haut, ou plus bas, selon le degré de respect qu'ils doivent rendre ; & pendant qu'ils font cela, ils répètent plusieurs fois la parole *zin*. Si la personne que l'on rencontre est de distinction, on commence la cérémonie par lever & abaisser les bras vingt pas auparavant ; ensuite de quoi on fait un autre acte de respect plus grand que l'on appelle *zoje*, qui consiste à s'incliner profondément, ayant les pieds proches l'un de l'autre, &

à abaisser en même temps les mains jointes comme auparavant, en dedans des manches, portant la tête aussi près de terre qu'il est possible. Ils ne le font pas vis-à-vis l'un de l'autre, mais tous les deux à côté, & tournés vers p.332 le septentrion. S'ils se trouvent dans la rue ou à découvert ; & si c'est dans la maison, vers le fond de la chambre, parce qu'ils mettent autant qu'ils peuvent les portes au Midi. Je crois qu'ils agissent ainsi par une modestie affectée, afin que dans cette posture, si l'un doit la faire par civilité, l'autre ne paraisse pas la recevoir comme la méritant ; mais quelle qu'en soit la raison, le fait est ainsi. Si des lettrés qui sont dans les emplois se rencontrent, soit qu'ils aillent à cheval, ou qu'ils soient portés en chaise, l'inférieur descend & commence à faire & à recevoir les compliments qu'ils se doivent. Jamais les Chinois n'ôtent le chapeau, car ils regardent comme une chose indécente qu'un homme paraisse devant un autre tête nue ; & c'est pourquoi les papes pour condescendre à cette coutume, ont permis à nos prêtres de célébrer la messe à la Chine, & d'administrer les sacrements avec un chapeau sur leur tête.

Quant aux visites entre les nobles, il ne s'en fait aucune qu'on n'envoie premièrement une feuille de papier rouge, longue d'une palme & demie, sur laquelle on écrit en termes civils qu'on va venir rendre visite ; autrement on ne serait pas reçu. Il ne faut pas oublier les cérémonies p.333 accoutumées, tant dans la signature, que dans le commencement, selon la condition & la qualité de la personne que l'on doit visiter. Un domestique porte ce papier premièrement, & si celui qu'on veut voir n'y est pas, ou ne veut pas être au logis, on le laisse entre les mains de quelqu'un de ses valets, & avec cela, on paie entièrement la visite.

Il y en a quelquefois qui ne veulent pas être visibles, & qui pour cet effet font pendre à leurs portes une petite planche où l'on a écrit, que le maître de la maison s'est retiré pour étudier, ou à sa maison de plaisance ; ce qui vaut autant à dire que l'on ne veut point être fatigué par des visites. Cette manière de mettre ces sortes d'écrits autour de la porte des maisons surtout des lettrés, est recommandable chez eux, & fait connaître la personne qui demeure dans le logis. Lorsque l'on a accepté la visite de l'étranger ou de l'ami, la place qu'on lui présente dans les provinces du Nord, est la droite, & dans celles du Midi, la gauche ; mais la donner, la refuser, la recevoir & la rendre est un travail qui ne finit pas en peu de temps, & l'on fait toujours les inclinations dont nous avons

parlé. Il n'y a pas moins à disputer pour placer les chaises (les p.334 Chinois imitant en cela les Européens, & ne s'asseyant pas à terre, les jambes croisées comme on fait dans la Perse & une grande partie de l'Orient), parce que le maître la place pour l'étranger, & l'étranger pour le maître ; & si elles sont déjà placées, ils les touchent au moins, & l'on observe que celle qui est pour la personne la plus haute en dignité soit à une égale distance de la muraille. Ensuite on fait semblant de les repolir, quoiqu'elles soient très polies, & d'ôter la moindre petite poussière avec le bord de la grande manche qui est retroussée si artistement au poignet, qu'elle paraît comme une autre main. S'il y avait cent étrangers, ils feraient tous les uns après les autres cette même façon, qui est si agréable au maître, qu'il ne cesse de vous faire voir qu'il est confus d'un si grand honneur. Enfin, pour s'asseoir, on dispute sur nouveaux frais ; & quand après bien des cérémonies & des compliments, ennuyeux même à décrire, un d'eux s'est assis le premier, c'est à recommencer pour qui s'assoira le second, le troisième, & tous les autres. Lorsqu'on est assis, les domestiques viennent avec des tasses de thé ; & si la convention est un peu longue, on rapporte le thé deux & trois fois. La troisième p.335 marque que l'on vous congédie ; de sorte que celui qui ne s'en irait pas après l'avoir bue, passerait pour un barbare, & l'on doit recevoir le thé (comme toutes les autres choses que l'on présente) avec les deux mains ; car de se servir d'une seule c'est une action fort incivile.

Quand la compagnie se retire, il faut faire encore de part & d'autre tant de cérémonies, d'inclinations répétées, & de grimaces contrefaites comme la chose du monde la plus sincère, qu'il paraît que c'était plus par nécessité qu'on se fortifiait auparavant avec le thé, que par une simple civilité. Mais le fort des compliments est, quand le maître de la maison veut engager par ses raisons, & obliger par ses prières, celui qu'il reconduit à monter à cheval en sa présence : pendant que l'autre proteste que le monde se renversera plutôt qu'il commette une telle impolitesse ; & il persiste si longtemps là-dessus, qu'à la fin on lui cède. Cependant, le maître de sa maison, après plusieurs inclinations, auxquelles on répond par autant d'autres, va se mettre derrière la porte ou sous un grand parasol, & le visitant monte à cheval. Mais quoi ? à peine est-il sur la selle que l'autre sort de sa cache, & lui dit : *Adieu* ; *Adieu*, p.336 réplique le cavalier ; & en le répétant plusieurs fois, ils se séparent. Non contents de cela, après avoir fait

quelques pas, ils s'envoient l'un l'autre un serviteur, avec des remercîments réciproques.

La coutume de s'envoyer des présents, parmi les Chinois, est aussi commune que celle de se visiter ; & il y a encore pour cela des lois établies par l'usage. On écrit sur un papier, en beau style, tout ce qui compose le présent, & peut-être (comme il arrive la plupart du temps), que ce sont des choses de peu de valeur ; mais il y en a presque toujours plusieurs ensemble, & qui sont de diverses sortes. Fort souvent le papier marche avant le présent, & celui à qui on le fait en marque quatre ou plus qu'il veut recevoir ; si l'autre ne les a pas, il est obligé de les acheter. Ordinairement le présent consiste en six choses différentes, & il est permis de les accepter toutes, ou seulement celles qui plaisent ; mais il faut rendre autant que l'on reçoit, non pas en espèce, mais en valeur, de sorte que c'est plutôt un échange qu'un présent. On a aussi coutume de faire présent d'argent, & quelquefois même d'un écu, accompagné de quatre paroles élégantes par écrit, parce qu'ils sont prodigues de compliments & très avares du reste.

p.337 Quant aux cérémonies des repas, depuis le jour de la première invitation (qui doit se faire quelques jours auparavant par écrit, & le réitérer trois fois, autrement l'invitation serait nulle, & on ne l'accepterait point) jusqu'au jour d'après la fête, on s'envoie de part & d'autre des remercîments ; il y en a tant qui quelquefois sont différents, quelquefois sont les mêmes que l'on répète, que celui qui n'y est pas accoutumé dès le berceau croirait moins souffrir à mourir de soif, que de subir tant de fatigues pour s'enivrer à la table d'un Chinois. Mais ils regardent cela comme des choses si nécessaires, que s'ils en omettaient la moindre, ils ne se regarderaient pas comme des Chinois, mais comme des barbares & des gens indignes d'être révérés de toutes les nations du monde, comme ils présument de l'être.

Pour revenir donc au repas, ils passent quatre ou six heures de la nuit destinées au festin en discours & en divertissements, comme à entendre de la musique & à voir représenter des comédies. Cela est si ordinaire dans ces sortes de fêtes, qu'il y a des compagnies d'acteurs, qui sans être appelés, viennent d'eux-mêmes jouer leurs pièces dans les endroits où ils p.338 savent qu'il y a un grand souper. Si le repas ne se fait pas chez de pauvres gens, il y a autant de tables que de conviés, chacune de deux pieds de large & de trois de long. On

sert les viandes dans des plats d'or, d'argent & de porcelaine. Les Chinois n'ont point de nappes, mais des assiettes très claires & très propres, vernies avec quantité de belles couleurs ; ils n'ont point l'usage des serviettes ni des cuillères ; ils ne se lavent pas les mains avant ni après le repas ; parce qu'étant grands amateurs de la propreté, ils ne touchent jamais rien de ce qui est sur la table avec leurs mains ou leurs doigts, mais ils se servent pour le porter à la bouche de deux petits bâtons, d'ivoire, d'ébène, ou de quelque autre bois précieux, qui sont minces & longs d'environ un peu plus d'une palme ; ils tiennent l'un ferme sur le doigt annulaire de la main droite, & l'autre mobile, qui se remue avec le second doigt & celui du milieu ; ils mangent si adroitement avec ces deux instruments, qu'ils ramassent jusqu'au moindre grain de riz, au contraire de nos Européens qui ont bien de la peine à s'y accoutumer. Quant aux couteaux, ils n'en ont nullement besoin, parce que tout est coupé par très petits morceaux. On sert toujours p.339 des plats de poisson & de viande ensemble afin que la variété fasse plaisir ; ils sont parfaitement bien assaisonnés ; le nombre en est grand & la diversité aussi, mais la quantité n'y est pas, parce que les espèces de tasses dans quoi on sert les viandes sont fort petites, & non pas celles qui contiennent les sauces que l'on entremêle pour aiguiser l'appétit. Après avoir mangé quatre bouchées de ce hachis qui leur est présenté, ils mettent bas les petits bâtons & prennent le verre. Les Chinois disent que c'est la boisson qui fait le plaisir de la fête, & non pas le manger. Mais pour pouvoir boire pendant six heures ou plus longtemps, & conserver le bon sens dont ils ont besoin pour parler des choses sublimes, ils ont des tasses qui ne sont pas plus grandes que des coquilles de noix ; outre qu'ils ne les vident pas tout d'un trait, mais à très petits coups. Ils boivent toujours leur liqueur fort chaude en hiver ou en été. On croit que c'est de là qu'on ignore à la Chine les noms mêmes de certaines maladies douloureuses, qui sont si fréquentes en Europe, & qui proviennent d'une abondance d'humeurs indigestes, & d'une faiblesse d'estomac ; aussi jouissent-ils d'une santé robuste jusqu'à l'âge de 70, de 80 & de 100 ans, p.340 auquel beaucoup arrivent. Cette liqueur est faite de riz écrasé dans l'eau, que l'on distille après qu'elle en a pris toute la force. Leurs verres, quoique petits, sont sur la fin du repas remplis & vidés tant de fois, que la cervelle leur tourne. Les femmes du maître de la maison sont aux écoutes, pour savoir combien il y a de conviés qui roulent le long des degrés, & s'en divertir

après avec leur mari, qui croirait n'avoir jamais donné un bon repas à moins que quelqu'un ne s'en fût retourné ivre ; autrement, il s'imaginerait que sa liqueur ne vaut rien. Mais dans ces fêtes, on ne force point à boire ceux qui n'ont pas soif, ou de remplir la tasse d'un homme qui ne peut plus se soutenir ; c'est pourquoi on met de certains écrans devant un chacun, afin de ne se pas voir les uns les autres. Les conviés de leur côté, excités par le plaisir de la fête, & l'envie d'honorer l'ami qui traite, boivent jusqu'à perdre la raison, & d'autant plus volontiers, que cette faible liqueur se digère promptement avec un léger sommeil.

Je finis ce chapitre, en disant qu'une des meilleures qualités des Chinois qui en ont beaucoup, est la civilité dans toutes leurs actions ; & cela non pas par p.341 rapport au mérite & à la dignité de la personne, mais plutôt par vanité, & pour paraître les gens les plus civilisés du monde ; le menu peuple même se sert de façons de parler si nobles, & si élevées, qu'un prince s'en contenterait, comme d'appeler un muletier *la Grande baguette*, & ce serait fort l'offenser si on l'appelait par son nom, ainsi de même des autres ; & si quelqu'un ne connaît pas la condition de celui à qui il parle, il se tient sur les termes d'honneur généraux, & l'appelle son frère. Il y a outre cela un dictionnaire particulier, où l'on apprend à nommer les choses qui lui appartiennent en propre par des noms abaissants, & celles d'autrui par des noms qui les exagèrent ; & si l'on parlait autrement, ce serait une grande faute, non pas de langage, mais d'éducation & un barbarisme. Jusqu'aux paysans qui sont élevés dans les bois, sont plus civils que ceux des autres pays qui sont nés dans les villes ; & les plus polis de chez nous, & ceux qui entendent le mieux les manières des courtisans, passeraient à la Chine pour des gens grossiers & des sauvages.

@

Chapitre II

Autres coutumes des Chinois

@

p.342 La plus grande beauté des femmes de la Chine consiste à avoir les pieds très petits. Comme c'est une beauté que l'on peut avoir par l'art (ce qui ne se peut pas faire des traits du visage), elles enveloppent les pieds des filles nouvellement nées, & les serrent si fort, qu'elles les empêchent de croître, en les estropiant presque toutes pour le reste de leur vie. Les Chinois disent que les anciens instituteurs de cette coutume ont eu en vue de leur rendre le marcher pénible ; parce que si l'honnêteté ne les retenait pas à la maison, la douleur qu'elles souffriraient en sortant, les y contraindrait malgré elles. Quoique ce soit la beauté principale dont elles se piquent, cependant elles ne la font pas voir, parce que la modestie ne leur permet pas d'aller avec des habits si courts qu'on pût voir leurs pieds, qui ont à peine un quart de palme de longueur. De plus, elles vivent dans la retraite, & l'on peut dire dans une prison perpétuelle, éloignées non seulement du p.343 public, mais de leur maison même, ne conversant qu'avec leurs enfants pendant qu'ils sont dans l'état d'innocence hors lesquels qui que ce soit n'y met le pied. Leur appartement qui est séparé du reste de la maison & sans fenêtres sur la rue les empêche de se présenter en des endroits où elles pourraient être vues. Elles sortent rarement de la maison, & celles qui sont riches ne vont que dans des chaises qui ne sont point ouvertes, & où elles sont comme scellées, sans qu'il y ait le moindre petit trou pour regarder. De toutes les 15 provinces il n'y a que celle de Jounnan qui suive en cela une autre coutume, se conformant à la liberté du Tibet, du Tunquin & des autres pays voisins. Leur habillement est fort modeste, n'ayant point le col découvert, & ne faisant rien voir de leur sein ; elles ne montrent jamais les mains, à moins que la nécessité ne le demande, & les tiennent toujours dans leurs manches qui sont fort amples. Leurs traits & leur teint ne sont pas inférieurs à ceux des dames d'Europe ; & quoiqu'elles aient les yeux petits & un peu enfoncés, aussi bien que le nez, elles n'en paraissent pas moins belles.

C'est cette vie retirée qui est cause qu'à la Chine on se marie, pour ainsi dire, à p.344 l'aveugle ; parce que le fiancé ne voit la fiancée que le jour que l'on la lui amène dans sa maison. Les pères font ces mariages sans demander l'avis de leurs enfants, à qui il n'est pas permis de s'en mêler, ni d'y contredire. Souvent on les promet & on les marie lorsqu'ils sont encore dans le berceau, & ils sont ordinairement du même âge. La dot de la femme ne consiste en rien autre chose qu'en sa personne, & elle est avantageuse, si elle a de la vertu ; mais qu'elle soit bonne ou mauvaise, elle n'apporte pas un sou à son mari. Ainsi, ni elle ne ruine la maison d'où elle sort, ni elle ne porte de quoi être fière dans celle où elle va. Le fiancé, au contraire, envoie, quelque temps avant les noces, une certaine quantité d'argent à la fille, dont on convient entre les gens du commun & que l'on fixe parmi les nobles, suivant leur pouvoir ; mais quand la somme monte jusqu'à mille écus, on la compte pour très grosse. Cela sert à la fille pour acheter des meubles, des étoffes, & des ajustements de femmes, que l'on porte ensuite en grande pompe devant la fiancée. Le jour qu'on la conduit à son époux, elle est précédée d'une grande quantité de monde, au son des timbales & des flûtes, avec plusieurs flambeaux allumés, p.345 quand même ce serait en plein midi. Quatre hommes la portent ensuite sur leurs épaules, dans une chaise fermée à la clef ; & lorsqu'elle est arrivée à la maison du mari, on la lui délivre. Il ouvre la chaise lui-même, en tire la femme, & ne peut pas la refuser, quand elle ne lui plairait pas.

Les pauvres gens s'achètent une femme pour trois ou quatre écus ; & il leur est permis de la revendre, s'ils trouvent des marchands. Celui qui est si pauvre qu'il n'a pas le moyen d'en acheter une, à quelque bon marché qu'elle soit, cherche à qui pouvoir se vendre pour esclave, & reçoit en payement une femme, avec laquelle & les enfants qui en naissent, il demeure toujours à la disposition de son maître : la même chose arrive à une femme libre, si elle épouse un esclave. C'est pour cette raison que les pauvres gens n'ont ordinairement qu'une femme ; au lieu que les riches, outre la principale femme qui est de leur condition, en épousent autant qu'il leur plaît. Quelquefois ils prennent une de ces secondes femmes, pour avoir des enfants ; & quand ils en ont eu, ils la revendent.

Ils honorent extrêmement le veuvage, & regardent comme une chose indécente p.346 qu'une femme se remarie, quoiqu'elle soit encore dans la fleur de son âge & sans enfants. Les veuves bien nées sacrifient leur propre satisfaction à

l'honneur, & le titre de mères à celui des chastes. Elles restent dans la maison de leur beau-père, & continuent dans leur veuvage jusqu'à la mort.

Par les lois de l'empire il est défendu à tout Chinois d'épouser aucune femme de sa famille, à quelque degré qu'elle lui soit parente. La première seulement est réputée légitime ; ce qui fait que les autres étant dans la condition d'esclaves, le mari qui les a achetées peut les revendre à qui bon lui semble. Si la femme était chrétienne, & qu'elle refusât d'aller au nouveau marchand, qui serait idolâtre, la justice l'y forcerait à coups de bastonnades. Un Chinois ne fera point de difficulté de vendre sa femme ou sa fille à un Européen catholique, qui se trouve dans le pays, & qui la pourra toujours tenir dans sa maison ; mais s'il veut s'en retourner, il est obligé de la laisser, ou de la revendre.

Le mariage des Chinois devient ferme & valide, & ne peut être rompu, dès que l'épouse a accepté les poinçons d'or & d'argent, les bracelets & autres choses, que p.347 l'époux lui envoie selon sa qualité. Quand après cela l'époux sortirait même de la Chine, elle ne se remariera pas, mais l'attendra toute sa vie. C'est encore une coutume, lorsque les parents du garçon & de la fille sont d'accord (comme ayant plein pouvoir sur la volonté de leurs enfants, qu'ils n'émancipent jamais), de se communiquer réciproquement le nom, l'heure, le jour, le mois, & l'année de la naissance de leurs enfants, pour consulter les astrologues sur le temps le plus convenable pour contracter le mariage, afin d'envoyer les présents dans ce moment-là.

Il est fort difficile aux étrangers de distinguer dans la rue une pompe funèbre d'avec une nuptiale, y ayant dans toutes les deux des préparatifs de joie. On trouve la même chose dans la maison ; parce que dans l'une comme dans l'autre on sonne, on met devant la porte de longues perches où pendent des lumières, des oiseaux & divers ouvrages de soie & de papier peint de plusieurs couleurs.

Les Tartares n'achètent point les femmes, mais en reçoivent une dot, quoique de peu de conséquence. Lorsque quelqu'un donne sa fille en mariage à un égal, la dot n'excède pas 80 vaches, 80 chevaux, 80 habits, & un pareil nombre p.348 d'autres choses, à proportion de la condition de ceux qui contractent.

Les pauvres gens à la Chine se servent, pour vivre, des ruses que la nécessité leur enseigne. Ils sont tous si habiles à tromper, qu'il est impossible aux étrangers, qui y feraient toute l'attention imaginable, de s'en apercevoir ;

car ils ont mille tours de main surprenants pour tromper la vue. On en compte des inventions très plaisantes, comme celle de cacher de petits instruments tranchants dans les ongles, qu'ils portent fort longs, pour couper la bourse. Les marchands au contraire se piquent d'être justes, & ils le sont aussi ; leur moindre serment est inviolable, & ils risqueraient la vie pour tenir leur parole, ce qui ne surprit pas peu les Européens, lorsqu'ils commencèrent à négocier avec eux. S'ils avaient pris des Chinois l'exemple qu'ils leur donnaient, & correspondu à leur fidélité, ils n'auraient pas certainement prouvé dans la suite, à leurs dépens, qu'ils sont plus perfides & plus trompeurs qu'eux. Je puis rapporter là-dessus une histoire que m'ont contée les missionnaires espagnols. Les Hollandais, qui venaient de Batavia à la Chine pour trafiquer, voulurent un jour tromper les Chinois, en leur donnant une p.349 grande quantité de fausse monnaie, que l'on ne put pas examiner toute, dans un marché de plusieurs centaines de milliers d'écus, fait à la hâte. Ils signèrent le contrat ; mais les Hollandais revenant l'année suivante pour y acheter, ils leur rendirent la pareille ; car dissimulant le tour qu'on leur avait fait, dans le temps que l'on chargeait les vaisseaux, ils leur dirent qu'ils avaient de très belles étoffes tout nouvellement arrivées de Nankin. Ils firent voir effectivement les étoffes aux Hollandais qui convinrent de prix pour plusieurs milliers de pièces ; & lorsque les Chinois vinrent à les livrer, les autres en examinèrent seulement quelques-unes, n'ayant pas le temps de voir le reste, parce qu'ils étaient pressés de partir ; mais les bons Chinois changèrent en un clin d'œil tous les ballots, avec d'autres pleins de vieux chiffons : ainsi les Hollandais les emportant au lieu d'étoffes, perdirent beaucoup plus qu'ils n'avaient gagné avec leur fausse monnaie. Ils cherchèrent à s'en venger les années d'après, mais les Chinois ne voulurent plus négocier avec eux.

Ils ne firent pas la même chose aux Espagnols, dans le temps que j'étais à la Chine, lorsqu'il vint à Macao un vaisseau de Manille avec 180.000 pièces de huit pour p.350 acheter des soies. Parce que les Espagnols voulaient des ouvrages d'un goût bien différent de ceux que l'on fait ordinairement à la Chine, pour les transporter dans la Nouvelle Espagne, & qu'il n'y en avait point de prêts ; les Chinois distribuèrent l'argent à plusieurs marchands, afin qu'ils eussent à leur fournir un certain nombre de caisses d'étoffes, de la façon dont on les demandait. Effectivement on fit toutes les étoffes en cinq mois de temps, & on

les délivra ponctuellement selon le prix & la bonté dont on était convenu ; & quoique parmi un si grand nombre d'ouvrages il pût s'en trouver quelqu'un qui péchât contre la qualité ou la façon, cela n'aurait pas été surprenant, si l'on considère le peu de temps & une quantité si prodigieuse, qu'on ne pourrait pas en ramasser autant en Italie en cinq ans.

Quant à l'extérieur des Chinois, ils semblent tous des magistrats, je ne dis pas seulement par la noblesse de l'habillement, mais par la gravité & l'air modeste qu'ils ont, par la majesté de leur visage, par leur manière de marcher soutenue & composée. Tourner légèrement la tête, c'est se déclarer ouvertement avoir la cervelle légère. On ne les entend jamais faire de serment, ni se servir de paroles p.351 indécentes, à moins que ce ne soit quelqu'un de la lie du peuple, & encore est-ce bien rarement. Faire l'amour, ou le galant, ce sont des choses si éloignées de leurs usages, qu'ils n'ont pas de mot pour les exprimer ; parce qu'on ne voit jamais le visage d'une femme, ni à la fenêtre, ni ailleurs ; & qu'une femme vue & une femme à moitié violée est chez eux la même chose.

Quoique la Chine puisse être appelée le pays des prétendants ou des aspirants, où tout homme de la plus basse condition, a droit de parvenir par la voie du mérite aux plus hautes dignités, au-dessus desquelles il n'y a que la couronne ; cependant ils savent tous assez bien cacher leur ambition & leur envie, sous l'apparence d'une grande modestie & d'une sincère affection : quelque grande que soit la haine qu'ils ont l'un pour l'autre, ils ne manquent jamais de s'incliner, de s'agenouiller & de porter la tête à terre, selon que la dignité & le rang le demandent, pour faire voir qu'ils agissent en gens francs & bien élevés. Ils tiennent pour maxime que de tirer l'épée l'un contre l'autre, cela n'est pas d'un homme ; & que la guerre n'est rien autre chose, qu'une férocité réduite en règles, que les bêtes sauvages p.352 n'ont pas. Ils disent que l'humanité est le propre de l'homme, & il n'y a point de gens dans le monde qui fassent plus profession de vivre selon la droite raison. Ils affectent une si grande douceur, que se mettre en colère est chez eux renoncer à l'humanité, & devenir bête, ou au moins barbare.

Cela fait que parmi les Chinois, il n'y a point d'inimitiés déclarées, & encore moins de factions, de désordres ou de querelles sanglantes. Les poings sont les

seules armes dont ils se servent dans les duels, où le pis qui puisse arriver (je parle du commun), c'est d'arracher les cheveux de son ennemi, dont la honte est plus sensible que la douleur. Les gens d'honneur & les sages s'enfuient lorsqu'ils sont battus, & de cette manière ils ont l'avantage ; parce qu'ils font consister l'honneur du combat, à se vaincre soi-même par la vertu, & non pas à vaincre son adversaire par la force ; de sorte que cette fuite, chez les Chinois, les rend tout à la fois victorieux, & d'eux-mêmes & de leurs ennemis, qui étaient déjà vaincus par la passion de la colère, & pour cela plutôt bêtes qu'hommes. La vérité est que ces peuples ont peu de courage, sont efféminés, & ont le cœur si bas, qu'ils souffrent toutes sortes d'affronts patiemment.

p.353 Ils sont durs au travail, s'accoutumant dès leur enfance à porter sur l'épaule un bâton avec un égal poids aux deux bouts, & l'augmentant de jour en jour à mesure qu'ils avancent en âge. Les pauvres paysannes ne sont pas exemptes de ce travail ; car outre l'office de servantes, elles sont obligées de travailler à la terre, & de porter des fardeaux. Dans les barques elles rament, ou tirent la corde comme autant de cavales, elles pêchent, & font tout ce que peut faire un matelot, avec le poids d'un enfant lié sur le dos ; & à la fin de la journée, leur souper n'est autre chose qu'un peu de riz bouilli, & leur boisson qu'une décoction d'herbes sauvages au lieu de thé.

Ils ont un pot fort particulier pour faire la cuisine, dans lequel l'eau est tout autour & le feu au milieu ; de sorte qu'on fait bouillir tout ce qu'on veut en moins de temps & avec moins de frais. N'ayant point de matériaux, pour faire de bons verres, ils en font, comme j'ai dit ailleurs, de riz, & le font de plusieurs belles couleurs.

Ils ont une petite table pour compter les monnaies, qui est composée de cent cases, dans lesquelles ils font entrer promptement un certain nombre de pièces & en un instant p.354 les comptent & voient si elles sont bonnes.

Si les Chinois ne trouvent pas qu'ils réussissent dans une profession, ils en prennent une autre au bout de l'année.

Ils sont fort adroits à jouer à toutes sortes de jeux comme aux cartes, aux échecs, qu'ils appellent *ke*, aux dés, au trictrac & à un autre semblable ; mais celui où ils se ruinent est la *metoüa*, autrement le *pair-ou-non*, qu'ils jouent au nouvel an sur une quantité de monnaie.

Il y a des fripons qui savent composer une fumée qu'ils appellent *xian*, laquelle entrant dans une chambre, rend tout le monde immobile, excepté ceux qui la font, & leur donne la facilité de prendre tout ce qu'il y a. L'eau est un bon remède contre cette fumée.

Les Chinois sont accoutumés à boire chaud & manger froid : on n'en voit aucun qui se rafraîchisse la bouche avec de l'eau froide dans le temps le plus chaud ; mais au contraire, il attend patiemment qu'on lui en donne de si chaude, qu'elle lui brûle les lèvres & le visage, se lavant avec la même ; ce qui fait que rien ne leur paraît plus ridicule que de voir un autre boire froid. Quant aux viandes, elles se refroidissent d'une manière à perdre tout leur goût, parce qu'ils sont assis des p.355 journées entières à table, à toujours babiller, étant naturellement grands parleurs. Ceci se pratique non seulement chez les pauvres gens, mais aussi chez les mandarins & les grands seigneurs, quoique ceux-ci fassent servir sur leurs tables des mets exquis & d'un prix excessif, ils jasent cependant si longtemps, que tout devient froid. Outre cela, ils ne font consister les délices de la table, comme nous l'avons dit, qu'à bien boire ; & ils ont des pages qui n'ont d'autre soin que d'y exciter les conviés, par mille façons engageantes, jusqu'à se mettre à genoux devant eux, pour les prier de vider leur tasse.

Après le souper, on donne la comédie : après la comédie on fait servir des confitures sur les tables, & ensuite des fruits pour exciter à boire, & renvoyer enfin les conviés chez eux entre les bras de leurs domestiques. Ceux qui sont modérés peuvent jeter le vin par terre, en feignant de répondre à la santé que l'on porte, ayant pour cet effet, comme il aussi été dit, une espèce de petit paravent devant eux, qui les empêche d'être vus des autres.

On observe à la fin du repas une coutume qu'aucune autre nation n'approuvera, qui est que chacun des conviés laisse entre les mains d'un domestique 8 ou 10 p.356 pièces de huit, plus ou moins selon la qualité de celui qui invite ; & quoique le maître (à la manière des médecins qui tendent la main pendant que leur bouche le refuse) fassent mine de s'en fâcher, on sait bien que ce n'est que grimace, & on laisse toujours ce qu'il faut pour payer la comédie & le vin.

Les mandarins ordinairement mangent des mets très échauffants, non pas tant pour le luxe, que pour acquérir des forces dont ils ont besoin pour satisfaire

tant de femmes & avoir quantité d'enfants. Ces mets dont nous avons parlé ci-devant, sont entièrement inconnus en Europe ; ce sont des nids d'oiseaux, des nageoires de requins, d'une racine appelée *inson*, & un nombre infini de drogues & de quintessences. Les nids d'oiseaux se trouvent sur la côte de Cochinchine, dans l'île de Bornéo, dans celle de Calamianes & quelques autres de l'archipel ; où certains petits oiseaux semblables aux hirondelles font leurs nids sur des roches presque inaccessibles ; on les met dans l'eau tiède avant que de les manger, pour en tirer quelque plume qui pourrait s'y trouver. On n'a pas pu savoir jusqu'à présent s'ils sont faits de craie ou de la bave du petit oiseau ; mais on sait par expérience qu'ils sont fort nourrissants, p.357 & qu'ils ont le goût des vermicelli. Le requin est un poisson qui mange les hommes ; on le trouve dans tout l'archipel de saint Lazare ; & les Chinois tirent les nerfs seulement de ses nageoires, pour mettre dans les viandes. La racine *inson* vient de la province de Leatoun, & s'achète au poids de l'or, parce qu'elle est très chaude & soutient beaucoup ; ce qui leur fait dire que celui qui la porte dans sa bouche, & ne mange rien pendant trois jours, ne sent point de faiblesse.

Les lois de l'empire obligent si expressément les pères à bien élever leurs enfants, que si par accident quelqu'un d'eux commettait un crime, & que la justice ne put pas l'avoir, on se saisirait du père que l'on châtierait à coups de bâton, pour n'avoir pas mieux instruit son fils. Le gouverneur a inspection sur les familles pour le repos de la République, sur quoi l'on conte un fait, qui est d'un grand exemple. Un mandarin vint à passer dans une rue, où une femme se plaignait à haute voix, maudissait son fils & sa belle-fille ; s'étant informé du sujet, il en fit rapport à l'empereur, qui ordonna que l'on châtiât la belle-fille & son mari, que l'on coupât la tête à leur père, & que l'on privât de son emploi le mandarin du lieu.

p.358 Les Chinois fument beaucoup de tabac, mais d'une autre manière que nous. Ils le coupent très menu ; & lorsqu'ils l'ont fait sécher dans le four, ils le mouillent avec des eaux violentes, pour lui donner de la force ; quand on n'y est pas accoutumé, la tête ne peut pas le supporter. Ils portent toujours la pipe, & une bourse pleine de tabac, pendue au côté, quoi qu'ils n'en fument qu'une toutes les heures ; ce que font aussi les femmes, & surtout celles de Tartarie.

On ne s'attache pas beaucoup à la Chine à orner les appartements de meubles curieux & galants, parce qu'on ne reçoit point les visites dans ceux de l'intérieur de la maison, mais dans une salle qui est immédiatement en suite des degrés ; elle est tout ouverte, & n'a qu'un double rang de colonnes de bois vernies, pour soutenir les poutres & le toit, que l'on voit aussi sans aucun ornement. Cela est cause qu'on n'y trouve ni miroirs, ni tapisseries, ni chaises garnies, ni aucun meuble doré, excepté dans les appartements de l'empereur & chez quelque prince du sang. Toute la magnificence consiste donc en de beaux coffres, des tables vernies, des vases de porcelaine, des lanternes pendues aux poutres, quelques peintures & des p.359 morceaux de soie blanche sur lesquels sont écrites en gros caractères des sentences morales, que l'on pend en divers endroits de la chambre.

Le vernis est une chose très commune à la Chine : l'on en fait de toutes les couleurs, & du transparent aussi, pour mettre sur les peintures & sur les fleurs argentées ou dorées. Outre qu'il rend les choses brillantes & agréables, il conserve aussi le bois sur lequel on l'applique, empêchant les vers de s'y mettre, le garantissant de l'humidité, & lui ôtant la mauvaise odeur qu'il pourrait avoir. Si, en mangeant, il tombe par accident quelque graisse sur la table, il n'y a qu'à la frotter avec de l'étoffe, & il n'y reste rien qui puisse blesser la vue ni l'odorat.

Beaucoup de gens veulent que le vernis de la Chine ne soit pas une composition, mais une gomme liquide, qui tombe de certains arbres goutte à goutte, & que l'on transporte dans des vaisseaux de bois, comme la poix raisine & chose semblable. On mêle cette gomme avec de l'huile, pour la détremper plus ou moins, selon ce que l'on en a à faire. Il n'en faut qu'une couche ou deux au plus pour les tables & les chaises ordinaires, & ces couches sont si transparentes que l'on aperçoit p.360 jusqu'aux moindres petites veines du bois. Pour les ouvrages de conséquence, on y en met plusieurs, & même tant, qu'on le prendrait pour du cristal. Lorsque le vernis est sec, on y peint ordinairement des fleurs, des oiseaux, & plusieurs autres figures, même avec de l'or & de l'argent, que l'on recouvre légèrement de vernis, pour les rendre plus brillantes, & les faire durer plus longtemps. Ceux qui veulent avoir encore quelque chose de meilleur, couvrent premièrement le bois d'une composition de papier, d'étoupe, de chaux & d'autres matières bien broyées & mêlées, qui ressemble à cette espèce de pâte blanche dont on se sert à Naples avant que de dorer ; & après

l'avoir bien étendue & rendue bien unie, ils la couvrent de vernis avec beaucoup de soin, en mettant couche sur couche après qu'elles sont bien sèches, & de cette façon le vernis s'incorpore avec cette matière & fait une chose très agréable à la vue & de beaucoup de durée. Pour faire le vernis égal, il faut qu'il ne soit ni trop liquide, ni trop épais, & avoir la patience que chaque couche soit bien sèche. Il vient dans le Tonquin de très beaux coffres, mais ceux du Japon surpassent tous ceux de la Chine.

p.361 Les pauvres gens décorent leurs maisons avec des papiers, sur lesquels sont écrites des sentences morales ; ils ont aussi des peintures burlesques, & même des portraits de leurs ancêtres, aussi bien que les riches.

Les matelas ne sont jamais remplis de duvet, comme chez certains délicats d'Europe, mais de bon coton. Les litières sont la plupart peintes & vernies ; & les rideaux pour l'été sont de taffetas blanc, peints de différentes figures, quelquefois avec de l'or, que l'on fait venir de la province de Nankin ; ou d'une étoffe claire, pour empêcher l'entrée des moucherons : pour l'hiver, on se sert d'une étoffe de soie plus forte.

Ils se servent de sièges & de tables élevées comme les Européens. Ils n'estiment pas les pierres précieuses, ni ces choses dont le prix dépend de la fantaisie des hommes. Ils portent toujours l'éventail hiver & été, dans & hors la ville ; & lorsqu'ils vont en campagne, un parasol, quoiqu'ils aient un chapeau.

Si les Européens appellent les gens premièrement par leur nom, puis par leur surnom, les Chinois font le contraire. Ils ne prennent pas les noms de leurs idoles, mais les parents appellent leurs enfants p.362 par le nom de premier, deuxième, troisième, quatrième & autres ; il y en a qui tiennent leur nom de quelque accident, qui aura précédé l'accouchement, comme le fortuné, le joyeux, le bénin & autres. Il est bien vrai que sous les empereurs chinois on avait coutume à l'âge de 14 ans, de donner le nom aux mâles, en leur mettant le bonnet du pays, & aux filles en leur attachant les cheveux avec des poinçons, & les appelant toujours le premier, le deuxième &c., ce qui se faisait avec autant de solennité que les noces ; mais le Tartare qui règne aujourd'hui a aboli cette coutume, qui causait beaucoup de dépense.

Les Chinois vendent tout au poids, jusqu'aux poules & aux poulets, mais à bon marché, donnant 20 onces pour 20 ziens ou environ un sol. Ils en

consument eux-mêmes fort peu, les pauvres gens se remplissant le ventre de riz & d'herbes séchées au soleil, pour les garder plus longtemps dans l'estomac.

Ils estiment extrêmement les antiquailles, de quelque métal & forme qu'elles soient, s'embarrassant peu si elles sont bien faites, & ne se souciant que de l'antiquité ; c'est pourquoi plus elles sont rongées & gâtées par le temps, plus on les p.363 recherche & plus cher on les vend. Ils estiment encore fort les écritures anciennes, d'une bonne main, où soit le sceau de l'auteur.»

Les noms de père & de mère à la Chine sont sacrés, les enfants étant persuadés que tous les bonheurs de cette vie sont la récompense de leur amour pour leurs parents, & des services qu'ils leur rendent ; & l'on ne trouve dans aucune *Histoire* des exemples d'une nation qui ait payé aussi parfaitement que la chinoise ce que les enfants doivent naturellement à leur père.

Ils sont fort attachés aux superstitions & aux augures. Ils ne font aucun mariage sans consulter leurs astrologues ; & n'enterrent point leurs morts, qu'on ne leur choisisse un jour fortuné pour cela : c'est pourquoi dans les grandes villes, on verra sortir en un jour des 10.000 & 20.000 cercueils, que l'on porte en terre dans la montagne. Ils ont la superstition de faire les portes des tribunaux dans le mur qui est du côté du Midi.

Ils prennent pour un mauvais augure, qu'on élève des temples au vrai Dieu, dans leurs villages, ou dans leur quartier, croyant qu'une partie du peuple va mourir. Il paraît véritablement que Dieu veut éprouver la fermeté des Chinois, p.364 parce que l'on voit effectivement qu'après que l'on a bâti quelque église, il meurt plus de monde qu'à l'ordinaire ; & même les frères, les enfants, & les autres parents du Chinois qui s'est nouvellement converti, ainsi que les missionnaires, me l'ont dit. Ce qui fait que lorsque ces Pères veulent quelquefois construire de nouvelles églises, les Chinois qui ne peuvent pas les en empêcher à cause de l'ordre de l'empereur, excitent un tumulte parmi le peuple pour la renverser ; ce qui les oblige à avoir recours au bras de justice. Cela arriva aux religieux observantins, pendant que j'étais à Canton : ils voulaient bâtir une église dans un village éloigné de la ville, & avaient acheté pour cet effet le fond & les matériaux ; sur quoi les paysans se mutinèrent, & s'assemblèrent au son du tambour pour empêcher l'ouvrage. Les Pères furent forcés d'y faire venir un mandarin, à la vue duquel tous les paysans se mirent à genoux sur le chemin, le

priant d'avoir égard à leurs vies, qui n'étaient pas en sûreté, si les Européens s'établissaient dans leur village. On accommoda enfin l'affaire ainsi. Le mandarin ordonna qu'on continuât l'ouvrage ; mais que quand on mettrait la poutre la plus p.365 élevée de tout l'édifice, ils avertirent leurs bonzes de couvrir leurs idoles, afin qu'elles ne s'épouvantassent point en voyant élever un si haut édifice, & qu'ainsi les paysans ne perdent pas leur *foun-chi-vy* ou *fortune*.

Cette superstition s'étend jusqu'aux bâtiments des particuliers ; & il n'est pas permis à un Chinois de faire élever sa maison plus haut que celles de ses voisins, de peur de leur ôter le *foun-chi-vy*.

Étant entré dans un pagode appelé Sankiaimiaou, au faubourg de Canton, je vis devant l'idole, deux serpents vivants dans un bassin, pour éprouver celui qui est accusé de vol. On les met sur le corps de l'accusé, & s'il en est mordu, on le juge criminel, sinon, innocent.

Tous les magistrats poursuivent vivement les voleurs, afin de rendre les chemins sûrs, & ont soin d'extirper les vagabonds, en les châtiant sévèrement. On emploie les aveugles, les estropiés & autres à ce qu'ils peuvent travailler, les vieux & les impotents sont nourris aux dépens de l'empereur, qui dans chaque ville en nourrit cent plus ou moins, selon la grandeur de la place.

Ceci procure & le repos & l'abondance dans la République, parce que tout le p.366 monde s'applique à cultiver la terre. Le Chinois ont inventé une sorte de charrue, faite de manière qu'ils n'ont besoin que d'un seul buffle pour la tirer. Ils ont quantité de machines pour puiser l'eau du lit bas des rivières & en arroser les campagnes. D'autres, pour gagner leur vie, se servent en pêchant non seulement de quantité de filets, d'hameçons & de labyrinthes d'arbres dans l'eau, mais encore d'oiseaux, comme nous l'avons dit.

Ils prennent aussi les oiseaux dans des filets & avec des pièges. Les oies sauvages qui sont si fines à se donner de garde des chasseurs, leur échappent rarement ; parce que, pour les tromper, ils mettent dans les lacs & les rivières qu'elles fréquentent de certains vaisseaux flottants, auxquels ils font deux trous, lorsqu'ils voient que les oies s'y sont familiarisées. Ensuite, ils se les mettent sur la tête, entrent jusqu'au cou dans l'eau, en sorte que ces vaisseaux paraissent flotter comme auparavant ; & s'étant approchés des oies qui sont accoutumées à

les voir, ils les tirent par les pieds dans l'eau, & quand leur ceinture est garnie, ils reviennent à terre. La même chose se fait dans la lagune de Mexico.

Les juges chinois, ont coutume, pour p.367 empêcher qu'on ne commette des meurtres, de faire mettre le corps de celui qui est tué dans un cercueil, de l'envoyer dans la maison de l'homicide, & de l'y laisser, jusqu'à ce qu'il se soit accommodé avec les parents du mort. Ce que j'ai vu faire chez Manuel Aranjo à Macao, parce qu'un de ses domestiques more de Manjar-massen avait tué un Chinois qui l'avait insulté, en lui donnant sur le nez avec une grenouille, que les Mores ne peuvent souffrir. Et quoique Aranjo eût tué le More, & qu'il eût voulu donner 1.000 taes, il ne put pas obtenir des parents le consentement de faire tirer le corps hors de sa maison. Les Chinois ne sont pas des idolâtres si scrupuleux que ceux de l'Inde ; car ils mangent de la vache, du porc, des grenouilles, des chiens (qu'ils aiment extrêmement, & dont il y a des boucheries), & toutes sortes de choses vivantes ; & ils ne font aucune difficulté de converser, de manger, & même de s'allier avec les chrétiens.

@

Chapitre III

Des habits, des armes, & des monnaies des Chinois

@

p.368 Les Chinois portaient anciennement les cheveux longs, les tortillant derrière la tête, comme nos villageoises, mais sans tresse, & en faisant un gros rouleau, dans lequel ils passaient de longs poinçons d'argent, autant pour les soutenir, que pour les orner, comme on en voit encore aujourd'hui quelques-uns à Malacca & dans d'autres endroits, que l'on appelle *les chevelus*. Mais dès qu'ils eurent passé sous le joug des Tartares, il leur fut ordonné à tous, sur peine de la vie, de se les couper, & d'aller la tête rase, à la tartare, se réservant seulement une touffe comme les mahométans ; avec cette différence pourtant, que les Chinois la portent tressée & pendante jusqu'aux jambes. On leur défendit aussi la grande robe avec les manches larges, pour introduire l'habillement tartare ; ce qui fit beaucoup de peine aux Chinois, & leur en fait encore aujourd'hui.

L'habillement tartare dont on se sert p.369 présentement à la Chine, est en été un *maozou*, ou bonnet de figure conique, fait de soie proprement ou de cannes des Indes, & couvert de crins de cheval teints en rouge : le dedans est doublé de taffetas, & a un cordon pour l'attacher sous le menton. En hiver, ils le portent de la même façon, mais la soie est matelassée de coton ; le bord est orné de fourrures fines & couvert d'un flocon de soie, au lieu de crin. Sa couleur est ordinairement cramoisie, & rarement bleue ou noire. Sur la pointe, les gens du commun mettent, pour l'ornement, un morceau d'ambre ou de verre de riz, les mandarins un diamant.

Quand nos missionnaires célèbrent la messe & administrent les sacrements, ils portent un bonnet noir, d'où pendent quatre morceaux carrés jusqu'à la hauteur des oreilles, d'une égale longueur ; & par derrière, deux bandes, comme aux mitres. Les anciens lettrés chinois introduisirent ce bonnet, & les Pères de la Compagnie pour se distinguer, ont ajouté sur chaque morceau trois petits arcs, formés avec un cordon d'or.

La chemise s'appelle *kouaziou*, & s'attache sous le bras droit, aux côtés, & sous la gorge. Elle vient jusqu'à p.370 mi-jambes, & les manches en sont longues & étroites. Les hauts-de-chausses larges & longs jusqu'aux pieds s'appellent *kouziou,* ou *zevy* ; ils les attachent avec une ceinture de soie, à laquelle ils pendent la bourse au tabac, le mouchoir, le couteau, & les petits bâtons pour manger renfermés dans une gaine. Mais les gens de qualité en portent avec des fers dorés & des joyaux. Les bas, qu'on nomme *ouvazi*, sont la plupart du temps de soie ou de toile.

Les gens de qualité joignent à la chemise, qui sert d'habit aux paysans, une longue robe, noire, violette, ou de quelque autre couleur, qu'on appelle *paozou* ; elle a les manches étroites, & un peu retroussées par le bout, en forme d'oreilles ; ils la boutonnent sous le bras droit jusqu'aux pieds, & se serrent d'une ceinture de soie, appelée *tay-zou*. Ils mettent sur cette robe le *guaytao*, qui est comme un camail d'évêque, mais sans le petit capuchon & avec des manches larges ; on le boutonne par devant. Les lettrés le portent long ; les personnes ordinaires court, & les Tartares très court.

Ils ont le cou découvert en été, ce qui n'est pas agréable à voir. Ils le couvrent l'hiver avec un tour de cou de soie p.371 attaché à la robe, ou de peau zibeline, ou de renard, large de trois ou quatre doigts, qui se boutonne par devant.

Lorsque les lettrés vont en chaise dans la ville, il portent ordinairement, au lieu de souliers, des bottes de soie de diverses couleurs, appelées *xive-zou*. Les personnes ordinaires qui vont à pied en portent d'un cuir fort mou, dont les semelles sont garnies de clous, afin qu'elles ne s'usent pas si tôt, & ne prennent pas l'humidité. Les souliers des marchands & du petit peuple sont ouverts, sans être attachés, & sont fermés par derrière. On les fait de soie, de la couleur que l'on veut, avec des semelles de toile, & on les appelle *hiay*. Toutes ces chaussures n'ont point de talons. La noblesse comme le peuple, hommes & femmes, tous se servent de l'éventail ou *chenzou*, en hiver, comme en été, & du parasol.

Les femmes portent le même habillement ; mais il se boutonne par devant, & est plus étroit auprès du cou, pour la modestie. Leurs souliers diffèrent de ceux des hommes, en ce qu'ils sont fort justes & ont des talons. Leur coiffure est

belle, parce que leurs cheveux sont généralement longs & noirs. Elles en forment sur le front une grande élévation, par le moyen p.372 de fils de fer garnis de soie, qu'elles couvrent ensuite avec une partie des cheveux qui ne sont pas attachés, & qui brillent par la gomme & l'huile dont elles les ont frottés. Elles font du reste un gros rouleau derrière la tête, & deux cadenettes qui tombent agréablement sur le cou, en forme d'ailes. Dans les provinces septentrionales, elles les mettent en un tas derrière la tête sans les tresser, & puis les couvrent avec une étoffe de soie brodée, faite en forme d'écuelle. Elles y ajoutent à Pékin, à cause du grand froid, une espèce de mouchoir autour. Les filles coupent une partie de leurs cheveux autour du cou & du front, pour les distinguer des femmes mariées, en les laissant de la longueur de deux doigts comme une frange.

Les Chinois ont le teint comme les Européens, mais leurs traits sont différents ; parce qu'ils ont généralement les yeux petits, rentrants en dedans ; le nez un peu petit & plat, mais qui ne choque pas. Il ont si peu de barbe, qu'il s'en trouve qui n'ont pas cent poils en tout qui ne naissent encore que sur les extrémités du menton, & sur la lèvre ; & s'il en croissait quelqu'un sur les joues, ils l'arracheraient avec des pincettes : de sorte qu'ils ont la p.373 barbe longue, mais très claire. C'est la meilleure marque, pour connaître un Européen entre mille Chinois, & un Chinois entre mille Européens. Les hommes & les femmes de qualité se laissent croître les ongles, ce qui passe chez eux pour un grand agrément.

Les femmes sont blanches, belles, & beaucoup plus courageuses que les hommes. Elles sont fort glorieuses de la petitesse de leurs pieds, & les vieilles mêmes en sont si fières que malgré les rides de leur visage, elles s'ornent la tête de belles fleurs, & se martyrisent les pieds. Elles vivent cependant toutes dans une grande retraite, puisqu'elles ne font ni ne reçoivent de visites. Les femmes chrétiennes vont à l'église tous les quinze jours, pour éviter le scandale ; & ce n'est qu'alors que les missionnaires leur parlent, en leur administrant les sacrements.

Les Chinois se servent à la guerre d'arcs, de flèches & d'un long cimeterre, qu'ils portent à rebours, ayant la pointe où doit être la poignée ; & lors qu'ils le veulent tirer, ils donnent un coup sur la pointe qui fait revenir la garde en devant. Les armes à feu sont peu en usage chez eux ; cependant l'empereur

veut qu'on se serve de mousquets. Dans les provinces p.374 méridionales, à cause de leur commerce avec les Européens, ils ont des fusils de sept palmes de long, qui portent une balle fort petite ; mais c'est plus pour le plaisir, que pour l'usage. Ils mettent la baguette dans le canon, de sorte qu'ils ne peuvent pas tirer quand ils le veulent ; & puis ils ne sauraient tirer debout, & sont obligés de se mettre à terre, & de poser leur fusil sur deux espèces de cornes de chèvre, qui leur servent pour mirer.

Quoiqu'il y ait longtemps que l'artillerie ait été inventée dans la Chine, elle n'était pas bien fondue, ni bien proportionnée ; ce qui fit que le Tartare, dans le commencement de son règne, voulant s'en servir contre l'Eluth, ou le Tartare occidental, la fît refondre, & mettre à sa perfection, sous les ordres du père Verbiest, Flamand, de la Compagnie de Jésus, ce qui lui a fait avoir de l'affection pour les Pères depuis ce temps-là. On se sert de ce train d'artillerie en campagne, & l'on ne voit sur les murailles des villes que de petits fauconneaux.

Les troupes de la Chine consistent en cavalerie, qui est divisée en huit étendards, chacun de 100.000 soldats. Chaque étendard a son général, qui est toujours un petit roi, ou un Grand seigneur ; & p.375 on l'appelle le général de l'étendard blanc, un autre du vert, &c. Il y en a un nombre bien plus grand pour la garde de la muraille ; mais la plus grande partie est de Chinois tartarisés, la Tartarie impériale ne pouvant pas fournir un si grand nombre de soldats.

Le soldat l'est de père en fils ; parce que, non seulement il est payé suivant sa qualité, mais on lui fournit le riz pour toute sa famille, le cheval & ce qu'il faut pour le nourrir, sans aucune lézine ; d'autant plus que le tout vient des provinces, qui le donnent pour tribut. Les petits rois ont leur paie pour entretenir 12.000 soldats, & se maintenir selon leur grandeur, outre les autres qu'ils entretiennent à leurs dépens.

Quoique l'or soit à bon marché dans la Chine, & d'une bonne qualité (tant celui que l'on recueille dans les rivières, par le moyen des creux que l'on fait dans leurs lits, que celui que l'on apporte des royaumes voisins), on n'en fait pas cependant de monnaie, mais on le donne au poids. On fait la même chose de l'argent que les nations étrangères apportent, surtout celui qui vient de l'Amérique. C'est ce qui fait que l'empereur de la Chine appelle le roi d'Espagne le roi de l'argent ; parce p.376 que, n'en ayant pas une bonne mine dans tous ses

États, tout ce qui s'y en voit y est apporté par les Espagnols en pièces de huit que l'on réduit ensuite en lingots d'un argent un quart plus fin. C'est avec cet argent qu'on paie le tribut impérial, que les mandarins doivent recevoir des sujets dans les lieux de leur gouvernement. Tout cet argent reste enterré pour jamais dans les Trésors impériaux de Pékin & des personnes riches de l'empire, parce que les Chinois n'ont que faire des marchandises étrangères. Quand il s'agit de recevoir & de payer, on coupe des morceaux d'argent, que l'on pèse avec une petite balance appelée *teng-chiou*. On compte par leans, ou taes selon les Portugais, qui valent environ six livres, par sien ou mas qui est la dixième partie du taes, & par *fouen*, ou *condorin*, qui est la dixième partie du *mas*. On appelle les petites monnaies de cuivre *zien* ou *chiappes*, dont 14 font un *fouen*. On n'a introduit ces dernières pièces que depuis dix ans ; parce que les Chinois s'aperçurent de la perte qu'ils faisaient, en coupant un très petit morceau d'argent, pour acheter un fruit, ou quelque chose de peu de valeur. Elles ont un trou carré dans le milieu pour les enfiler. Pour une p.377 pièce de huit, on en donne 1.000 ou 1.100 selon qu'elles sont plus ou moins grandes, étant différentes dans les provinces de l'empire. On les fait de *toutounaga*, métal particulier à la Chine, & semblable au cuivre ; elles ont quatre lettres d'un côté, qui marquent le nom de l'empereur, & deux de l'autre, pour celui de la ville ou du tribunal qui les fait frapper.

@

Chapitre IV

Des funérailles des Chinois

@

Être enterré passe chez les Chinois pour une chose dont dépend la félicité du mort & de ses descendants. Cela est cause qu'un Chinois ne se fiant pas même à ses enfants, se pourvoit particulièrement de deux choses, lorsqu'il est vivant, & en bonne santé ; c'est-à-dire, du coffre où il doit être enfermé quand il sera mort, & d'une place pour y être enterré. Un vieillard souffrirait extrêmement pendant le reste de sa vie, & mourrait à moitié désespéré, s'il n'avait pas un tel coffre chez lui ; & le fils serait bien affligé s'il était obligé, après la mort de son père, de chercher de quoi le faire, p.378 parce que c'est l'ordinaire de le faire de six ou huit doigts d'épaisseur, & d'un bois, sinon incorruptible, du moins qui soit de grande durée, ce que l'on ne trouve pas facilement. Il ne faut pas qu'il contienne le corps tout juste, mais qu'il soit grand & ample. De plus, ils veulent qu'il soit verni, sculpté & orné de dorure ; c'est pourquoi quand ils en ont le moyen, ils ne regardent pas comme une dépense faite mal-à-propos, s'ils y emploient 100 écus. Les marchands de bois leur font accroire qu'on fait venir le bois de pays fort éloignés, & que c'est celui qui dure le plus dans le monde. Ils l'estiment. Ils mettent ce coffre dans leur chambre, pour le voir continuellement.

Quant à la place, elle est déterminée par la superstition des devins, la plupart du temps sur le penchant des montagnes, ou dans des plaines environnées de cyprès, lorsque le pays est plat, parce qu'on ne peut enterrer personne dans la ville. Lorsqu'ils ont fait une petite grotte sous terre, qu'ils l'ont voûtée, & bien revêtue de bon plâtre, afin que l'eau de la pluie ne pénètre pas, ils font tout à l'entour des figures d'hommes dans une posture triste, d'animaux de différentes espèces, & plusieurs autres ornements de durée. p.379 Outre cela, on grave sur de grandes pierres en beau style, tout ce que l'on peut dire en l'honneur du défunt. Les cercueils des personnes de qualité se placent dans de grandes maisons voûtées ; devant eux on fait un autel de marbre blanc, avec un grand chandelier de marbre, de fer, ou de laiton, & six petits à l'entour de la même matière.

Aussitôt que le père est mort, le fils déchire en désespéré les rideaux du lit, & en couvre le corps ; il se laisse tomber ensuite, avec les cheveux en désordre, & envoie ses serviteurs aux parents & aux amis, pour leur faire savoir par écrit qu'il a perdu son père. Et parce que tous les parents & les amis à qui on l'a fait savoir, doivent venir rendre leurs devoirs au défunt, on tend aussitôt la plus grande salle en deuil pour les recevoir ; on y met des nattes blanches ou de la toile de chanvre blanche, couleur de deuil chez les Chinois. On enveloppe pendant ce temps-là le corps dans deux ou trois pièces d'un satin très fin, de la même manière qu'on accommode les enfants : & puis on lui met l'habillement le plus riche & le plus convenable pour la saison, avec les marques de sa dignité, s'il en a eu quelqu'une. On le met enfin dans le grand p.380 coffre sur un petit lit de *tinzao,* & on répand dessus des herbes odoriférantes. On recouvre ensuite le coffre, on le cloue bien ; & afin qu'il ne transpire aucune mauvaise odeur, on en remplit les vides avec de la poix, dont tout le dedans du coffre est aussi enduit. Lorsqu'il est ainsi fermé, ils l'ornent de toiles d'or ; & l'ayant porté dans la grande salle, ils mettent au-dessus le portrait du mort au naturel, & à côté une table, sur laquelle il y a des lumières & des parfums qui brûlent. Alors il est libre, non seulement aux parents, & aux amis invités, d'entrer, & de faire les honneurs ordinaires au défunt ; mais encore à tous les passants qu'on y invite par une inscription qui se met sur la porte de la rue. Le fils est auprès du coffre dans une posture très affligée. Son habillement & son bonnet sont d'une simple toile de chanvre ; il a les pieds enveloppés dans de la paille, des pendants de coton aux oreilles, & aux côtés une grosse corde, dont les bouts pendent jusqu'à terre. Chaque partie de cet équipage funèbre a une figure particulière, selon la coutume immuable que l'on en observe. Il y a un rituel imprimé, que j'ai, dans lequel on lit toutes les formalisés qu'on doit observer, pour chaque p.381 degré de parenté, selon la qualité plus ou moins élevée des personnes. Quant au fils, toute l'expression de sa douleur ne se termine pas à ce triste équipage. Il couche la première nuit au pied du coffre, & ne dort de longtemps après, que sur une simple paillasse. Aucun mets délicat n'approche de sa table, & surtout point de viandes. Au lieu des grandes & riches chaises, il se sert d'une petite fort incommode, & fait ainsi plusieurs autres pénitences pendant un mois, au bout duquel elles commencent à diminuer peu à peu.

Il y a des enfants, qui, du regret qu'ils ont d'avoir perdu leur père, jeûnent tous les jours de leur vie, sans manger, ni chair, ni poisson, ni œufs, ni lait, afin que cette pénitence puisse soulager son âme.

Les cérémonies que doivent observer ceux qui sont invités, sont quatre profondes révérences, autant de génuflexions & d'inclinations de tête jusqu'à terre ; ils sont obligés de brûler des bougies, des parfums & quelques papiers dorés & argentés. Ils font cela, parce qu'ils croient que dans l'autre monde l'âme aura autant d'or & d'argent pour payer ses dettes, & gagner la faveur des gardes, qui veillent à la porte de la prison p.382 souterraine. Ils souhaitent que le mort, en sortant de cet endroit, puisse revenir dans ce monde, renaître en prenant un nouveau corps ; & si le bonheur l'accompagne, devenir un homme lettré, qui, chez les Chinois, est le plus haut degré de la fortune humaine. Les parents & les amis ont coutume de s'assembler ainsi pendant trois ou quatre jours, pour rendre leurs devoirs au défunt, au bout desquels on ne fait pas encore les funérailles, qu'on diffère des mois entiers, & même jusqu'à trois ans que dure le deuil pour la mort d'un père, en reconnaissance de ce qu'il a porté pendant autant de temps son fils enfant sur ses bras. On met pendant ce temps-là le cercueil honorablement dans une chambre ; & jusqu'à ce qu'il soit en terre, le fils ne manque pas de l'aller visiter tous les jours, & de s'incliner, en brûlant devant lui quelques parfums & lui offrant des viandes, que l'on donne ensuite en aumône aux prêtres des idoles, que l'on fait venir souvent pour réciter des prières sur le corps.

Lorsqu'il s'agit de délibérer du temps que l'on doit enterrer le défunt, c'est une chose qui doit être calculée bien exactement, & trouvée judiciairement par les maîtres d'astrologie, comme je l'ai déjà p.383 dit, qui selon les règles de cet art, choisissent le jour, l'heure & le moment heureux. Dès que l'on en est convenu, le fils invite de nouveau tous ceux qu'il peut avoir, pour accompagner & honorer son père. On recommence les inclinations & les génuflexions, dont les Chinois ne sont jamais las, & enfin l'on se met en marche. Il y a premièrement une troupe de tambours, de flûtes, & d'autres pareils instruments. Après eux viennent des figures d'éléphants & de tigres, & des images d'hommes & de femmes illustres dans leurs *Histoires*, de belles machines, comme des chars de triomphe, des châteaux, des pyramides mystérieuses, des drapeaux & des tablettes, les unes avec des encensoirs dessus & d'agréables parfums, les autres avec des viandes. On voit ensuite une troupe de prêtres, avec leurs habits solennels, récitant leurs

prières d'une manière qui approche du chant. Tous les parents & les amis, dans un grand silence, & en long habillement de deuil, précèdent le corps, qui est sur une espèce de brancard fort élevé, porté par vingt à trente personnes, ou davantage. Immédiatement après marchent les enfants du mort, tous hideux & si défaits par la pénitence qu'ils ont faite qu'ils semblent p.384 aller mourir à chaque pas qu'ils font. Les femmes ferment la pompe funèbre : elles sont toutes dans des chaises ; & si on ne les voit pas, on les entend bien par les horribles cris qu'elles font. On marche fort lentement, pour la majesté de la cérémonie ; & fort longtemps, à cause que les lieux où l'on enterre sont fort éloignés des villes. Lorsqu'ils y sont enfin arrivés, on réitère les cérémonies, on brûle les parfums, les papiers dorés, & enfin les belles machines funèbres, on met ensuite le corps dans la grotte, dont on ferme l'entrée avec un petit mur. Ils vont après cela de temps en temps brûler devant le tombeau des papiers dorés & argentés, des chevaux & autres animaux faits de papier ou de toile, croyant, comme nous l'avons dit ci-devant, que le papier se change en argent, & les animaux supposés en vivants, pour servir au défunt ; c'est pourquoi les amis font présent au fils, pour fournir à cette dépense, ce qui se pratique aussi aux noces.

Si les enfants sont obligés de porter le deuil pendant trois ans, les femmes doivent faire la même chose pour la mort de leur mari ; mais quand elles meurent, le deuil n'est que de trois mois. Il n'y a personne qui puisse se dispenser de ces p.385 devoirs funèbres ; de sorte que les mandarins, lorsqu'ils perdent leur père ou leur mère, sont obligés de quitter leur charge, comme on l'a dit ailleurs.

Dans les disputes de religion que les Chinois ont eues avec nos missionnaires, ils leur ont reproché plusieurs fois & leur tort & leur ingratitude envers leurs ancêtres, dont ils abandonnaient les sépulcres, & à qui ils négligeaient de rendre leurs devoirs tous les ans, pour venir dans des pays si éloignés. Il n'est pas permis à la Chine de sortir de l'empire ; & le fils qui le fait & abandonne le sépulcre de son père, est réputé *pouxyao*, c'est-à-dire infâme. Les missionnaires pourtant trouvèrent une bonne réponse pour leur fermer la bouche, en leur disant qu'ils venaient pour le service de Dieu ; & que, comme les Tartares n'étaient pas des ingrats en abandonnant leurs pères pour venir à la Chine, aussi ne l'étaient-ils pas, puisque c'était pour la propagation de la foi qu'ils y venaient. Cela fut dit en présence d'un mandarin tartare, & l'on approuva fort la raison des Pères. L'empereur pour empêcher que son service ne fût interrompu, s'il prenait

cette fantaisie aux soldats tartares de se rendre auprès des tombeaux de leurs pères, a ordonné p.386 qu'on brûlât les corps, & qu'on en apportât les cendres à Pékin, pour y faire ensuite leurs cérémonies.

Cette vénération que les enfants continuent d'avoir pour leurs pères après leur mort, les oblige à garder dans la maison une tablette sur laquelle sont écrits les noms du père, du grand-père & du bisaïeul, & devant laquelle ils brûlent divers parfums, & de ces cordes dont nous avons parlé. Lorsque le père meurt, on ôte le nom du bisaïeul, & ainsi de génération en génération. On ne peut pas guérir les Chinois chrétiens de cette coutume, ce qui cause de très grandes disputes entre les jésuites, qui disent que cela se peut tolérer dans des catholiques, comme un acte de vénération simple envers leurs ancêtres ; & les missionnaires français séculiers, les dominicains & autres, qui soutiennent que c'est une idolâtrie, que l'on ne doit pas permettre à des chrétiens. Elles n'ont pas encore été terminées par la Sacrée Congrégation, à qui on s'en est rapporté.

C'est encore une coutume à la Chine de fonder un temple pour le service de toute la famille ; mais cela ne se peut faire que par un mandarin de la race. Or ces familles qui ont un pagode, y placent aussi p.387 la tablette avec le nom du mort, pour lui rendre les devoirs funèbres. Le sacrifice qu'on est obligé de faire tous les ans à ses ancêtres, se fait différemment, suivant la qualité des sujets ; parce que l'empereur sacrifie à sept de ses prédécesseurs, les petits rois à cinq un mandarin à trois, & un particulier à son père & à son grand-père seulement. Le prince a coutume d'honorer les personnes de qualité à la mort de leurs parents en leur écrivant deux lettres, qui contiennent les vertus du défunt, & que l'on met ensuite dans le tombeau : honneur qu'il a fait à la mort des pères Adam & Verbiest jésuites, & présidents de la cour des Mathématiques à Pékin.

On tue dans ces sacrifices des vaches, des porcs, des chèvres, des oiseaux & autres animaux, que les parents & les amis mangent sur la même montagne où est le tombeau. Mais si c'est une famille qui ait un pagode qui lui appartienne, l'administrateur des revenus de ce pagode en fait toute la dépense. On voit toujours dans les pagodes des gens qui par superstition jettent au sort avec certains bâtons faits pour cet usage ; & si cela ne réussit pas la première ou la seconde fois selon leur fantaisie, ils font leur possible pour apaiser p.388 l'idole par des prières & des sacrifices de viande cuite, d'oiseaux, de pain, de vin & d'autres

choses. Ils y jettent tant de fois, qu'à la fin il arrive ce qu'ils demandent ; & se croyant alors favorisés de l'idole, ils lui brûlent par reconnaissance du papier doré, & s'en retournent chez eux très contents, où ils mangent les choses que nous avons dites, avec leurs parents & leurs amis.

Afin que l'on comprenne mieux ce que je viens d'écrire dans ce chapitre, j'ai cru qu'il était à propos de donner la figure de la pompe & de l'accompagnement que je vis à Canton, aux funérailles d'un pauvre Chinois. p.389

Funérailles en usage dans la province de Quanton du royaume de la Chine.

A. Enseignes de deuil. — B. Étendard de taffetas, ou papier de plusieurs couleurs. — C. Tambours chinois faits de deux plaques rondes de bronze. — D. Encensoir où brûlent des parfums. — E. Offrandes de viandes, que l'on donne par aumône aux bonzes qui accompagnent le mort. — F. Trompettes chinoises. — G. Instrument composé de neuf petites plaques de laiton, que l'on touche en harmonie avec un petit marteau. — H. Autres instruments. — I. Plusieurs sortes d'étendards. — L. Tabernacle dans lequel on porte la tablette, sur quoi sont écrits les noms du père, de l'aïeul & du bisaïeul. — M. Papiers que l'on brûle. — N. Brancard dans lequel est le coffre du mort. — O. Parents les plus proches du mort, habillés d'un sac, & ceints d'une grosse corde, avec des souliers de paille, & des pendants de coton aux oreilles. — P. Paysannes parentes du mort, qui devraient être cachées dans une chaise couverte, mais que l'on a ainsi mises à découvert, afin d'en voir les habillements. — Q. Bonzes, qui accompagnent le mort, en touchant divers instruments, & entre autres une petite orgue. — R. Amis, habillés de blanc, c'est-à-dire, en deuil. — S. Sépulcre dans la montagne, où l'on va le mettre. — T. Ancien habillement chinois. — V. Habillement extravagant du gardien de la maison, que l'on trouve sur toutes les portes des Chinois.

@

Chapitre V

De l'abondance & du climat de la Chine

@

p.390 La navigation & l'abondance de toutes sortes de marchandises, que l'on trouve dans la Chine, sont les deux sources du commerce, en quoi il n'est aucun pays qui l'égale. La quantité d'or qu'elle a dans ses provinces est si grande, qu'au lieu d'être converti en monnaie, on en fait commerce. Cela a donné lieu au proverbe que l'on entend si souvent dans Macao : que l'argent est du sang, & l'or de la marchandise. Quant à l'argent, le violent désir de le posséder, & l'industrie pour l'avoir, sont aussi anciens que l'empire ; & la quantité, que les Chinois en ont amassée, doit être immense, parce que ce qui entre une fois dans l'État, n'en peut jamais sortir, tant les lois sont rigoureuses sur cet article. On fait rarement en Europe des présents de 500 ou de 1.000 écus ; mais à la Chine on en fait communément de 10, 20, 30, & 40.000 écus, surtout à la cour, où l'on dépense plusieurs millions en présents. Cela vient de ce qu'il n'y a point de charge de président de ville, qui ne coûte plusieurs p.391 milliers d'écus, & quelquefois 20 & 30.000, & les autres petites charges à proportion. Pour être vice-roi d'une province, il faut premièrement payer, avant que d'être en place, 30, 40, & souvent 60, ou 70.000 écus : non pas que l'empereur reçoive cet argent, ou qu'il en ait même connaissance ; mais parce que les gouverneurs de l'empire, les colaos ou conseillers d'État, & les six Grands tribunaux de la Cour vendent secrètement les emplois. Ceux qui, par un tel moyen, deviennent vice-rois, ou mandarins des provinces, tirent des présents des présidents des cités, pour se rembourser ; ceux-ci en exigent des présidents des villes & bourgs, & tous ensemble s'engraissent aux dépens du misérable peuple. On dit aussi à la Chine, que l'empereur, sans le savoir, livre ses sujets à autant de bourreaux, d'assassins, de chiens & de loups affamés, qu'il y fait de nouveaux mandarins pour les gouverner. Il n'y a pas certainement de vice-roi & de visiteur de province, qui, après trois années d'exercice, ne retourne chez lui avec 6 & 700.000, & souvent un million d'écus.

On trouve dans cet empire beaucoup de mines de fer, d'étain, de cuivre, & de toutes sortes de métaux : le cuivre p.392 cependant y est en plus grande abondance & c'est ce qui produit tant d'artillerie, de statues, d'idoles, & de vases de différentes sortes. On n'a jamais entendu parler que les Chinois se soient servi de monnaie de papier, comme Marc-Paul l'écrit ; mais il y a plusieurs siècles, qu'un de leurs empereurs payait ses soldats moitié en argent comptant, & moitié en billets, appelés *chao*, qui lui revenaient ensuite.

La soie & la cire blanche de la Chine sont deux choses bien considérables. La première est la meilleure du monde, & il y en a une si grande abondance, que les anciens appelèrent la Chine le royaume de la soie. Les modernes le savent aussi par expérience, puisque plusieurs nations d'Asie, d'Europe, & d'Amérique en tirent tous les ans une quantité incroyable, tant travaillée, que crue, avec tant de caravanes & tant de vaisseaux. Outre cela il s'en consume aussi prodigieusement dans le pays, soit en étoffes unies, ou en étoffes travaillées avec de l'or & de l'argent. L'empereur, les petits rois, les princes & les Grands, avec tous leurs domestiques, jusqu'aux laquais, les mandarins, les eunuques, les lettrés, les bourgeois, presque toutes les femmes, & la quatrième partie du reste des hommes p.393 portent des habillements de soie, tant dessus que dessous. Enfin on peut avoir une idée de cette grande abondance par les 365 barques que les deux seules provinces de Nankin & de Chekian envoient tous les ans à la cour, chargées de toutes sortes d'étoffe de soie, outre les habillements riches & précieux pour l'empereur, les princes, leurs enfants, & toutes les dames du palais ; à quoi on peut ajouter la grande quantité, tant d'unies que de travaillées, que toutes les provinces sont obligées d'envoyer tous les ans au monarque par voie de tribut.

Cette soie est de deux sortes ; l'une naturelle, appelée *kien-tchié*, & l'autre artificielle. La première est faite par de certains vers qui se trouvent sur les arbres de la province de Canton. On la ramasse, on la file ; mais elle n'est pas bien fine, & sa couleur tire sur le gris. Elle dure beaucoup, & n'est pas sujette aux taches, pas même à celles de l'huile, que l'on enlève aussitôt, en la lavant comme on ferait du linge. L'artificielle se fait comme en Europe, en nourrissant les vers avec des feuilles de mûrier pendant quarante jours ; & la meilleure est celle de Nankin & de Chickian. On la travaille autrement que nous, en l'employant torse p.394 dans les étoffes, & en formant en relief sur le fond des

oiseaux, des fleurs, des arbres, des maisons & autres choses que les ouvriers ont coutume d'y représenter avec leurs couleurs vives ; ce qui est cause que leurs étoffes durent moins, parce que les figures s'effilent facilement. Quant à celles qui sont mêlées d'or & d'argent, ils prennent de longues feuilles de papier doré ou argenté, ils les découpent en fils aussi fins que ceux de la soie, & les introduisent dans l'étoffe. Il n'y a que celles qui sont pour l'usage de l'empereur où l'on met des figures de dragons, étant défendu d'en faire sur les autres, & surtout de ceux à cinq griffes, appelés *lom*, qui étaient la devise de Fohi fondateur de l'empire ; mais pour les dragons à quatre griffes, qui furent introduits par l'empereur Vouvam, il y a 2.800 ans, on accorde la faveur d'en porter.

À l'égard de la cire elle est plus belle & plus blanche qu'aucune autre, quoi qu'elle ne soit pas produite par des abeilles ; & on en fait une si grande récolte, qu'il s'en trouve assez pour tout l'empire. Il y en a dans toutes les provinces ; mais celle de Houquan surpasse toutes les autres, tant par la beauté que par la quantité. On la recueille dans la province de p.395 Xantoum sur de petits arbres, & dans celle de Houquan sur des arbres aussi grands que ceux des pagodes de l'Indostan, ou qu'un châtaignier d'Europe.

La manière dont la nature la produit paraît fort étrange. On trouve dans cette province un petit animal de la grandeur d'une puce, si prompt à piquer, que non seulement il perce tout d'un coup la peau des hommes & des bêtes, mais même les branches & les troncs des arbres. Ceux de Xantoum sont fort estimés, & les habitants en recueillent les œufs, & les portent vendre dans la province de Houquan. Au printemps il sort de ces œufs, que l'on met au commencement de l'été au pied de l'arbre, certains vers qui montent dessus, & s'étendent sur toutes les branches,. Lorsqu'ils y sont, ils le rongent, le piquent & le percent jusqu'à la moelle, en font leur nourriture & la convertissent en cire blanche comme la neige, qu'ils entraînent jusqu'à l'entrée du trou qu'ils ont fait, où elle demeure & se congèle en gouttes, par le vent & le froid. Alors, les propriétaires des arbres vont la ramasser, & la mettent, comme nous, en pains, que l'on vend dans toute la Chine.

Les Chinois emploient quelque peu de laine pour faire des couvertures de lit ; p.396 parce que, quant aux habits, le commun peuple se sert de toiles de coton

matelassées de même ; & la noblesse en hiver les double de toutes sortes de peaux de grand prix ; ce que les femmes font aussi, surtout dans les provinces septentrionales & à la cour de Pékin. Lorsque l'empereur paraît en public dans la salle impériale (ce qui arrive quatre fois par mois), les 4.000 mandarins qui viennent lui rendre leurs respects sont tous couverts, depuis la tête jusqu'aux pieds, de martres zibelines. Tous les Chinois en général doublent non seulement leurs bottines & leurs bonnets, mais aussi les selles de leurs chevaux, les bancs, les chaises & les tentes.

Outre les toiles de coton, qui sont assez communes chez les Chinois, ils se servent en été d'une espèce de toile d'orties pour des robes longues. La plus estimée par sa légèreté & par sa fraîcheur est celle que l'on appelle *copou*, faite d'un arbre appelé *cò*, qui se trouve dans la province de Fo-kien. Cet arbre ressemble au laurier, mais les feuilles en sont plus grandes & plus rondes, & ses racines poussent toujours de nouveaux rejetons. Lorsque les poussées de cet arbre commencent à devenir presque de la grosseur p.397 d'un doigt, & qu'on les a fait sécher à moitié, on les met pourrir dans l'eau, ensuite de quoi on ôte la première écorce, & l'on tire de la seconde, qui est plus délicate, du fil très fin, dont on fait la toile.

Les Chinois portent en voyage certains habits & bonnets faits d'un gros taffetas, couvert d'une sorte d'huile aussi épaisse que de la cire : & lorsqu'elle est bien séchée, cela les rend brillants & unis, & les défend de la pluie.

Les gens du commun, qui en ont le moyen, doublent leurs habits avec des peaux d'agneaux, & les pauvres le font avec celles de moutons : de sorte qu'en hiver tout le monde à Pékin est couvert de peaux d'animaux, & il y en a telles qui coûtent jusqu'à deux, trois & quatre cents écus.

Par rapport à la viande, au poisson, aux fruits & aux autres provisions, il suffit de dire qu'ils ont tout ce que nous avons en Europe, & plusieurs autres que nous n'avons point ; & l'on peut juger de l'abondance par le bas prix où elles sont. Comme la langue des Chinois est fort laconique, aussi bien que leur écriture, ils expriment toutes ces choses avec six lettres ou syllabes. Les deux premières p.398 sont *où-cò*, & signifient les cinq principales sortes de grains, à savoir le riz, le froment, l'avoine, le millet, les pois & les fèves, auxquels on peut ajouter les diverses sortes de légumes, comme les faséoles, la vesse, & les pois

chiches. Les deux autres sont *lo-yo*, c'est-à-dire, six sortes de chairs d'animaux domestiques, qui sont le cheval, le bœuf, le porc, le chien, le mulet & la chèvre. Les deux dernières *pe-quò*, signifient cent sortes de fruits, c'est-à-dire, les poires, & entr'autres les goyaves, qui sont une espèce particulière, les pommes, les nèfles, les pêches, le raisin, les oranges, les noix, les châtaignes, les grenades, les citrons, les limons, les pommes de pin, les pistaches & autres...

Il y en a plusieurs qui sont particuliers au pays, comme des figues des Indes, des ananas, & autres de l'Asie, dont on a parlé ; mais il y en a un qui l'est entièrement à la Chine, qu'on appelle *vivas* ; il est jaune quand il est mûr, & d'un goût aigre-doux : on n'en avale que le jus. Il y a encore trois autres fruits excellents. Le premier appelé *naichi*, ou *lichias* par les Portugais, qui est de la grandeur & de la figure d'une noix, avec une écorce aussi mince qu'une écaille de poisson. p.399 Il est vert avant que d'être mûr ; & lorsqu'il l'est, il approche de l'incarnat. Les Chinois le trouvent si agréable au goût, qu'ils en font sécher pour le garder. L'arbre est haut comme un poirier. Le second appelé *loungans*, est doux & rond comme le précédent, mais d'une couleur verdâtre. L'arbre est fort plein de feuilles, & porte ses fruits en grappes. Il est excellent, soit frais, soit séché. Le troisième, *seysou*, a la figure & la couleur d'une orange, avec une écorce délicate & polie ; le goût en est très doux, & il a quelques petits noyaux. On le mange vert & sec, confit dans le sucre ; mais il faut prendre garde de ne pas manger d'écrevisses après, car cela cause de terribles cours de ventre. Les Espagnols, en retournant de Manille à la Nouvelle Espagne, en apportent quantité de confits dans le sucre. L'arbre & ses feuilles sont comme nos cerisiers. On les peut voir tous trois dans les planches suivantes.

Entre tous les arbres de la Chine, il n'y en a guère de plus surprenant pour les Européens que celui du suif végétatif, qui, à ce que je crois, ne se trouve en aucun autre endroit du monde. Il est de la grandeur d'un cerisier, son tronc est court, son écorce fort unie, & sa p.400 feuille a la forme d'un cœur de couleur de feu. Son fruit a l'écorce dure, & lorsqu'il est mûr, il s'ouvre en trois parties comme celui des marronniers ; l'on trouve en dedans trois noyaux blancs de la grosseur d'une noisette, & dont la substance a la couleur, l'odeur, la consistance & toutes les autres qualités du suif ; quand on l'a fondue & mêlée avec quelque peu d'huile pour la rendre plus molle, on en fait des chandelles, comme celles que l'on fait du suif des animaux. Elles seraient aussi bonnes que les nôtres, si les

Fig. 1.
NAICHI
LICHIAS

Fig. 2
LOUNGANS

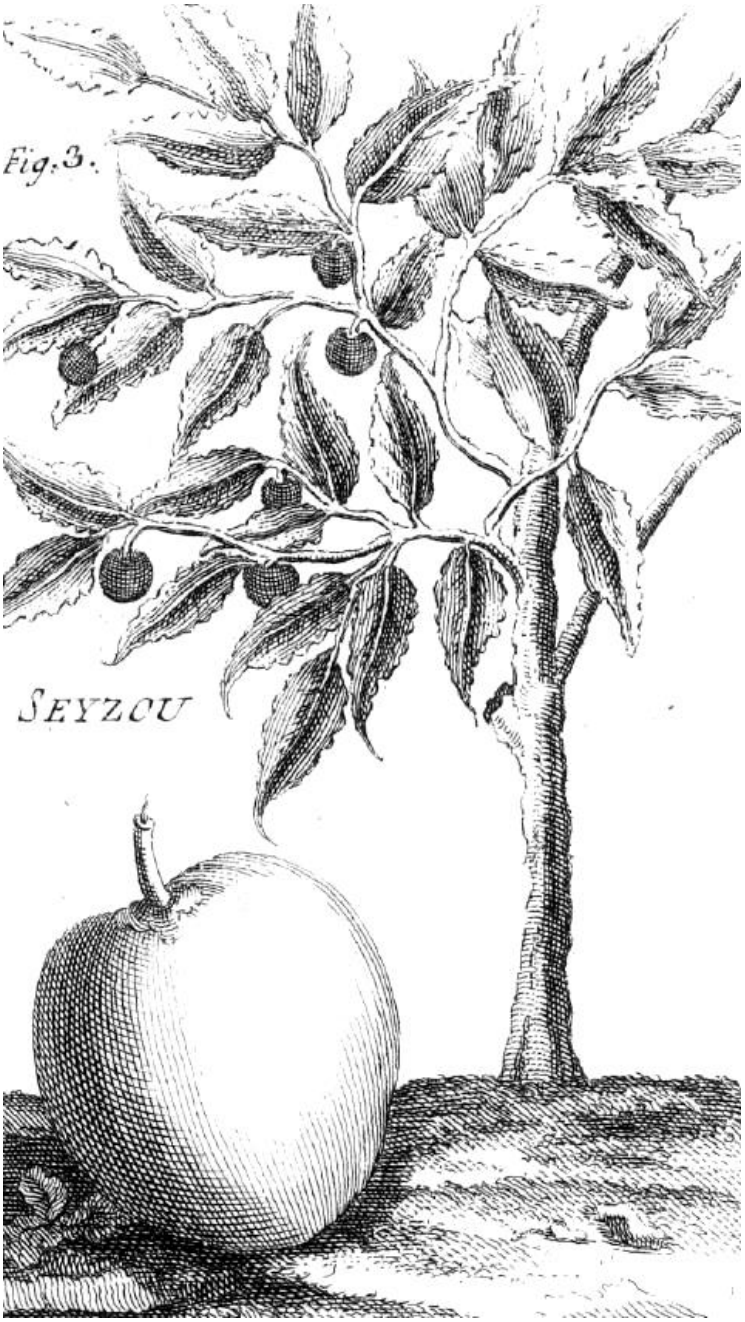
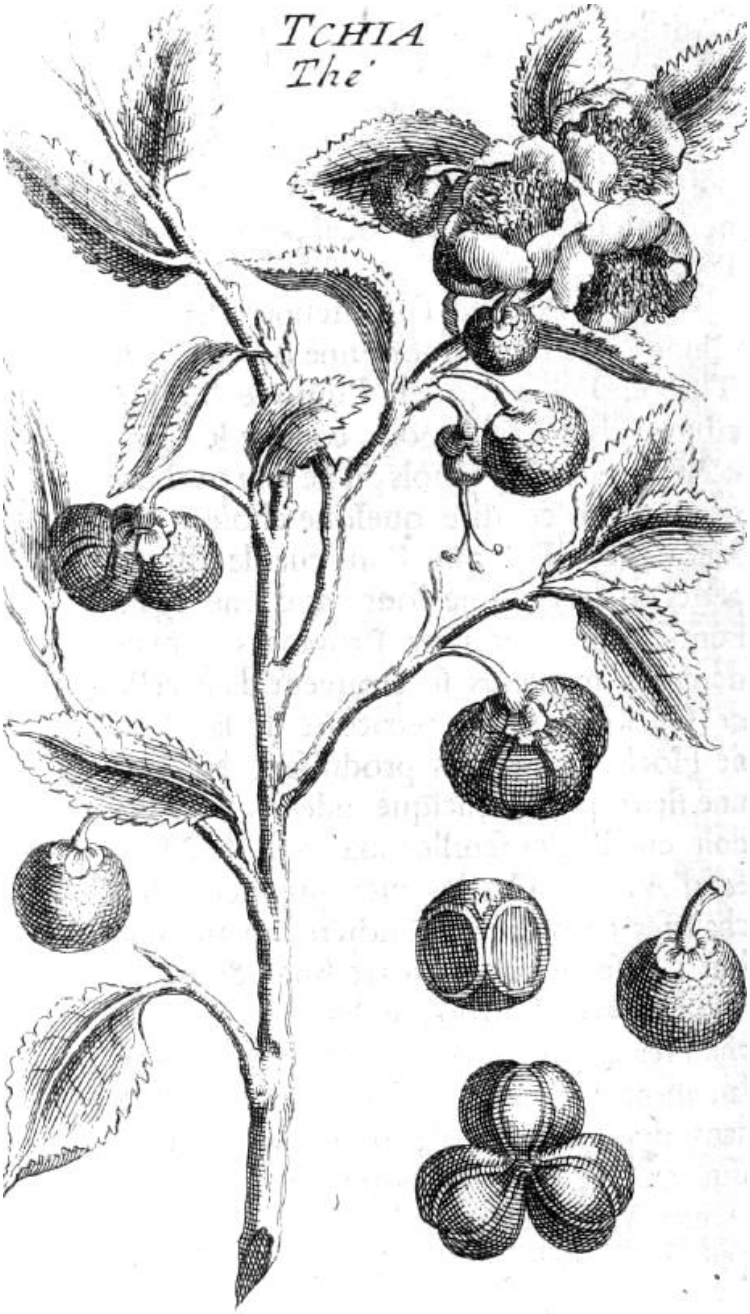


Fig. 3.
SEYZOU


TCHIA
Thé

Chinois la savaient purifier, & s'ils y mettaient une mèche de coton ; mais au lieu de cela, quoiqu'ils en aient abondamment, ils la font d'un morceau de bois sec très mince, entouré d'un filet de moelle de jonc, lequel par sa porosité reçoit la substance du suif, qui sert d'aliment à la flamme : c'est ce qui les rend moins claires, par rapport à la fumée du bois, & leur donne une odeur qui n'est pas agréable. Les avenues de ces arbres plantées en symétrie, font de loin un très bel effet, à cause de ce mélange de blanc & de rouge.

L'on trouve encore dans la Chine un arbre qui porte un fruit dont l'écorce sèche, mise en poudre, tient lieu de p.401 poivre, mais il n'est pas tout-à-fait si fort. L'arbre est gros comme un noyer, & produit de certaines baies grosses comme des pois, qui sont de couleur de cendre, & que l'on fait sécher au soleil pour en avoir l'écorce.

Comme l'on ne fait aucune visite à la Chine, que l'on ne consume beaucoup de thé ou *tchia*, qui est l'unique boisson estimée chez les Chinois, comme le chocolat chez les Espagnols, il ne sera pas hors de propos d'en dire quelque chose. Ce sont des feuilles que l'on cueille sur de petits arbres, qui ne sont pas d'une égale bonté dans toutes les provinces, mais dont les meilleurs se trouvent dans celle de Chekian, sur le territoire de la ville de Hochicheou. Ils produisent en été une fleur qui a quelque odeur, mais on doit cueillir les feuilles aux mois de mars & d'avril. On les met premièrement à chauffer dans une chaudière sur un feu lent, ensuite sur une natte fine, & on les retourne avec la main ; on les remet encore à chauffer, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches : & enfin on les renferme dans des vaisseaux de bois ou d'étain, afin qu'elles ne s'évaporent pas, & ne prennent pas d'humidité. Lorsqu'on veut s'en servir ensuite, on les met dans un p.402 pot, & l'on y verse de l'eau bouillante qui les fait revenir vertes, & étendues comme auparavant. L'eau en répand un odeur douce, & a un goût qui n'est point désagréable, surtout lorsque les feuilles la rendent de couleur verte. Il y en a de tant de sortes, & dont les vertus sont si différentes, qu'il s'en trouve depuis dix sols la livre jusqu'à deux écus. On en voit d'une espèce qui rend l'eau de couleur d'or, & une autre qui la rend verte ; & quant au goût, il est généralement amer, mais le plus amer est le meilleur, le plus estimé & le plus cher. On l'appelle *sumlo*. Il le font prendre aussi chaud que l'on peut, & sans sucre, ou bien en ayant un petit morceau de candi dans la bouche. Les Chinois disent qu'ils sont redevables au thé de ne voir dans leur empire ni

goutte, ni pierre, ni gravelle. Ils prétendent que quand il est pris après le dîner, il prévient l'indigestion, & ôte les crudités de l'estomac qu'il aide à la coction, & empêche l'ivresse ; qu'il délivre des mauvaises suites d'une crapule excessive, parce qu'il dessèche & dissout les humeurs superflues ; qu'il est d'un grand secours aux gens d'étude qui veulent veiller.

Ils, le regardent comme un grand p.403 fébrifuge, en le prenant plus fort qu'à l'ordinaire, quand l'accès est prêt à venir, & faisant suer le malade. On en peut voir la plante & la feuille dans la figure précédente. Il produit entre ses branches, de certaines semences grosses comme des pois, vertes au-dehors, & jaunes en dedans ; il y en a cependant une espèce qui les produit comme des fèves de différentes figures. Les feuilles sont larges & longues comme le pouce. Lorsqu'elles sont dans leur verdeur, elles sont rouges, polies, transparentes & pliantes ; mais dans leur maturité elles deviennent blanches, dures, & se brisent facilement.

On trouve aussi de la rhubarbe, surtout dans les provinces de Souchouen, Xensi & dans les environs de Soucheou, ville qui n'est pas fort éloignée de la Grande muraille. Cette plante vient dans des lieux humides, & dans une espèce de terre rouge. Ses feuilles sont ordinairement longues de deux palmes, cotonneuses & étroites proche du fonds. La tige s'élève d'un pied, & porte des fleurs semblables aux grandes violettes ; lorsqu'on les presse il en sort un sucre blanc, d'une odeur forte & désagréable. La racine a trois pieds de long, & est de la grosseur d'un bras humain ; le dedans est jaune, p.404 avec quelques veines rouges, d'où sort un suc visqueux, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le rouge. Le temps de la recueillir est pendant tout l'hiver, jusqu'au mois de mai, avant qu'elle commence à pousser, parce qu'en été elle est légère, poreuse, & sans ce suc visqueux, qui fait toute sa vertu. Lorsqu'on l'a recueillie, on en ôte les barbes, & on la coupe par petits morceaux, que l'on met sur une table, & que l'on tourne trois & quatre fois par jour, afin qu'ils ne perdent pas leur suc, mais s'en imbibent. Après 4 ou 5 jours on les enfile, & on les fait sécher au vent dans un endroit où le soleil ne vienne point ; parce qu'on a connu par expérience que ses rayons leur faisaient perdre leur vertu. Quand cette racine est fraîche, elle est très amère. Les Chinois l'appellent *tay-houam*, c'est-à-dire, jaune assez.

De la Chine

On trouve encore dans la Chine, & principalement dans les vallées profondes, une racine fort estimée dans toute l'Asie & l'Amérique, qui a la figure de deux jambes humaines, & que l'on appelle à cause de cela *gin-sem*, *gin* signifiant homme, & *sem* plante. L'on en trouve d'excellente dans les royaumes de la Corée & de Siam ; mais la meilleure est celle de la p.405 province de Leaotung. Sa couleur est jaune par dehors, & grise en dedans ; sa substance est pleine de certains filaments gros comme des cheveux. On a soin de la cueillir depuis la fin de juin jusqu'à celle de l'automne, les herboristes chinois disant que sa vertu est moindre dans le printemps. Ils prétendent que c'est un très excellent remède pour purifier le sang & rétablir les forces qu'une longue maladie aurait ôtées ; que même celui qui en a un petit morceau dans la bouche, soutient mieux la fatigue que celui qui n'en a pas. Cette racine fait plus de bien aux gens corpulents qu'à d'autres, parce que je crois que c'est un grand dissolvant, & qu'il ne serait pas propre aux gens maigres, surtout à ceux qui sont sujets à la toux, ou qui sont menacés d'une inflammation, ou d'un crachement de sang. Pour s'en servir, ou coupe le *gin-sem* ou *gin-seng* en morceaux très petits, on les jette dans un pot d'eau bouillante, que l'on tient bien couvert, après l'avoir retiré du feu ; & quand l'eau est devenue tiède, on la boit le matin à jeun. On règle la dose suivant l'âge de la personne. Depuis dix ans jusqu'à vingt la dose est un huitième d'once ; depuis vingt jusqu'à trente un huitième & demi ; depuis trente jusqu'à p.406 soixante un tiers d'once. Ces petits morceaux servent une seconde fois, mais avec la moitié moins d'eau : on peut encore ensuite la faire sécher au soleil, & la mettre dans du vin.

Les melons de toutes les espèces, les courges, les concombres, les navets & les raves sont tous excellents dans la Chine ; il n'y manque pas non plus de bons choux, de fenouil, d'oignons, d'ail, d'ache, de bourache, ni des autres herbes que nous avons en Europe ; mais celles du pays, sont & meilleures, & en plus grande quantité. Il y en a une qu'on appelle *linchio*, qui croît proche de l'eau, & produit un fruit avec deux cornes ; elle est assez tendre, & a le goût de l'amande. L'herbe appelée *pezzay* est d'un excellent goût. Il y a aussi quantité de patates, & de racines fort nourrissantes.

À l'égard des fleurs, on en voit une grande quantité & de très belles, surtout de tubéreuses. Les Chinois ont nos giroflées, nos roses, nos jasmins & plusieurs autres. Celles qui leur sont particulières, sont plus agréables à la vue qu'à

l'odorat ; & ils les font venir entre les pavés dans les cours, pour en faire de magnifiques espaliers. On les sème au printemps ; elles s'élèvent de 4 palmes en deux mois, p.407 & en durent 4 à 5. Il y en a de plusieurs sortes, dont les principales sont le *kiquon* & le *lauchiaye*. La première est comme un velours de diverses figures & couleurs ; la seconde n'est pas proprement une fleur, mais les feuilles que l'on voit à la cime de la plante ont tant de si belles couleurs, qu'on la préfère à toutes les fleurs.

La chasse est abondante, surtout proche de la cour, pendant trois mois d'hiver : ce qui fait qu'on trouve dans les marchés, pendant la longueur de deux portées de mousquet, des enfilades d'animaux, volatiles & à quatre pieds, droits sur leurs jambes, étant ainsi enduré par le froid, qui les empêche de se corrompre. Il y a des ours de trois espèces ; la première, appelée par les Chinois *gin-hioum*, ou ours-hommes ; la seconde *keou-hioum*, ours-chien ; & la troisième, *chou-hioum*, ours-porc, parce qu'ils leur trouvent ces ressemblances dans la tête & les pattes. On estime fort chez les Chinois dans les grands repas des pieds d'ours bien apprêtés ; & les Tartares en mangent la graisse crue, mêlée avec du miel, comme un met très friand.

Il y a de plusieurs espèces de tigres, entr'autres, le tigre royal, qui est grand comme le daim, & de couleur obscure p.408 tirant sur le roux, avec de longues raies noires ; & le tigre d'eau, ainsi nommé parce qu'il se nourrit de poisson, & demeure dans les bois proches des rivières.

On voit aussi à la Chine des rhinocéros. Cet animal est grand comme une vache, & ressemble au porc ; il a les pieds extrêmement gros, & le corps fort massif. Sa peau est couverte d'écailles larges, épaisses, noires & très dures, presque comme celles du crocodile. Il paraît avoir des bottes aux jambes, & à sa grosse tête une espèce de capuchon d'écailles, qui le fait nommer par les Portugais le moine des Indes. Sa gueule n'est pas fort ouverte, mais son museau est long, & armé d'une grande corne, qui le rend terrible aux tigres & aux lions, autant qu'aux buffles. Sa langue est merveilleuse, en ce qu'elle est recouverte d'une peau dure pleine de piquants, qui la fait ressembler à une lime d'acier, avec laquelle il ôte l'écorce de tout ce qu'il veut manger, jusqu'aux épines aiguës de certains arbres.

Il y a aussi une grande quantité d'autres animaux sauvages, comme de cerfs, de daims, de tigres, de sangliers, d'élans, de lièvres, de lapins, de chats, de souris sauvages & autres.

Le père le Comte dit que l'on trouve dans p.409 ces pays-là un serpent appelé *cobra-capelo*, qui a deux têtes qui conduisent le corps chacun à son tour ; l'une faisant ses fonctions pendant six mois, tandis que l'autre a les yeux & les oreilles fermés ; après quoi, celle-ci commence comme à revivre, & la première à perdre sa vigueur. Je ne l'ai point vu, ni même n'en ai rien entendu dire dans la Chine, c'est pourquoi je n'en veux point être garant.

Quant aux oiseaux, il y a un nombre prodigieux de faisans, de même qu'en Tartarie, de perdrix, de cailles, d'oies, de grues & de canards. L'on y voit des corneilles assez particulières pour leur plumage, parce que si toutes les autres sont noires, celles de la Chine ont le col & le ventre blanc ; elles ne valent rien à manger.

Le rossignol de la Chine surpasse pour le chant celui d'Europe, & le serin de Canarie ; sa voix est si harmonieuse, si sonore, si haute, & fait de si beaux passages, qu'il semble qu'il ait appris à chanter. Il est trois fois plus grand que le nôtre, mais de la même couleur de plumes, & on l'appelle *sayou*. Un autre oiseau, appelle *sanxo*, chante aussi assez bien ; il a deux taches blanches & rondes sous les yeux, & le reste du corps noir. Le p.410 *martinho*, comme l'appellent les Portugais, est encore un oiseau de cage ; nous en avons parlé dans la troisième partie.

Toute cette vaste étendue de pays, qui est la mieux cultivée de l'Univers, n'est qu'un jardin continuel, tant par l'agrément de ses campagnes, que par l'abondance de ses fruits : cela vient de ce qu'il n'y a que les extrémités des provinces de Quanton & de Quansi, qui soient au-delà du Tropique, tout le reste se trouvant dans la moitié inférieure de la zone tempérée ; si bien que dans les provinces de Pékin & de Chensi, la température est la même que dans les pays les plus septentrionaux. L'hiver y dure plus longtemps, qu'il ne fait ordinairement à la hauteur de 40 degrés, & la glace y devient si épaisse, tant dans les lacs que dans les rivières, qu'elle porte les chevaux & les chariots, depuis la mi-novembre jusqu'après février : je ne sais si c'est la force du froid ou la qualité de l'eau qui en est cause. Ainsi la Chine jouit de toutes les différences

des climats, à son avantage, sans éprouver les rigueurs extrêmes du Nord, ni les chaleurs excessives du Midi. Elle n'est pas toute en plaines, ni toute en montagnes, mais diversifiée dans une proportion non moins utile qu'agréable. p.411 Elle est remplie de petites collines qui sont toutes cultivées, quoiqu'elle ait dans chaque province ses plaines & ses forêts pleines d'excellents arbres, propres pour la sculpture la plus fine, & pour l'usage ordinaire des bâtiments. Le meilleur cependant de ces grandes montagnes est cultivé ; parce que les Chinois, qui sont extrêmement attachés à l'agriculture, aplanissent les endroits élevés, & y font des champs propres à semer, ne manquant pas de machines faciles pour faire aller l'eau sur le haut des montagnes. Rien n'est plus agréable à voir de loin, ces montagnes paraissant coupées par degrés, depuis le bas jusqu'en haut.

À l'égard des plaines, on peut dire qu'il y en a de si grandes, qu'entre Pékin & Nankin, on en voit une qui s'étend pendant plusieurs centaines de milles, sans qu'il y ait une palme de terre stérile, ou négligée. Ce peuple innombrable ne contribue pas peu à cela ; puisqu'un pays si vaste & si bien cultivé, peut à peine lui suffire. La terre est naturellement si fertile, qu'on fait deux récoltes tous les ans, semant dans le même temps qu'on moissonne : & elle ne se fatigue pas pour cela ; au contraire elle rend encore plus abondamment, comme on dit de la province de p.412 Chianton, qu'une bonne moisson d'une année suffit pour la nourrir dix. Cela surprend aussi fort les Chinois, quand on leur dit que nos champs, après avoir porté une année, deviennent maigres, & encore plus, qu'il faut les laisser une année sans rien faire.

Les étangs que font dans certains endroits de la Chine les torrents qui tombent en hiver des montagnes, sont cause que l'été le pays est rempli de sables, & par conséquent stérile.

Les lacs, qui sont formés des sources naturelles d'eau, sont abondants en poisson, & donnent un grand revenu à l'empereur, à cause du sel.

Il y en a un dans la province de Fokien, dont l'eau est verte, & teint le fer de couleur de cuivre ; ce qui peut venir d'une grande quantité de vitriol.

Celle de Canton a des eaux qui sont claires en été & en hiver, mais bleues en automne, & dont on se sert pour teindre des étoffes. Il y a aussi une montagne pleine de cavernes affreuses à la vue, où se trouve un gouffre dans lequel on n'a

pas plutôt jeté une pierre, qu'on entend un bruit semblable à celui du tonnerre ; & qu'il s'élève peu après un brouillard épais, qui se résout aussitôt en pluie. Je ne p.413 rapporte ceci que sur ce que l'on m'a dit.

Dans l'île d'Hainan, qui dépend de la Chine, est une certaine eau qui pétrifie les poissons, même les écrevisses.

Les Chinois ont presque de toutes les espèces de poissons que nous avons, & aussi plusieurs autres qu'on ne trouve que chez eux. Parmi ceux-ci, il y en a un dont le mâle s'appelle *poisson d'o*r, & la femelle *poisson d'argent* : parce que le premier qui est rouge depuis la tête jusqu'au milieu du corps, a le reste d'une couleur d'or fort brillante ; & que la femelle qui est blanche, a de même la moitié du corps d'une couleur d'argent le plus fin. Ils sont de la longueur & de la grosseur d'un doigt ; leur queue n'est pas plate, comme aux autres poissons, mais ronde.

Il y a beaucoup de fleuves navigables, mais voici les deux principaux. Le premier s'appelle Kiam, a un mille & demi de largeur & est très profond : c'est pourquoi les Chinois ont coutume de dire *Hai vou pim, Kiam vou ti* ; c'est-à-dire : *comme la mer n'a point de bornes, ainsi Kiam n'a point de fond*. Sa profondeur est certainement de 60 brasses ; & il devient si rapide en hiver, à cause des torrents qu'il reçoit, qu'il forme souvent de petites îles, & les transporte d'un lieu à un autre. Il vient de la p.414 province de Junnan ; & traversant celle de Soutchouen, d'Houquam & de Nankin pendant 400 lieues de pays, il se dégorge dans l'océan Oriental, vis-à-vis de l'île de Tsummim, qui s'agrandit tous les jours par les terres que ce fleuve y porte.

L'autre s'appelle Hoamhochin, & prend sa couleur jaune de la terre qu'il charrie, surtout en temps de pluie. Il a sa source dans les montagnes qui bornent la province de Soutchouen du côté de l'occident. Il entre dans la Tartarie, où ayant arrosé un vaste pays le long de la Grande muraille, il rentre dans la Chine, traverse les provinces de Chansi, de Chensi, une partie de celle de Nankin, baigne celle de Honan ; & après un cours de 1.700 milles, il va se jeter dans la mer, assez proche du Kiam. Ce fleuve est large, mais peu profond ; il cause de grands ravages par la rapidité, en rompant ses digues tous les ans.

Quoique la Chine soit abreuvée par quantité de rivières & de canaux, & qu'elle soit couverte de plusieurs lacs & étangs ; cependant l'air y est

généralement fort sain, & les saisons y sont aussi régulières qu'en Europe. Les provinces septentrionales sont extrêmement froides, les méridionales chaudes & celles du p.415 milieu tempérées. Il est bien vrai, que vers les provinces du Midi, il souffle dans certains temps un vent si pestiféré qu'il détruit beaucoup de monde ; mais on a un puissant antidote pour s'en préserver, qui sont certaines bagues de *tumbaga*, que portent aussi les Portugais de Macao ; parce que cette ville est exposée à ces vents-là, aussi bien que Manille & la Vera-Cruz, dans la Nouvelle Espagne : c'est pourquoi les Espagnols font grand cas de ces bagues, & les achètent très cher. Le tumbaga est une composition de plusieurs métaux fondus ensemble ; à savoir une seizième partie d'une once d'or, autant de ce cuivre appelle *toutounaga*, qui croît dans la Chine, & la sixième partie d'une huitaine d'once de limaille d'acier. Il faut apporter beaucoup de soin pour la faire, parce qu'elle se casse facilement.

@

Chapitre VI

De l'origine des Tartares orientaux. De leur établissement sur le trône de la Chine. Des guerres qui ont suivi

@

p.416 L'origine des princes tartares est si obscure, que tous ceux qui en ont voulu parler ont donné dans les fables. Ils ont commencé dans ce siècle par un petit chef de hordes, ou capitaine de bandits ou tartares errants, qui s'appelait Tien-Mim, & à qui, comme les historiens l'écrivent, l'empereur Van-lie donna le gouvernement de la vallée de Moncheou & des pays voisins, à condition qu'il les défendrait contre les Tartares orientaux, qui étaient divisés en sept petites principautés. Tien-Mim étant mort en 1628, son fils Tien-çoum continua la guerre jusqu'à sa mort, qui arriva en 1634. Cum-té, fils de Tien-çoum, fut appelé par les Chinois pour les secourir, & conquit presque toute la Chine ; mais il mourut en 1644 dans le temps qu'il allait en prendre possession. Son fils Xoun-ki, âgé de six ans, fut reconnu pour empereur à Pékin, & mourut en 1662. Laissant p.417 pour héritier son fils, appelé Cam-hi, qui règne aujourd'hui.

Avant que de raconter de quelle manière ces princes ont conquis la Chine, il faut remarquer que la Tartarie, qui comprend toute l'Asie septentrionale, est divisée par les Chinois en orientale & occidentale. Les peuples de l'une & de l'autre sont la plupart errants avec leurs troupeaux, & vivent sous des tentes. Les Occidentaux sont incomparablement plus puissants ; ils occupent tout le pays qui est entre l'extrémité de la province de Pékin, le Mogol, la Perse & la Moscovie. La Tartarie orientale s'étend depuis le pays de Leaotoun vers l'Orient, au-delà du Japon, & comprend les pays de Niouché au nord de la Corée ; de Nioulhan au nord de Youpi, à l'est de Niouché, & celui de Yeço au nord-est du Japon, & à l'est de Youpi. Ces pays sont pauvres & mal peuplés, n'y ayant que deux ou trois petites villes, & tout le reste étant inculte, à cause des bois & des montagnes. On ne laisse cependant pas de craindre ces Tartares, quand ils sont assemblés, parce qu'ils résistent à la fatigue, étant nés sous un climat si rude, & accoutumés à être toujours à cheval, soit pour la chasse, soit pour la guerre. Ils se firent connaître p.418 par leurs courses dans la Chine, plus de 200 ans avant la

naissance de Jésus-Christ ; mais dans le douzième siècle, ils se rendirent maîtres du pays de Leaotoun, de Pékin, de Xensi & de Xanton. Les ancêtres du prince tartare, qui règne dans la Chine, non seulement n'ont jamais été maîtres de la Tartarie orientale, mais pas même du pays de Niouché ; parce qu'il y avait de ce côté-là sept seigneurs différents. Et le père Adam a écrit que Tiençoum, bisaïeul de l'empereur d'aujourd'hui, n'avait que 8.000 soldats lorsqu'il entra dans la Chine, dont le nombre augmenta tout d'un coup par le concours du reste des Tartares orientaux, & une multitude d'occidentaux, qui étaient plutôt attirés par l'abondance du butin, que par le bruit de ses victoires.

Voici donc comment ces Tartares orientaux s'emparèrent de la Chine. Pendant le règne de la famille Mim, & que les forces de l'empire étaient occupées à la garde des frontières du côté de la Tartarie, huit chefs de voleurs se mirent en campagne, & eurent bientôt assemblé huit armées. Comme ils avaient tous de l'ambition, ils combattirent si souvent les uns contre les autres, qu'ils se réduisirent à deux, l'un appelé Li & l'autre p.419 Cham ; ce dernier prit la route des provinces occidentales de Souchouen & de Houquan, & Li se retira vers les septentrionales. Après que celui-ci eut réduit sous son obéissance la province de Xensi, il assiégea la ville capitale de celle de Honan ; & ayant levé le siège la première fois avec perte, il y retourna une seconde avec un plus grand nombre de troupes ; mais les assiégés se défendirent constamment pendant six mois, & se trouvèrent réduits, faute de provisions, à manger de la chair humaine. L'armée impériale vint enfin au secours ; & ayant fait couper les digues du fleuve Jaune, dans l'intention d'inonder le camp des voleurs, elle inonda, au lieu de cela, toute la ville, où il y eut 300.000 habitants de noyés. Cela arriva dans le mois d'octobre en 1642. Li se rendit après cela maître de toute la province, comme il l'était de celle de Xensi, fit mourir premièrement tous les gouverneurs, reçut le peuple très favorablement, & le déchargea de si bonne grâce des taxes, que quantité de soldats impériaux vinrent se mettre à son service. Alors Li changea le titre de capitaine de voleurs en celui d'empereur ; & étant entré dans la province de Pékin, il prit sa route vers la capitale (où il avait déjà p.420 envoyé quantité de ses créatures pour gagner le peuple, & l'attirer à son parti), sûr d'y entrer, tant par la grande faction qu'il y avait, que par les différends qui régnaient entre les ministres & les eunuques. Il y avait 70.000 hommes de garnison dans Pékin ; & cependant trois jours après qu'il fut arrivé devant cette

ville, on lui en ouvrit les portes. Il y entra à la tête de 300.000 soldats, & fut directement au palais de l'empereur, qui se mortifiait par des jeûnes avec ses bonzes. Lorsque le pénitent se vit ainsi trahi de tous côtés, il essaya de sortir avec 600 hommes armés, & de périr glorieusement ; mais il se trouva abandonné de ce peu de gens, à qui une telle résolution de mourir ne plaisait pas ; de sorte qu'il retourna au palais, & s'étant retiré dans le jardin, il écrivit ces paroles sur le bord de sa robe : *Mes propres sujets m'ont trahi, fais de moi ce que tu voudras, pourvu que tu ne fasses point de mal à mon peuple.* Il prit alors un poignard, & voulut en tuer une de ses filles prête à marier, afin qu'elle ne tombât point entre les mains des voleurs ; mais ayant évité le coup, & étant blessée au bras, elle tomba évanouie. À la fin ce monarque se passant une écharpe autour du col, s'étrangla, âgé de trente-six ans. p.421 Sa perte entraîna celle de toute sa nombreuse famille de 80.000 personnes, que l'on extermina les uns après les autres.

Le chef colao, suivant l'exemple de son maître, se pendit ; l'impératrice & ses fidèles eunuques en firent autant. On chercha le lendemain le corps du prince que l'on trouva, & à qui l'on fit mille indignités en présence du tyran, qui était assis sur le trône. Il fit couper la tête aux deux jeunes fils de l'empereur, l'aîné s'étant sauvé ; & après qu'on eut mis tous les ministres à mort, il abandonna la ville à la fureur & à l'incontinence des soldats.

Lorsque je considère la funeste fin de cette famille, il me souvient de ce qu'on lit dans le livre de la Sagesse : *Per ea quæ deliquerit, per ea quæ punietur*. Parce que d'un état bas, elle était montée sur le trône impérial, par l'artifice d'un de ses ancêtres, qui de vil domestique de bonzes, s'étant fait capitaine de voleurs, chassa la famille Yuen des Tartares occidentaux, qui avait régné 89 ans, & établit la famille Mim, qui a continué sur le trône pendant 276 ans, dans vingt-un empereurs, jusqu'à ce qu'un autre capitaine de voleurs l'ait entièrement détruite.

p.422 Li après avoir laissé une garnison suffisante dans Pékin, se prépara pour aller donner bataille au général Ousanquey, qui avait le souverain commandement de l'armée chinoise, composée de 60.000 hommes, & employée dans la province de Leaotoun contre les Tartares. Il s'avança donc pour attaquer la ville, mais il trouva Oufanquey qui la défendait courageusement ; de sorte

qu'il fit amener le père de ce général devant les murailles, le menaçant de le faire mourir d'une mort très cruelle, s'il ne lui rendait pas la ville. Ousanquey voyant de dessus les murailles son père en cet état, se mit à genoux, lui demanda pardon, en lui disant qu'il devait plus à son prince & à sa patrie qu'à lui, & qu'il valait mieux mourir que de servir des voleurs. Le père loua fort la généreuse résolution de son fils, & subit volontiers la mort qu'on lui donna.

Oufanquey pour venger la mort de son maître & celle de son père, envoya une ambassade solennelle au Tartare Coumté, avec des présents considérables, pour l'inviter à marcher avec son armée contre l'usurpateur, à certaines conditions dont ils convinrent entre eux. Il ne vint pas, mais il vola à la Chine p.423 avec 60.000 hommes, & fit bientôt lever le siège, avec perte du côté des assiégeants. Li retourna donc dans Pékin ; & ne s'y trouvant pas en sûreté, il en enleva tous les trésors, mit le feu à la ville & au palais, & s'enfuit ensuite avec son armée dans la province de Xensi, étant toujours poursuivi par l'ennemi.

Sur ces entrefaites le Tartare Coumté mourut, après avoir conquis la plus grande partie de la Chine, laissant un fils mineur pour héritier, & le gouvernement de l'empire, avec le faix de la guerre à Amavam son frère. Les Chinois espéraient que les Tartares, chargés de butin, s'en retourneraient chez eux ; mais ils furent bientôt trompés, & les vainqueurs arrivés à Pékin, refusèrent de passer outre, disant que l'empire était dû à leur valeur. On reçut ainsi en triomphe, avec l'acclamation du peuple, un enfant de six ans, qui avait cependant plus de prudence, que son âge n'en a ordinairement. On le plaça sur le trône, comme le libérateur de la patrie, & on le salua empereur, en criant : *Vansouy, Vansouy*, c'est-à-dire 10 & 10.000 ans ; & c'est avec cette acclamation que l'on a coutume de conférer l'empire. Xoun-ki a été le fondateur de cette nouvelle famille p.424 impériale, qu'on appelle en tartare & en chinois, Tai-chim, c'est-à-dire, de grande pureté ; & elle a commencé à régner en 1644.

Oufanquey, que l'on croit avoir tué en bataille le tyran Li, s'aperçut un peu tard, que pour chasser des chiens, il avait introduit des lions. Il reçut du Tartare la dignité de petit roi, & le titre de *pimsi*, c'est-à-dire, le pacificateur de l'Occident ; & on lui assigna la ville de Singan, capitale de Xensi, pour le lieu de sa résidence.

Lorsque le Tartare eut subjugué les provinces septentrionales, il tourna sa pensée & ses armes du côté des méridionales, mit le siège devant la capitale de la province de Nankin, où Houm-quam neveu de Van lie s'était fait déclarer empereur. Ce prince malheureux fut pris & conduit à Pékin, où on l'étrangla avec le fils aîné du dernier. Il fut ensuite assiéger la capitale de la province de Chekian, où Lovam, petit roi, avait refusé le titre d'empereur ; & qui voyant la ville attaquée par le Tartare, se rendit sur les murailles, & supplia à genoux l'ennemi de vouloir épargner les siens, en lui disant : *faites de moi ce que vous voudrez, me voici victime pour mes sujets*. Il sortit p.425 après cela de la ville, & fut se rendre volontairement entre les mains des Tartares ; mais cet acte de compassion ne sauva pas la vie au prince. On conserva seulement la ville & les habitants. Le succès de leurs armes varia dans les provinces de Fokien, Quantoum & Quamsi ; ils furent plus heureux dans les provinces du Nord, où ils semèrent de la dissension à force d'artifices entre les deux généraux chinois Ho & Kiam.

Dans ce temps-là un autre fameux capitaine de voleurs faisait un terrible ravage dans les provinces occidentales, & surtout dans celle de Souchouen. Il s'appelait Cham-hien-choum, c'était le Néron de la Chine & un démon incarné. Après avoir désolé par mille cruautés les provinces de Honan, Nankin & Kiamsi, il tourna toute sa fureur contre celle de Souchouen. La première chose qu'il fit fut de mettre à mort le petit roi de la famille derrière, avec plusieurs autres. Souvent pour un coupable, il faisait mourir tous les habitants d'une rue ; pour un soldat, tout un corps de 2.000 hommes ; & pour la faute d'un médecin, une centaine & plus. De 600 ministres qu'il avait, après que les trois ans de leur ministère étaient finis, à peine en conservait-il p.426 vingt, & il faisait périr tous les autres, sur des sujets fort légers. Il fit une fois un massacre de 5.000 eunuques, parce qu'il y en avait eu un qui ne lui avait pas donné le nom d'empereur, mais s'était servi de celui de Cham-hien-coum ; & pareillement de 20.000 bonzes, pour la faute d'un seul. Il ordonna une autre fois à tous les étudiants des provinces voisines de se rendre dans la ville, pour être examinés ; & lorsqu'ils y furent arrivés jusqu'au nombre de 18.000, il les fit tous mourir, sous prétexte que par leurs sophismes, ils excitaient le peuple à la révolte. Il condamna quatre fois à mort les pères Bouglio & Magaillans ; mais il leur

pardonna ensuite, à cause qu'il avait quelque inclination pour la religion catholique.

En l'année 1646, devant partir pour la province de Xensi contre les Tartares, il fit conduire hors de la ville de Kimtou tous les habitants liés & garrottés ; après s'être promené à cheval au milieu de ce peuple, qui demandait pardon à genoux, il fut quelque temps à rêver sur ce qu'il devait faire ; & il ordonna à la fin qu'on les exterminât comme des rebelles : aussitôt on fit devant ses yeux une boucherie de 600.000 personnes, dont les p.427 Pères de la Société baptisèrent beaucoup d'enfants. Après cette terrible exécution, il commanda à ses soldats de suivre son exemple, & que chacun tuât sa femme, comme étant d'un trop grand embarras à des gens qui font profession des armes. De 300 filles qu'il avait, il n'en garda que vingt pour le service des trois impératrices, & l'on tua tout ce qu'il y avait de femmes dans l'armée. Enfin, après avoir mis le feu à cette grande ville, il entra dans la province de Xensi ; mais lorsqu'on lui eut dit pour la troisième fois, que l'on voyait cinq vedettes de l'armée tartare, il sortit promptement de sa chambre sans cuirasse, fut hors du camp, pour savoir la vérité, & il eut le cœur percé d'une flèche que l'ennemi tira. Son armée fut bientôt battue & dissipée, & les peuples de Souchouen reçurent les Tartares comme leurs libérateurs.

Il y avait alors onze provinces presque toutes subjuguées par les Tartares ; il ne restait que les quatre méridionales qui obéissaient à l'empereur Youm-lie. On envoya de la cour trois petits rois, avec chacun un corps d'armée, qui assiégèrent la capitale de la province de Quantoum. Elle soutint le siège pendant un an, avec perte de part & d'autre ; mais à p.428 la fin elle fut prise le 24 de novembre en 1650. Elle fut exposée pendant dix jours à la fureur des soldats, qui firent mourir 200.000 habitants. L'armée des Tartares passa ensuite à Chaokin, d'où l'empereur Youm-lie se retira avec son peu de troupes dans la province de Quamsi, & puis dans celle de Younnan.

Amavam oncle & tuteur de l'empereur, mourut l'année suivante. C'était un homme prudent, aimé des Chinois, & à qui son neveu devait l'empire. Son frère, qui était un petit roi, prétendait avoir la régence ; mais tous les Grands s'y opposèrent, disant que Xoun-ki avait déjà quatorze ans, qu'il était marié avec la fille de Tan-yon roi des Tartares occidentaux, & qu'il pouvait gouverner lui-

même. Les Chinois s'obstinèrent si fort sur ce point, qu'après avoir remis à la porte du palais toutes les marques de leurs emplois, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient point les recevoir d'autres mains que de celles de l'empereur, sur quoi le petit roi se désista.

Xoun-ki, qui avait d'excellentes manières pour gagner l'amour des Chinois, se rendit familier avec eux ; ce qui était une maxime contraire à celle de ses prédécesseurs. Il conserva les lois, les p.429 statuts, & la politique des Chinois, en y changeant fort peu de chose : il maintint les six Grands tribunaux, établis depuis plus de 4.000 ans, mais il voulut qu'ils fussent composés de ministres tartares & chinois en nombre égal ; il abolit les six autres tribunaux, que la famille précédente avait établis dans Nankin. Or ce prudent monarque connaissant que le salut ou la ruine de la République dépend de l'examen exact des lettrés ; & ayant su qu'il y en avait quelques-uns qui avaient acheté le suffrage des examinateurs, il fit mourir trente-six de ces derniers, & ordonna à ceux qui avaient été examinés, de venir se faire examiner de nouveau : alors on accorda le pardon & le degré à ceux qui le méritaient, & l'on bannit les autres avec toute leur famille dans la Tartarie. On imposa aussi la même punition à plusieurs autres coupables pour peupler les déserts de ce pays, étant sûr que leurs enfants & leurs petits-fils s'accommoderaient au génie tartare.

En 1659, le corsaire Quesim fils de Nicolas, qui avait jusqu'alors infecté toute la côte par ses rapines & ses meurtres, & qui l'année précédente avait perdu 500 vaisseaux à la vue de Nankin, revint avec 3.000 pour l'assiéger : p.430 s'emparant en chemin de plusieurs villes & forteresses, dans le temps que la province était sous le gouvernement d'un jeune Chinois nommé Lam. Le général tartare dans un conseil de guerre que l'on tint, fut d'avis qu'étant impossible de défendre la ville, à cause de cette grande multitude d'habitants à qui on ne pouvait pas trop se fier, il fallait les tuer tous. Lam s'opposa à une si grande cruauté, & dit : *Si l'on ne peut pas remédier autrement à la sûreté de la ville, tuez-moi le premier !* & ces paroles amollirent le cœur de ces Barbares. Après vingt jours de siège, le jour de la naissance de Quesim arriva : alors toute son armée le célébra en festins & en jeux. Les Tartares se servirent de cette occasion, ils tombèrent la nuit sur l'armée des ennemis, qui étaient ensevelis dans le sommeil & l'ivresse, & les attaquèrent avec tant de conduite & de courage, qu'à peine y en eut-il

3.000 qui se sauvèrent dans leurs vaisseaux, laissant tout leur butin entre les mains des vainqueurs.

Quesim voulant se venger d'un si grand carnage, & de la mort de son père Nicolas & de ses frères, que les Tartares avaient massacrés, attaqua leur flotte ; & après un combat obstiné, prit, brûla & coula à p.431 fonds la plupart de leurs vaisseaux. Il fit particulièrement couper les oreilles, le nez & la tête à 4.000 Tartares, dont on jeta ensuite les troncs sur le rivage. L'empereur outré de cet affront, ordonna qu'on tuât tous ceux qui restaient sur la flotte, qui avaient dû ou vaincre, ou mourir pour la patrie.

Le même Quesim attaqua par mer & par terre en 1661 la ville & le château de l'île de Formosa, où les Hollandais, après l'avoir pris aux Espagnols, avaient bonne garnison. Après un siège de quatre mois, les assiégés pressés par la famine & sans espérance de secours, rendirent la ville & l'île à Quesim, qui y fixa le siège de son empire. Cette conquête le rendit si fier & si téméraire, qu'il eut l'audace d'envoyer le père Vittorio Ricci, dominicain, en ambassade au gouverneur de Manille, pour lui dire qu'il eût à payer un tribut annuel, sinon qu'il ferait un pont de bateaux depuis Formosa jusqu'à Manille pour la conquérir. Cette menace épouvanta si fort le gouverneur & toute la ville, qu'après avoir tenu conseil touchant la réponse que l'on devait faire, l'archevêque fut d'avis que l'on exposât le saint Sacrement. Après ces dévotions on renvoya le Père avec une réponse ferme ; p.432 mais à peine fut-il arrivé dans l'île de Formosa (O justes jugements de Dieu !), qu'il trouva le tyran mort enragé, s'étant coupé les doigts avec les dents, lorsqu'il eut appris la ligue que les Tartares & les Hollandais avaient faite contre lui ; que le gouverneur des Philippines avait découvert son complot, & fait mourir plusieurs milliers de Chinois : & outre cela l'inceste qu'un de ses fils avait commis avec une de ses femmes.

Le père de ce fameux pirate s'appelait Chinchiloum, & était originaire de Fokien. Il fut d'abord au service des Portugais à Macao, qui le baptisèrent, & lui donnèrent le nom de Nicolas. Ensuite, par l'amitié qu'il fit avec les Espagnols & les Hollandais, il acquit la faveur de l'empereur Louns-vou, & celle du Tartare ; mais il les trompait tous les deux. On le créa cependant petit roi, & on le fit venir à la cour. Alors Quesim son fils lui succéda dans la charge d'amiral ; & le Tartare en devenant jaloux, obligea le père de l'appeler auprès de lui par le moyen d'une

lettre. Il l'écrivit effectivement & la remit à l'empereur ; mais dans le même temps il en écrivit une autre, par où il avertissait son fils de ne pas venir, & la donna à un barbier de ses confidents, qui le p.433 trahit & la porta à l'empereur. Sur quoi ce prince le fit mourir ; & Quesim, quoiqu'il ne se fût pas rendu aux exhortations de son père, ni aux promesses du Tartare, eut cette fin misérable dont nous avons parlé.

Le fils de Quesim continua la guerre contre l'empereur régnant, qui soutenu par 25 vaisseaux des Hollandais, le chassa des places maritimes de Fokien & de la Chine. En 1683 ce monarque, ayant équipé une puissante flotte, lui enleva l'île de Formosa, dont il avait auparavant gagné les Grands & les mandarins. L'empereur fit conduire le reste des parents de Quesim à Pékin, où j'en ai vu un appelé Chinchiloum, à qui on a donné le titre de comte par une espèce de politique.

Pendant ces guerres intestines, & les heureux succès des armes tartares, l'infortuné Youm-lie se réfugia dans le royaume de Mienque, vulgairement appelé Pégu. Le Tartare le demanda à ce roi par des lettres très menaçantes ; & aussitôt qu'on le lui eut remis avec toute sa famille, on le fit étrangler. Les deux impératrices furent conduites à Pékin, où l'on croit qu'elles continuent toujours dans la religion catholique. Ce fut en p.434 1661 que l'on fit mourir le dernier de la famille Mim.

Cette même année fut fatale à l'empereur Xoun-ki. Étant devenu amoureux d'une très belle femme, pour en jouir plus librement, il fit venir son mari qu'il reprit de s'être mal acquitté de sa charge, & à qui il donna un soufflet, dont le pauvre malheureux mourut de chagrin au bout de trois jours. Il envoya chercher la femme, la fit entrer dans le palais, & contre la coutume, la déclara seconde impératrice, du vivant de la première. Cette nouvelle épouse accoucha d'un fils, pour la naissance duquel on fit de très grandes réjouissances ; mais trois mois après l'enfant mourut, & la mère ensuite. Ce prince fut si touché de cette perte, qu'étant devenu furieux, il se serait poignardé si l'impératrice sa mère & les eunuques ne l'avaient retenu : il voulut, par une exécrable pratique (que son successeur a suivie), que trente hommes se donnassent la mort volontairement, pour apaiser l'âme de sa concubine, qu'il disait lui apparaitre dans une figure épouvantable. Il ordonna aux Grands, aux ministres & au peuple trois mois de deuil pour l'impératrice, comme il l'appela dans la suite. La pompe funèbre fut bien plus grande que sa p.435 dignité ne le requérait. Le monarque lui-même, pleurant comme un enfant, mit les cendres

dans une urne d'argent, comme elle l'en avait prié de son vivant. On mit l'urne dans un très riche tombeau à la manière tartare ; & pendant ce temps-là on brûla une quantité incroyable d'étoffes précieuses de soie avec de l'or & de l'argent ; on distribua 200.000 écus aux pauvres, & 2.000 bonzes chantèrent pendant plusieurs jours. L'empereur avait l'esprit si fort égaré, qu'il sollicitait les eunuques & les filles à prendre l'habit de bonzes ; & oublia même si fort sa dignité, qu'il s'habilla comme eux, se rasa la tête, érigea dans son propre palais trois temples au culte des idoles qu'il avait méprisées auparavant, & courut par la ville, adorant tantôt celle-ci, & tantôt celle-là.

Le père Adam ne manquait pas de se rendre souvent auprès de lui, mais ses avis ne lui furent d'aucun secours ; parce que ce prince n'étant plus dans son bon sens, après l'avoir entendu, le congédiait avec le thé, sans lui rien dire. Enfin, la petite vérole le prit ; & quelques jours après, sentant ses forces manquer, il commanda qu'on appelât quatre Grands, en présence desquels il fit une espèce de confession en p.436 déclarant : Qu'il avait mal gouverné l'empire ; qu'il n'avait pas rendu le respect qu'il devait à son père, à son grand-père qui avaient été des princes excellents ; qu'il avait méprisé les conseils de sa mère ; que par avarice il avait fraudé les Grands de leurs gages, & qu'il avait dépensé cet argent fort inutilement ; qu'il avait trop favorisé les eunuques ; & aimé l'impératrice dernière morte si désordonnément, que le deuil qu'il en avait porté avait été incommode à lui-même & à ses sujets. Il laissa sous leur conduite son fils âgé de huit ans, il s'habilla ensuite, & ayant accommodé ses bras, il mourut vers minuit, à l'âge de 24 ans, en disant : *Je m'en vais*.

Après que l'on eut chassé tous les bonzes du palais, on renferma le corps pour le brûler au bout de cent jours. Cam-hi son second fils fut déclaré empereur trois jours après en 1662 comme le père l'avait ordonné ; la coutume étant chez les Tartares de suivre la volonté du père comme dictée du Ciel.

L'empire fut gouverné paisiblement au commencement par les quatre Grands. Ils firent couper la tête au chef des eunuques, comme ayant été la source de tant de maux ; on en bannit 4.000, & p.437 on en destina 1.000 aux emplois les plus bas.

On ordonna sur peine de mort, à cause des pirates, que tous les habitants des villes maritimes des six provinces eussent à changer d'habitation, & à se

retirer neuf milles dans les terres : on aplanit entièrement tous les jardins, les châteaux & les villes maritimes ; & l'on défendit partout le commerce par mer. Quantité de gens qui ne vivaient que de la pêche, périrent.

On publia en 1664 un édit contre la religion catholique, comme enseignant une mauvaise doctrine, & favorisant la révolte. Le père Adam comme chef avec trois de ses compagnons fut mis en prison, & on les jugea coupables devant plusieurs tribunaux. On somma à la cour tous les prêtres européens, & l'on condamna tous les livres des chrétiens. En 1665 on condamna en plein Conseil de tous les ministres le père Adam d'être pendu & écartelé ; mais comme dans ce temps-là on sentit par toute la ville des secousses d'un tremblement de terre, on pardonna à tout le monde, selon la coutume, excepté au père Adam ; néanmoins il fut délivré un mois après, qu'arriva le jour de la naissance du roi, & il mourut dans p.438 la suite tranquillement à Canton.

Sony le plus vieux des quatre tuteurs mourut en 1666, & Cam-hi prit solennellement possession du Gouvernement.

Un nouvel orage troubla l'empire en 1673 parce que Oufanquey dont on a parlé, très puissant petit roi dans la province de Younnan, qui avait introduit imprudemment les Tartares dans la Chine, étant appelé à la cour, refusa d'y aller, sinon en compagnie de 80.000 soldats. Il congédia les messagers, secoua le joug des Tartares, fit le calendrier chinois, & l'envoya aux rois voisins ses alliés ; mais celui de Tunquin le refusa. Oufanquey se rendit maître des provinces de Younnan, Soucheou, Quocicheou, & de la moitié de celle de Houquen : ce qui fut cause que l'empereur fit couper la tête au fils aîné de ce général, & mettre en pièces tous les rebelles qui étaient de la conjuration.

Deux ans après, les petits rois de Fokien & de Quamtoum se révoltèrent ; car après la mort de leurs pères ils prirent le chapeau chinois. Dans le même temps se forma la nouvelle puissance du petit roi de Formosa, comme nous l'avons dit. Le Tartare aurait bien eu de la peine, s'ils avaient été tous d'accord, & joint leurs p.439 forces pour la liberté de la patrie : mais le roi de Formosa, se voyant méprisé par celui de Fokien, se déclara contre lui, & eut l'avantage en bien des rencontres.

La Cour envoya des armées sous le commandement des petits rois tartares : un oncle de l'empereur en commanda une dans Houquam ; on en envoya une

autre dans Chekiam & Fokien, & une autre encore dans Quamtoum & Quamsi. Le roi de Fokien se voyant battu plusieurs fois, & ne se fiant plus à ses gens, se rasa la tête, & se rendit au Tartare, qui le reçut favorablement.

Le roi de Quamtoum ne recevant point d'Oufanquey le titre qui était dû à son rang, rompit la ligue & aida aux Tartares à réduire la province. L'empereur flatté de ces heureux succès, se rendit le 2 juillet 1675 chez les pères jésuites de Pékin, y écrivit avec le pinceau impérial deux caractères, *Kim-tien*, c'est-à-dire, adorer le Ciel ; & après y avoir mis son sceau, les donna aux Pères. Les copies de ces caractères que les religieux mettent dans leurs églises passent pour une approbation tacite de la religion catholique.

Oufanquey mourut en 1679 & son fils Houn-hoa fut proclamé empereur. Le 2 de septembre de la même année, on p.440 sentit deux heures avant midi un terrible tremblement de terre, qui ébranla tout le palais & les lieux circonvoisins, renversa plusieurs temples & quantité de maisons, accabla plus de 30.000 personnes, & obligea l'empereur & les Grands d'habiter sous des tentes, à cause de la durée de ce tremblement.

Le palais impérial fut brûlé en très peu de temps au mois de janvier 1680, la perte monta à 2.500.000 taes. La même année, le petit roi de la province de Quantoum, quoique soumis au Tartare, lui étant devenu suspect à cause de son esprit turbulent, & de la correspondance qu'il avait avec les Espagnols & les Hollandais (outre qu'ayant 40.000 soldats, il était devenu puissant & paraissait avoir envie de détruire Macao) reçut ordre de l'empereur, qui voulait le perdre, d'aller avec ses troupes contre les rebelles de Quamsi ; là, une bonne partie de ses troupes l'ayant abandonné, il fut obligé de se retirer dans sa province. Il y mourut le 9 d'octobre, dans le même temps que deux personnes venaient lui présenter de la part de l'empereur, comme une chose fort honorable, un cordon pour s'étrangler. On n'oublia pas pour cela de faire couper la tête à 112 personnes de la p.441 faction, parmi lesquelles il y avait trois de ses frères. Ce prince méritait un meilleur sort, parce qu'il avait beaucoup d'inclination pour l'Évangile, & favorisait fort les missionnaires.

Pendant que l'on travaillait à la confiscation de ses richesses immenses, le Tartare eut la curiosité de faire ouvrir le cercueil du père du petit roi qui n'était pas encore enterré, pour voir si le corps était habillé à la chinoise ; mais on le

trouva vêtu à la tartare, & on laissa les biens aux frères, dont un était gendre de l'empereur. Ce fut cette même année que les augustins espagnols vinrent dans la Chine, par les Philippines & par Macao.

L'année suivante, on coupa en quartiers à la cour, en présence du peuple, le petit roi de Fokien, qui s'était rendu volontairement aux Tartares, & on en jeta la chair aux chiens. C'était à cause des cruautés qu'il avait exercées contre divers ministres, qui lui avaient été suspects dans le temps de sa révolte. Ses frères, quoiqu'innocents, eurent tous la tête tranchée. L'empereur s'empara de la capitale de Younnan sans aucune opposition ; Houm-hoa se pendit & prévint la cruauté de son ennemi, qui fit ensuite déterrer les os d'Oufanquey, les fit porter à Pékin, p.442 en exposa une partie ignominieusement en divers endroits, pour faire peur aux autres, & en fit réduire l'autre en poussière pour la jeter au vent. L'année 1681 fut la centième depuis le commencement de la mission des Pères de la Compagnie dans la Chine.

Enfin, après tant de sang répandu & tant de cruautés, le Tartare fut en 1682 possesseur paisible de toutes les quinze provinces d'un si vaste empire, qui, à la faveur des discordes intestines, fut enlevé par une poignée de Barbares à une nation innombrable, prudente & politique. Cam-hi après cela, ayant résolu de voir le pays & les tombeaux de ses ancêtres, partit pour la Tartarie orientale le 23 de mars, avec le prince successeur, trois de ses femmes, quelques Grands & ministres des tribunaux, & environ 70.000 hommes de troupes : il voulut avoir aussi avec lui le père Verbiest, jésuite flamand.

Il fut ensuite en 1683 avec un bien plus grand train dans la Tartarie occidentale, n'ayant pas moins de 70.000 cavaliers ; parce qu'il ne veut pas que l'oisiveté & la délicatesse de la Chine les rendent paresseux, mais qu'ils s'accoutument aux fatigues de la guerre, & qu'ils s'occupent à chasser les bêtes sauvages. C'est p.443 en partie par la force de son autorité, & en partie par sa bonté, sa clémence, sa libéralité, & sa facilité à donner des titres, qu'il s'est rendu quarante provinces tributaires dans la Tartarie. Il mena cette fois le père Grimaldi avec lui.

@

Chapitre VII

Belles qualités de Cam-hi empereur de la Chine

@

Cam-hi, l'empereur régnant de la Chine, a l'esprit vif & pénétrant, la mémoire heureuse, & une fermeté de cœur si grande, que rien ne le peut ébranler : toutes ses inclinations sont nobles & dignes d'un grand roi, aimant extrêmement la justice & la vertu. Il s'applique également aux sciences & aux exercices du corps, au grand étonnement des Tartares, qui sont autant d'estime de son adresse que de sa force ; parce qu'il n'y a point de seigneur qui puisse plier l'arc dont il se sert, ni le manier aussi facilement que lui, tant à droite qu'à gauche, à cheval ou à pied, arrêté ou en courant à bride abattue. Il manie les armes à feu aussi bien qu'aucun Européen.

p.444 Les exercices militaires ne lui ôtent pas pour cela le goût de la musique, surtout de celle de l'Europe, dont il aime les principes, la méthode & les instruments : & certainement si la grande application qu'il donne aux affaires de l'empire lui avait laissé le temps d'apprendre à en jouer, il y aurait réussi. Mais comme l'art de régner est la première qualité d'un souverain, il s'attache régulièrement tous les matins, lorsque le soleil se lève, à donner audience à tous les tribunaux de Pékin, dont les premiers officiers lui viennent présenter les mémoires. Quand l'affaire est d'importance, il la remet au Conseil des colaos, qui sont proprement les ministres de l'empire ; sur l'avis desquels il se détermine comme il le trouve à propos. Les résolutions des tribunaux, des ministres, ou du Conseil de l'empire, n'ont aucune autorité sans son approbation : cela vient de ce que le Gouvernement de la Chine est si absolu, que l'on donne à l'empereur le nom de *tien-zou*, c'est-à-dire, Fils du Ciel, & de *hoangti*, souverain monarque. Ce titre ne lui serait pas mal attribué, si ce que dit le père Bartoli était vrai ; savoir, qu'autrefois les empereurs de la Chine ont subjugué, & se sont rendus tributaires 114 p.445 royaumes dans les Indes, étendant leurs conquêtes dans plusieurs grandes îles à l'Orient, & au midi de l'archipel, & jusqu'au golfe de Bengale.

Lorsque Cam-hi va à la chasse ou ailleurs, qui que ce soit qui se trouve lésé par les mandarins, le vient attendre sur le chemin, se met à genoux avec la requête entre les mains, & a justice promptement. Il n'a jamais eu aucun favori proche de lui, mais il a toujours gouverné seul ; & c'est pourquoi personne n'ose lui parler d'affaires qui ne le regardent point, ou dont on ne l'ait prié. Il a coutume de s'informer plusieurs fois en particulier, quand l'affaire le mérite, de diverses personnes, pendant qu'on en parle en public dans les tribunaux : il a outre cela une mémoire heureuse pour se ressouvenir de toutes les affaires qui se sont passées ; ce qui fait qu'il est très difficile de lui en imposer.

Quoique les empereurs chinois aient méprisé en tout temps toutes les nations étrangères, ne les trouvant pas même dignes d'avoir communication avec elles, Cam-hi cependant traite généreusement & avec beaucoup d'affection les ambassadeurs des princes étrangers, en fournissant dans son empire tout ce dont ils ont p.446 besoin, comme les Portugais, les Moscovites & les Hollandais peuvent en rendre témoignage. Il envoya aussi deux ambassadeurs aux Moscovites touchant la paix, quoique les Chinois n'envoient jamais d'ambassadeurs aux princes étrangers. On doit certainement cela aux jésuites, qui lui ont donné une idée avantageuse des royaumes de l'Europe par la quantité de raretés dont ils lui ont fait présent, encore plus en l'instruisant dans nos sciences & dans nos arts, qui lui font voir que hors de la Chine il y a aussi des gens savants & habiles.

Il veille de près sur les ministres par rapport à l'administration de la justice ; parce qu'après les avoir choisis sur l'avis des Conseils, il les punit sévèrement quand ils ne font pas leur devoir, & en met d'autres en leur place. Il est si sensible aux misères de ses sujets, que lorsqu'il arrive quelque stérilité, il leur remet non seulement 30, & 40.000.000 de tribut, mais quelquefois leur ouvre ses greniers pour les nourrir.

Il est servi par une grande multitude de courtisans & d'officiers, qui vivent à ses dépens ; en quoi il surpasse beaucoup les plus grandes cours de l'Europe. Pour ce qui regarde sa table, on le sert dans des p.447 bassins d'or & d'argent, selon la coutume du pays ; mais il fait voir sa modestie, en ce qu'il abhorre les excessives dépenses, pour le manger, aussi bien que pour ses habillements, observant en cela une des lois fondamentales de l'empire, qui est qu'aucune sorte de luxe ne doit se

trouver chez les Grands & chez les souverains. Ses appartements se ressentent de la même modestie ; parce qu'outre quelque peinture & quelque dorure, on n'y voit rien qui fasse voir la grandeur du prince qui les habite.

Pour parler particulièrement de ses habits, en hiver il les porte de soie unie doublée de zibelines ou d'hermines : on le voit quelquefois les jours de pluie avec une espèce de pourpoint de laine ; en été, ils ne sont que d'une simple toile d'ortie, sans aucun autre ornement qu'une grosse perle sur son bonnet, à la manière tartare. La chaise même qui sert à le porter, ou dans, ou hors le palais, n'est qu'une manière de brancard de bois verni, avec quelque petite lame de laiton ou quelque bande de sculpture dorée ; la magnificence des harnais des chevaux qu'il monte consiste seulement en des étriers de fer doré & des rênes de soie jaune. Cette modestie n'est pas un effet p.448 de l'avarice ; parce que quand il s'agit du bien public, il dépense généreusement des millions à faire nettoyer des canaux, bâtir des ponts, raccommoder les chemins, & soulager ses sujets qui sont dans le besoin.

Il aime si fort la chasse, qu'il s'y exerce tous les ans, non pas pendant quelques jours, mais pendant plusieurs mois, allant une ou deux fois dans les montagnes de la Tartarie. Non seulement il prend son divertissement de cette manière, mais il empêche ses soldats de s'accoutumer à la vie des Chinois ; voyant bien qu'il a subjugué avec une poignée de gens endurcis à la fatigue tant de milliers d'efféminés Chinois ; & qu'il lui serait impossible de conserver ses conquêtes, si les siens tombaient dans le même vice. Lui-même, pour donner exemple à ce nombre infini de soldats qu'il mène avec lui à la chasse, passe tout un jour à courre un sanglier, lui décochant toujours des flèches, jusqu'à lasser six à sept chevaux. Quelquefois il va longtemps à pied, & continue de chasser jusqu'au lieu déterminé, tout couvert de poussière & de sueur, sans changer d'habit ; & demeure exposé pendant plusieurs heures à un soleil très ardent sans vouloir se servir de parasol. p.449 Parmi toutes ces fatigues, il ne mange rien de délicat, & souvent se contente de mouton, ou de bœuf, dont la Tartarie est très abondante : cela engage les gens qui l'accompagnent à en faire autant, voyant que le prince s'attache particulièrement à ceux qui l'imitent, & méprise ceux qui ne suivent que leur fantaisie.

De crainte que les enfants des Grands & des mandarins les plus considérables parmi les Tartares & les Chinois, ne donnent dans le luxe & l'oisiveté, il les

charge des emplois les plus fatigants. Les uns ont le soin des chiens pour les mener à la chasse ; d'autres celui de gouverner les oiseaux de proie, & de les porter sur le poing ; il en occupe à préparer les viandes & le thé pour sa bouche, à servir à table, à faire des arcs & des flèches, à porter celles qui sont pour son usage & celui des princes ses enfants ; & enfin les plus favorisés sont employés à la garde avec les mandarins.

Tant de vertus chez d'autres nations suffiraient pour faire de ce prince un héros ; mais chez les Chinois, où les charges & les dignités ne se donnent qu'au mérite des lettres, il ne serait pas fort estimé, s'il ne s'était pas aussi signalé de ce côté-là, pour se conformer au génie de p.450 son peuple. Il s'est fort appliqué à la littérature chinoise, & il y a peu de livres qu'il n'ait lus. Il sait par cœur une bonne partie des œuvres de Confucius : il les a faites traduire en langue tartare, dont il a composé les préfaces, aussi bien que l'Histoire universelle de la Chine. Il est, outre cela, fort versé dans la poésie de l'une & de l'autre langue, parlant & écrivant aussi bien le tartare que le chinois.

Quant aux sciences de l'Europe, le père Verbiest lui a expliqué l'usage des principaux instruments de mathématiques ; le père Pereira, les principes de notre musique ; le père Gerbillon, les *Éléments* d'Euclide, qu'il a traduits pour lui en langue tartare. Ces Pères & les autres devaient aller tous les matins lui donner leçon au Palais, & on leur envoyait pour cet effet des chevaux de bonne heure. Après une application de plusieurs mois, il s'est rendu familières toutes les proportions les plus nécessaires & les plus utiles d'Euclide & d'Archimède, & leurs démonstrations. Après avoir appris les *Eléments*, il voulut que le père Thomas lui enseignât l'arithmétique, & ce qui regarde la géométrie. Il fait voir une inclination particulière pour la médecine des p.451 Européens, d'autant plus qu'il fut guéri d'une maladie par le moyen du quinquina, que lui donna le père Fontenay. La même curiosité, qui engagea ce monarque à connaître les sciences d'Europe, le porta aussi à s'informer de notre religion par le moyen des mêmes Pères ; & il en conçut une si bonne opinion, qu'il a dit depuis plusieurs fois qu'elle devait être un jour la religion dominante.

Quoique les Tartares aient la coutume, & croient même que c'est un point de religion, de présenter la première fille à l'empereur, qui peut l'accepter, & retenir celles qui lui plaisent ; Cam-hi cependant, considérant qu'une telle coutume avait

rendu ses prédécesseurs trop efféminés, est si éloigné d'avoir de ces désirs déréglés, que pendant les trois ou quatre mois qu'il s'occupe à la chasse & à la pêche, il ne mène jamais de femmes avec lui ; & il en a souvent refusé de très belles qu'on lui a offertes. Il sait trop bien qu'une vie dissolue rend le cœur mou, & fait tort à la santé ; & que les révoltes sont fréquentes dans les endroits où celui qui gouverne s'enferme avec une troupe de femmes, sans prendre garde aux affaires de l'État.

Il y a certains temps dans l'année, outre p.452 celui de la chasse, où les soldats sont occupés à faire les exercices militaires ; il récompense ceux qui font le mieux, pour encourager les autres. Parmi toutes ces excellentes qualités, il a une patience inimitable en tout, & ne se met jamais en colère. Depuis qu'il a su comme on fond en Europe les canons & les mortiers, il en a fait faire beaucoup pour le service de ses armées ; & a fait apprendre à quelques-uns de ses bombardiers la manière de tirer les bombes. Il aime si fort les sciences & les arts, que depuis six ans il a érigé dans son propre palais des académies de peintres, de graveurs, d'horlogers, & récompense ceux qui réussissent le mieux dans leurs ouvrages. Il avait de mon temps quatorze garçons & encore plus de filles, qu'il faisait élever d'une manière fort rigide, les obligeant d'apprendre les sciences & tous les exercices du corps. Quoique ce soit une coutume de donner le titre de petit roi aux fils de l'empereur, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge de seize ans, & un appartement séparé, avec une suite convenable, il ne l'a cependant pas voulu accorder à son aîné, qui en a déjà vingt-quatre, & a femmes & enfants, quoique le tribunal des princes & des officiers de la couronne l'en aient prié p.453 plusieurs fois. On a un soin particulier du second, qu'il a déclaré *hoang-tay-tse*, c'est-à-dire, le prince héritier de l'empire, parce qu'il est le premier qu'il eut de l'impératrice sa première femme, & que l'on préfère toujours les enfants de la princesse qui a le titre d'impératrice. Ce second fils est âgé de vingt-deux ans, a de belles qualités, est fort attaché à la vertu, & surtout montre beaucoup d'affection pour notre religion & pour les missionnaires.

@

Chapitre VIII

Richesses de l'empereur de la Chine

@

Tout homme de bon sens ne pourra douter que l'empereur de la Chine ne soit le plus riche monarque du monde, & par la grandeur de son empire, & parce que ses sujets non seulement lui obéissent à l'aveugle, mais l'adorent. Ce n'est pas sans fondement, que je dis qu'ils l'adorent, puisqu'aujourd'hui les empereurs de la Chine ont pouvoir de déifier ceux qui leur plaisent, comme autrefois le Sénat romain. Dans le temps que le père Matthieu Ricci entra dans la Chine, il p.454 vit commettre cette impiété à Van-lié, qui régnait alors. Il avait fait mourir un colao, appelé Cham-kiou-chem, parce qu'il avait quelque familiarité avec l'impératrice sa mère. La dame fâchée de la mort du colao, & craignant une semblable fin, tomba malade, & mourut peu de jours après. Le monarque pour rétablir par quelque honneur extraordinaire la réputation de sa mère, la déclara solennellement *kieou-lien-pousa*, c'est-à-dire la déesse des neufs fleurs : si bien qu'aujourd'hui on voit des temples érigés à son honneur dans tout l'empire, où elle est adorée sous ce titre : de même que la courtisane Flore, qui fut adorée par les Romains comme la déesse des fleurs. Un bonze pareillement de la secte des *taosons*, qui se marient & se rasent la tête, s'avança il y a quatre cents ans si fort dans les bonnes grâces de l'empereur, par le moyen de la chimie & de la magie, que ce prince qui pendant sa vie l'avait estimé plus qu'un homme, voulut, quand il fut mort, le déclarer dieu, seigneur du soleil, de la lune & des étoiles. Ces deux exemples suffisent pour faire voir quelle est l'obéissance aveugle des sujets, puisqu'ils croient que leur souverain a le pouvoir de faire d'un homme faible & p.455 misérable un dieu très puissant : & la flatterie des lettrés va si loin, que non seulement ils approuvent cela, mais persuadent encore au prince de faire des actions si contraires au bon sens.

Or, pour donner une idée légère des trésors immenses de l'empereur de la Chine, je ferai un petit catalogue de ce qui entre dans son Trésor, qui est tiré d'un auteur de grande autorité chez les Chinois, & dont les livres sont appelés *Où-hio-pien*.

Premièrement, il y entre tous les ans 18.600.000 écus d'argent, dans lesquels on ne compte point les droits que l'on paie pour tout ce que l'on achète & que l'on vend dans tout l'empire ; ni les rentes des terres, bois & jardins royaux qui sont en grand nombre ; ni l'argent des confiscations, qui monte quelquefois à plusieurs millions ; ni enfin les rentes des biens immeubles que l'on confisque aux rebelles, tels que ceux qui s'emparent des revenus de l'empereur ; ou qui étant dans les charges, volent à des particuliers jusqu'à 1.000 écus, ou qui ont commis des crimes énormes.

Il entre encore dans le Trésor, sous le titre des revenus de l'impératrice 1.823.962 écus, & dans les magasins de l'empereur p.456 43.328.834 sacs de riz & d'autres grains.

2° 1.315.937 pains de sel de 58 livres chacun.

3° 258 livres de vermillon le plus fin.

4° 94.737 livres de vernis.

5° 38.550 livres de fruits secs, comme de raisins, figues, noix & châtaignes.

On voit 1° dans la garde-robe de l'empereur 655.432 livres de diverses étoffes de soie de différentes couleurs, outre les habillements de ce prince que les barques apportent, comme nous l'avons dit.

2° 466.270 pièces d'étoffes de soie légères dont les Chinois se servent en été.

3° 272.903 livres de soie crue.

4° 396.480 pièces de toiles de coton.

5° 464.217 livres de coton.

6° 56.280 pièces de toile de chanvre.

7° 21.470 sacs de fèves que l'on donne aux chevaux de l'empereur au lieu d'avoine.

Enfin, 2.598.583 bottes de paille de quinze livres chacune. Ces deux derniers articles étaient ainsi du temps des empereurs chinois ; mais ils sont bien augmentés présentement, à cause de la grande quantité de chevaux que le monarque tartare entretient.

p.457 Outre toutes ces choses que rapporte le père Magaillans, on fournit la cour de bœufs, de moutons, de porcs, d'oies, de canards, de poulets & d'autres animaux domestiques, aussi bien que de toutes sortes de gibier & de poisson. Elle ne manque pas non plus d'herbes & de fruits, aussi frais dans le milieu de l'hiver que dans le printemps ; tant la nation est industrieuse à les conserver dans des lieux faits exprès pour cela : on y porte de l'huile, du beurre, du vinaigre & de toutes sortes d'épiceries, des vins de toutes parts, différentes sortes de farine, de pain & de biscuits ; & ainsi il est impossible de savoir la quantité de toutes les choses qui entrent tous les jours dans le palais impérial.

Je n'ai copié jusqu'ici, que ce que les pères Magaillans & Couplet en rapportent ; mais je vais faire comprendre en moins de paroles les richesses immenses de ce monarque. Ses sujets (en retranchant le tiers des 300.000.000 que lui donne le père Bartoli) sont au nombre de 200.000.000, selon les relations communes. Or l'empereur tire de tribut d'un chacun un taes, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge de dix-huit ans, & qu'ils n'ont pas passé celui de soixante. En déduisant p.458 présentement les femmes & les autres personnes franches, on peut calculer facilement à combien de millions monte cette capitation. Que l'on ajoute à cela les rentes foncières ; car toutes les terres de la Chine appartiennent à l'empereur, & par conséquent il n'y a point de palme de terre qui ne lui paie quelque chose. Si l'on considère donc la vaste étendue de cet empire, il ne sera pas difficile de comprendre, sans être un grand arithméticien, combien de millions il entre dans le Trésor impérial. Outre cela, il y a encore les douanes, & tout ce que nous avons dit auparavant ; ainsi on peut être persuadé, que comme il n'y a point de monarque au monde qui l'égale en nombre de sujets & de soldats, il n'y en a point aussi qui puisse faire comparaison avec lui pour les richesses & les revenus.

@

LIVRE QUATRIÈME

Chapitre premier

Retour de l'auteur à Nanchianfoum, par terre

@

Le froid de Pékin étant trop violent pour moi, je résolus de quitter cette ville, & de reprendre mon journal.

Le samedi 19 de novembre je fus trouver le père Grimaldi, pour le prier de me faire avoir trois mules pour mon voyage ; ce que son domestique fit, en les louant pour cinq leans & deux ziens d'argent fin de la Chine chacune, ce p.460 qui vaut autant que sept pièces & demie de huit : prix bien modique pour un voyage d'un mois & quatre jours.

Ce Père eut ensuite la bonté de me faire voir plusieurs instruments d'optique très beaux, pour multiplier & grossir les objets ; de géométrie, pour mesurer ; & d'arithmétique pour multiplier, & soustraire promptement sans le secours de la plume, qu'il a inventés pour l'empereur, qui aime fort ces sortes de choses. Il me dit qu'il était occupé dans le Palais à mettre en sa perfection une machine pour éteindre le feu, qui à force d'hommes & de vent jetterait l'eau à cent palmes de hauteur.

Il y avait trente ans que ce père demeurait à la Chine ; & comme il était fort aimé du prince, il eut l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avait voyagé dans plusieurs parties du monde, de l'Europe à la Chine, & de la Chine en Europe, en essuyant quelques disgrâces. Il fut une fois fait esclave par les Malais, le vaisseau sur lequel il était, ayant fait naufrage dans le détroit du Governador ; une autre fois il fut longtemps assiégé par le Savagi, en danger de perdre la vie ou la liberté ; & c'est pourquoi il n'y a personne qui puisse donner p.461 de meilleures relations que lui des empires de la Chine, de la Tartarie, & de toute l'Asie ; & d'autant plus, qu'il sait parfaitement la langue tartare & la chinoise. Je le priai de vouloir rendre service au public, en faisant imprimer quelque chose de ce qu'il avait vu ; mais il me répondit, qu'ayant lu (la dernière fois qu'il passa en Europe) tant de choses fausses, qu'on avait publiées de la Chine, il n'avait voulu rien faire imprimer, pour ne pas donner le démenti à tant d'auteurs ; surtout aux Hollandais, qui avaient mis sous la presse leur fameuse

ambassade au Grand Champ de Tartarie, (dont lui-même était l'interprète auprès de l'empereur à Pékin), où l'on trouve plus de mensonges que de lignes, dans les endroits où ils ne parlent pas de la description des villes. Cela était arrivé ainsi, parce qu'ils avaient amené avec eux des interprètes chinois des provinces méridionales, qui n'avaient jamais vu la cour impériale, & ne savaient pas le portugais : ce qui faisait que quand on leur demandait quelque chose, ou ils ne la savaient pas, ou la sachant, ils ne pouvaient pas l'expliquer ; & ainsi les Hollandais ont écrit au hasard, expliquant comme ils pouvaient les paroles confuses de leurs interprètes.

p.462 Le dimanche 20, je me promenai dans la nouvelle ville ; de là, je passai à la vieille, pour y voir le temple appelé *Ti-vam-miao*, ou le temple de tous les empereurs passés. C'est un somptueux palais, qui a plusieurs cours & plusieurs appartements. La dernière salle est aussi belle, aussi grande & aussi ornée que celle du palais impérial. On y voit dans de riches trônes les statues de tous les princes bons & mauvais, qui ont régné depuis 4.540 ans, en commençant par Fo-hi jusqu'à Xoun-ki père de l'empereur régnant. Ce temple est situé au milieu d'une des plus belles rues de la ville ; & des deux côtés, où sont les portes du temple, on voit deux arcs de triomphe avec chacun trois portes, qui méritent qu'on les considère. Tous ceux qui passent par là (de quelque qualité qu'ils puissent être) sont obligés, en arrivant à ces arcs de triomphe, de descendre de cheval & de marcher à pied jusqu'à ce qu'ils aient passé le frontispice du temple. L'empereur y fait tous les ans en l'honneur de ses prédécesseurs une infinité de cérémonies, qu'il serait trop long & trop ennuyeux de rapporter en détail.

Devant partir le mardi, j'allai faire mes adieux le lundi aux Pères jésuites, p.463 & en particulier au père Grimaldi, qui m'ayant mené dans sa chambre, me fit voir beaucoup de raretés, & entr'autres une ceinture que l'empereur lui avait donnée. Elle était jaune, & il y avait une gaine attachée qui était faite d'une très belle peau de poisson. Il n'y a point de doute que ce ne soit un grand présent à la Chine ; puisque celui qui le reçoit est respecté de tous les ministres des Grands & du peuple ; & que chacun est obligé, à la vue d'une telle couleur, de se mettre à genoux, & de toucher la terre avec le front, jusqu'à ce que celui qui le porte le cache : comme ce même Père le fit éprouver à un mandarin à Canton. Celui-ci avait demandé une montre au père Jacques Tarin de Valence, missionnaire observantin ; & le pauvre religieux ne l'ayant point apportée, il en

fut si indigné, qu'il eut la hardiesse de faire mettre dans la ville même où le Père avait sa mission, une déclaration, par laquelle il faisait savoir que la religion catholique était fausse, & qu'elle enseignait un mauvais chemin pour le salut éternel. Les chrétiens chinois en furent fort alarmés, & le firent savoir au Père, qui se rendit dans la place avec l'ardeur d'un Espagnol, & déchira la p.464 déclaration du ministre. Le mandarin en fut si courroucé (car on respecte leurs ordres extrêmement à la Chine), & se mit à poursuivre si vigoureusement le père Tarin, qu'il l'obligea de se retirer à Canton. Le père Grimaldi passa dans ce temps-là, & le mandarin étant venu lui faire la révérence, comme à une personne que l'empereur considérait, il le reçut avec le bout de la ceinture en main, en lui reprochant son mauvais procédé, le peu d'estime qu'il faisait de ses frères, & la hardiesse qu'il avait de blâmer la religion catholique, lorsque le prince honorait les chrétiens, jusqu'à leur faire un tel présent. Le mandarin humilié donna tant de fois de la tête en terre, que les religieux prièrent le père Grimaldi de ne le pas mortifier davantage. Il lui dit donc de se lever & de traiter mieux ses frères à l'avenir, s'il ne voulait pas qu'il informât la cour de ce qu'il avait fait, qui l'en châtierait. Il n'y a que l'empereur, les princes du sang de la ligne masculine, & quelques-uns par une grâce particulière, qui puissent porter le jaune & une telle ceinture ; parce que ceux de la ligne féminine la portent rouge.

Le père Grimaldi m'expédia un p.465 passe-port, pareil à celui qu'il avait donné à Monseigneur Sifaro, lorsqu'il partit pour être consacré évêque à Macao : il était marqué, qu'allant porter des livres à Fokien pour le service de l'empereur, personne ne s'avisât de me faire de la peine à cause des armes que je portais ; mais qu'au contraire on me donnât tous les secours possibles. Le Père me disait, que si en venant à la cour, je n'avais point été chagriné par les gouverneurs des villes, ils pourraient bien le faire, quand je m'en retournerais ; & qu'ainsi j'avais besoin de son passe-port, qui était connu & respecté de tous les ministres de l'empire. Je conserve aujourd'hui ce passe-port en chinois, à la faveur duquel je ne fus nullement inquiété sur la route. Le lion qu'on avait envoyé de Goa n'était pas encore arrivé à la cour ; mais le Père me dit qu'il avait su qu'on l'avait embarqué à Macao le 10 de septembre, & qu'il l'attendait avec impatience pour le présenter à l'empereur en son nom.

Ce fut par le moyen du père Ossorio, que j'eus à juste prix une quantité considérable de musc. Celui de la Chine est certainement le meilleur de tous ; on peut bien en connaitre l'activité en le tenant un peu de temps sous le nez, p.466 puisqu'il en fait sortir le sang ; & en ayant mis une boîte dans mon coffre ordinaire de voyage, les autres choses qui y étaient en ont pris une telle odeur, qu'il n'est pas encore possible de pouvoir paraître en la compagnie des dames d'Europe. L'animal d'où l'on tire cette sorte de musc est grand comme un chat. Après l'avoir tué, on le pile tout entier dans sa peau, & on l'y laisse pourrir. On fait ensuite avec la même peau de petites bourses, que l'on remplit de cette chair broyée. Les Chinois en font un grand commerce, mais ils l'altèrent souvent.

Je remerciai les Pères de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour moi ; & en prenant congé d'eux, le père Grimaldi me donna le calendrier qu'il avait pour l'année 1696 en chinois & en tartare, & le père Ossorio, Portugais, me fit présent de quatre autres livres en tartare, qu'il accompagna d'une bonne provision de confitures.

M'étant accordé avec le muletier, & ayant payé presque tout le marché pour trois mules, parce que c'est la coutume à la Chine, je l'attendis le mardi jusqu'à midi pour me mettre en route. Je montai donc à cheval, & fus accompagné du valet du père Grimaldi jusque hors la p.467 porte. Je passai par le bourg de Lou-pou-xaou, que je laissai à droite en venant, m'étant écarté du chemin. Il n'a pas plus de deux portées de mousquet de longueur, & une demie de largeur ; mais ses murailles sont bonnes, & ses portes ferrées assez bien faites. Proche de cet endroit, on passe la rivière sur un beau pont de pierre, d'un demi-mille de longueur, orné de chaque côté de deux pas en deux pas de petits lions de pierre. Nous restâmes le soir à Lean-xien-xié, après avoir fait 70 *lys*. Le souper & le lit furent très mauvais ; mais je remédiai au premier avec un bon faisan que j'avais acheté à Pékin pour très peu de chose. Je trouvai en cet endroit un Tartare que servaient un page & un laquais, & plusieurs domestiques qui devaient faire la même route ; de sorte que nous nous joignîmes à la compagnie.

Je vis le mercredi auprès de Tantien un bon pagode appelé Xien-ghen-son : il est enfermé de hautes murailles pendant un quart de mille de circuit, & à plusieurs couvents de bonzes. Il y avait dans le premier *miaou* ou pagode, une idole assise à la manière orientale, toute dorée, avec plusieurs petites dans des

niches autour du mur. Dans le second, on voyait trois femmes assises sur un lion & p.468 deux dragons, le tout de couleur d'or ; j'y trouvai la table déjà mise, parce que les bonzes mangent de bonne heure. Dans le troisième, une idole semblable à un briarée, assise comme la première ; parce qu'outre les pieds & les mains à l'ordinaire, elle avait encore vingt mains à chaque côté, deux pieds élevés en l'air, & bien cinquante têtes élevées l'une sur l'autre. Il y avait plusieurs cours & logements pour les religieux, & de très beaux arbres. Nous fûmes dîner à Lixoa, & coucher à Sankin-xien après 113 lys de marche.

Le jeudi, nous nous reposâmes dans le bourg de Pecouxo. Avant que d'y entrer, je vis passer plusieurs bonzes, qui allaient chercher un mort. Ils marchaient deux à deux, avec des chapes sur les épaules ; les uns sonnant certains instruments qui leur sont particuliers, les autres portant des parasols avec de longues pentes de soie à l'entour, des banderoles & autres ornements. Nous passâmes ensuite par la ville déserte de Xiou-xyen, & dans son faubourg fort grand & bien peuplé, au milieu duquel il y avait sous deux arcades plusieurs idoles, & plusieurs bonzes qui sacrifiaient, pour aller ensuite dévorer un bon repas, que les parents du p.469 défunt avaient préparé proche de l'endroit. Nous y passâmes la nuit après avoir fait quatre-vingt lys.

Le vendredi, nous déjeunâmes avant le soleil levé dans le bourg de Chiopecouou, à cause d'un excellent poisson que l'on trouve dans les lacs des environs. L'on voit proche du pont une fameuse inscription, que l'on mit en cet endroit, à cause que l'empereur y passa.

De là, nous allâmes dîner dans le faubourg de Ginkyeou-xien, qui n'est considérable que par un circuit de deux milles de murailles, avec un fossé plein d'eau. Lorsque nous eûmes fait cent vingt lys, nous restâmes à Rechilipou.

Le samedi, nous nous reposâmes dans Chian-kelin, & fûmes passer la nuit à Fouchian-y, après cent vingt lys. Ayant fait la même route en venant, je ne parle pas des bourgs & des villes dont j'ai fait mention alors, mais seulement des lieux où l'on s'arrêtait le matin & le soir, avec la distance en lys.

Le dimanche, nous dînâmes à Manxo ; & le soir, après 130 lys, nous logeâmes à Liouchi-miaou. On souffre un grand froid sur cette route, parce qu'il ne s'y trouve ni bois, ni charbon, & que l'hôte est obligé le soir d'apprêter le p.470 souper, en brûlant des herbes sèches & de la paille.

Le lundi, on dîna à Couchipi, & l'on coucha à Jaou-chioen, après 120 lys de chemin. Le lendemain, on s'arrêta à Cautancheou ; & le soir, après avoir fait cent dix lys, dans le faubourg de Chipin-xyen. Le mercredi, on dina à Touncen-y, & on soupa à Kien-xyen, après 120 lys de chemin.

Le jeudi 1 de décembre, nous vînmes dans Xangua-biena, & le soir dans Chiagocheou, après 110 lys. On peut dire que nous voyagions toujours dans une plaine bien cultivée. Nous vîmes que les laboureurs ajoutaient au soc de la charrue une autre plaque de fer ronde pour rompre mieux la terre. Le vendredi matin, nous nous arrêtâmes dans le faubourg de Vonan-chian-xien ; & le soir, après 90 lys, nous demeurâmes dans Cauxio. Le dimanche, nous dînâmes dans la ville de Jenchifou, qui est bien peuplée, a de bonnes boutiques, & est environnée de bonnes murailles, avec un fossé plein d'eau. La Chine est si abondante en faisans, que j'en achetai quatre pour environ vingt-cinq sols. Après avoir fait soixante lys, nous passâmes la nuit dans Toun-tan-tien.

p.471 Le dimanche, nous passâmes par Zouxien & son faubourg, où il y avait un bon pagode. On entre premièrement dans une place carrée, ornée de hauts cyprès, dont chaque côté a la longueur d'un coup de fusil ; de là on passe dans une pareille cour murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle on voit trois portes qui conduisent en autant de cours, fermées également de murailles. Vis-à-vis celle du milieu, répondent trois autres portes, proche desquelles on voit l'épitaphe & le tombeau d'un seigneur chinois enterré en cet endroit, qui est soutenu d'un grand crocodile ; dans les deux autres cours il n'y a qu'une porte. En entrant par celle du milieu des trois dont nous avons parlé, on trouve une place plantée aussi de cyprès, qui conduit au principal pagode. On y voit deux grandes idoles, une dans la niche principale, & l'autre à gauche ; toutes les deux sont assises, & regardent quelque chose qu'elles ont dans les mains. De leur tête pend un diadème à l'antique, auquel sont attachées devant & derrière quantité de balles enfilées de diverses couleurs. Proche de cet endroit, il y a un autre pagode presque semblable au premier, dans lequel est pour idole une femme assise p.472 ayant sur la tête cinq oiseaux sculptés, dans l'action de s'envoler, & avec de longues queues.

En entrant par la porte à gauche, on trouve dans la place une statue assise, ayant une longue barbe, comme nous peignons le Temps ou Saturne. Derrière

celle-ci, il y en a une autre de femme, pareille à celle dont nous venons de parler, mais seulement avec trois oiseaux ; on l'appelle Mamon. Il y a d'autres statues devant la porte & aux pieds des grandes statues, mais toutes horribles & armées, comme si elles étaient destinées pour en défendre l'entrée. Elles sont faites de terre, couverte de chaux ou de plâtre, & ce qui doit former le dos est fait avec du bois.

Après avoir passé la porte à droite, on trouve deux autres pagodes ; d'autres cours avec des cyprès & des épitaphes, & deux galeries couvertes sur les côtés.

Nous vînmes dîner à Kiay-xoy-té, après avoir traversé Vya, qui, quoique simplement environnée d'une muraille de terre, a un fort beau faubourg. Nous nous arrêtâmes le soir à Chiaxotien, après 120 lys de chemin.

Avant que d'entrer dans cet endroit, nous rencontrâmes quantité de mules p.473 chargées, avec une bonne escorte de soldats, & ensuite un brancard porté sur les épaules de trente hommes, dans lequel il y avait un cercueil où était le corps d'un seigneur chinois. On portait un coq blanc, lié selon la coutume, que l'on n'observe pas régulièrement faute d'en trouver. Une dame suivait, habillée de blanc, avec un voile de la même couleur sur la tête ; elle était portée par quatre personnes dans une chaise blanche, & accompagnée de deux filles, qui portaient une mante, un chapeau, & des habits blancs, mais un voile noir sur le visage : on me dit que c'était la principale femme du mort. On voyait ensuite une vingtaine de litières, dans lesquelles étaient les autres femmes du mort, que quantité de soldats escortaient.

Nous dînâmes le lundi à Chiacouchian, & restâmes le soir à Nivii, après 120 lys de chemin. L'endroit est si abondant en lièvres, qu'on en a un pour deux sols. Le lendemain, nous nous reposâmes à Louyala, où l'on voit un pont fort long sur la rivière. Nous passâmes en bateau le rapide fleuve de Soucheou, & vînmes le soir à Sanpou, après avoir fait 110 lys.

Le mercredi, nous partîmes de bonne p.474 heure, pour dîner à Senfoun, & coucher à Nanfoucheou, après 120 lys. Il y aurait de quoi faire bonne chère dans les auberges, mais les Chinois ne voulant pas plus dépenser que le prix ordinaire, sont cause que l'hôte ne donne que de mauvais porc, & des poules gâtées : c'est ce qui m'obligeait, n'aimant pas la viande puante, de faire tuer les miennes devant moi, en payant davantage.

Le jeudi, une pluie pareille à celle qui m'avait retenu en allant, me retint aussi en revenant ; cela fut cause que l'on partit tard, & que l'on ne put passer Sauchian, après avoir fait cinquante lys. Le vendredi, on dîna à Couchen ; & après 80 lys, on logea à Leanchen.

Le samedi, on laissa la route de Nankin ; & l'on passa la rivière de Xouayxo, dans un bateau, ou des paysans en bottes nous portèrent sur leurs épaules : ils sont continuellement pour cet effet sur l'une & l'autre rive, parce que le bateau ne peut pas approcher assez près des bords. Nous dînâmes tard dans Chianchingoy, & le soir nous gagnâmes Founianfou, après 90 lys de marche. La ville, quoique sans murailles, est grande, & a de belles places. Il y a aussi des tribunaux, au milieu desquels on voit une salle fort p.475 grande, & plusieurs chambres l'une sur l'autre ; & tout est solidement bâti jusqu'au premier étage. Il y avait aux portes de cette salle plusieurs prisonniers avec une chaîne au pied, & une grande cangue autour du col qui pesait bien cent livres.

On ne marcha point le dimanche pour faire reposer les chevaux, & je pris une chaise pour aller voir Xouanchen. Ses murailles n'ont pas plus de demi-mille en carré, & l'on n'y voit que de petites maisons de paille. Le côté qui regarde le Nord est fermé par la cime des montagnes, & plus long que les autres. C'est de ce côté que sont les maisons ; car dans le reste, ce ne sont que des champs cultivés.

Le lundi, on dîna à Hin-quie-quy-en ; & ayant fait 90 lys dans des montagnes & des plaines, on s'arrêta le soir à Tingan-xyen. Le circuit de ses murs n'est pas de plus d'un mille, & dans toute sa longueur elle n'a qu'une rue où il y ait des boutiques & des marchands, comme dans son faubourg.

Le mardi, on se reposa le matin à Chian-chiaou-yen ; & après avoir passé plusieurs plaines, on arriva le soir à Patein. Les auberges sont bien mauvaises dans une si bonne route ; & je fus p.476 contraint de coucher dans la même que le Tartare, lequel, après s'être mis au lit, se fit battre sur le ventre par son page, comme sur un tambour, afin de s'endormir il recommença cette musique le matin trois heures avant le jour. On ne fit ce jour-là que cent lys.

Le mercredi, nous dînâmes dans Leanxyen, après avoir premièrement passé par Tien-pou, où resta le Tartare. En sortant de Tien-pou, je rencontrai un mandarin avec un grand cortège. Quantité de chariots escortés de soldats

précédaient ; après lesquels venaient en chaise plusieurs officiers & favoris, que suivaient à cheval les pages & les principaux domestiques. Le mandarin était dans une chaise portée par huit hommes, & environnée de quantité de gardes, qui tenaient plusieurs petits drapeaux & un fort grand. On voyait ensuite une foule d'autres soldats & de valets, jusqu'au nombre de plus de mille personnes. Il faut avouer que ces mandarins font plus belle figure qu'aucun vice-roi en Europe. Je restai le soir, après 110 lys, dans la ville de Louchifou, L'enceinte de ses murailles, avec ses fossés pleins d'eau, est bien petite, n'y ayant pas un tiers de mille d'une porte à une autre. Il y a p.477 cependant de bonnes boutiques, & ses faubourgs sont fort grands.

Le jeudi, nous passâmes dans des plaines bien cultivées, & vînmes dîner à Paxoy : le soir, après 100 lys, nous arrivâmes à Tauchen, qui, quoique sans murailles, est une ville fort grande, & a de bonnes boutiques. Nous traversâmes la rivière qui la baigne, sur un pont de bateaux, & fûmes passer la nuit dans le faubourg.

Le vendredi, nous arrivâmes de bonne heure à la ville de Louchi-chin-xyen, qui, quoique murée, n'a rien de considérable. Nous fûmes nous reposer à Nanzian ; & après avoir fait quelque peu de chemin dans les montagnes, nous entrâmes dans une plaine, au milieu de vallées bien habitées. Enfin, au bout de 100 lys, nous restâmes à Tacouon. On trouve dans ces montagnes une espèce de truffes, que les Chinois appellent *mati* ; mais elles sont petites, ont la figure d'une rave, & le goût d'une châtaigne fraîche.

Le samedi, après avoir voyagé dans des montagnes & dans des plaines, nous vînmes dîner à Toun-chin-xyen. Cette ville est située au pied de certaines montagnes ; elle est bien murée, fort peuplée, & a de bonnes boutiques ; ses faubourgs p.478 sont beaucoup plus grands. Je vis dans les boutiques certains navets attachés par le petit bout, dans lesquels le grain germait ; ce qui se fait au moyen d'un peu de terre qu'on met dans le trou, & qu'on arrose tous les jours. Nous arrivâmes le soir à Taoucheny, après 100 lys.

Le dimanche, nous fîmes notre route au milieu de forêts de cyprès : & en côtoyant les montagnes sur la droite, nous fûmes dîner à Saloucheou. De là, nous passâmes dans une plaine de plusieurs milles, remplie de maisons de campagne, de beaux jardins & de fermes. Le soir, nous nous arrêtâmes dans

Zenzyan-xyen, endroit fermé de basses murailles, ruinées en plusieurs endroits, & n'ayant que de mauvaises maisons. Nous ne fîmes ce jour-là que 90 lys.

Nous vînmes dîner le lundi à Seauchi-y, par une route semblable à celle du jour précédent. L'après-dinée, nous traversâmes Taynxou-xien, ville longue de deux milles d'une porte à l'autre. Les bâtiments n'ont rien qui satisfasse la vue ; il y a cependant de bonnes boutiques ainsi que dans les faubourgs, qui sont fort peuplés, par rapport au commerce qui s'y fait, à cause d'une petite rivière qui passe par là. Après avoir fait 95 lys, p.479 nous restâmes dans Founxian-y, la dernière place de la province de Nankin dans laquelle nous étions entrés depuis Soucheou.

Le mardi, nous entrâmes dans un coin de la province de Houquam, par des plaines cultivées & peu éloignées des montagnes. On dîna à Tin-fan-y, & l'on passa la nuit à Xouan-may-xien, après 100 lys. Les murailles de cette ville ont trois milles de circuit, & les faubourgs sont bons ; on y voit des boutiques qui ne sont pas méprisables.

Le mercredi, après nous être éloignés des montagnes, & voyageant dans de grandes plaines, nous vînmes dîner à la ville de Counlounga, située sur le bord d'une petite rivière. Elle a de belles boutiques, quoique sans murailles. Le soir, après 95 lys, nous nous arrêtâmes à Siauchicheou. Cette ville est sur la rive du Kian, qui sépare la province de Houquam de celle de Kiansi. Elle est petite, sans murailles, mais bien peuplée, & remplie de bonnes boutiques.

Le jeudi à la pointe du jour, on embarqua les mules & l'équipage, pour passer de l'autre côté. On paie vingt ziens pour le passage de chaque animal, & rien pour les passagers. Il y a une douane, p.480 qui prend seulement connaissance des ballots & non des valises. Le fleuve peut avoir deux milles de large. Ayant remonté à cheval, nous entrâmes dans la ville de Kiou-kia-fou, située sur l'autre rive ; ses murs ont bien huit milles de tour, mais renferment plus de champs que de rues. Le faubourg est fort grand, a trois milles de long, est plein de riches boutiques & bien peuplé. Il y a entre la ville & le faubourg un grand lac, d'où sort une petite rivière. Quand nous eûmes fait soixante lys, nous dînâmes à Toujoueny, lieu situé dans les montagnes. On ne peut pas s'imaginer la grande quantité de bon poisson, comme esturgeons & autres semblables, que l'on prend

dans les rivières & les lacs de cette route ; ce qui fait que les hôtes donnent un lit & un meilleur souper en poisson, pour dix ziens, que s'il était de viande.

Le vendredi, nous continuâmes notre route dans les montagnes, nous nous reposâmes à Ouchimen ; & après avoir traversé Tengan-xyen, petite ville presque déserte, nous arrivâmes à Ynanpou, après 90 lys de marche.

Le lendemain, en voyageant au milieu de plaines cultivées & de collines agréables, nous arrivâmes dans Sin-kien-xien, p.481 qui a un grand circuit, & est désert en partie. On passa en bateau la rivière qui en est éloignée d'un mille, & nous vînmes dîner à Saniarou, où nous repassâmes la même rivière, mais sans rien payer ; parce que les lieux des environs entretiennent des gens exprès pour cela. On fit ce jour-là cent lys, & le soir, on resta à Coxoa.

Le dimanche 15, après avoir fait trente lys, nous arrivâmes à Nanchianfou, ayant été trente-quatre jours en chemin, & comptant 3.213 lys depuis Pékin. Comme la ville est entièrement environnée du fleuve, j'y passai en bateau, laissant les mules de l'autre côté. Je logeai dans la maison des jésuites, dont le supérieur n'était pas encore revenu de Canton, ce qui fit que je passai un jour comme celui de Noël, fort tristement, étant seul, & sans entendre la messe, faute de prêtres. Je fus sur le soir dans un grand palais, qu'on appelle l'école ou l'académie de Confucius. Étant entré dans la salle, un de mes domestiques, qui était catholique, se mit à genoux pour adorer le portrait de ce philosophe que l'on y voyait ; & l'ayant repris d'une pareille idolâtrie, il me répondit que les jésuites le permettaient, comme un acte de p.482 vénération extérieure : sur quoi je me tus, me ressouvenant de la dispute que ces Pères avaient avec les vicaires apostoliques français.

@

Chapitre II

Continuation du voyage de l'auteur jusqu'à Canton

@

Ayant fait louer une barque par mes domestiques (qu'ils arrêtèrent pour deux leans & sept ziens par un écrit fait en présence de gens députés pour veiller sur les barques), je fis le lundi matin toutes mes provisions, & partis à midi. On ne fit cette journée-là que trente lys, ce qui nous arrêta à Serimi.

Le lendemain, on en fit cinquante, & l'on arriva à Chiangoutou ; mais le mercredi, après en avoir fait quatre-vingt, on fut contraint de s'arrêter sur le rivage. Le jeudi, on en fit encore autant, & l'on arriva à Xopou.

Nous abordâmes le vendredi à la ville de Chiakianxyen, environnée de murs jusqu'au sommet des montagnes. Nous ne fîmes que quatre-vingt lys, parce que le vent était faible, quoique les matelots p.483 chinois si sifflassent superstitieusement pour le faire souffler plus fort.

Le samedi, un fort vent de Nord nous fit faire 140 lys. Nous perdîmes d'abord quelques heures à attendre qu'il s'abaissât, & je fus obligé de faire partir les autres malgré eux. Nous arrivâmes le soir à Kinang-fou ; & n'ayant pas voulu aller dans la maison du père Grégoire Ybañes, cordelier, il me vint voir dans la barque, où nous nous entretînmes jusqu'à minuit.

Le dimanche 1 de janvier 1696 nous fîmes 85 lys, & arrivâmes le soir à Juynfoun. Le lendemain, après 70 lys, nous nous rendîmes à Pekiazoun. On fit ainsi peu de chemin, parce que les eaux étaient basses, quoique la rivière de Nanganfou en reçoive une autre à Cancheoufou ; ce qui fait que l'on ne va pas commodément à Fokien.

Nous nous arrêtâmes le mardi dans Houenlon, après avoir fait 110 lys ; & le mercredi dans Tankian, après seulement 70 lys. Nous arrivâmes le lendemain de bonne heure dans Cancheoufou, après 90 lys de navigation. Je laissai un domestique dans la barque, & me rendis à l'église des jésuites, où le père Grillon, Français, était supérieur. J'y trouvai le p.484 père Provana, de Turin, avec qui le père Vanderbeck, Flamand de Malines & le père Amiani, Piémontais,

étaient venus de Goa, tous gens de mérite, destinés pour la Mission de la Chine. Ce fut une grande consolation pour moi, de rencontrer tout-à-la-fois tant d'amis. Il y eut pendant la nuit un grand concours de Chinois chrétiens dans l'église, à cause de la veille de l'Épiphanie. Ils jouèrent tant de leurs instruments, qu'il me fut impossible de dormir. Je ne partis pas le vendredi à cause de la fête.

Je me remis le samedi l'après-dinée dans la barque ; mais nous ne pûmes faire que vingt lys, à cause de la sinuosité de la rivière : ce qui fit que nous nous arrêtâmes dans le faubourg même de Cancheoufou, que l'on appelle Namen, qui en est éloigné d'un mille par terre. J'y fus voir un pagode bâti dans une vaste campagne. On trouve premièrement une idole avec deux épées aux mains, & deux autres statues sur les côtés. On passe ensuite dans une cour, & l'on voit dans la niche principale du pagode, une grande idole, dorée avec une épée à la main, & deux autres statues à ses pieds. Sur le pavé il y en a deux de chaque côté, très laides, très grandes & armées p.485 comme si elles en défendaient l'entrée.

Nous arrivâmes le dimanche, après avoir fait quatre-vingt lys, dans la ville & la garde de Kiounion, & puis nous entrâmes entre les montagnes de Nanganfou, où la rivière serpente si fort, qu'elle rend le chemin une fois plus long que par terre.

Nous vînmes le mardi, après quatre-vingt lys dans la garde de Lanzoun ; & le mercredi, après 70, dans Nanganfou, où je fus reçu du père Pierre de la Piñola, Mexicain, qui me traita assez bien ; ce qui m'engagea à y rester le jeudi & le vendredi sans me faire trop prier. Je louai trois chaises pour 160 ziens chacune, & plusieurs porte-faix pour les hardes, à raison de quatre-vingt ziens par tête. Une pièce de huit à Nanganfou vaut 1.000 & quelques ziens.

Ayant pris congé le samedi de bonne heure du père Pierre, je me mis en chaise, & me fis porter sur cette montagne escarpée pendant plus de trois milles sans mettre pied à terre : pour cela seulement les porteurs méritaient une pièce de huit. On voit dans le milieu de cette montagne un pagode qui sépare les deux provinces, où le vice-roi, le *chiankyoun* général de la milice tartare & le *titou* général p.486 de celle du pays, prennent possession de leurs emplois, les sceaux leur étant remis dans ce pagode par des personnes députées des tribunaux de Canton.

Le pagode qui est desservi par les bonzes est divisé en haut & bas. Dans le premier il y a une idole assise, dorée, de figure gigantesque & sans barbe. Les Chinois, qui l'adorent très particulièrement, l'appellent Fou, & d'autres Foe. Après avoir monté quelques escaliers, on trouve dans l'autre pagode une idole appelée Vouen-chin-sian, avec la couronne sur la tête, & une espèce de manteau royal sur les épaules. La statue est dorée & assise ; on en voit deux autres à ses pieds. En entrant, on aperçoit sur la droite la statue de Chian-laoie, qui fut autrefois un grand mandarin, que l'on adore aujourd'hui comme un dieu, & que l'on regarde comme le protecteur des tribunaux.

Il y a sur cette montagne & sur celle qui est proche de Nanyounfou, certains petits arbres qui produisent un fruit gros comme une noix, rond & noir, ayant quelques semences dont on tire, par le moyen de la presse, la meilleure huile de toute la Chine. Les Chinois appellent le fruit *mouzou*, & l'huile *mouyeou*, p.487 c'est-à-dire, huile d'arbre ; à la différence de l'huile que l'on tire des herbes & de diverses semences, qui sert pour les lanternes.

Étant descendu de la montagne, je rencontrai plusieurs compagnies de soldats, & quantité de personnes de conséquence, qui allaient à Nanganfou au-devant du *titou*, qui venait prendre possession de sa charge, pour aller de là à Canton. Peu de temps après, je vis la femme d'un grand mandarin, que précédaient quantité de personnes à cheval & des officiers de justice, avec leurs baguettes de bâtons à la main (de la même manière que si c'eût été le mari), & faisaient arrêter tous ceux qui allaient à cheval ou en chaise. Huit hommes portaient la chaise dans laquelle elle était, & ses demoiselles la suivaient dans d'autres. Son fils âgé de trois ans, vif & éveillé, était tout seul à cheval. Je dînai à moitié chemin, & j'arrivai à Nanyounfou deux heures avant la nuit, quoique je fusse parti tard, & que les jours fussent très courts. Certainement, les porteurs de chaise chinois ne le cèdent point aux chevaux tartares, & font cinq milles au trot par heure. Ils comptaient la journée pour douze lieues, mais il n'y en a que p.488 8 ou 104 lys, chaque lieue étant de 13 lys. Cela arrive dans tous les chemins royaux pour l'avantage des courriers ; & les Chinois font les lys longs dans un endroit, & courts dans d'autres.

Le père Jean-Nicolas de Ribeira, missionnaire apostolique de cette ville, me traita parfaitement bien, surtout avec du chocolat, comme avait fait aussi celui

de Nanganfou. Il y avait alors fort peu de barques, parce qu'on attendait le *titou* ; & j'eus beaucoup de peine à en trouver une pour Canton, moyennant 3.300 ziens qui sont trois pièces de huit, quand ordinairement on n'en paie que 1.000, ou 1.100.

Le dimanche après-dînée, je remerciai le père Juan, & pris une chaise pour me rendre à la barque. J'en trouvai une grande, & qui devait aller fort lentement par rapport au peu d'eau ; mais comme j'avais déjà payé le maître, je m'armai de patience, & m'accommodai au temps. Deux femmes, quoiqu'avec leurs enfants sur les épaules, ramaient aussi bien que les hommes. Après avoir passé les deux ponts (c'est-à-dire, sous l'un & près de l'autre) qui joignent les deux petits faubourgs avec la ville, nous nous arrêtâmes à la garde de Peyentan, après avoir fait 20 lys.

p.489 Le lundi, nous n'en fîmes que soixante, à cause de la grandeur de la barque, qui s'arrêtait dans les endroits où il y avait peu d'eau, ce qui nous fit rester à la garde de Xouantan. Le mardi, nous n'en fîmes pas davantage, & demeurâmes à celle de Sin-chian-chiony. On entre en cet endroit dans un lit plus profond ; parce qu'à la ville de Kiankeou, il se fait la jonction d'une autre rivière qui vient des montagnes.

On arriva le mercredi de bonne heure à Chiacheoufou, après avoir fait 120 lys. Je passai à la maison des Pères français ; mais quoique le Père missionnaire ne s'y trouvât pas, je fus cependant fort bien reçu de ses domestiques. Le jeudi, je pris une chaise, & fus voir la ville, qui a de bonnes murailles, construites d'une manière qu'on en peut faire le tour à l'abri. Son circuit est d'environ quatre milles, sans les faubourgs. Ses rues sont droites, longues, bien pavées, & remplies de bonnes boutiques. Elle a au midi une rivière navigable venant de l'occident, qui s'unit à la grande. Je m'embarquai l'après-dînée avec un bon vent ; mais il cessa, & nous ne fîmes que quarante lys jusqu'au village & à la garde de Pérou.

p.490 Le vendredi, nous en fîmes 110 jusqu'à la garde de Vanfoucan, les deux femmes ramant toujours également comme les cinq matelots. Le vent de nord nous fit faire le lendemain 140 lys, & arriver à la garde de Xyakkeou. Nous passâmes le dimanche la seconde gorge des montagnes (sur lesquelles il y a un grand pagode, avec plusieurs autres petits, entre les rochers & l'ombre des

arbres), & nous continuâmes notre route avec peu de vent, mais une grande chaleur, quoique nous fussions dans la rigueur de l'hiver. On trouve cette diversité dans la Chine, à cause de ses différents climats. Depuis les montagnes de Pékin jusqu'à Nanganfou, on sent un froid perçant, & une grande chaleur depuis cette dernière place jusqu'aux côtes méridionales. Vers le soir, nous rencontrâmes trois barques bien couvertes, avec plusieurs drapeaux & étendards à la manière du pays, à cause des mandarins qu'elles portaient. Nos missionnaires d'Europe se servent aussi de ces apparences pour faire la mission avec fruit & honneur, parce que les chrétiens chinois sont fort attachés à ces pompes extérieures. Après avoir fait 140 lys, nous nous arrêtâmes à Quantikeou, où p.491 s'arrêtèrent aussi les mandarins qui allaient au-devant du *titou*. Les soldats qui les attendaient sur la rive les saluèrent avec plusieurs décharges de fusil.

La chaleur du lundi fut insupportable. Après avoir laissé à gauche, à l'ombre d'une quantité d'arbres, la ville de Seoutan, qui est très peuplée, nous demeurâmes à la garde de Lichi-iuen, après 100 lys de navigation. Nous partîmes le mardi quatre heures avant le jour, pour être de bonne heure à Kouancheou-fou, ou Canton, comme les Portugais l'appellent. Le soleil n'était pas encore levé, quand je mis pied à terre à Fouchian, qui dépend de Canton. Je pris là une chaise pour aller voir le père Capaccio, jésuite ; & je fus obligé de faire plus de trois milles avant que d'arriver chez lui, toujours au milieu de boutiques riches, pleines de toutes sortes de marchandises, de provisions, & de toutes les manufactures du pays. Cet endroit passerait en Italie pour un village, étant sans murailles, quoiqu'il ait cinq milles de longueur & trois de largeur. La rivière passe au milieu, & est couverte d'un aussi grand nombre de barques, qu'il y a de maisons dans la ville. C'est un mandarin qui en est le gouverneur, mais qui ne peut rien déterminer p.492 sans le communiquer aux tribunaux de Canton : & pour la milice, c'est un autre petit mandarin d'armes. Tous les missionnaires disent unanimement qu'il y a un million d'habitants dans Fouchian.

Après avoir pris congé du père Capaccio, je poursuivis la route ; &, grâces au seigneur, j'arrivai à Canton, au bout de 80 lys, dans le temps que les missionnaires observantins croyaient que j'avais été arrêté en chemin, ou que j'avais eu quelque chagrin à Pékin ; parce que les Pères jésuites ne trouvent pas à propos que les Européens aillent à cette cour. Ce qui confirmait leur

appréhension était que je ne savais pas la langue du pays, ni mes deux domestiques le portugais ,pour me faire entendre dans le changement de tant de barques, & dans un si long chemin par terre : outre ma grande infirmité, & une faiblesse dont je ne pus bien guérir. Je dis tout ceci, afin que l'on sache que jamais les dangers, ni les incommodités ne m'ont retenu ; mais qu'en les méprisant, je les ai tous surmonté à la fin, avec le secours de Dieu. J'avouerai même que j'ai appris par expérience, que les envieux les représentent toujours beaucoup plus grands qu'ils ne sont, pour ôter le courage & faire échouer les p.493 entreprises les plus glorieuses. Les voituriers comptent de Pékin à Nanchianfou 3.213 lys : & les matelots de Nanchianfou à Canton, 2.179, le tout montant à 5.392 lys de 260 pas chacun, qui réduits en milles d'Italie, en font 1.402.

@

Chapitre III

De la nouvelle année des Chinois. De la célèbre fête des lanternes

@

J'étais venu à Canton, dans la résolution de passer à Emouy dans la province de Fokien, afin de m'embarquer en cet endroit pour Manille ; mais trouvant la *some* ou barque de voiture de Canton déjà partie, & apprenant qu'il y avait dans le port de Macao un vaisseau de cette île, je changeai de résolution, & songeai à m'embarquer sur ce vaisseau : d'autant plus que je trouvai à Canton chez les Pères de l'observance, trois Espagnols qui venaient pour employer 180.000 pièces de huit en marchandises. Je fis amitié avec eux, & je me riais de la surprise où ils étaient, sur ce que j'avais été assez hardi pour passer à Canton sans payer le passe-port, & de là à la cour p.494 de Pékin, quand le *xupù*, ou douanier, avait pris trente pièces d'eux pour le leur.

Plusieurs de mes amis vinrent le mercredi se réjouir avec moi de mon heureux retour ; c'est pourquoi le jeudi, pour n'être pas exposé à de pareils compliments, je fus me promener dans la ville, & voir les préparatifs que l'on faisait pour célébrer la fête de la nouvelle année.

On ferma le vendredi les portes de la vieille ville, appelée Lauchin, de crainte de sédition ; & les gardes des portes visitaient toutes les chaises. On mit en prison un homme qu'on disait être un chef de séditieux, avec vingt complices ; & l'on faisait toutes les diligences possibles pour prendre les autres, parce qu'on craignait qu'ils ne vinssent assiéger Canton avec un grand nombre de barques. Certainement le peuple est opprimé de tant d'impositions & de taxes, depuis le Gouvernement des Tartares, que la paix ne peut pas durer longtemps dans la Chine.

Le samedi, Monsieur de Sesle, prêtre français & missionnaire apostolique à la Chine, partit pour l'Europe. On fit encore les mêmes diligences le dimanche contre les séditieux, non seulement dans la vieille ville, mais aussi dans Sanchin ou la nouvelle.

p.495 Le lundi, je pris une barque, & passai la rivière, pour voir un fameux pagode. Je trouvai à la porte de la première cour deux statues gigantesques, placées en cet endroit comme pour garder l'entrée ; & à celle de la seconde quatre autres horribles à voir, dont une avait une guitare en main. Au fonds était le grand pagode, dans lequel on voyait trois idoles dorées d'une grandeur prodigieuse. Il y en avait huit autres sur les côtés, de plâtres mis en couleur ; & dans le derrière, une autre de bronze. On voyait deux autres pagodes sur les côtés de la cour, dans chacun desquels il y avait une grande idole debout, de couleur d'or, assez bien faite. En passant dans la troisième cour, on trouvait une petite pyramide de marbre de trente pieds de haut, ornée partout de figures gravées ; & derrière un autre pagode avec plusieurs idoles. Tout autour étaient des logements pour 200 bonzes, qui vivaient des revenus du pagode.

Le Chin-y-vé, ou la nouvelle année des Chinois, commence à la nouvelle lune la plus proche du 5 février, ou au quinze degré du Verseau, qui divise en deux parties égales l'espace d'entre les points du solstice & de l'équinoxe ; & ce p.496 jour-là, selon eux, le soleil entre dans un signe, qu'ils appellent *lie-chioum*, ou la résurrection du printemps. Ils comptent ordinairement douze mois lunaires ; un, qu'ils nomment petit, de 29 jours, & l'autre grand de trente ; tous les cinq ans, ils en ont un intercalaire de tous les jours perdus des années passées, ce qui fait qu'ils se retrouvent avec l'année solaire. Ils divisent les semaines comme nous, selon le nombre des planètes, à chacune desquelles ils donnent quatre constellations, une chaque jour ; de sorte qu'après quatre fois sept, elles reviennent à la première.

Ils comptent le jour depuis minuit jusqu'à l'autre minuit, & le divisent en vingt-quatre heures comme nous, qui toutes ont leur nom & leur caractère particulier. Ils le divisaient autrefois en douze parties, & chaque partie en huit autres ; de sorte que le jour naturel se trouvait divisé en quatre-vingt-seize parties. Cependant, sur leurs anciens cadrans solaires, on voit de quatre en quatre divisions une espèce d'avant-quart marqué, ce qui tout ensemble faisait vingt-quatre parties, dont la somme était égale aux quatre divisions générales, afin que le cercle fût de cette manière-là p.497 divisé en cent parties égales. Depuis que les missionnaires ont réformé le calendrier, leurs cadrans sont comme les nôtres, quoique de chaque deux heures ils fassent une partie du jour, qui toutes douze ont leurs noms particuliers ; lesquels joints à dix autres mots,

que le caprice a inventés, & combinés ensemble, font une espèce de révolution de soixante parties, sur quoi se règle leur cycle, pour marquer la différence des années. Entre les parties du jour naturel, il y en a trois sur lesquelles les Chinois font de grandes observations, & qui, selon eux, renferment beaucoup de mystères, par rapport à la situation des astres dans ce temps-là. La première est l'heure de minuit, parce qu'ils disent que ce fut alors que le Ciel fut créé ; puis la seconde & la troisième, parce que dans celle-là la Terre reçut son être, & dans celle-ci l'Homme.

Le menu peuple ne s'embarrasse pas de tant de choses ; il se règle au lever, au coucher du soleil & à son midi : pendant la nuit, les cloches, & le tambour dont on a parlé, lui servent d'horloge.

Les Chinois attribuent l'obscurcissement des planètes au dragon céleste, & disent que par une trop grande faim, il dévore le soleil & la lune, ce qui cause p.498 les éclipses ; & alors ils font un grand bruit pour faire retirer ce dragon imaginaire.

Cette nouvelle année chinoise commença le 3 de février, un vendredi : sur quoi les missionnaires apostoliques trouvèrent à propos de donner permission aux Chinois catholiques de manger de la viande ce jour-là, aussi bien que le lendemain ; parce qu'ils l'auraient prise d'eux-mêmes. Cette dispense fut encore un nouveau sujet de trouble entre l'évêque de Macao, & les vicaires apostoliques français. Ce prélat la leur avait envoyée, pour exercer cette acte de juridiction ; & les vicaires l'avaient refusée, disant qu'ils n'en avaient pas besoin, puisque le Saint Siège leur avait donné le pouvoir de le faire.

J'eus beaucoup de plaisir le mardi, en me promenant dans la ville, la voyant si magnifiquement ornée, & toute en joie. Les tribunaux étaient déjà fermés, & il y avait plusieurs jours que l'on avait mis sous la clef le sceau impérial, pour se préparer à la fête. Il n'y a point d'heure, ni de jour déterminé pour fermer ou ouvrir les tribunaux, ni le sceau ; mais les astrologues de la cour le fixent, afin que l'empereur recommence à régner cette p.499 nouvelle année, dans un jour & une heure dont l'influence soit heureuse. On les ferma en 1696, le 22 janvier, sur les deux heures d'après-dîner. Comme l'on ne fait point de justice dans ces jours-là, il est fort dangereux de voyager, à cause que tous les voleurs sortent alors, sûrs de ne pouvoir être punis sur-le-champ. On redouble aussi dans ce

temps-là les gardes, pour tâcher de les prendre & les châtier à l'ouverture des tribunaux.

Les plus pauvres se donnent un habit, couvrent de papier neuf les fenêtres & les murailles de leurs maisons, en refont les épitaphes & les inscriptions, & ne manquent pas de se munir de bonnes provisions, pour se divertir avec leurs amis.

Le mercredi au soir, premier de février, je fus voir cette quantité d'illuminations que l'on fait dans toute la ville, accompagné des domestiques de la maison.

Le jeudi, on commença les cérémonies de la nouvelle année, en donnant congé à la vieille. Cela se fait ainsi. Le soir dans toutes les maisons, l'enfant devant son père & sa mère, le cadet devant son aîné, le serviteur devant son maître, se met à genoux, bat la terre de son front, & fait la cérémonie dont j'ai parlé ailleurs. Avant que les pères exigent ce p.500 devoir de leurs enfants, ils le rendent eux-mêmes à leurs ancêtres, en frappant trois fois la terre avec la tête, & brûlant des parfums devant la tablette sur laquelle sont écrits les noms de leur père, de leur grand-père & de leur bisaïeul. Ils passent le reste de la nuit à manger, boire, jouer, & à d'autres plaisirs. Les femmes font la même chose entr'elles : & comme à la Chine, la communication avec les femmes est si défendue, qu'il n'est pas permis à un beau-père (excepté parmi les gens de qualité) de voir sa bru, que ce jour-ci, il profite alors du privilège, & va lui rendre visite avec son fils.

Le vendredi, les plus scrupuleux se rendirent avant le jour dans les pagodes, pour y faire leurs dévotions, battre la terre de leur front, & brûler des parfums, & de ces cordes dont on a parlé. Ils vont ensuite rendre visite à leurs amis, chez qui ils laissent en écrit sur un papier rouge qu'ils sont venus exprès pour cela ; ce qui se pratique pour éviter cet embarras de compliments qu'il faut essuyer en les recevant. Les parents pourtant, & les amis particuliers, se voient, & on ne peut pas s'excuser de boire trois verres de vin de riz ; il arrive souvent que celui qui a beaucoup de parents & d'amis, étant sorti p.501 très grave de sa maison, y revient chancelant, & la tête fort légère. Je dis grave, parce que ce jour-là les Chinois marchent comme autant de religieux, croyant que si l'on riait, pleurait, ou que l'on fît quelque action badine, on aurait un penchant à faire de même pendant toute l'année. Enfin, on célèbre ce commencement d'année par des

visites réciproques, des repas & des réjouissances ; l'on n'entend pendant trois jours qu'un bruit ennuyant de tambours chinois & d'autres instruments ; on ne voit que des feux d'artifices dont nous parlerons dans la suite. Il se consume beaucoup d'argent en poudre & en papier, tant pour mettre dans les maisons, que pour brûler dans les pagodes, après le sacrifice & l'offrande que l'on fait de viande, de poules cuites & de fruits, que l'on reporte ensuite à la maison pour les manger avec ses amis.

Je fus voir le même matin un spectacle très sot selon mon goût, mais que les Chinois regardent comme quelque chose de grand. Je sortis par la porte de Lauchin, du côté de l'orient ; je vis une grande vache faite de terre colorée, & une infinité de Chinois à l'entour, qui, après l'avoir rompue à coups de bâtons, (en quoi consiste la solennité de la fête) se p.502 battaient à coups de poings à qui aurait les petits veaux de la même matière, qui étaient dans son ventre. Ils font cela en mémoire d'un de leurs anciens empereurs, que le peuple croit avoir été changé en vache, qui n'était propre que pour le labourage. On me dit qu'ils allaient ensuite présenter ces veaux aux Grands seigneurs, dont ils recevaient de bons présents.

En revenant, j'entrai dans deux pagodes : le premier a été bâti en l'honneur de Chianlaoye, divinité pour laquelle il y a toujours devant la porte du temple des chevaux prêts, parce que, comme ils le content, il faisait 1.000 lieues par jour. Il y a aussi dans les cours plusieurs statues de plâtre avec des figures horribles. L'idole Chianlaoye est assise dans le fonds du pagode, ayant une espèce de diadème sur la tête. Je trouvai plusieurs idolâtres, dont les uns présentaient des viandes préparées & des fruits, les autres brûlaient des parfums & des papiers dorés & argentés. D'autres prenaient un morceau de bois fendu en deux, & le jetaient en l'air ; si les morceaux tombaient un, ou tous les deux tournés en haut du côté qu'ils avaient été fendus, c'était un bon signe, & que l'idole était bien avec eux ; p.503 si tous les deux avaient l'écorce en haut, c'était un mauvais présage ; mais ils les jetaient tant de fois, qu'à la fin ils tombaient comme ils le souhaitaient. D'autres encore retournaient plusieurs morceaux de bois liés ensemble, & en tiraient un pour savoir leur bonne ou mauvaise fortune ; mais ils répétaient cela si souvent, qu'enfin il leur en arrivait un avec des marques heureuses.

Le second pagode était proche du palais, qui appartenait autrefois au petit roi, & sert présentement au capitaine général des Tartares. Il y en a trois, l'un derrière l'autre ; je vis dans le premier trois idoles dans une niche, la tête découverte, & d'autres statues fort grandes sur le pavé. Dans le second, il y avait aussi trois idoles dans la niche, & quatre aux côtés sur le pavé. Dans le troisième, on voyait en bas cinq horribles figures, & dans la niche une grande idole de couleur d'or, accompagnée d'une autre petite.

Je rencontrai en retournant au logis, quantité de mandarins en chaise & à cheval, vêtus d'habits très magnifiques, sur lesquels on voyait en broderie les marques de leur charge & de leur degré. Le samedi, ceux qui avaient reçu les p.504 compliments du nouvel an, furent rendre les visites en personne, avec les papiers rouges. Cela s'entend des mandarins inférieurs ; parce que les cinq grands les reçoivent & les rendent par le ministère des petits mandarins, ou autres personnes de leur tribunal, & se visitent seulement personnellement entr'eux. Ces cinq principaux ministres de Canton sont le *fouyen* ou vice-roi ; le *pouchien-sou*, ou député pour les taxes dans toute la province ; le *ziankioun*, ou général de la milice tartare ; & ses deux associés appelés *tou-toun*, qui ont le titre de bras droit & de bras gauche de son corps. Ils sont d'une égale autorité, étant portés dans leurs chaises par huit personnes, & le tambour chinois qui les précède battant treize coups.

Le dimanche, plusieurs chrétiens chinois vinrent faire leurs dévotions dans l'église des Pères observantins espagnols.

Le lundi, un marchand chinois m'invita à dîner chez lui, mais c'était de trop bonne heure pour moi. Il y avait sur la table vingt petits plats de différents fruits & de confitures, & d'autres avec des poulets & du porc. Le mardi, je fus rendre visite au vice-provincial des p.505 missionnaires augustins, qui m'était venu congratuler sur mon heureux retour. Je fus contraint de rester le mercredi à la maison, parce qu'il me vint plusieurs amis, à qui il fallut tenir compagnie. Le jeudi, j'allai chez le père Turcotti, supérieur des jésuites de Canton. Le vendredi, je me promenai sur le canal. Le lendemain, je fus dans la nouvelle ville, avec un interprète, qui avait grande envie de venir avec moi en Europe. Le dimanche, je dînai avec le vice-provincial des augustins, qui me régala fort bien.

Le lundi, je fus voir dans la ville tous les préparatifs que l'on faisait pour la fête de Loum-chouen ou des lanternes, qui est une des principales des Chinois ; & effectivement je vis des inventions surprenantes. Les Chinois disent qu'elle fut instituée peu après l'établissement de leur empire, à l'occasion d'un mandarin chéri du peuple par sa vertu, qui perdit un soir sur le bord d'une rivière, une fille qu'il aimait tendrement ; que dans le temps qu'il la cherchait le long de la rive, tout le monde, qui prenait part à sa peine, le suivit avec des flambeaux allumés & des lanternes, en pleurant avec lui ; mais qu'après l'avoir cherchée longtemps de tous côtés, comme Cerès fit sa fille p.506 Proserpine, ils ne la purent jamais trouver.

Les lettrés dans leurs livres donnent une autre origine à cette fête ; l'attribuant à Kié, dernier empereur de la famille Hia, homme cruel, & entièrement livré à ses passions, qui régnait il y a 3.500 ans. Ce prince se plaignait un jour à celle de ses femmes qu'il aimait le mieux, que les plaisirs de cette vie duraient trop peu ; qu'il n'y avait qu'un petit nombre de personnes qui vécurent cent ans ; que le temps passant si rapidement, il ne pouvait pas se rassasier de ces plaisirs qu'il aimait tant ; & enfin, que la nature était inhumaine & cruelle. Voici ce qu'elle lui répondit :

> — Je sais un moyen pour prolonger le temps de la manière que vous le souhaitez. Faites d'un mois un jour, d'une année un mois ; & ainsi les années, les mois & les jours seront si longs, qu'après avoir vécu dix ans, vous aurez eu le plaisir, d'en avoir vécu cent.

Elle persuada ensuite à ce prince sensuel & insensé de bâtir un palais sans fenêtres, afin que la lumière n'y entrât point. Après l'avoir fait orner d'or, d'argent, de pierres précieuses & de meubles riches, elle y fit venir quantité de jeunes garçons & de belles filles tout nus, & s'y ensevelit p.507 enfin avec son mari, ne se servant point d'autres lumières que de celles des flambeaux, & d'une infinité de lanternes ; au lieu du soleil, de la lune & des planètes. L'empereur Kie y demeura un an avec cette femme impudique, s'adonnant à toutes sortes de plaisirs déshonnêtes, dans un oubli entier de leur cour & de leur empire.

Ces folies, & plusieurs cruautés, furent cause que ses sujets secouèrent le joug, & mirent sur le trône Kimtam, chef d'une nouvelle famille. Après la mort de Kié, on détruisit son palais, on cassa toutes ses ordonnances, on garda

seulement la fête des lanternes, moins pour lui faire honneur, qu'en mémoire du changement politique.

L'on conte encore qu'il y a environ 2.000 ans, un autre empereur de la dixième famille, appelé Tam, avait tant de confiance en un charlatan de la secte des *taofous*, (dont la profession est de tromper le monde avec des secrets de chimie, promettant une infinité d'or & d'argent, une vie presque éternelle, & de faire voler en peu de temps les montagnes d'un lieu dans un autre) qu'il lui dit un jour l'envie qu'il avait de voir les lanternes allumées de la ville de Yam-cheou, dans p.508 la province de Nankin, qui étaient les plus fameuses de l'empire, & dont l'on devait faire la fête la nuit suivante. Le magicien répondit, qu'il lui ferait faire ce voyage, qu'il verrait les lanternes, & qu'il reviendrait à la cour pendant la même nuit, à son aise, & sans être exposé à aucun danger. Effectivement, on vit en l'air, peu de temps après, des chariots & des trônes faits de nuages ; qui paraissaient être tirés avec une grande vitesse par des cygnes. L'empereur, l'impératrice, & grand nombre de dames & de musiciens du palais, arrivèrent en un clin d'œil à Yam-cheou, & couvrirent toute la ville avec les nuées qui les portaient. Le monarque vit les lanternes ; & pour récompenser les habitants du plaisir qu'il avait eu dans leur ville, il leur fit donner une sérénade par ses musiciens, & s'en retourna aussi vite qu'il était venu. Il arriva un mois après un courrier de cette ville, avec des lettres qui contenaient ce qui s'était passé chez eux cette nuit-là.

Ils disent enfin qu'il régnait il y a 500 ans un empereur de la famille Soum, qui avait coutume de se faire voir tous les ans dans ce temps-ci, pendant huit nuits, familièrement à tous les Grands seigneurs, p.509 auxquels il donnait le plaisir de belles lanternes, de feux d'artifice & de musique agréable dans son palais.

Je me promenai donc le mardi (14 de février, & le 12 de la lune des Chinois) dans Canton, pour voir cette célèbre fête nocturne. Dans chaque quartier, on avait mis quelques figures d'idoles, autour desquelles étaient plusieurs personnes déguisées, avec des habits de masques extravagants, & jouant de divers instruments ; ils allaient sur des ânes ou à pied comme dans le Carnaval, précédés d'une longue procession de lanternes attachées à de grandes perches. Ces lanternes étaient faites de papier ou de soie de plusieurs couleurs, avec des

figures de poissons, de chiens, de chevaux, de lions & d'autres choses, que la lumière rendait fort agréables ; & le tout était accompagné d'un fracas d'instruments d'airain & de tambours. Plusieurs allaient tout nus, pour être plus au naturel.

On voit le plus beau de cette fête dans les pagodes & les palais des seigneurs, où l'on fait des lanternes qui coûtent des quinze & vingt pistoles, & dans ceux des vice-rois & des princes, où l'on en fait qui ne coûtent pas moins de 100, 200, & 300 écus. On les pend dans les salles p.510 les plus magnifiques, à cause de leur grandeur, parce qu'il y en a de vingt & trente coudées de diamètre. L'on met dedans une infinité de lampes & de chandelles, dont la lumière donne de la grâce à la peinture, & la fumée de la vie aux figures qui par un artifice admirable, vont tournant, sautant, & descendant dans la lanterne. On y voit des chevaux qui courent, des chariots que l'on tire, des gens qui travaillent sur la terre, des vaisseaux à la voile, des mandarins & des princes qui sortent & entrent avec une grande suite, des armées en marche, des comédies, des danses, & milles autres agréables représentations. Le peuple passe toute la nuit à regarder ces spectacles, au son des instruments qu'ils ont apportés dans leur compagnie, qui se forme de parents & d'amis. Il n'y a point de maison, pauvre ou riche, qui n'ait cette nuit-là quelque lanterne pendue dans la cour, dans la maison, ou aux fenêtres. On voit aussi se représenter des comédies par de petites figures que l'on fait mouvoir avec des fils cachés, ou avec des ombres que l'on fait paraître sur des étoffes de soie blanche très fines & transparentes ; elles représentent merveilleusement bien des rois, des reines, des capitaines, des p.511 soldats, des bouffons & autres personnages de théâtre. Ce qu'il y a de surprenant, est qu'ils leur font exprimer la douleur, la joie, la colère & les autres passions aussi facilement qu'ils les font mouvoir. Outre ces représentations & ces figures, ils élèvent auprès des pagodes plusieurs arcades couvertes de soie, sur laquelle sont quantité de peintures, que la lumière de derrière fait paraître avec des couleurs agréables & des caprices particuliers. Enfin, on consume pour cette occasion dans tout l'empire, plusieurs millions, tant en papier pour orner les maisons, que pour en brûler, faire des lanternes & des feux d'artifice. Il me semble que si l'on pouvait voir tout l'empire d'un seul coup d'œil, de quelque lieu fort élevé, il paraîtrait tout illuminé, n'y ayant personne à la ville, à la campagne, ou sur les rivières, qui

n'allume des lanternes peintes & faites de différentes façons, & qui n'ait des feux d'artifice qui représentent diverses figures d'animaux.

Je ne crois pas qu'il y ait de nation au monde, qui dans l'art des feux d'artifice, puisse imiter les Chinois ; puisqu'on leur a vu faire un berceau entier de raisin rouge qui brûlait sans se consumer : au contraire, le tronc de la vigne, les branches, p.512 les feuilles, les grappes & les pépins, qui brûlaient tous peu à peu dans le même temps, paraissaient de leurs propres couleurs, ou rouge, ou vert, ou autrement ; de sorte que ce qui n'était que feint semblait vrai & naturel aux spectateurs. Ce qu'il y a de plus merveilleux, est de voir que le feu, qui est un élément si actif & si terrible, agisse si lentement, qu'il ait comme laissé sa nature pour obéir à l'art ; & ne serve qu'à représenter au vif le berceau, & non pas à le brûler.

@

Chapitre IV

Description du cortège du *leamquam tsounto*, ou vicaire de deux provinces, & des autres choses considérables que l'auteur a vues dans Canton

A. Tambours chinois, sur lesquels on frappait treize coups. — B. Première tablette, avec les marques de juge dans le civil.
C. Seconde tablette, avec celles de gouverneur des armées. — D. Troisième tablette, qui impose le silence.
E. Quatrième tablette, qui ordonne à un chacun de se ranger. — F. Drapeaux. — G. Divers emplois que le ministre occupe.
H. Bâtons dorés. — I. Le dragon, devise de l'empereur. — L. Domestiques & serviteurs. — M. Bourreaux & archers.
O. Valets de bourreaux. — Y. Dames chinoises qui voient sortir le *tsounto*. — Z. Dames tartares.

p.513 Le mercredi, j'eus la curiosité de voir le *tsounto*, qui était alors à Canton pour les affaires de sa charge. On tira trois boîtes avant qu'il sortît de son palais, pour avertir le peuple. La figure suivante fait voir son magnifique cortège.

N. Parasol. — O. Valets de bourreaux. — P. Personne qui porte le sceau de l'empereur, dans une valise, sur les épaules. — Q. Autre qui porte la patente. — R. Le *tsounto* dans une chaise découverte, portée par huit hommes. — S. Autre parasol. — T. Premiers gardes. — V. Seconds gardes. — X. Compagnie de cavalerie tartare.

p.514 Après le dîner, je fus sur le haut d'une montagne, voir les apprêts que l'on faisait dans une maison, où le vice-roi devait être reçu le soir, avec quelques principaux mandarins. Elle avait été bâtie par un mandarin dans la ville de

Louchien ou la Vieille, & ne consistait qu'en une salle, soutenue de plusieurs belles colonnes de bois. Au-dessus, il y en avait une pareille, & toutes les deux étaient grandes, mais n'avaient pas beaucoup d'agrément ; c'était plutôt un belvédère, puisqu'on découvrait toute la ville de cet endroit. Dans une salle haute, il y avait un pagode avec plusieurs idoles, environnées de quantité de leurs *taozous* ou religieux. Dans celle d'en bas, les tables étaient dressées & assez bien ornées pour recevoir le vice-roi. L'on voyait autour le long de la muraille, plusieurs armoires, cabinets & autres meubles vernis à la chinoise, ou à la manière du Japon, & remplis d'un très grand nombre de figures. Je descendis de la montagne ensuite, parce qu'il ne devait venir que tard, & que l'on devait allumer quelques feux d'artifice. Étant arrivé au pied de la montagne, j'entrai dans un couvent de religieuses bonzes. Elles me présentèrent le thé, me firent voir leur p.515 pagode & leur monastère. On fit encore la nuit suivante des réjouissances publiques dans la ville, avec les lanternes & autres folies superstitieuses.

Le jeudi, Monsieur Basset m'invita à dîner chez lui. Le lendemain, je fus me promener sur le canal. Le samedi, je rendis visite au supérieur des augustins espagnols.

Le dimanche, il y eut un grand concours de chrétiens chinois dans l'église des observantins espagnols. Le lundi, jour que l'on jugea heureux, on célébra beaucoup de noces. Je vis de dessus ma porte palier une nouvelle mariée. Six femmes marchaient devant tenant chacune une boîte à la chinoise, bien vernie & bien dorée, dans lesquelles étaient les présents. Ensuite venaient vingt musiciens avec divers instruments, & plusieurs étendards de papier peint sur des bâtons forts longs. La mariée suivait dans une chaise couverte & richement ornée de taffetas de plusieurs façons, que quatre parents accompagnaient. Dix valets portaient après autant de caisses, dans lesquelles étaient les meubles de la nouvelle épouse, parce qu'elle n'était pas de condition. L'époux l'attendait à sa maison avec d'autres parents, pour la recevoir à la porte.

p.516 Le mardi, j'allai chez le père Turcotti. Le lendemain je vis une pompe funèbre. Premièrement marchaient douze étendards de papier, des statues, & autres choses suspendues à des espèces de piques : puis venaient vingt joueurs d'instruments, & six coffres pour porter les parfums & les offrandes que l'on fait aux bonzes. Ensuite paraissaient sept grands parasols avec des pentes à

l'entour, & plusieurs bonzes avec leurs chapes qui accompagnaient le mort. Le tout était terminé par une centaine de Chinois, qui avaient tous dans la main de ces cordes qui brûlaient lentement. Les parents les plus proches étaient parmi eux, revêtus d'un sac & le corps penché vers la terre.

Je passai fort agréablement le jeudi à converser avec M. Basset. Le lendemain, trouvant le jour propre pour voir une partie du palais du *tsounto* (à cause des visites que lui faisaient tous les mandarins de la ville & de la province, comme à leur supérieur dans le civil si le militaire, étant capitaine général ou vicaire des provinces de Quamtoum & de Quamsi), je m'y rendis de bonne heure.

La première cour était de la longueur d'une portée & demie de mousquet, & large à proportion, dans laquelle il y avait p.517 plusieurs soldats sous des tentes. On voyait sur deux poutres fichées en cet endroit, deux drapeaux jaunes de figure carrée, avec des inscriptions de même que chez le vice-roi. Il y avait à la porte de la seconde cour plusieurs officiers, & entr'autres quarante avec des habits de soie, sur l'un desquels était brodé un oiseau, sur l'autre un lion, ou un tigre, ou autre chose. Étant entré dans la seconde cour (qui peut avoir une demie portée de mousquet de longueur en carré), je m'avançai jusqu'à la troisième porte, où je trouvai des gardes qui ne me permirent pas d'aller plus avant ; mais de cet endroit je remarquai que la grandeur de la troisième & quatrième cour était semblable à celle de la seconde. Au bout de la quatrième était la salle d'audience, assez bien parée. Après y avoir été une heure, je vis congédier le vice-roi, le *zan-kyoun* & autres mandarins, que le *tsounto* (homme âgé, mais d'un bel extérieur & habillé à la tartare) conduisit fort civilement jusqu'à la quatrième porte ; mais je remarquai qu'ils vinrent à la troisième porte, sur une chaussée bien pavée qui partage la cour, où ils réitérèrent les révérences. La suite du vice-roi était plus nombreuse que celle du p.518 *zan-kyoun* ; parce que celui-là avait seize drapeaux qui précédaient, ensuite autant de tablettes, sur lesquelles étaient écrites les prérogatives de sa charge ; plusieurs parasols, trente soldats à cheval, plus de cinquante bas officiers, comme des bourreaux, des archers & autres avec les bâtons, les chaînes, & les baguettes ; après quoi il paraissait dans une chaise portée par huit hommes. On disait que l'empereur avait envoyé le *tsounto* & deux *tagins*, ou grands hommes, pour faire la revue des troupes de la province, c'est-à-dire, pour remplir leurs bourses.

Je vis après le dîner une autre pompe nuptiale. On portait premièrement vingt grandes lanternes, attachées à de grands bâtons, mais dont les chandelles

n'étaient pas allumées. Après cela parurent quantité de présents de toutes les sortes, & douze femmes qui en portaient de particuliers ; & puis encore des lanternes portées par de jeunes gens, & des ouvrages en soie & en papier ; enfin la nouvelle mariée dans une chaise couverte.

En passant le samedi devant le tribunal de Quancheoufou, qui est le gouverneur de la ville, je trouvai qu'on battait un misérable ; & en ayant p.519 demandé la cause, on me dit qu'on lui donnait la bastonnade pour la faute d'un autre : la coutume permettant qu'un homme condamné à recevoir tant de coups, trouve avec de l'argent quelqu'un qui les souffre pour lui : auquel cas il faut donner quelque chose au geôlier & au bourreau, pour qu'ils consentent à cet échange. Le père Augustin, supérieur de la maison où je demeurais, me conta que l'on avait porté cet abus si loin les années passées, que certains voleurs ayant été condamnés à la mort, leurs amis persuadèrent à quelques pauvres paysans, qu'il n'y avait que quelques coups de bâton à recevoir moyennant un tel prix ; après avoir gagné le geôlier, ils firent sortir de la prison les personnes condamnées, & le mandarin fit ensuite mourir ces malheureux qui s'étaient chargés des noms & des crimes des malfaiteurs. On découvrit dans la suite cette fourberie, & l'on en fit mourir les auteurs.

Le dimanche, je fus me promener sur le canal. Le lendemain, le gouverneur de la ville ordonna un jeûne de quinze jours, afin d'obtenir une pluie qui pût faire croître le riz ; car on s'apercevait d'une trop grande sécheresse. Le bon était qu'on faisait jeûner ainsi par force p.520 les chrétiens, & à faire carême sur la fin du carnaval : car il était défendu, sous des peines rigoureuses, de vendre du bœuf, du porc, des poulets, des œufs, & autres choses semblables, mais seulement des herbes & des légumes. On fait ces jeûnes-là presque tous les ans, dans les villes où la pluie manque ; & les Chinois font leur possible pour l'obtenir, avec des prières & des processions, en allumant quantité de bougies dans leurs pagodes, & en brûlant des papiers dorés & argentés.

Je fus le mardi prendre conseil de Monsieur Basset, touchant mon voyage & mon retour en Europe. Le mercredi j'allai dans la nouvelle ville avec mon interprète, & j'achetai quelques curiosités.

@

CHAPITRE V

Petit voyage de l'auteur jusqu'à Macao

@

Ayant résolu, avec l'avis de Monsieur Basset, de passer à Manille, sur la patache espagnole qui était à l'ancre à Macao, je trouvai à propos de voir le capitaine même & de lui demander p.521 mon embarquement. Je me préparai le jeudi premier de mars pour le petit voyage. Je fis embarquer le lendemain une de mes valises dans le *chiampan*, ou grande barque, qui portait à Macao les caisses d'étoffes que les marchands espagnols avaient achetées.

On mit le samedi à la voile fort tard & l'on fit peu de chemin. Le dimanche, le vent étant contraire, à peine pûmes-nous venir à la vue de Chiounté, où les Pères observantins espagnols ont une maison & une église ; ni passer le lendemain Aonson, à cause du même vent.

Le mardi, avant le lever du soleil, les matelots idolâtres se mirent à faire leur sacrifice. Le pilote fit l'office de prêtre sous un parasol, afin de faire plus décemment ses cérémonies détestables. Les viandes étaient dans des plats sur la table ; elles consistaient en porc cuit & en poisson, outre des cannes de sucre en petits morceaux & du vin. Il joignit les mains, & frappa de la tête le plancher plusieurs fois, au son d'un tambour ; après quoi il commença à marmoter quelques paroles ; & enfin versa un peu de vin sur les viandes, & brûla, à l'ordinaire, quelques papiers de couleur. On partagea ensuite aux idolâtres les viandes & le vin, qu'ils p.522 mangèrent avidement, s'imaginant qu'elles étaient bénites.

Une action aussi impie que celle-là ne pouvait que produire de mauvais effets. De deux *chiampans* de voleurs qui étaient dans l'île, il en vint un sur nous. Nos matelots le reçurent comme amis, croyant que c'était la garde du canal, & le saluèrent au son du tambour. Les voleurs répondirent avec la même civilité, en élevant les mains en l'air pour marque d'amitié ; puis ils s'approchèrent de la poupe de notre barque, en demandant si nous avions du sel, & voulurent venir à bord. Sur quoi, commençant à soupçonner qui ils pouvaient être, nous courûmes aux armes, & tirâmes deux coups de pistolet, pour les épouvanter. Comme ils sont naturellement lâches, ils s'enfuirent

aussitôt, & furent prendre une sentinelle qu'ils avaient mise sur la hauteur de l'île. Les deux *chiampans* se retirèrent ensuite dans l'endroit le plus caché, de peur que ce bruit ne vint aux oreilles du mandarin de la maison Blanche, & qu'il n'envoyât à leur poursuite. En songeant à me défendre des voleurs, je ne pus pas éviter la friponnerie de nos matelots, qui, profitant de l'occasion du trouble où chacun p.523 était, me prirent une petite montre que je portais au père Philippe Fieschi.

Les matelots chinois voulaient encore jeter l'ancre, à la vue des pirates, disant qu'il était basse-mer, & qu'il n'y avait pas d'eau assez pour aller plus avant ; & comme on priait le pilote d'aller au moins jusqu'à la maison Blanche, pour n'être pas exposés davantage, il le refusa absolument ; cela lui attira quelques coups de bâton qui lui firent hausser toutes les deux voiles.

Nous arrivâmes à Macao avant midi. Je mis pied à terre, & me rendis chez le père Joseph de la Conception, prieur du couvent des augustins, qui me reçut avec autant de civilité qu'à ma première arrivée. Comme c'était le dernier soir du Carnaval, le père Prieur & moi nous fûmes souper dans la maison de Don Antoine Basarte, capitaine de la patache espagnole. Le souper fut très bon, & l'on s'y divertit beaucoup à cause du nombre des conviés, tous les marchands espagnols s'y étant trouvés.

Le mercredi, premier jour de carême, je fus prendre des cendres, & après dîner, j'allai au sermon dans le collège de saint Paul des jésuites. Le jeudi, j'entendis aux dominicains le panégyrique de p.524 saint Thomas d'Aquin, & après dîner un autre chez les augustins. Le vendredi, le père Laureati, Italien, prêcha dans saint Paul, où il y eut un grand concours de peuple ; parce qu'à Macao la dévotion est fort grande, & que les églises sont fort fréquentées des hommes & des femmes.

L'habillement des femmes est fort étrange ; deux pièces de toiles de la côte suffisent pour tout, sans que le tailleur y mette les ciseaux, ni l'aiguille. Elles en mettent une autour de la ceinture, & elle leur sert de jupe ; de l'autre elles s'en couvrent la tête & l'estomac. Elles ne portent point de bas, & se servent seulement d'une certaine sorte de mules. Les dames sont mieux habillées & plus décemment. Elles ont coutume d'aller dans une chaise de bois, bien dorée & fermée partout : elles y sont assises à la turque, les jambes croisées ; la

petitesse des sièges ne leur permettant pas d'être autrement. On porte ces chaises comme des cages, pendues à un anneau de fer qui est au haut, dans lequel on passe un bâton. Les hommes ont de certains haut-de chausses, qui leur tombent jusqu'au coup de pied ; ce qui les fait paraître comme autant de bragues à long poil.

Quoique le vaisseau fût petit le p.525 capitaine Basarte m'accorda le passage jusqu'à Manille, d'une manière fort généreuse ; & n'ayant plus d'affaires à Macao, je pris congé de mes amis, & retournai à Canton pour y prendre mes valises.

@

Chapitre VI

Retour de l'auteur à Canton par un autre chemin

@

Je louai une chaise pour 850 chiappes, & partis le samedi avant midi. Je passai premièrement à la maison Blanche, très petite ville, qui est la résidence d'un petit mandarin, & j'arrivai le soir dans le village d'Iouma, après avoir fait 18 milles. J'eus dans l'hôtellerie une mauvaise chambre, & encore un plus mauvais souper, ne s'y trouvant rien à acheter.

Le dimanche, un Chinois qui se mit de ma compagnie & moi, nous reprîmes le chemin toujours dans des montagnes & des collines. Les porteurs de chaises étaient si faibles, qu'ils se reposaient souvent ; & par pitié pour eux, je fis une bonne partie du chemin à pied. Ils étaient bien différents de ceux de Nanganfou, qui p.526 me portèrent tout au haut d'une montagne escarpée, sans jamais me faire toucher pied à terre. Nous arrivâmes après midi à Aonson, après avoir fait encore 18 milles. Je m'embarquai aussitôt pour peu de chose, dans la barque de passage qui sur le soir mit à la voile, & fit route pendant toute la nuit, avec un bon vent.

Le lundi, nous passâmes par Chiounté, le vent continuant d'être favorable. Quoique ce canal soit d'eau douce, on y prend une infinité d'huîtres, qui sont si grandes, qu'il s'en trouve dont la chair pèse jusqu'à une livre ; mais l'ordinaire est de demi-livre, & elles n'ont pas si bon goût que les nôtres. Les Chinois emploient leurs écailles dans les bâtiments en guise de pierre : & les Portugais les rendent si fines, qu'ils s'en servent pour leurs vitres, comme il a été dit.

J'arrivai le mardi à Canton, & retournai à mon appartement chez les observantins espagnols. Le mercredi, en allant chez le peintre qui travaillait pour moi, je rencontrai une procession de *taouzous*, qui allaient à des funérailles avec leurs chapes garnies d'or. Quantité de parasols, de brancards pleins d'idoles, de drapeaux de soie & de papier en couleur, p.527 de parfums & d'autres choses marchaient devant.

Le jeudi, je vis partir le *fouyen* ou vice-roi, avec une pompeuse suite de 280 grandes barques dorées & peintes, tant à lui qu'aux mandarins qui

l'accompagnaient jusqu'à Fouchian. Il y allait pour veiller à la tranquillité d'une troisième partie de sa province, où l'on craignait quelque tumulte ou une invasion de voleurs. L'empereur avait ordonné, pour plus grande sûreté, que l'on partageât le soin de la province à trois. Une partie à ce vice-roi, une autre au *titou* ou capitaine général de la milice du pays, & la troisième au *tsounto* ; avec ordre à chacun de rendre compte de ce qui se passerait dans son quartier.

Le vendredi, le petit mandarin de Tounlan, ou côte d'Orient, partit par ordre du vice-roi, pour apaiser les différends qui étaient entre les habitants de cet endroit, & les Pères observantins espagnols. Ceux-ci avaient acheté un fonds pour élever une église à l'usage des femmes chrétiennes de cet endroit ; & les habitants ne voulaient pas le permettre, disant que si l'on élevait un tel bâtiment, leurs vies seraient en danger, & apportant d'autres raisons dont j'ai parlé ailleurs.

p.528 Ayant résolu de partir, j'allai le samedi prendre congé du père Turcotti : le dimanche je fis aussi mes adieux à Monsieur Basset, prêtre missionnaire français ; & le lundi je fus dans la vieille ville, remercier le Père commissaire provincial des observantins, du bon traitement qu'il m'avait fait pendant si longtemps, aussi bien que les Pères chez qui j'avais demeuré.

@

Chapitre VII

Retour de l'auteur à Macao

@

Tout étant prêt, je fis embarquer mes hardes & mon noir le mardi, & après dîner je m'embarquai aussi. Quoique l'on fît route tout le reste de la journée & pendant toute la nuit, on avança cependant fort peu. Le mercredi, nous passâmes à Chiounté, & la nuit nous avançâmes considérablement. Mais le jeudi, nous fîmes peu de chemin, faute de vent. Le lendemain, le même pilote fit un pareil sacrifice, avec les mêmes cérémonies, que l'autre fois. Il ne voulait pas que je fisse de l'eau du côté de la barque réservé pour cette superstition. Nous entrâmes de p.529 bonne heure dans Macao. Les douaniers visitèrent exactement toutes les caisses d'étoffes. Ils pesèrent celles où il y avait de l'or, à part de celles qui étaient simples ; & les travaillées séparément des unies, parce que le droit qu'on en payait était différent. Au reste, ce droit n'est qu'une bagatelle ; puisque l'une portant l'autre, il ne va qu'à un, ou au plus, un & demi pour cent. Je fus loger chez les augustins. Le samedi, j'entendis un beau sermon dans l'église des observantins.

Le dimanche, j'allai avec le père Prieur dîner dans la maison du capitaine Don Antoine Basarte, qui nous régala assez bien. Je me rendis le lundi au collège de saint Paul, où je révérai la partie du bras glorieux de saint François Xavier.

Je fus le mardi rendre mes respects à Monseigneur Sifaro, évêque de Nankin ; & le mercredi je pris congé de Don Pedro Vays de Figuera, chevalier de l'ordre de Christ. De là, je montai pour voir la forteresse du Nord ; mais y étant arrivé, le capitaine de garde ne m'en permit pas l'entrée : je m'en plaignis à quelques Portugais, qui me dirent que je ne regardasse pas cela comme une insulte, mais comme un trait de prudence du commandant, qui ne voulait pas laisser voir le p.530 mauvais état de l'artillerie, qui était en petit nombre & toute démontée, à cause de la pauvreté de la ville. Je ne vois donc pas sur quel fondement le père Joseph de sainte Thérèse dit que la ville de Macao est très riche ; & que dans le temps du couronnement de Jean IV, roi de Portugal, elle envoya un grand présent d'argent comptant, & 200 canons de bronze. Le bon

Père était si fort prévenu pour cette artillerie, qu'il aurait avancé toutes sortes de mensonges en sa faveur. Je n'ai jamais entendu rien de plus extravagant, que lorsqu'il dit que l'on trouva à Malacca, quand les Portugais s'en rendirent maîtres, 5.000 pièces de canon de bronze ; puisqu'on sait que plusieurs des meilleures places de l'Europe, jointes ensemble, n'en pourraient pas fournir un si grand nombre ; que Malacca enfin n'est qu'un petit village, composé de maisons de terre, de bois & de feuilles de palmier ; & que le château est si petit, qu'il ne pourrait pas contenir tant de canons, quand on les mettrait les uns sur les autres. C'est peut-être de ces 3.000 (nombre qu'on ne trouvera pas dans les Indes, tant en bronze qu'en fer) qu'on a tiré les 200 que Macao envoya au roi de Portugal. Mais qu'y faire ? chacun est p.531 maître d'écrire ce qui lui plaît & si un auteur s'égare quelquefois, il ne s'ensuit pas qu'il ne dise la vérité & ne soit de bonne foi dans d'autres choses.

Le jeudi, je fus prendre congé de Jérôme Vasconcellos, aussi chevalier de l'ordre de Christ ; & croyant partir dans peu, j'en fis autant le vendredi du père Laureati, prédicateur dans le collège de Macao, & missionnaire à la Chine.

@

Chapitre VIII

Naufrage d'une patache, & la délivrance miraculeuse de quelques gens de son équipage

@

Je pris le samedi une barque, pour voir l'île Verte, qui appartient aux jésuites, & n'est éloignée de la ville que d'un mille. Elle a un mille de circuit ; & quoiqu'elle soit un rocher stérile, il y a cependant une maison commode pour la récréation des Pères, & quelques arbres fruitiers autour, comme des lichias, des longans, des vivas, quelques platanes & ananas.

Je trouvai dans cette île un frère qui me conta une histoire fort surprenante, p.532 dont j'avais déjà entendu parler à d'autres. En 1682, une patache de la côte de Coromandel partit de la ville de Manille & du port de Cavite, avec environ 60 personnes à bord, tant Mores, Gentils que Portugais, du nombre desquels était ce frère. Le pilote ne connaissant point deux séches qui sont vis-à-vis des îles Calamianes, échoua sur une ; le vaisseau se brisa & les marchandises furent perdues. Les Mores & les Gentils voulant se sauver dans une île voisine, il survint une tempête qui les coula à fond avec la barque ; mais les autres attendirent le calme, & firent du mieux qu'ils purent un caisson des planches qu'ils trouvèrent, & passèrent peu à peu, en plusieurs fois, dans l'île qui n'était éloignée que de deux milles. N'ayant point trouvé d'eau dans celle-là, ils furent dans une autre qui n'était éloignée que de trois lieues, qu'ils trouvèrent fort basse aussi, très petite, sans bois & sans eau ; de sorte qu'ils furent obligés pendant quatre jours de boire du sang de tortue. Enfin, la nécessité leur donnant de l'esprit, ils firent des fosses dans l'île jusqu'au niveau de l'eau ; il y en vint, dont ils burent, quoiqu'elle fût un peu salée, faute d'autre. La divine providence les nourrissait de tortues ; p.533 parce que lorsqu'elles venaient pondre à terre, ils en tuaient une si grande quantité, qu'ils eurent de quoi se nourrir, pendant six mois que cela dura. Le temps des tortues étant passé, il vint dans l'île de grands oiseaux de mer (que les Espagnols & surtout les Portugais appellent *paxaros bobos*, ou sots oiseaux) pour y faire leurs nids ; cela donna à ces gens-là l'occasion d'en tuer à coups de bâton autant qu'ils voulurent ; & ce fut ainsi que

les dix-huit personnes, qui étaient passées dans l'île, se nourrissaient pendant les six mois de tortues, & pendant les six autres de ces oiseaux, dont ils faisaient provision en les mettant sécher au soleil. Ils n'avaient point de pots pour les faire cuire ; mais le besoin leur apprit à en faire de terre, qui ne servaient qu'une fois. Leurs habits étant entièrement usés, pendant les sept ans qu'ils menèrent cette malheureuse vie, ils écorchaient les oiseaux & cousant ensemble les peaux avec des aiguilles & du fil fait de petites palmes, ils en couvraient leur nudité. Ils se défendaient du froid en hiver, en se mettant dans des grottes qu'ils avaient creusées avec leurs mains. Plusieurs navires passèrent pendant ce temps-là ; mais aucun ne voulut jamais les venir secourir, sur les p.534 signaux qu'ils leur faisaient avec des feux, dans la crainte de tomber sur les séches : ainsi leur espérance se convertissait toujours en tristesse. Ils se résolurent à la fin ou de mourir, ou de sortir de tant de misères ; parce que les oiseaux épouvantés ne venaient plus en si grande quantité qu'au commencement, & ces hommes étaient devenus comme autant de fantômes, faute de vivres, & n'ayant que de très mauvaise eau. Ils firent donc une espèce de barque, ou, pour mieux dire, un coffre de planches, qu'il calfeutrèrent avec le coton d'un matelas qu'ils avaient & y mettant de la graisse de tortue, au lieu de poix. Ils se servirent des nerfs pour faire des cordes, & firent des voiles des peaux d'oiseaux cousues ensemble. Ils partirent enfin, sans une provision suffisante de ces mêmes tortues, d'oiseaux & d'eau ; remettant toute leur espérance dans la miséricorde divine ; & arrivèrent en huit jours dans l'île d'Aynan.

Les seize mariniers mirent pied à terre, deux étant morts dans la petite île, & les Chinois prirent la fuite, en les voyant faits comme des spectres & avec des habillements si étranges ; mais ayant su d'eux leur malheur, le mandarin de l'île leur fit donner tout ce qu'il leur fallait p.535 pour les rétablir, & leur fournit ensuite de quoi retourner chez eux. Ceux qui étaient Portugais, étant arrivés à Macao, un d'entr'eux trouva que sa femme, qui l'avait crû mort, s'était remariée ; mais celui qui l'avait épousée fut obligé de la lui rendre, & eût la peine d'en chercher une autre : de quoi peut-être ne fut-il pas trop fâché.

Avant que de quitter la Chine, il faut (puisque je m'en ressouviens) que j'avertisse le lecteur, que c'est à grand tort que l'auteur de la relation de l'ambassade des Hollandais à Pékin attaque l'honneur des dames chinoises. Il a certainement rêvé, en disant qu'il y a des courtisanes publiques à la Chine ; &

qu'elles sont conduites dans la ville sur des ânes par ceux qui en font trafic, & qui vont criant : *Qui en veut ?* comme des autres choses nécessaires à la vie. Il a même poussé la chose, jusqu'à faire graver, & mettre dans son livre la figure d'une telle femme. Certainement, je n'ai rien vu de pareil dans tant d'empires & de royaumes où j'ai été, ni même chez les Mores qui sont plus barbares que les autres. Quant à la Chine, ayant été dans les deux cours de Pékin & de Nankin, par la même route que les ambassadeurs de Hollande, je p.536 n'ai jamais entendu parler d'un tel trafic, loin de l'avoir vu. C'était bien avec raison que le père Grimaldi, qui avait été l'interprète de cette ambassade, me disait que l'auteur de la relation avait plus écrit de mensonges que de paroles.

Le dimanche premier de mars, arriva le dernier *chiampan* chargé d'étoffes. Dominique Seila, facteur de la patache espagnole, l'avait loué exprès, afin de ne pas faire attendre le vaisseau plus longtemps pour sa charge. On fut obligé de rester encore le lundi, autant parce que Simea le domestique du *tsounto*, (qui s'était chargé d'une affaire de 28.000 pièces de huit) était absent, que parce que son compagnon (entre les mains de qui le reste des étoffes était) ne voulait pas les délivrer sans lui : outre que l'*oupou* ou douanier chinois différait, par un intérêt particulier, de signer le chiappa, ou le congé que le capitaine Basarte sollicitait fort, pour pouvoir partir ; d'autant plus que le général portugais ne peut pas le donner sans la permission de l'*oupou*.

Enfin le mardi, quelques-uns des officiers de la douane vinrent dans la maison du capitaine avec qui on s'accommoda pour cinquante ducats, outre le p.537 paiement de tous les droits ; & ainsi le mercredi un des principaux officiers, avec quantité d'autres inférieurs, apporta le congé au capitaine qui les récompensa de leurs peines.

Simea étant arrivé le jeudi, il délivra ponctuellement pour 28.000 pièces de marchandises, & reçut les 15.000 livres qu'on lui devait de reste.

Le vendredi à la pointe du jour, la patache étant prête à mettre à la voile, je n'eus pas peu de peine à faire en toute hâte mes provisions, ayant été trop négligent. Le lecteur me permettra de me reposer en cet endroit, pour recommencer en peu de temps la suite de mon voyage.

@